Traité du choléra-morbus considéré sous les rapports physiologique, anatomico-pathologique, thérapeutique et hygiénique : contenant l'analyse critique de tout ce que les auteurs anciens et modernes ont écrit sur le cholera-morbus / par P.-A. Prost.

Contributors

Prost, Pierre Antoine, -1832.
Royal College of Surgeons of England

Publication/Creation

Paris : Compère jeune, 1832.

Persistent URL

https://wellcomecollection.org/works/n7kwbss3

Provider

Royal College of Surgeons

License and attribution

This material has been provided by This material has been provided by The Royal College of Surgeons of England. The original may be consulted at The Royal College of Surgeons of England. where the originals may be consulted. This work has been identified as being free of known restrictions under copyright law, including all related and neighbouring rights and is being made available under the Creative Commons, Public Domain Mark.

You can copy, modify, distribute and perform the work, even for commercial purposes, without asking permission.

Wellcome Collection
183 Euston Road
London NW1 2BE UK
T +44 (0)20 7611 8722
E library@wellcomecollection.org
https://wellcomecollection.org

Tracts 1229.

TRAITÉ

DU

CHOLERA-MORBUS

CONSIDÉRÉ SOUS LES RAPPORTS

PHYSIOLOGIQUE, ANATOMICO-PATHOLOGIQUE,

THÉRAPEUTIQUE ET HYGIÉNIQUE;

contenant

L'analyse critique de tout ce que les auteurs anciens et modernes ont écrit sur le Cholera-morbus.

PAR P.-A. PROST, D. M. P.,

MEMBRE DE PLUSIEURS SOCIÉTÉS SAVANTES, etc.

PARIS,

COMPÈRE JEUNE, LIBRAIRE,

RUE DE L'ÉCOLE-DE-MÉDECINE, N° 8;

L'AUTEUR, BOULEVARD SAINT-MARTIN, N° 3.

1832

TABLE

DES MATIÈRES.

Pages.

Considérations générales 3

PREMIÈRE PARTIE.

CHAP. Ier. La vie considérée dans ses divers rapports, dans la plante, l'animal et l'homme. 91

Des âges 117

De la femme 140

CHAP. II. De l'influence du tempérament sur le Cholera-morbus. 153

CHAP. III. De l'excitation considérée comme cause essentielle de tous les phénomènes de la vie, dans la santé et pendant les maladies 173

CHAP. IV. De l'influence réciproque de l'esprit et des organes, dans l'état de santé et dans l'état de maladie, surtout à l'occasion du Cholera-morbus. 211

CHAP. V. Du Cholera examiné dans les ouvrages anciens. 246

DEUXIÈME PARTIE,

Formant la justification de la première, par le rapprochement des symptômes du Cholera avec les lésions anatomiques, observées ensuite, ensemble comparés aux symptômes et aux lésions anatomiques des autres maladies de ce genre, et de genre différens.

Pages.

CHAP. Ier. Causes éloignées, causes prochaines, moyens efficiens du Cholera..... 273

CHAP. II. Symptômes et signes caractéristiques du Cholera..... 293

CHAP. III. Confirmation de tout ce qui a été dit dans les chapitres précédens par les lésions reconnues dans l'ouverture des corps; source et preuve de cette doctrine..... 316

CHAP. IV. Traitement du Cholera depuis Hippocrate jusqu'à cette époque; sa théorie nouvelle d'après les lésions reconnues sur les cadavres..... 464

Invasion du Cholera..... 526

PLAN DE L'OUVRAGE.

Ce traité résulte de plus de trois mille ouvertures de cadavres. C'est un rapprochement des phénomènes organiques étudiés pendant la santé, dans toutes les maladies, et spécialement dans les affections pestilentielles. Tous les écrits, toutes les recherches anatomiques qui ont été publiés sur ce sujet, y sont examinés et discutés; tous les moyens employés comme remèdes y sont jugés d'après les lésions qui constituent la maladie. Le traitement qui y est proposé est une conséquence de tout ce travail, et la méthode hygiénique qui en découle est la déduction toute simple de cet ensemble de recherches. Cette production sort de la plume qui, en 1804, fonda la théorie nouvelle, par la publication de *la Médecine éclairée par l'ouverture des corps*, et qui depuis a répandu divers écrits qui prouvent que nos connaissances en Anatomie pathologique sont

assez étendues pour fonder la théorie des fièvres, des affections pestilentielles et de tous les typhus, tels que le Cholera et la fièvre jaune, sur les troubles appréciables des parties de notre corps qui concourent à la vie. Un grand nombre d'observations faites par des médecins d'un nom recommandable, recueillies dans cet ouvrage, viennent appuyer cette doctrine, qui embrasse toute la Physiologie.

C'EST CONDILLAC QUI PARLE.

Au lieu d'observer les choses que nous voulions connaître, nous avons voulu les imaginer. De supposition fausse en supposition fausse, nous nous sommes égarés par une multitude d'erreurs, et ces erreurs étant devenues des préjugés, nous les avons prises, par cette raison, pour des principes; nous nous sommes donc égarés de plus en plus : alors nous n'avons su raisonner que d'après les mauvaises habitudes que nous avions contractées. L'art d'abuser des mots sans les bien entendre a été pour nous l'art de raisonner.

Quand les choses sont parvenues à ce point, quand les erreurs se sont ainsi accumulées, il n'y a qu'un moyen de remettre l'ordre dans la faculté de penser, c'est d'oublier tout ce que nous avons appris, de reprendre nos idées à leur origine, d'en

suivre la génération, et de refaire, comme dit Bacon, l'entendement humain.

Ce moyen est d'autant plus difficile qu'on se croit plus instruit; aussi des ouvrages où les sciences seraient traitées avec beaucoup de netteté, une grande précision, un grand ordre, ne seraient-ils pas à la portée de tout le monde : ceux qui n'auraient rien étudié les entendraient mieux que ceux qui ont fait de grandes études, et surtout que ceux qui ont écrit beaucoup sur les sciences.

CONSIDÉRATIONS

GÉNÉRALES.

Quarante ans de méditations et de recherches au lit des malades et au milieu des cadavres, m'ont mis dans le cas de discuter plusieurs fois en public des points importans de la Physiologie et de la Médecine. Aucune circonstance, cependant, n'a été si impérieuse, si imposante que celle qui m'appelle aujourd'hui en face du public à examiner une grande question, celle du Cholera. Déjà j'aurais traité ce sujet, si des évènemens malheureux ne m'avaient assez accablé pour me forcer à attendre un moment plus opportun.

Le sujet est grave, mal vu, mal apprécié, et le public souffre de ce qu'une maladie aussi sérieuse n'est pas livrée à un examen plus attentif, à une discussion plus ap-

profondie, sous le rapport des faits anatomiques surtout, car c'est là qu'il faut en venir.

En quoi consiste le Cholera, comme trouble de nos mouvemens, comme lésion du phénomène de la vie? Quels sont les organes qui y prennent part, les fonctions qui en souffrent; quelles sont ces souffrances, quels sont les organes qu'elles comprennent le plus? Est-ce une maladie de tout le corps, ou bien seulement le dérangement de quelques parties? Les troubles ont-ils partout le même caractère, et, s'ils diffèrent, en quoi consiste cette différence? Telles sont les questions que nous allons examiner d'après plus de deux mille ouvertures de cadavres, parlant le langage de la nature, celui de la vie, soit qu'elle procède avec régularité, soit qu'elle procède avec irrégularité au mécanisme dans lequel elle consiste tout entière.

Le langage que nous allons tenir ne sera pas un simple exposé des faits, une froide description de ce qu'on a bien ou mal vu,

bien ou mal étudié ; de ce qu'on a pu, ou de ce qu'on a su dire sur ce sujet : ce sont des organes que nous allons écouter, ce sont leurs expressions que nous allons entendre, pour reconnaître la nature des altérations qui ont fait porter ces plaintes.

C'est ainsi que depuis plus de trente ans je m'occupe de la nature ; c'est ainsi que je demandai à deux mille cadavres, à plus de dix mille malades ce qu'ils pouvaient m'apprendre, étant ainsi interrogés sur la cause et sur la nature de nos maux.

Mais pourquoi suis-je obligé de causer dans une sorte d'isolement sur un sujet si étendu ? Pourquoi, lorsque les médecins voient tant de maladies, ne puis-je en voir qu'une seule ? Pourquoi, lorsqu'ils leur assignent des traits si positifs, n'ai-je pas même pu en désigner une qui soit bien caractérisée ? pourquoi n'en ai-je pas trouvé une seconde, égale à la première ? moi qui regarde avec tant d'attention, qui ne laisse passer aucun signe sans en tenir compte ; moi qui suis si minutieux quand j'observe

la nature, quand je vois des malades ou que j'ouvre des cadavres !

Cependant je voudrais ne pas condamner ma manière de voir et de juger la nature sans demander à tous ceux qui ont vu cette maladie, et surtout à ceux qui ont vu beaucoup de malades, s'ils ont reconnu une seconde fois le Cholera pour être ce qu'il avait été la première? S'ils ont vu, dans tout ce qu'ils ont pu observer en Médecine, une maladie absolument la même, la seconde fois qu'ils l'ont aperçue que la première ; si, même observant avec le plus grand soin, ils ont jamais vu deux fois la même chose en Médecine ?

Si de toutes parts les réponses sont négatives, qu'on ne s'attende pas à me voir faire de ces encadremens mensongers, de ces portraits fictifs, où la nature est ce qu'on y découvre le moins ; ce n'est donc pas la science des images que je viens offrir, mais celle de la nature, constante dans ses principes, toujours variable dans ses résultats.

Lorsque je dis qu'il n'y a qu'une maladie, je veux dire que la vie n'a qu'un côté par où elle se montre irrégulière ; c'est là cette maladie : le côté par où la vie est mesurée, par où elle suit une marche régulière, voilà la santé ; et comme la vie c'est le jeu de nos organes, et comme c'est ce jeu qu'il faut voir de deux côtés, si l'on veut savoir en quoi consiste la santé et ce qu'on doit entendre par maladie, je vais étudier la vie sous ces deux points de vue.

L'un et l'autre côté sont l'objet des mêmes organes, sont les résultats de ce qu'éprouvent ces organes, en bien comme en mal ; toute la différence qui existe entre ces deux faces, c'est la modération pour l'une, c'est l'immodération pour l'autre : ici, est la régularité ; là, l'irrégularité.

Ainsi qu'une balance, dont on fait mouvoir les plateaux avec modération ou avec immodération, la vie se passe entre les pôles d'un balancier, qui s'entraînent l'un l'autre, avec calme ou avec agitation ; mais

quelle qu'elle soit, son cours se termine dans ce double sens; il se partage entre des mouvemens réguliers et des mouvemens irréguliers; entre le haut et le bas, le bas et le haut; entre l'ordre et le désordre. Mais la vie, soumise à une loi qui est aussi ancienne que le monde, reste dans ses confins; elle est docile à cette loi, car elle en fut, elle en est, elle en sera toujours la conséquence, l'expression immuable et complète.

C'est assez en dire sans doute, pour persuader que ce qui va sortir de ma plume n'est pas l'œuvre toute froide de l'attention et de la mémoire; que ce ne sera pas la copie de quelque autre écrit, la pensée d'un autre auteur; c'est le fruit de l'expérience, c'est la nature telle qu'elle est, c'est sa philosophie, c'est la mienne; c'est un travail extrêmement étendu, ce sont des recherches infinies, que je viens offrir au public; c'est, enfin, une continuelle appréciation de la nature.

Une définition continuelle, une com-

paraison sans fin, de ce que j'ai vu dans des malades et dans des cadavres, une discussion raisonnée de ce que les autres ont vu, de ce qu'ils ont dit en Médecine et en Physiologie sur les fièvres, particulièrement, et plus particulièrement encore sur les maladies pestilentielles et contagieuses : voilà ce que je viens examiner et discuter en m'attachant au Cholera comme au but auquel je me propose de ramener toutes mes recherches, toutes mes pensées et tout ce Traité, dont la forme et le langage surprendront sans doute.

J'irai plus loin encore : je m'écarterai pour recueillir des matériaux; je suivrai des sentiers au loin, je monterai et descendrai, en suivant toujours la nature, car c'est elle que je veux faire connaître là, ici, ailleurs et partout. Le Cholera n'est qu'un point pour elle en Médecine; c'est un trouble, plus fort ou moindre, mais c'est un trouble; c'est un point du mauvais côté dont je viens de parler, mais ce n'est que ce point, voisin de tant d'au-

tres avec lesquels il se confond. Ce point se lie si intimement avec ceux-ci, ceux-ci avec ceux-là, ceux-là avec tous les autres, que sans cesse on découvre un air de communauté, une ressemblance de famille si grande entre tous ces points, que parler de l'un c'est dire quelque chose des autres, et qu'on ne peut en connaître un bien, fort bien, sans connaître tous les autres. Ainsi, je ne verrai dans le Cholera qu'une phase, qu'une période, qu'un trait, que l'un des points du mauvais côté de la vie. Je l'étudierai dans les signes qui caractérisent ce côté, d'abord, et ne perdrai jamais ces signes de vue, en l'observant en lui-même.

Que je parle des fièvres, des typhus, ou d'un autre point des affections générales, toujours j'aurai à examiner les mêmes sujets, à suivre la même marche; toujours je découvrirai sur la même ligne un même caractère des désordres. Ici, ce sera une inflammation, là une disposition adynamique; mais toujours il s'agira de la dé-

monstration de contraires qui se provoquent mutuellement de dedans en dehors, de dehors en dedans. Les causes se diviseront toujours en deux ordres, les unes actives, les autres passives.

Je parlerai de la vie dans un langage simple et raisonné, dans un langage qui pourrait et devrait être un langage universel, celui de la concentricité et de l'excentricité, celui de l'équilibration régulière ou irrégulière. Je m'attacherai à faire sentir le besoin de cette langue; car seule elle peut arracher la Médecine et la Physiologie au despotisme du préjugé, à la domination de l'ignorance.

Jamais on ne me verra prendre des conjectures pour des faits, mais des raisonnemens pour des conséquences. Je pense qu'il faut raisonner avec la nature; mais il ne faut le faire que d'après elle et sur ses faits, c'est à quoi je me montrerai attentif. J'ai cherché à comprendre, parce que chacun est dans le même cas, que chacun en a besoin. Je ferai donc pour les autres

ce que j'ai cherché pour moi-même : je parlerai à l'intelligence, à la raison.

Je ne cesserai de raisonner, mais mon raisonnement sera toujours pour les faits, pour leur liaison, pour leur comparaison, pour leur appréciation. Je ne parlerai des symptômes d'une maladie que dans la pensée des lésions dont ils sont les expressions : le souvenir des faits analogues que j'aurai vérifiés sur les cadavres, me servira toujours de règle. Des faits en eux-mêmes, je me reporterai sur ceux avec lesquels ils ont plus de rapport pour juger les différences et les similitudes, d'après l'idée dominante que l'ensemble des comparaisons aura fait naître en moi. J'émettrai ma pensée avec réserve, cherchant à la rendre avec clarté.

C'est en suivant une telle marche que je suis venu à me convaincre que la vie est soumise aux lois de l'équilibration, à la concentricité, à l'excentricité; et c'est par ce moyen que je suis parvenu à reconnaître que la force et l'harmonie tien-

nent la vie sous leur domination ; que chaque mouvement, propriété ou phénomène, a un terme positif au-delà duquel nul ne peut s'élever.

Je vois dans la vie une concentration générale, un apogée absolu, une *excentration* commune et un périgée fatal, qui est la mort. Mais au-dessous de ce mouvement je n'en vois que de pareils, et en si grand nombre, que ce qu'est la vie, dans tout son cours, n'est qu'une infinité de vies semblables, toutes aussi variées, toutes aussi changeantes, mais toutes fondées sur la même loi. Venant au Cholera, je prouverai qu'il n'est qu'une combinaison de phénomènes de cette nature, dans laquelle combinaison, deux grands désordres se font remarquer : l'affaiblissement des propriétés de la peau, d'une part ; l'exaltation de ces mêmes attributions sur les organes internes, d'autre part.

Je démontrerai comment ces désordres s'enchaînent, se provoquent l'un l'autre ; comment ils s'accroissent par eux-mêmes,

passivement ou activement, et dirai quel est le but de la nature dans cette maladie, en la laissant parler elle-même, me bornant à aider mes lecteurs à arriver jusqu'à elle, me prêtant à la leur faire concevoir par les moyens qui me l'ont fait comprendre; je leur montrerai les faits qu'ils ne sauraient pas découvrir; je les mettrai à leur portée pour qu'ils les jugent, car ils le pourront de la manière dont je les leur présenterai, persuadé comme je le suis qu'on peut parler Médecine dans un langage simple.

Je prendrai le Cholera partout où il est dépeint, et l'indiquerai par les signes sous lesquels les auteurs le représentent, suppléant, par le raisonnement, à un nombre considérable de lacunes laissées par ces écrivains dans la description de ses phases; j'arriverai aux ouvertures de corps, comme au foyer de la lumière, et je montrerai combien nous sommes pauvres sous ce rapport; je ferai voir que si les faits qu'on s'est borné à nous faire connaître, suffisent

pour indiquer les organes qui prennent une part mieux marquée à cette maladie, ils ne suffisent pas pour montrer la nature dans tout ce qu'elle fait pendant son cours. Je tirerai parti de la riche collection des observations que j'ai faites par moi-même sur les cadavres dans des cas de cette nature; je dirai ce que j'ai vu dans des maladies de ce genre, là où on ne nous a rien dit. Je ferai sentir au doigt et à l'œil combien tous ceux qui se sont livrés à ces recherches ont eu peu d'idées de la nature des lésions qu'on doit regarder comme causes des symptômes; je prouverai qu'on a eu tort de ne pas rendre compte d'une foule de lésions inférieures ou peu importantes, parce qu'il importe de les connaître et de les apprécier, pour dire à quel degré le désordre était élevé, et en quoi il consistait, toujours sous le rapport des organes. J'insisterai pour persuader que c'est par suite des fausses idées que nous nous sommes faites de la nature, dans les phénomènes de la vie, que la Physiologie, la

Médecine, la théorie et la pratique, sont si stagnantes, si mal assises, si obscures; je soutiendrai qu'au temps où nous en sommes on devrait mieux connaître la Médecine, comme trouble des fonctions de la vie, comme branche de la Physiologie, comme raisonnement sur les organes malades.

Deux modes de lésions, chacun placé sur une même ligne, fixeront notre attention : le plus d'un côté, le moins de l'autre, représentant les forces qu'on nomme en Physique négatives et positives, les unes intérieures, les autres extérieures. Cette combinaison des pouvoirs de la vie nous montrera évidemment et mettra au grand jour le secret de la nature dans le Cholera, dans la fièvre-jaune, dans tous les typhus, dans toutes les fièvres. J'insisterai même sur la prétention que la fièvre n'est pas un fait spécial, une maladie précise pas plus que le Cholera, car les formes de chacune varient pour chaque individu.

C'est la nature enfin que je vais faire

parler, donnant lieu à une maladie ou à une autre, suivant ses lois immuables, qui comportent changement pour les résultats, constance pour les principes. Ce sera sa marche régulière, devenue irrégulière par le fait de causes perturbatrices, que je suivrai envers mes lecteurs; ce sera la modération devenue immodération, que je soumettrai à leurs regards; ce sera la concentricité, l'excentricité augmentées, ou bien l'une augmentée, pour en venir à l'augmentation de l'autre, et le pourquoi.

La prostration de la peau donnant lieu à l'exaltation des forces internes, sera représentée par un plateau de balance, renvoyant l'autre plateau du côté où celui-ci peut tomber, parce qu'il ne le retient plus.

C'est parce que la peau a perdu ses poids, qu'aussitôt le sang qu'elle recevait ne peut plus y affluer, parce que ce fluide, soumis à l'excitation, circule, dans la proportion de ce phénomène et parce que, l'excitation étant devenue presque nulle, le sang n'est plus attiré dans cet organe; le plateau qui

reste chargé tombe, par conséquent, avec une vitesse proportionnée à l'affaiblissement du plateau déchargé. Le sang devenant abondant de ce côté, augmente encore le désordre, déjà beaucoup trop grand, souvent fort impétueux, et toujours défavorable aux deux côtés.

Tout devient donc contraire à l'ordre dont tout le corps a besoin ; ici tout est fort agité, là tout est trop calmé. Sur la peau, la mort se fait sentir par elle-même; elle y veut consommer son œuvre, tandis que la vie turbulente lutte pour lui arracher la proie dont elle s'est saisie, car elle ne suffit plus à sa défense, parce qu'elle est devenue trop faible pour la résistance qu'elle a besoin de faire. La peau combat par une force d'inertie et les organes profonds par des efforts plus ou moins impétueux; mais chacun, à sa manière, cherchant à ramener l'ordre, à rétablir l'équilibre et l'harmonie dans tous les mouvemens.

Voici le *Cholera*. Mais laissons un moment sa manière d'agir, pour indiquer

comment je suis parvenu à entendre la nature et à en parler dans un langage si nouveau pour des sujets de Médecine.

C'est dans les cadavres que j'ai trouvé cette langue écrite en lettres non équivoques. J'en avais ouvert cinq ou six cents, et toujours j'avais remarqué des inflammations dans l'intérieur des intestins qu'on ne découvre pas par la membrane extérieure qu'on nomme *péritoine ;* les vaisseaux du mésentère et les glandes qui correspondaient le plus à ces inflammations, lesquelles étaient partielles, se trouvaient plus développés, plus gorgés de sang. Quelquefois l'estomac me semblait partager ce mode d'altération, qui, souvent, était considérable, et qui se faisait remarquer spécialement aux mêmes points du tube intestinal où, dans chaque maladie, on découvre des altérations qui se bornent à cette membrane interne.

Je découvrais bien des lésions de ce genre dans la poitrine et dans les autres points de l'appareil muqueux éloignés de

l'épigastre, mais rarement, et c'était après des maladies qui les avaient fait prévoir. La surface du corps, au contraire, contenait peu de sang; enfin, ce qui avait lieu à la peau et sur les extrémités me semblait toujours différer beaucoup de ce qui se passait au dedans du corps.

Pendant que je cherchais la cause de ce phénomène, un évènement vint me fournir le moyen de l'apprécier; ce fut une fièvre d'hôpital dont je fus atteint assez promptement au milieu de ces recherches.

Bichat venait de succomber dans une pareille maladie, et je pouvais m'attendre à un pareil résultat, puisque, depuis un certain temps, je passais jour et nuit dans des salles de malades, au milieu des cadavres. J'observai donc attentivement les symptômes de cette maladie dans tout ce que j'éprouvais, et je m'assurai qu'ils indiquaient tous un accroissement de la sensibilité du ventre et de la tête, et surtout des entrailles. Bichat avait pensé que les

miasmes sont affaiblissans, et il s'était mis, en conséquence à l'usage des fortifians; méthode de traitement qui fut continuée jusqu'au moment de sa mort, et qui était celle de son temps, celle encore du grand nombre des médecins.

L'analyse des symptômes me fit naître une opinion tout-à-fait contraire à celle de Bichat. J'en vins au raisonnement et parlai le langage de l'équilibration, dans la comparaison d'une balance et d'un balancier. Je ne disconvenais pas, en principe, que les miasmes soient affaiblissans, mais cet effet me parut n'être que partiel, que relatif à la peau, et produire une disposition opposée dans les organes profonds. L'excitabilité et l'excitation me fournirent le moyen de rendre compte de ce double résultat dans ce sens :

Si la peau est affaiblie, le sang n'y arrive plus en aussi grande quantité, et dès lors il reflue dans les régions profondes, et dans chacune, en raison de son excitabilité; dès lors il augmente cette attribution; et

la région, la plus excitable, de son naturel, est celle qui en reçoit le plus. Cet effet s'accroît bientôt de lui-même, parce que la quantité de sang qui circule dans les petits vaisseaux règle cette attribution; et comme toutes les sécrétions, toutes les fonctions se proportionnent à cette condition essentielle (l'excitabilité), l'excitation s'accroît de plus en plus, suivant que les causes de ce désordre sont plus intenses, ou sont secondées par des circonstances aggravantes.

Je crus découvrir un enchaînement naturel de causes propres à multiplier de pareils effets dans l'organisation, et tout particulièrement dans la chaleur qui est propre à chaque région. Ce moyen, qui favorise toutes les autres causes d'excitation, en les multipliant, me parut avoir une grande part aux phénomènes subséquens, quant à celui-ci.

En conséquence de ce raisonnement, je conclus que le traitement d'un trouble de cette nature doit avoir pour objet de rele-

ver les propriétés de la peau et d'abaisser celles des organes profonds; dès lors je me décidai sur les moyens à employer. Je chauffai bien la surface de mon corps et la frottai avec la main, aidée de quelques substances excitantes comme l'eau-de-vie et l'eau de Cologne. Je maintins la chaleur et la sueur; puis, pour opérer un effet contraire du côté du ventre, je me mis à l'usage des lavemens émolliens et des boissons mucilagineuses acidulées : ces moyens eurent un plein et prompt succès.

Souvent ensuite, m'étant vu dans le même cas, j'en suis revenu aux mêmes remèdes avec le même avantage. On peut bien croire que cette méthode est restée le fondement de ma théorie et de ma pratique, et je dois dire qu'elle a toujours donné lieu à de grands avantages dans ma carrière médicale.

Bien convaincu, depuis ce moment, que les forces passives de la peau produisent un effet positif sur les organes profonds, convaincu même que ces effets se propor-

tionnent à leurs causes, c'est-à-dire que plus la peau est affaiblie ou frappée dans sa vitalité, plus les organes profonds deviennent excitables, je n'ai plus douté que la diminution de cette faculté, pour la peau, provoque un état contraire pour la région abdominale, surtout; et cette connaissance répandit le plus grand jour sur toutes mes idées, je ne dirai pas seulement sur l'état de maladie, mais encore sur tout le phénomène de la vie. Il en résultait d'abord que l'opinion généralement reçue que les forces vitales sont les mêmes sur tout le corps est absurde; tandis que, au contraire, l'affaiblissement d'une certaine quantité de ces attributions, pour la peau, au moins, donnant lieu au reflux du sang, cause l'accroissement de ces mêmes attributions à l'intérieur, et produit des phénomènes absolument opposés à leur cause.

Tout le système de la Médecine se trouvait donc renversé, et une théorie nouvelle, parfaitement d'accord avec les lois

physiques sur le mouvement, ressortait d'elle-même de cette disposition, avec une clarté à laquelle le langage médical n'est point accoutumé. Je m'étais mis sous une espèce d'abri, puisque le moyen que j'avais employé pour détruire un mal auquel je m'exposais chaque jour me donnait l'assurance de pouvoir y recourir constamment avec un même succès. Je me mis même à son usage journalier ; il devint la base de mon régime, et je m'en trouvai à merveille.

De l'hôpital de la Charité, je me répandis dans tous les autres hôpitaux, à la Salpêtrière, à Charenton, à Bicêtre ; j'éprouvai de la part des médecins de ces maisons une assistance très favorable à mes recherches. Les docteurs Gastaldy et Blenié s'unirent même à M. de Coulmier, directeur de cette maison, pour que tout ce qui pouvait rendre ces recherches plus utiles à la science et à l'humanité, me fût procuré dans cette maison.

Le champ était vaste, et j'avais de quoi

faire pour suffire à des distances si grandes. Je le fis néanmoins, et pendant longtemps, je me suis procuré de nombreuses observations de maladies, et les plus intéressantes, dont la très grande partie a été suivie d'ouvertures de cadavres.

Chaque jour mon œil s'exerçait, et je remarquais un plus grand nombre de choses, parce que ces choses me frappaient, comme les ayant déjà vues plusieurs fois. Je me demandais en quels cas, et cherchais à m'en rappeler les circonstances, puis j'avais le soin de les ajouter à mes notes, pour, dans d'autres observations, les comprendre dans les choses qui m'occuperaient. C'est ainsi que de proche en proche je multipliais les objets que j'étudiais, et que je suis parvenu à une multitude considérable de remarques dans toutes les maladies, qui m'ont découvert ce que j'ai appris ; j'étais guidé par les faits, et ne laissais jamais mon imagination prendre l'initiative, car je ne voulais que m'instruire.

Je crus pouvoir classer les altérations anatomiques en aiguës et chroniques, et sans m'attacher sévèrement à cette classification, je me convainquis qu'on peut parvenir à apprécier l'âge d'une lésion anatomique; mais cela demande une grande habitude de comparer, et je l'ai obtenue. Les phlegmasies réveillées par de nouvelles excitations, et par conséquent la combinaison des altérations nouvelles avec les anciennes, fixèrent mon attention, et je crois qu'on peut, jusqu'à certain point, faire cette appréciation avec justesse, parce que les vaisseaux sanguins qui sont nouvellement développés m'ont paru plus rouges et former des contours plus fermes : disposition qui doit être bien plus marquée pendant la vie. Enfin, cet exercice de la vue sur de tels objets me convainquit que cette école peut mener loin, qu'elle est la seule où l'on peut acquérir des idées justes en Médecine; mais que pour atteindre ce but, il faut une persévérance, une patience, une at-

tention considérables ; aussi des recherches, comme on les fait ordinairement, ne signifient-elles rien à mes yeux, certain qu'il faut étudier le jeu de la vie dans les cadavres comme dans le cours de la vie, en santé et dans les maladies.

Il faut saisir toutes les traces, les moins expressives, comme celles qui le sont davantage, si l'on veut étudier les cadavres avec fruit; il faut juger ce qui a eu lieu, par l'état où chaque chose est restée au moment de la mort. Ce n'est pas une chose qu'il faut voir, c'est tout, et ce tout dans la position où ces immenses rouages se sont arrêtés, dans le tissu cellulaire, les vaisseaux, les fibres charnues, dans tout enfin ce qui mérite attention.

Supposons des engrenages mis en mouvement: est-ce qu'on ne sentira pas le besoin de les étudier jusque dans l'huile qui en facilitait les mouvemens? Il faut donc tout voir, tout juger, fluides et tissus divers; tout enfin dans la position, autant que faire se peut, où tout se trouve; et ce

coup d'œil doit comprendre tant d'objets, qu'il est impossible de les indiquer ici; il faut les voir, et en les voyant, sentir le besoin de les apprécier.

Le grand point que l'on doit ambitionner de bien juger, c'est l'état où en étaient les sécrétions, les vaisseaux sanguins, leur développement, leur multiplicité, la quantité de sang qu'ils pouvaient contenir. L'abondance de la sérosité et sa qualité apparente, le mucus qui enduit l'estomac et les intestins est si important pour indiquer la tonicité de ces viscères, que je le recommande, comme l'observation la plus féconde en conséquences. La nature du sang, sa couleur, et une foule d'autres remarques, qui sont autant d'expressions propres à faire connaître où en était la vitalité, c'est-à-dire l'excitabilité organique; tout ce qui regarde les capillaires sanguins est indispensable : c'est par eux que se retrace le type inflammatoire. Je n'entends pas seulement parler de ces phlogoses caractérisées, telles que celles qui

sont si communes vers la valvule cœcale; mais encore de ces commencemens d'inflammation, qui, dans une membrane muqueuse, s'effacent si aisément au moment de la mort, et dont les traces, quelque faibles qu'elles soient, annoncent encore beaucoup d'excitation; c'est cette lésion sur laquelle Bichat avait porté cet œil judicieux qui le caractérisait, celle qui l'avait porté à faire de sérieuses recommandations à cet égard, aux personnes qui s'occupent d'Anatomie pathologique.

Mais si tous ces sujets méritent une telle attention, que doit-on penser de ces ouvertures de corps que l'on termine en quelques minutes, et où l'on se borne à un examen si fugitif, qu'avec un œil, même exercé, on ne pourrait faire aucune remarque d'une grande importance?

Si enfin, comme tout le prouve aujourd'hui, comme me l'ont appris deux mille cadavres et plus, les organes de la digestion, par leur membrane interne, exercent sur tous les phénomènes de la vie

une si grande influence, qu'avait-on pu apprendre sur leur compte avant 1804, puisqu'à cette époque, où parut mon premier ouvrage, les professeurs de l'école de Paris, eux-mêmes, n'avaient pas plus de connaissances que d'idées sur ce sujet? Les choses en étaient à un tel point alors, que l'on tournait mes observations en ridicule, et que je fis voir aux professeurs Corvisard et Pinnel, des inflammations et des altérations de la membrane interne des intestins, dont ils se doutaient si peu, que des cadavres, où je les leur montrai, étaient sortis de leurs mains, sans qu'ils eussent ouvert les intestins, lors même que ces cadavres provenaient des salles où ils donnaient leurs leçons de clinique.

Ces faits sont constatés dans l'ouvrage dont je parle, que je publiai dans la même année, sous les yeux de ces médecins, de chacun desquels j'ai parlé, en donnant la description de ces altérations. Les journaux de ces époques, dans lesquels, cependant, quelques hommes d'un bon esprit

écrivirent sur ce sujet, éveillèrent l'attention, et depuis lors la Médecine revenant sur ses pas a rencontré les miens, en gardant un profond silence sur mon compte; et si un professeur de l'école de Paris n'eût désiré faire une doctrine, je ne sais où en serait la science, puisque malgré tant de faits et de besoins, on dit si peu de choses des muqueuses digestives et des organes qui sont dans la même région, à l'occasion de chaque ouverture de cadavres qu'on a publiées sur le *Cholera*. Cependant, toutes les observations sur cette maladie tendent à dénoncer les viscères de cette cavité, comme étant ceux que cette maladie affecte le plus; et malgré cela, à quoi se réduisent les ouvertures faites sur les cholériques?

Comment, tant qu'on a négligé, tant qu'on négligera toutes ces recherches, pouvoir espérer de connaître et de juger la nature? C'est après m'être pénétré de cette grande vérité, que j'ai donné à mes recherches un caractère si nouveau, qu'elles

ne ressemblent à celles qu'on fait dans les mêmes circonstances, que par des points fort éloignés, et si vagues, qu'il n'y a presque pas de ressemblance.

Si je consulte, par exemple, les autopsies faites sur les pestiférés, en Égypte, en Espagne et en Pologne, je ne trouve que des indications éparses, sans but, sans liaison, et souvent si mal exprimées, que je n'en peux presque rien retirer, rien conclure. Ce n'est que par la grande habitude que j'ai d'observer, que par suite de la liaison que j'ai remarquée entre les altérations diverses des organes en général et de ceux du ventre en particulier, que je parviens à quelques appréciations; c'est en remplissant continuellement les lacunes qu'offrent les observations que je peux tirer des déductions sur les lésions cadavériques que décrivent les auteurs qui se sont occupés de ce sujet; cependant si je ne savais pas quelle est la lésion qui se lie naturellement à celle que contient l'historique qui est sous mes yeux,

je n'apprendrais rien, je ne pourrais pas tirer la moindre induction de ces narrations, tant elles sont pauvres en remarques, et mal exprimées.

C'est la route de la nature qu'il faut tracer, et ce n'est qu'en la suivant pas à pas, qu'en la montrant dans les plus petites choses, qu'on parvient à la faire voir. Tout parle en elle; la plus petite remarque est une expression, un sujet d'examen et de méditation. Car enfin, que nous proposons-nous en ouvrant des cadavres, si ce n'est la connaissance de la nature des lésions; et si nous réfléchissons sur tout ce qui se passe dans le ventre, sur l'immensité des petites choses, des phénomènes inférieurs dont se compose le plus petit de nos mouvemens, combien ne sentirons-nous pas le besoin d'avoir un œil microscopique, de mettre une attention inappréciable aux observations, afin d'arriver à tant de nuances, à tant de diversité, que l'expérience en découvre à chaque instant.

Que dans le seul intérêt de l'humanité,

les observateurs me permettent de leur demander s'ils ont la moindre idée du mécanisme de la vie, s'ils en font preuve au moins dans les observations pathologiques qu'ils ont publiées, et dans celles qu'en tout lieu on soumet au public ? S'ils ne peuvent eux-mêmes en tirer des conséquences, quoiqu'une foule de lésions dont ils ne parlent pas, aient pu les frapper, que pouvons-nous en conclure, que pouvons-nous dire d'après ces narrations? Les hommes, même les plus exercés dans ce genre de recherches, en lisant ce qu'elles contiennent, n'apprennent presque rien.

Ne semble-t-il pas, en voyant tous ces récits, qu'on s'est plutôt proposé de donner des preuves qu'on a fait l'ouverture d'un cadavre, que de rendre ces recherches instructives, par l'ensemble des choses qu'on y décrit !

Ce n'est que pour avoir examiné les plus petits objets sur deux mille cadavres, que j'ai vu beaucoup de choses, et que je connais les lésions que présentent les maladies

en géneral ; et c'est parce que je me suis assuré que la nature suit constamment la même marche, tout en variant sans cesse les résultats, que je peux aujourd'hui me saisir de toutes les observations, tant des maladies que des phénomènes anatomiques, et par elles me trouver dans le cas de traiter ce sujet avec certains développemens, dans des vues et des principes absolument neufs, mais d'après les phénomènes anatomiques.

On a commis une erreur bien grave et bien funeste quand on a dit que la nature est changeante, et surtout quand, partant de ce principe, on a manqué de patience et de courage. De là vient qu'on n'a rien vu ; on s'est refusé même à voir, par suite de cette terrible prévention, tandis que la simplicité et la constance de la nature dépassent notre entendement ; ce sont les résultats qui varient et qui diffèrent tant, qu'il n'y a pas une maladie qui soit deux instans la même, pas une qui se représente une seconde fois telle qu'on a pu la

voir précédemment, l'eût-on vue fort souvent.

Or, si les principes sont constans (et cela n'est douteux que pour les ignorans), cherchons donc à connaître les principes, usons notre patience à les découvrir, mais ne les imaginons pas. C'est aux faits, à l'universalité des faits, c'est aux plus petites choses qu'il faut demander ces principes; ils sont là, ils ne sont que là, ils y sont bien; nos yeux seuls n'y sont pas, ne veulent pas y être.

Et comment, je le demande, arrivera-t-on aux principes de la vie, en l'étudiant comme on le fait? Que voit-on? que se propose-t-on de voir en observant des malades, en ouvrant des cadavres? Les choses les plus grossières! on ne les voit pas, on ne veut pas s'en occuper! Est-ce là la nature? Pour la voir, il faut bien observer et sans cesse comparer, tout comparer, le microscope à la main; car notre œil est si grossier et nos préjugés si grands, notre patience, notre attention sont si tôt lassées,

nos comparaisons sont si peu philosophiques, nos questions si pauvres, que nous n'apprenons rien, et que, dans une telle marche, nous ne pouvons rien apprendre.

Que je donne pour exemple de cette assertion le Cholera, puisque cette maladie est le but de tant de réflexions, et qu'elle mérite un changement si grand dans son étude, puisqu'elle est si effroyable qu'elle mérite et attire tous les regards. Quels sont les points de cette maladie qu'on a remarqués? Est-ce la peau! Mais on n'a rien dit de cet organe qui vaille, lors même qu'il est le grand agent, le grand moteur de cette maladie. Est-ce la tête? est-ce le cœur? les poumons? le ventre? est-ce le sang? la bile? Rien de tout cela n'a été l'objet d'un examen sérieux; on s'est borné aux plus froides recherches, aux dépositions les plus insignifiantes. A-t-on étudié les phénomènes de la maladie dans ses mouvemens? dans les propriétés des organes? Aucunement.

Et pourquoi n'a-t-on pas suivi le conseil que je donnai en 1804, et que j'ai repro-

duit ensuite, en indiquant l'état des organes que j'avais examiné avec des détails propres à faire juger la vie dans ses désordres, en tenant compte des faits qui indiquent son action? J'ai décrit constamment la nature du mucus qui enduit les intestins, parce que j'ai apprécié le besoin de cette description. Qu'on étudie bien ce produit, et on verra si j'ai eu sujet de le faire.

Pour prouver si j'ai eu raison ou si j'ai eu tort, si ce que je viens dire du Cholera est propre à éclairer sur cette maladie, ou non, je vais me reporter de nouveau à ce temps où ma manière d'observer et de juger comprenait tant de choses. Le moment de justifier cette conduite arrivera bientôt, si on veut faire comme moi.

J'ai remarqué d'abord que deux genres de troubles, tout-à-fait différens entr'eux, ont lieu en même temps dans les typhus; puis j'ai chaque jour fait quelque observation nouvelle, jusqu'à ce que j'aie acquis la preuve que tout cela tient à la législation de la nature concernant la vie. Que de

temps n'ai-je pas mis à découvrir cette législation, à apprendre tout ce dont elle se compose; que de temps n'ai-je pas mis à me convaincre que tous les désordres de nos mouvemens proviennent de cette législation, et en sont autant de conséquences !

Ce pas fait, je me trouvais fort près de la vérité. Il s'agissait de bien constater cette maxime, et je lui donnai toute mon attention. Toutes les maladies comparurent devant cette loi, tous les cadavres furent soumis à sa décision, et de toutes parts les faits vinrent confirmer cette grande découverte.

Trop de force au dedans, pas assez au dehors; trop peu de ce côté et plus qu'il en faut de l'autre côté, voilà mon début dans cette carrière. C'était beaucoup sans doute, mais le trouble bien constaté, j'y revenais sans cesse, car je le découvrais chez tous les malades, dans tous les cadavres; je le remarquais dans toutes les maladies, et surtout dans celles qui se com-

posent de scènes violentes, comme les fièvres, les typhus; dans celles par conséquent dont le Cholera fait partie. Me voilà donc à peu près arrêté sur ce point.

Quelques médecins, qui me suivaient parfois dans mes ouvertures de cadavres, et qui ne savaient pas que ma règle est sûre, furent surpris de ce qu'avant l'ouverture de quelques-uns, j'aie décrit avec assez de précision ce qu'on allait y découvrir, quand l'observation venait confirmer mes présomptions. Cependant, je me bornais à témoigner en faveur de la simplicité et de la grandeur de la nature, je me rendais à l'observation, j'appliquais aux mêmes circonstances les mêmes principes, je me bornais à quelques réserves pour les résultats, car ceux-ci diffèrent sans cesse, suivant toutes les choses qui peuvent provoquer des modifications, des variations dans la marche des événemens naturels : mais, au fond, il s'agit toujours de surexcitations pour le ventre.

Il ne faut qu'un peu d'attention pour

se convaincre de cette loi, que le grand nombre des maladies vient de l'affaiblissement des propriétés de la peau, et consiste dans quelques sur-excitations des organes profonds. C'est ce que l'ouverture des corps me démontrait chaque jour, et il fallait bien en convenir.

Mais pourquoi, demanderont les gens sensés, une marche si évidente, tant à la portée de tout le monde, n'a-t-elle pas frappé les médecins? Pourquoi? je vais le dire; c'est que les sur-excitations qui dépendent constamment de cette législation ne sont constantes que dans les voies digestives, ne comprennent ordinairement que la membrane interne de ces viscères, et même certaines portions de leur membrane, et que ces organes ont tellement été négligés par l'observation en général, qu'on ne savait presque rien à leur égard, comme je viens de le dire, par suite du dégoût et du danger qui accompagnent ces recherches.

C'est précisément les organes qui exer-

cent sur tout le mécanisme de la vie le plus grand pouvoir, qu'on avait étudiés le moins, ceux qu'on ne connaissait pas du tout, lorsque je commençai ces recherches. Je parvins encore assez vite à en apprécier l'influence, vu l'importance de cette découverte; mais j'étais sans préjugés; je n'avais qu'un projet, celui de tout étudier, de tout connaître; je ne voulais que cela, et cela dépendait de moi : ce qui n'en a pas dépendu, j'ai dû le laisser aller. Ce qui devrait surprendre, c'est que la peau, qui est cependant à la portée de tout le monde, ait été aussi mal jugée que le surplus des organes. Cela vient de ce que son mode essentiel de lésion trompe nos regards, et que, peu habitués à étudier les choses en elles-mêmes, nous avons regardé comme insignifians les troubles qui ne frappent pas nos yeux; ceux de la peau ne nous ont fait aucune impression, lors même qu'ils causent les désordres les plus graves. Mais ces troubles ne comprenant que les moyens de la vie, et fort peu les tissus des organes,

ceux de la peau surtout, il en est résulté que ces lésions sont restées inaperçues.

J'avais trouvé beaucoup d'inflammations aiguës dans les fièvres de courte durée, des phlegmasies chroniques dans la phthisie et dans toutes les maladies d'un long cours. Mes recherches s'étant étendues même sur tous les hôpitaux d'aliénés de Paris, je vis que les phlogoses des voies digestives, en se multipliant dans ces hospices, y prenaient un caractère particulier, ce qui ne manqua pas d'éveiller mon attention, d'après le rôle que j'attribuais déjà au cerveau suivant mes observations.

Je me trouvais placé sur un vaste terrain, et je me vis en présence d'une législation qui comportait un revirement complet des théories de la Physiologie et de la Médecine; il ne s'agissait plus de quelques faits isolés, de quelques discussions idéales, de jugemens arbitraires : c'est la nature constante ou inconstante qui se présentait dans tout ce qu'offre l'observation. Des milliers de malades et de cadavres servaient

d'appui à ma théorie ; je les interrogeais sans cesse, bien résolu à continuer cette interrogation sans la moindre prévention. Portant mes regards sur tous les genres d'altérations, toutes celles enfin qui tombaient sous mes sens, je n'ai pris la plume ensuite que pour raisonner sur ces faits ; et si je la saisis de nouveau, c'est encore pour tenir le même langage, et je ne crois pas m'en écarter en parlant des fonctions, des produits de la vie, comme des secrétions des diverses humeurs, de tous les fluides, du principe de la vie même, et des attributions aussi bien que de nos mouvemens; car tout cela est la vie, et ce n'est que par tout cela que nous parviendrons à la connaître.

Seul dans ces recherches, je les faisais dans un profond silence, et un seul cadavre me retenait souvent une journée entière, encore presque jamais n'ai-je vu et comparé assez tout ce que je devais étudier, et confronté tout ce que je devais comparer, pour parvenir à des jugemens de quelque importance.

Les rapports sympathiques des organes entre eux furent un des sujets les plus importans de cette étude; ceux de la peau m'occupèrent principalement, et dans ces rapports se trouvaient ceux du cerveau avec toutes les membranes. Le ventre ne tarda pas à me découvrir sa souveraineté; je la vis se déployer dans les organes de cette région, dans leurs attributions, dans leurs fonctions, dans leur pouvoir sur le reste du corps, partout enfin.

L'estomac, sain ou malade, me fournit de nombreux sujets de recherches; mais les intestins m'en présentèrent tant, et des sujets si importans, que ces viscères ne furent plus comparables à aucun autre : tout me paraissait arriver là, ou en partir. Quelques portions de ces viscères, plus particulièrement encore, m'offrant des altérations plus fréquentes et plus graves, je leur livrai l'attention la plus sérieuse, je ne pouvais m'arracher à leur étude.

Chaque organe se montra à mes yeux comme un être particulier et comme un

anneau d'une grande chaîne, comme une roue d'un grand rouage, comme le sujet d'un phénomène qui est toute la vie, dont toute la vie n'est qu'une reproduction : c'est la concentricité et l'excentricité, c'est le mouvement tout entier, c'est le mouvement partiel, qui vinrent captiver mon attention et mes recherches.

Dans une inflammation, je voyais en grand et en plus, ce que je voyais en petit et en moins dans la fibre la plus petite ; dans la molécule la plus faible, un phénomène concentrique et excentrique, une partie et un tout.

Ce que fait la peau sur les membranes muqueuses, ce que font celles-ci sur la première, me présenta de plus une action alternative, un balancement qui me conduisit sur la voie de l'équilibration. Les troubles que cause à chaque instant l'affaiblissement des propriétés de la peau, les inflammations des membranes muqueuses, qui en sont la suite, me firent apprécier la simplicité et la vérité de la loi du

mouvement dans le phénomène de la vie; je vis le plus provoquer le moins, la faiblesse conduire à la force, et je ne pus me dissimuler que telle est la vie, qu'un contraire amène un autre contraire. La peau et les muqueuses digestives, par suite des phlogoses que cause la première dans les secondes, étaient bien faites pour confirmer cette pensée.

Je voyais un organe sous l'influence de tous les autres, du plus petit au plus fort, et du plus faible au plus considérable, chacun suivant sa nature, concourant à la vie. Le cerveau, qu'on a toujours regardé comme l'objet des altérations immédiates dont proviennent le désordre de ses mouvemens, chaque jour livré à des recherches nouvelles, m'apprit que, sous une forte protection, il est mis en mouvement par les autres organes, et que s'il commande, il obéit bien plus encore. Ce que j'ai remarqué dans les cadavres des aliénés, que j'ai ouverts en grand nombre, que j'ai observés avec une profonde atten-

tion, me confirma dans ce jugement, et le rapprochement d'une grande quantité d'observations vint attester encore cette opinion, qui n'a fait que s'accroître en moi.

Un des sujets les plus sérieux de mes recherches, c'est le pouvoir qu'exercent les pieds et les mains sur tout le corps, sur la tête et le ventre, tout particulièrement.

Je finis par étudier toute la vie dans chaque observation qui passait sous mes yeux. C'est le mécanisme des organes qui m'occupait dans chacune; c'est lui que j'apercevais dans le plus simple phénomène, et ce phénomène devenait un sujet obscur, si je ne procédais à son appréciation par les lois de la vie.

Les lésions de la circulation devinrent un sujet immense, puisque d'une part je découvrais à chaque instant que le sang est rare à la peau, abondant à l'intérieur Ici, les petits vaisseaux qu'il parcourt sont à peine remarquables, tandis que dans les organes profonds leur dévelop-

pement est plus ou moins considérable ; je ne pus douter que ces deux contraires ont lieu simultanément et dans une telle disposition, que si le sang paraît être à la peau, comme deux, il abonde dans certaines régions profondes comme trois, dans d'autres comme quatre. C'est dans les maladies inflammatoires, surtout, que ce phénomène est remarquable.

Le ventre, le mésentère, les intestins me frappèrent, surtout dans les observations de cette nature. Que de questions n'ai-je pas dû m'imposer sur tous ces faits? Toutes ont été posées, discutées et résolues par la loi de la vie, dont le caractère de simplicité et de grandeur se découvrait d'autant plus que j'avançais dans ces recherches anatomiques, physiologiques et médicales.

J'arrivai à quelques grandes questions : qu'est la fièvre? Puis enfin j'en vins à la question capitale : que peut être la vie?

La fièvre, c'est une conjuration des moyens de la vie, tendant à de grands

mouvemens pour opérer de grands résultats. C'est un ensemble de phénomènes concentriques tendant à une excentricité capable de rendre à nos mouvemens la régularité qui leur manque, et à donner à toutes les parties de notre corps les qualités dont résulte l'harmonie, dans laquelle réside la santé.

La vie, c'est un système d'organes, un système de mouvemens, dont l'unité forme le caractère essentiel. C'est un phénomène concentrique et excentrique, fondé sur la loi de l'unité, tout entier formé de mouvemens pareils. C'est une même chose reproduite sous autant de formes que le corps d'un individu comprend d'organes, c'est une équilibration infinie, régulière ou irrégulière; c'est une unité parfaite résultant d'autant d'unités qu'il y a de fibres et de molécules en nous.

Je multipliai ainsi mes questions, pour n'y répondre que par les faits les mieux constatés dans la vie et après la mort, car je peux dire que tout mon savoir provient

de cette double source, des faits et toujours des faits.

C'est par les mouvemens qu'on nomme *fièvres, épidémies, typhus* enfin, que j'arrivai au problème des grands désordres de nos mouvemens et de nos fonctions. La vie étudiée dans tous ses états, les maladies dans toutes leurs phases, les cadavres dans toutes les maladies, toutes les parties du corps, sur chaque cadavre, voilà ce qui a occupé mes sens et mon entendement pendant long-temps.

Celui qui puise l'instruction à une telle école, qui étudie et médite dans le silence, qui livre son existence à son instruction, au milieu de tant de dangers et de difficultés, peut-il chercher à se tromper? Peut-il être accusé de vouloir faire des systèmes? Pourquoi? pour qui? pour vivre dans l'isolement! Que servent alors l'illusion, le mensonge?

J'étudiai donc d'abord les fièvres, non pas comme des phénomènes spéciaux, mais comme un ensemble de mouvemens concentriques et excentriques, et bientôt

je m'assurai que pour traiter ce sujet convenablement, après en avoir reconnu tous les phénomènes anatomiques et physiologiques, il fallait parler un langage nouveau, celui du mouvement. Mais par mouvement, je fus amené à ses causes, et bientôt je me trouvai sur le chapitre de l'excitation, comme cause perpétuelle de la vie.

J'eus à peine envisagé cette grande question, que je fus certain de tenir en main le problème de la Physiologie et de la Médecine. Ce sujet bien connu, bien traité, me dis-je, tout est su; car toute la vie a été appréciée depuis le développement d'un germe jusqu'à la mort. Quand on a étudié l'excitabilité et l'excitation dans toutes ses périodes, on a tout connu, tout jugé : on peut parler de la vie sous tous ses rapports.

J'ai donc vu l'excitabilité ressortir de l'excitation, et l'excitation de l'excitabilité. J'ai vu le mouvement provenir de l'une et de l'autre, comme effet et comme cause;

j'ai vu la concentricité dépendre du mouvement et le constituer ; j'ai vu l'excentricité se confondre avec la concentricité et avec l'excitation ; j'ai vu un cercle où tout est cause et effet, effet et cause en même temps. J'ai vu la nature telle qu'elle est en nous, hors de nous, et partout où nous pouvons la suivre et la juger.

Je devais porter mon attention sur les maladies et leurs causes, en étudiant l'excitation, et mes regards ont compris tout ce sujet.

Les maladies viennent, et résident dans l'excitation trop forte ou trop faible, car les mouvemens sont la suite de ce premier phénomène ; mais l'excitabilité et l'excitation sont d'abord l'œuvre des agens qui nous environnent, puis de nos organes ; et ceux-ci, produits de ces agens, soumis à leur action, quand ils exercent sur eux un tel pouvoir qu'ils se les approprient ou les rejettent, sont ce que ces mêmes agens les font. Nos mouvemens sont forts ou faibles, réguliers ou irréguliers, en raison du pou-

voir qu'exercent sur nous tous les corps qui nous environnent.

Je vis mon sujet s'agrandir, et je sentis le besoin de confondre l'étude de l'excitation avec celle du mouvement.

Nos organes sont formés et distribués de telle manière, qu'ils se partagent en deux parties, l'une extérieure, l'autre intérieure; chacune de ces parties correspond à une autre, qui va de la peau au centre du corps. Ces doubles lignes pourraient être comparées à un balancier qui correspondrait par un bout à une ligne égale à une autre, placée à l'autre bout de ce balancier. Chaque ligne est exposée à des excitations qui varient, mais dont la somme doit être, à quelque chose près, égale d'un côté et de l'autre côté. S'il arrive que la différence soit peu considérable, le pôle de ce balancier s'incline doucement d'un côté, et pendant que ce phénomène a lieu, le côté qui s'élève devient plus excitable, et par le fait de l'excitation qui s'éveille en lui, il acquiert du poids,

en même temps que celui qui se trouvait abaissé, perdant de son excitabilité, devient plus faible et remonte à son tour.

La vie se passe entre ce double phénomène; la peau forme un côté de ce balancier, les membranes muqueuses forment l'autre extrémité. Quant aux autres organes, toujours ils sont relatifs à ce qui se passe à ces deux pôles; le cœur seulement est soumis à des excitations immédiates, mais elles sont toujours à peu près les mêmes, elles comptent pour peu de chose dans ce balancement; on pourrait dire qu'elles reposent sur le pivot qui supporte ce balancier.

Celui-ci s'incline-t-il trop d'un côté, c'est parce que les excitations y sont trop nombreuses, ou trop fortes, ou bien que le pôle opposé n'en éprouve pas assez. Dans tous les cas, l'équilibre est rompu et l'excitation du côté le plus fort va en augmentant, parce que le sang et toutes les humeurs se jettent sur le côté déclive, qui, déjà le plus fort, le devient bien plus encore.

D'après la nature des excitations qui disposent ainsi de nos mouvemens, la peau devient facilement le pôle négatif, et les membranes muqueuses le pôle positif. Le mal va en augmentant, parce que chaque pôle persiste dans sa position ; la peau reste faible, parce qu'elle a peu de sang; les membranes muqueuses sont fortes, parce qu'elles en ont beaucoup trop.

Je reconnus bientôt que la cause essentielle de nos maladies vient de ce que les agens extérieurs n'ont pas une action assez forte pour suffire au besoin de l'excitation de la peau; au lieu que les organes profonds, environnés de beaucoup de causes d'excitations, mieux placés pour développer leur action, sont assujettis à des désordres contraires à ceux qui ont lieu à la surface du corps.

La région sous-diaphragmatique est destinée, par sa structure, par le nombre des organes qu'elle contient, par la chaleur qui favorise son excitabilité, par toutes les causes enfin qui ajoutent à ses excita-

tions, à éprouver des phénomènes opposés à ceux qui menacent constamment la surface du corps.

Le balancier tombe au dedans avec précipitation, parce qu'il est subitement déchargé au dehors des moyens qui entretiennent la régularité dans nos mouvemens; et chaque fois que ce phénomène a lieu, les moyens d'excitation qui accompagnent le pôle interne se multiplient, par cela même que le sang reflue sur cette région et en augmente l'irradiation.

Cette équilibration est-elle détruite par des causes très influentes, comme les miasmes, les virus et toutes autres de ce genre, qui sont diamétralement opposées aux besoins de la peau, alors les mouvemens intérieurs se multiplient et augmentent dans la proportion de ce qu'il y a moins d'un côté, plus de l'autre.

Ces irradiations paraissent augmenter, d'une part, par une raison contraire à ce qui se passe de l'autre; les miasmes qui affaiblissent la peau irritent les organes mu-

queux, et produisent sur chaque côté une augmentation du trouble qui s'y passe. Or, plus les causes qui agissent sur la peau sont adynamiques pour cet organe, plus elles sont dynamiques pour les organes profonds; et comme les excitations se multiplient en raison de ce que leurs causes augmentent, le ventre devient plus excitable qu'une autre région, parce que la structure et les fonctions de celle-ci sont incomparables avec toutes les autres.

Me voilà donc dans la discussion des questions les plus graves, de celles qui ont toujours divisé les médecins, qui ont fait de la science un sujet de plaisanterie, de la pratique un motif de disputes et de controverses les plus humiliantes. Ce n'est plus par de vaines propositions, par des conjectures, que je me présente à l'étude, au jugement des maladies et de leurs causes : c'est par une loi qui est universelle.

C'est dans la théorie de l'excitation, dans celle de l'équilibration et du mouvement, que je me renferme, soit pour définir la

santé, soit pour expliquer les maladies. C'est le balancement de nos mouvemens qui m'occupe, et pour cette recherche il me faut étudier l'excitabilité et l'excitation.

Un grand sujet de recherches, c'est de constater si les causes qui affaiblissent la peau sont des excitateurs immédiats pour les organes profonds, si les miasmes font sur ces derniers le contraire de ce qu'ils font sur les premiers.

L'expérience dont j'ai parlé et qui m'est propre, celle des miasmes, qui m'ont plusieurs fois livré aux premiers symptômes de la fièvre des putrilages, du typhus des amphithéâtres et des hôpitaux, sembla résoudre affirmativement cette question, puisque les gaz que je rendais en abondance avaient l'odeur des cadavres, et que pendant leur séjour dans mes intestins j'éprouvai constamment des signes de surexcitation dans tout le ventre. Si ce sujet peut donner lieu à des objections, il n'en est pas de même pour les effets consécutifs

de ces matières; ces effets, ce sont des sur-excitations du ventre, toujours proportionnées à l'affaiblissement de la peau.

La perpétuelle concentration au-dessous du diaphragme est un double résultat qui tient à la loi de l'unité, fortifiée encore par l'organisation, c'est-à-dire par le nombre, le volume, la contexture des organes du ventre. Tout est en plus dans cette région, fluides, tissus, propriétés, mouvemens, fonctions; et comme les parties les plus excitables et les plus excitées sont le centre d'action de la vie, comme partout l'excitation règle l'excitabilité, que le centre d'action du mouvement le plus faible, comme du plus fort, est le point excité, la concentration sur l'épigastre, comme phénomène commun de la vie, est une question résolue par les témoignages les plus puissans et les plus évidens.

La concentration précède l'*excentration*; elle en est la cause essentielle, et celle-ci a pour objet de rétablir les mouvemens troublés, de tout ramener à ce

qu'on nomme équilibre, et ce que je nomme régularité.

Ce que l'ouverture des corps m'avait démontré, le raisonnement vint donc m'en dire le pourquoi, en me plaçant sur un terrain rempli de lumières. Je ne me trouvais plus exposé à user mes poumons à combattre les plus fausses théories; seulement, je pouvais et je devais m'attendre à ce qu'on refuserait de m'écouter. Ce moyen est celui qui convient quand on ne peut pas se défendre, et nul doute que la Médecine, routinière, rejetterait un langage si peu fait pour ses oreilles.

Mais aujourd'hui qu'il s'agit d'une maladie qui s'avance en semant la mort, qui ne s'endort que pour s'éveiller par la désolation qu'elle répand; aujourd'hui que le Cholera impose à tout homme capable d'éclairer ce sujet, de le faire, dois-je croire que le public, pour lequel j'écris, qui a tant d'intérêt à voir cet écrit se répandre, ne le saisira pas, pour le faire tourner à son profit? N'y trouvera-t-il pas clarté et

lumières, principes et jugement? Est-ce donc une question que la double situation de la vie dans tous les typhus, et dans le Cholera surtout? N'est-ce pas parce que la peau est frappée d'une sorte de stupeur, d'une presque mort, que les organes profonds sont devenus si irritables? Et quoique nous ne possédions que de mesquines descriptions de ce qu'on a remarqué sur les cadavres de ces malades, n'en savons-nous pas assez pour reconnaître que si les phénomènes sont négatifs au dehors, ils sont positif en-dedans; que tout est irritation dans le ventre, tandis que tout est mort à la surface du corps. De quelles lésions nous a-t-on parlé, si ce n'est de celles du ventre, si ce n'est de la phlogose des intestins? Quant à la poitrine et à la tête, ce qu'on a dit dans ces faibles descriptions ne signifie rien pour celui qui a ouvert de grandes quantités de cadavres. De la sérosité dans les ventricules, du sang dans les sinus du cerveau, cela dit si peu de chose, qu'on ne peut en tirer aucune induction;

et, d'ailleurs, nous savons que cet organe, qui est à l'abri des agens extérieurs, est un organe tout sympathique ; et nous ferons voir, dans le temps, que le cerveau n'est que secondairement intéressé dans le Cholera.

C'est dans le ventre que la maladie s'exprime depuis son invasion, c'est là que la vie se rassemble pour faire des efforts proportionnés à ses désordres ; elle ramasse ses moyens sous le diaphragme, pour lutter contre l'ennemi commun, pour aller au secours de la malheureuse peau, que tout le monde abandonne, dont la Médecine elle-même néglige la destinée, car elle la livre à elle-même, ou ne vient que faiblement à son secours. Comment ne voit-on pas que le silence de la peau est celui de la mort ? que les cris du ventre sont les signes de la souffrance ? Ce sont des expressions du cerveau qui se porte là, qui s'exprime par là, pour dire qu'il y a trop de sensibilité, de sang, d'excitabilité et d'excitations sur le même point, qu'il faut se hâter de changer cet état.

La vie, opprimée de tous côtés, succombe d'une part, parce qu'elle y est réduite à l'impuissance, et de l'autre parce qu'elle a trop à faire. Chaque organe travaille au salut commun ; les vaisseaux exhalans qui rampent à l'intérieur des intestins diminuent la quantité du sang, en le dépouillant d'une portion de sa partie blanche. Ces membranes font alors ce que fait la membrane pituitaire dans le coriza ; c'est une même action, un même but. Une surexcitation violente provoque d'abondantes sécrétions, qui sont rejetées par la bouche et par l'anus, tandis que la partie rouge du sang se met en réserve dans les petits vaisseaux, qu'elle dilate, qu'elle remplit trop. Voilà la cause des phlegmasies, dont on nous parle comme d'un accident, tandis qu'elles forment un des points essentiels de la maladie. Si l'on eût bien regardé et tout vu, on nous aurait bien donné d'autres détails sur les phlegmasies partielles, sur les excoriations de la membrane muqueuse de ces viscères, sur l'en-

gorgement des glandes mésentériques, sur le développement des capillaires sanguins dans l'étendue du mésentère; la fin de l'iléon, le cœcum et le duodénum auraient fourni des sujets d'observations, que nous aurions besoin de connaître pour juger ces désordres anatomiques. Pas un mot du mucus qui enduit ces organes à leur intérieur, de la disparition de leurs replis, de l'amincissement de leurs tuniques muqueuse et charnue, du nombre des vaisseaux qui rampent dans ces tuniques, et souvent, en pareil cas, se multiplient et propagent l'inflammation du côté des reins, comme je l'ai remarqué dans des maladies de ce genre.

Si nous jetons un coup d'œil sur le traitement, nous voyons qu'il ne repose encore sur aucun principe; et sur quel principe, puisqu'on n'a aucune idée de la nature des lésions anatomiques? L'opium, les purgatifs, la saignée, les bains chauds, tout cela n'est-il pas livré au hasard? A l'observation, dira-t-on? Mais est-ce là du

raisonnement, de la science? Comment peut-on proportionner un remède à un mal qu'on ne connaît pas? Et si l'on ne se propose pas d'agir sur les attributions, quand elles sont l'objet essentiel du trouble, que se propose-t-on? Pourquoi mêler l'opium au calomel? Que veut-on faire par une médication si contradictoire en elle-même, et à l'état du mal?

Le plus simple raisonnement ne remédierait-il pas à cette confusion? celui-ci, par exemple: il n'y a pas assez d'excitabilité dans la peau, il faut augmenter cette attribution sur ce point du corps; il y a une violente irritation dans le ventre, il convient de diminuer cet excès par des calmans immédiatement appliqués et administrés par les voies naturelles, comme sur la peau, pour cet organe.

Quant aux saignées, en voici une règle sûre, c'est de n'en faire usage que pour retirer le sang qu'on ne peut pas ramener dans la peau; dès lors on frottera bien, on réchauffera cet organe, on l'excitera

plus fortement encore, même par des rubéfians, par des vésicatoires : mais on n'emploiera ces moyens que par gradation et avec réserve, afin de ne pas agir sympathiquement sur le ventre, de manière à augmenter encore l'excitabilité, la sensibilité de cette région ; attributions sur lesquelles il faut agir par les lavemens émolliens, par les boissons tempérantes, par les saignées locales.

Le grand, le principal remède, c'est le réveil de la vie à la surface du corps ; il arrivera par ce moyen ce qui est provenu d'une action opposée. Cette action opposée, c'est le pouvoir qui a subitement détruit en grande partie la vitalité de la peau et des extrémités. Eh bien, faites le contraire, et le contraire de ce qui a eu lieu s'effectuera ; l'excitabilité des organes profonds s'arrêtera, l'équilibre se rétablira, par un côté comme par l'autre, et le sang que vous auriez retiré, se répandant dans la peau, rendra la guérison plus facile, plus prompte, plus sûre.

Tout ce qui est inutile commence à être contraire; aussi ne vois-je pas sans peine l'usage qu'on fait de la saignée et des purgatifs dans une maladie où il faut plus de jugement que de science pour faire le bien, pour éviter le mal, pour guérir et ne pas aider encore un mal déjà si grave.

Qu'on tienne compte des causes et de la marche de cette maladie, de son traitement et des moyens par lesquels on la guérit, et bientôt tout le monde sera convaincu que ce qui manque à la peau, que ce qu'il y a de trop dans le ventre font toute cette maladie, que l'on voit profiter, pour son développement, de toutes les causes qui répandent l'excitation dans les organes de la digestion, et qu'on voit marcher à la guérison par tout ce qui réveille la vie dans les extrémités et sur la peau. Tout ce qui n'est pas cela, tout ce qui ne concourt pas à ce double but est fort peu de chose, tant pour les progrès de la maladie, que pour son traitement et pour sa guérison.

La meilleure méthode préservative, le meilleur procédé de traitement, c'est de maintenir l'équilibre de nos mouvemens, c'est que la peau soit fort active, que les organes de la digestion soient modérés, que les excitations du ventre ne soient pas trop multipliées sur aucun point.

Après quelques journées de chaleur et de pluie, une affection épidémique se manifesta dans un lieu environné de mares d'eau stagnante et putride. Trois personnes, dans la même maison, furent frappées, en même temps, d'un typhus : l'une mourut à l'instant où j'arrivai, les deux autres dans les deux jours qui suivirent. Je fis ces trois ouvertures de cadavres avec beaucoup de soin, et dans tous ces sujets je trouvai la membrane interne du duodénum fort enflammée; dans tous trois, la phlogose se portait du côté des reins. Les autres symptômes indiquaient tous une grande irritation de toutes les parties du ventre. Bientôt je fus averti que d'autres malades éprouvaient les mêmes symptô-

mes : je fis appliquer aussitôt des sangsues dans le voisinage des reins ; je prescrivis des lavemens mucilagineux, des boissons tempérantes ; je fis laver la peau avec de l'eau tiède et un peu d'eau-de-vie, et bientôt ces malades guérirent. La mort s'arrêta là.

Mon but, dans le traitement que j'adoptai, fut de déterger la peau par une eau alcoolisée chaude, de réveiller cet organe, de le raniner, de favoriser la circulation et la chaleur dans toute son étendue, pendant que je dirigeais sur l'estomac des boissons tempérantes d'abord, un peu vineuses et légèrement amères ensuite. Ces boissons furent données tièdes, pour seconder encore l'action de la peau, qui m'occupait beaucoup.

En quoi consistent les causes du Choléra, sont-elles animales, susceptibles de développement par une sorte d'incubation? et où se ferait cette fécondation? est-ce dans le sang ou dans les corps glanduleux? Tout cela est difficile à dire, puisque nos sens

ne vont pas jusque là; cependant les succès que procurent les frictions faites sur la peau pourraient bien venir de ce que l'on dérange le travail qui se fait sur ce point, tendant à favoriser l'incubation ou la fécondation. Il est certain que si nous pouvions savoir pourquoi, avoir eu cette maladie, est un préservatif contre son développement, nous serions sur la route de la contenir, quand elle se présente sur notre peau. Mais puisqu'il y tant d'avantage à entretenir la chaleur et la sueur sur cette région, c'est une preuve que ce procédé remplit quelques conditions de la destruction des germes de ce désordre, de cette affection.

Ne fût-ce que le rétablissement de la vie à la surface du corps dans des proportions égales à ce qu'elle est dans les organes de la digestion, ce serait beaucoup que d'obtenir cette régularité dans l'équilibration, puisque l'expérience prouve que ce rétablissement est encore le moyen curatif et préservatif le plus sûr. C'est quand on y

parvient, selon toute apparence, que la guérison est assurée; aussi le point capital de ce traitement, c'est d'en venir à cette réaction de la surface cutanée sur la surface muqueuse.

Tout est en équilibration dans nos organes; et si cette alternative est irrégulière, tout s'en ressent; les humeurs sont imparfaites alors, parce que, résultats des phénomènes de la vie, dont elles subissent nécessairement les variations et toutes les conséquences, elles deviennent contraires. L'harmonie se rétablit-elle, tous les mouvemens se mettent à l'unisson, et les fluides rentrent dans leur état naturel. Le Choléra, comme toute autre maladie, subit cette loi; car il n'y a pas une maladie dans laquelle elle ne soit rigoureusement observée. Il n'y a rien qui puisse rester isolé dans un système organique: la régularité comme l'irrégularité impriment leur action à la plus petite des parties du corps comme à la plus forte; c'est pour cela que nos humeurs, pendant les maladies, par-

tagent tous les désordres des mouvemens dont elles proviennent.

La nature a donné à la peau autant de pouvoir sur la guérison qu'elle lui en a donné pour la fécondation du mal, de sorte que le Cholera est d'autant plus grave que les propriétés de la peau sont plus fortement atteintes; mais aussi le rétablissement de ces propriétés est d'autant plus efficace pour la guérison; car la facilité du désordre est la mesure des moyens propres à rétablir l'ordre; et si la gravité du mal indique l'importance de la fonction dont le trouble est la cause, cette importance dit ce que peut la peau sur la guérison. L'intérêt est le même dans l'un et l'autre sens. Ce que la peau a pu pour le mal, elle le peut pour le bien; tout se lie dans le même sens: l'organe qu'une cause frappe plus vivement est aussi celui dont la guérison influence le plus celle des autres organes. Celui dont la lésion nuit le plus à l'harmonie est aussi celui qui y prend le plus de part; c'est un raisonnement fort

simple et très juste, tant à l'égard de cet organe que pour les viscères de la digestion. La gravité du désordre qui vient de leur fait dépend du rôle qu'ils remplissent dans le jeu de la vie; aussi, si l'on tient compte du pouvoir qu'ils exercent sur le cerveau, sur les membres, sur le cœur, sur les nerfs en général, on voit que la maladie en se partageant entre les deux grands appareils dans lesquels s'opère la vie, intéresse nécessairement toutes les fonctions, celles du cerveau comme les autres.

J'étais surpris, dans l'ouverture des cadavres, de trouver si peu d'altérations dans la tête, lors même que les troubles constitutifs de la maladie, comme la folie, sont propres au cerveau; mais la constance des altérations que je découvrais dans le ventre, pendant ces maladies, m'a donné la solution du problème; et dans plusieurs ouvrages je me suis attaché à démontrer la marche que suit la nature pour établir au-dessous du diaphragme les

causes efficientes d'une maladie qui consiste dans un phénomène sympathique, le trouble de l'entendement par des causes éloignées.

J'ai expliqué avec clarté, en suivant les symptômes dans leur enchaînement, comment il se faisait qu'à l'ouverture des cadavres des aliénés on trouvait si peu de chose dans la tête et tant dans le ventre. J'ai dû éprouver des objections, parce que je luttais contre le préjugé, contre l'habitude de répéter les mêmes phrases qu'on a apprises, parce que je combattais des hommes qui tenaient une haute réputation du système que je combattais; mais le sort de la vérité s'est uni à ma cause, et chaque jour remplit sa tâche, car il n'appartient qu'au temps de déraciner les vieilles préventions, surtout quand elles ont fait de grandes réputations, de grandes fortunes, et que ceux qui les combattent dorment sous le chaume.

Toute la partie active du Cholera se passe dans les entrailles; c'est là que la

nature combat avec force, pendant qu'elle dort sur la peau. Cette maladie est, à quelque chose près, ce qu'elle est dans tous les typhus, dans la fièvre jaune par exemple, qui est l'un d'eux. La différence vient de la part différente que les organes principaux prennent à la crise générale; mais au fond c'est le même trouble, c'est la fièvre éminente de l'appareil abdominal, c'est une grande conjuration de cet appareil pour venir au secours des organes éloignés, qui sont l'objet essentiel de ces mouvemens. C'est par ces organes que commence le Cholera, c'est pour leur intérêt que la vie fait tout ce qui a lieu. Rendez aux extrémités leur état naturel, et la lutte cesse, car elle n'a plus de but. Aussi tous les raisonnemens, les moyens, les projets, doivent-ils se diriger vers ce but; et le médecin, s'il comprend la nature, s'il agit par elle et pour elle, s'attachera à rétablir l'équilibre entre ces deux grands appareils.

La fièvre jaune, c'est la Cholera émi-

nemment biliaire, et le Cholera, c'est la fièvre jaune, moins la grande influence qu'exercent la bile et le foie sur la crise abdominale. D'ailleurs c'est le même ordre de phénomènes, c'est la même marche : les intestins sont toujours le foyer commun de la maladie. Le genre de leur trouble est toujours une tonicité démesurée, une excitabilité considérable ; c'est d'être le refuge des moyens de la vie qui ont abandonné les extrémités, le lieu où se passent les conjurations de ces divers moyens.

Tout ce qui était modéré, faisant partie de la surface du corps, devient pétulant, du moment où il concourt à la conjuration, parce que les fluides comme les tissus changent en raison de ce qui se passe dans les phénomènes auxquels ils prennent part. Cette disposition, à laquelle on a fait peu d'attention, soit en Physiologie, soit en Médecine, mérite cependant une très grande attention ; c'est l'unisson, c'est l'harmonie, l'ensemble, qui dans tout sys-

tème devient le pivot commun, celui qui décide de ce changement, comme en étant le principe.

Ainsi, par exemple, pour une inflammation locale, comme le phlegmon, on doit supposer un cercle, une sphère d'activité dans laquelle se passe cette maladie. Tout ce qui entre dans cette sphère passe sous sa domination et participe au désordre qui constitue ce trouble; chaque molécule d'une humeur contracte une disposition nouvelle, et cette disposition fait des progrès jusqu'au centre de l'inflammation. La force concentrique, la force excentrique augmentent, et tout ce qui participe à cette conjuration change en même temps, contracte tous les degrés d'action en plus ou en moins qui se développent dans cette sphère; tout s'y met à l'unisson, tout entre en harmonie; tout éprouve en même temps un même changement; tout participe au phénomène du lieu. Le sang devient plus excitant, et cette disposition s'accroît jusqu'à l'apogée de cette révolu-

tion, pour passer à un état contraire dès que cette ligne équatoriale est dépassée.

Le mouvement concentrique étant terminé, le phénomène excentrique commence, sans intervalle, et une ligne inverse de changemens s'ouvre et se continue jusqu'à ce que les choses soient rentrées dans l'ordre naturel; c'est un changement continuel, mais réglé par la loi du mouvement; c'est une révolution concentrique, puis excentrique, dans laquelle il n'y a pas deux mouvemens égaux.

Ce tableau de l'inflammation, qui est un abrégé de celui de la vie, est l'emblême de tous les phénomènes dont elle se forme; c'est celui d'un mouvement fébrile, et celui de la fièvre la plus compliquée comme de la plus simple. C'est par cette marche simple et constante que la vie est si forte, si régulière, même dans les désordres qui sont les plus apparens à nos yeux.

Les fièvres, les typhus, comme la plus légère des maladies, se modèlent sur la même loi, et le Cholera, qui devient ici l'objet

auquel nous rattachons toutes les comparaisons, et même toute la vie, n'est pour la nature qu'une maladie comme une autre; c'est une révolution organique qui a deux périodes, comme toutes les autres. Le milieu de cette maladie, qui en est le point concentrique, en est aussi l'époque la plus intense. Pendant ce terme tout est extrême, le sang a acquis les dispositions les plus excitantes dont il soit susceptible, les nerfs sont parvenus au plus haut degré d'excitabilité dont ils sont capables, et le type inflammatoire est porté à son plus haut degré.

La sphère dans laquelle se passe cette révolution a aussi son centre d'action, ses lignes excentriques, ses degrés, une étendue proportionnée aux forces dont la nature peut faire usage; c'est une armée qui se concentre pour se déployer avec plus de force; le cercle dans lequel elle se renferme est proportionné au nombre des combattans, au tempérament, à l'âge, au sexe, à la qualité et à la quantité du sang, à toutes

les dispositions, enfin, qui participent au mécanisme de la vie. Il n'y a pas une circonstance, pas un incident, qui ne s'imprime sur l'ensemble des phénomènes de cette maladie.

Comment le médecin philosophe, celui qui sait que telle fut toujours la nature, celui qui voit le Cholera dans tout ce qui le constitue, peut-il penser que ce désordre de nos organes ne diffère pas à un tel point qu'il n'y a pas eu, qu'il n'y aura pas deux phénomènes, ainsi dénommés, parfaitement semblables.

La concentration qui forme la deuxième période de cette maladie, est une inflammation générale de tout le ventre, mais une inflammation modérée, ayant le type nerveux. Le peu de part qu'y prend la bile en forme la différence avec la fièvre jaune, qui est une maladie des mêmes parties, mais portant le type éminemment bilieux, c'est-à-dire une grande ardeur.

La conjuration, toujours, comme nous venons de le dire, relative aux causes

dont nous avons parlé, occupe une sphère plus grande ou plus petite: suivant toutes ces raisons, il y a une inflammation plus vive ici, moindre là; mais toujours plus forte dans telles parties des membranes muqueuses que dans d'autres. Le trajet que parcourt la bile, dans les intestins, jusqu'au premier des gros, est toujours celui où les excitations sont les plus vives; de là, elles se répandent, se parsèment, dans le tube intestinal, l'estomac, les glandes et les diverses parties de cette région : et comme les phénomènes apparens sont la conséquence des phénomènes cachés, ou profonds, le mal avance, sans qu'on sache d'où il sort.

C'est quand la conjuration est complète, quand les fluides et les tissus sont en mesure, sont préparés pour le combat, qu'une sorte de coup de foudre met tout en mouvement. Un frisson est souvent le signal, qui est bientôt suivi d'une concentration plus forte encore; c'est à ce moment que la peau achève de se dépouiller, comme si

un dernier appel de tout ce qui peut concourir à nos mouvemens, avait lieu en faveur de l'épigastre. Jusqu'aux molécules éparses, tout se rassemble dans le camp de la vie, et chacun y arrive prêt au combat qui va s'y développer. C'est dans le premier phénomène, celui qui a frappé les extrémités de stupeur, que se sont formées les armes; c'est par le caractère avec lequel chaque arrivant se présente, que se dessine l'armée qui se forme; les souffrances ne sont que des signes qui indiquent les mouvemens de cette armée, et le caractère de ses moyens d'attaque; ce sont des armes qu'on aiguise, des cris d'effroi pour aller en masse au secours des extrémités qui s'éteignent de plus en plus, et qui souvent ont déjà payé tribut à la mort quand de vains efforts ont pour objet de les secourir.

Cette conjuration diffère suivant les moyens par lesquels l'art, ou les assistans, prêtent les secours. Si on aide les extrémités, l'espérance renaît au centre, et les

organes abdominaux éprouvent, partagent ce soulagement. Ce qui se fait pour le réveil de la vie d'un côté, diminue d'autant les mouvemens qui ont lieu de l'autre.

Cette grande conjuration diffère beaucoup en raison de la manière dont se forme l'orage, c'est-à-dire suivant les principes que nous venons de poser. Ce sont d'abord des nuages qui se promènent pour se charger des élémens de la foudre qui va gronder. Ces nuages marchent silencieusement, se dirigeant vers la tête et le cœur, pour aller s'amonceler sur l'épigastre; c'est quand ils abondent de tous côtés, que sonne l'alarme, que part le coup fulminant. Ce qui s'est éloigné de la peau est entré dans les nuages qui ont gagné la tête et la poitrine; ces régions sont peut-être négativement électrisées dans le sens de la vie, tandis que le ventre le serait positivement. C'est quand chaque force est arrivée à sa dernière période que commence la grande scène. Cette scène jette le type inflammatoire au dedans du corps, pendant que le type ady-

namique, ou négatif, règne sur les extrémités et sur la peau. Le moins et le plus, l'état négatif et l'état positif, font dans la vie ce qu'ils font dans toute la nature, ils produisent le mouvement.

Le centre de la vie, c'est-à-dire la force commune, s'enrichit de tout ce qui est en moins dans le côté négatif, et elle devient d'autant plus impétueuse, qu'elle a attiré une plus grande partie du sang sur cette région. Cette humeur, livrée à une chaleur plus ou moins considérable, s'agrandit de toute l'étendue que le calorique donne à ses molécules, et plus cette chaleur devient considérable et plus le sang développe de petits vaisseaux. La bile, toutes les humeurs, partageant cette disposition, le corps semble se déployer en même temps que les régions intérieures deviennent plus excitables. Tout concourt à une situation nouvelle, et pendant que le domaine de la vie se rétrécit au dehors, pendant qu'un commencement de mort en frappe les frontières et les régions éloi-

gnées, le centre de ce domaine s'agrandit; il est en combustion.

Ce tableau est bien plus encore celui de la fièvre jaune que du Cholera, parce que la bile, matière inflammable, est toute en feu dans cette circonstance. Les molécules rouges du sang se dilatent à un tel point, que leurs vaisseaux naturels sont débordés et qu'elles sortent par toute la surface de l'estomac et des intestins, et qu'elles s'échappent même de toutes les membranes muqueuses. C'est quand ces phénomènes sont portés au dernier degré, que le sang jaillit de toutes ces parties, et se répand sous la peau, en formant des taches livides.

Les déjections provenant de cette source sont en si grande quantité, que les malades les rendent par la bouche et par l'anus. La couleur noire de ces déjections m'avait paru fort difficile à expliquer, tant que je n'ai pas eu le moyen d'en connaître la source par l'ouverture des cadavres. Ce n'est qu'en présence des organes éteints

que j'ai vu que ces matières sortent, sans excoriations de l'estomac et des intestins. Le premier de ces viscères m'a paru en fournir en grande quantité; j'ai vu cette sécrétion s'unir aux autres humeurs qui viennent de ces viscères ou qui y descendent, à la bile surtout, qui abonde dans cette maladie, pour composer ce que rendent de tels malades.

Les choses changent dans le Cholera; la chaleur est moindre, la bile, peu abondante d'ordinaire, n'est pas fort excitante alors, et le sang joue le principal rôle de cette maladie. La partie séreuse de cette humeur abondant beaucoup plus que les molécules rouges, c'est elle qui devient l'objet des sécrétions; aussi cette humeur coule-t-elle en abondance, les malades la rendent par haut et par bas, mêlées de flocons albumineux, qui proviennent également de cette division du sang. Pendant que cette portion est rejetée, la partie rouge se met en réserve dans les petits vaisseaux, pour rentrer dans la circula-

tion et donner au sang un caractère plus propre au rôle qu'il va jouer pour le rétablissement de la vie dans la peau.

Tout se passe dans de grandes vues, les molécules rouges se réunissent en formant un état de phlogose, qui de son côté est une raison de vie et un sujet d'accroissement pour la sensibilité, et pendant que la peau s'éteint, tout dans le ventre se prépare pour la ramener à la vie. Le contraire de ce qui a lieu dans la fièvre jaune caractérise la nouvelle intention, puisque dans cette première, ce sont les molécules rouges du sang qui sont rejetées, parce que ce sont elles qui prédominent et qui abondent trop, parce que c'est d'elles que la nature a besoin de se décharger; au lieu que dans le Cholera, où la peau réclame de grands secours, tout se dispose pour les lui donner, et les rendre efficaces, les molécules rouges sont retenues.

Il faut entendre la nature dans chacune de ces maladies si l'on veut juger l'une et l'autre, l'une par l'autre, celle-ci par la

première. Ce sont des vues continuellement raisonnées, des exécutions non interrompues de moyens, combinées par la sublime intelligence. Telle est la nature, partout, pour celui qui sait la voir telle qu'elle est, que dans ses mouvemens les plus violens, elle ne fait que ce qu'il lui convient de faire.

La méthode de traitement la plus convenable est par conséquent celle qui se lie le mieux au plan de la nature, en faveur des extrémités et de la surface du corps. Que doit donc faire l'art, si ce n'est de concourir à cette grande intention, en rendant aux régions éteintes la vie dont elles ont besoin. Aussi, lorsque cette intention est bien remplie, on voit les symptômes violens se calmer, et l'harmonie se rétablir par le retour de la régularité dans l'équilibration des mouvemens; la sueur devient naturelle et tout rentre dans l'ordre.

TRAITÉ

DU

CHOLERA-MORBUS INDIEN.

PREMIÈRE PARTIE.

CHAPITRE PREMIER.

LA VIE

CONSIDÉRÉE DANS SES DIVERS RAPPORTS, DANS LA PLANTE, L'ANIMAL ET L'HOMME.

La vie est un genre d'existence qui tient à l'existence générale des corps par une législation commune. C'est une manière d'être qui est essentiellement liée à l'existence commune des corps par ses phénomènes généraux ; c'est la production, l'accroissement, la force, le décroissement, la faiblesse, puis la mort.

Ces temps de la vie sont ceux du plus simple mouvement comme de toute autre production.

La vie, par conséquent, est l'emblême du

mouvement, et le mouvement est l'emblême de chaque corps vivant; c'est celui du monde entier.

On trouve dans chacun de ces phénomènes, dans chacune de ces manières d'être, ces conditions essentielles, production, accroissement, force, décroissement, faiblesse et fin.

La mort est pour la vie ce qu'est la fin du mouvement pour ce mouvement; c'est la transition à un nouvel état.

La vie est un mouvement composé d'une infinité de mouvemens du même genre; c'est un phénomène identique composé de phénomènes divers, dont chacun est tout aussi identique: c'est un enchaînement de mouvemens qui se confondent en un seul; c'est une combinaison de pouvoirs, qui résultent les uns des autres; c'est l'exécution des phénomènes pour lesquels les organes sont disposés dans l'organisation; c'est la conséquence de l'organisation elle-même.

La vie, c'est l'accroissement et le décroissement simultanément accomplis, c'est la nutrition et toutes ses suites, c'est l'assimilation sous ses diverses formes, c'est le mouvement, suite de l'excitation des parties organiques, c'est l'excitabilité, dans laquelle réside le pouvoir essentiel de ce genre d'existence.

On confond, sous le mot *vie*, l'organisation et le jeu des organes, l'excitation et son principe

essentiel, qui est le mode d'excitabilité de chaque organe, de chaque individu.

La vie, c'est la cause et les effets de l'excitation confondus dans ce phénomène et désignés par ce mot, mot qui peut être défini unité d'action, de moyens et de résultats.

La vie est une unité spéciale relative à l'organisation; et comme tout corps peut être défini, aussi, une unité relative, comme tout autre phénomène, la vie peut être appelée une *unité organique* ayant son cours spécial, une carrière relative à l'espace des corps. Ce mode d'existence peut être caractérisé, comme tout autre, une répétition du phénomène universel relatif à l'organisation.

Considérée sous le rapport du mouvement et de la production, de la production et du mouvement, la vie peut être définie un phénomène concentrique et excentrique, composé de phénomènes qui ont le même caractère, et qui sont tellement variés et multipliés, que chaque molécule, chaque fibre en présente un tout aussi composé que le phénomène commun, la vie.

Ce tableau de notre existence, qui est le plus vaste, le plus exact qu'on puisse en donner, satisfait si bien à tout ce qu'on peut dire de la nature, du mouvemement, de la plante, de l'animal et de l'homme, qu'on n'a rien à y ajouter; et que, pour celui qui a le plus d'instruction dans la phi-

losophie de la nature, il ne laisse plus que des explications et des développemens tant sur la vie que sur tout ce qui nous est connu.

La théorie de la vie, par conséquent, c'est celle de l'unité, théorie qui est unique dans la nature; car tout est concentricité et excentricité, tout va de la faiblesse à la force, de la force à la faiblesse, du repos au mouvement, du mouvement au repos (mot vain); tout est changement et mouvement, tout est variation. La vie, seulement, est une variation considérable; c'est une collection de mouvemens et de changemens qui sont fort multipliés. Comme le feu, dont elle est une forme, la vie décompose et recompose avec une activité plus ou moins considérable. C'est un changement rapide qui se fait au milieu d'un mouvement considérable; c'est un feu particulier, qui, moins vif que le feu auquel donne lieu la combustion physique, comme elle produit de rapides métamorphoses.

La vie, envisagée sous ce point de vue, est loin de présenter un phénomène froid, isolé, se passant sous une législation spéciale, pouvant être compris dans une théorie privée, mécanique ou monotone, comme celles dont on a rempli tant de livres sur ce sujet. C'est un point de la théorie du monde, comprenant un phénomène, qui n'est lui-même qu'un point du

phénomène universel, dont il est une simple variation.

La vie est un ordre de phénomènes qui se détache lentement de l'ordre qui comprend tous les phénomènes du monde; c'est d'abord un mode de composition et de décomposition presque chimique, puis une assimilation qui prend le caractère de la nutrition la plus simple.

Des parties organiques forment certaines espèces de corps, des organes imparfaits d'abord, puis une organisation manifeste; voilà comment cet ordre de corps se détache de l'ordre qu'on nomme *physique* et *chimique*.

Les mouvemens suivent la même marche; ils se composent, se compliquent, mais toujours insensiblement. Ainsi vont les phénomènes, ainsi marche la législation; la vie sort de ce qu'on dit ne pas être elle, pour retourner d'où elle est provenue.

La plante et quelques espèces, tout aussi simples, qu'on range parmi les animaux, sont les premiers points de l'organisation; une assimilation moléculaire, puis une structure vasculaire, en forment le premier échelon. Le premier état de la vie, c'est la plante-animal qui prélude à ce grand changement, à cet ordre immense de corps.

Les premiers degrés de l'organisation sur-

gissent avec les attributions les plus simples de la vie, pour s'élever simultanément vers le caractère qui comporte des sensations des sens, le discernement et le jugement. Les organes se composent et se multiplient dans la même proportion, à mesure que les échelons sont plus nombreux. La plante éprouve une nutrition qui semble d'abord être un phénomène chimique, lequel se compose en passant dans l'ordre des animaux, et cet ordre paraît se perfectionner d'abord dans les espèces les plus petites, et telles que nos sens ne peuvent les découvrir qu'à l'aide du microscope. Une structure qui a le caractère des glandes, implante le pouvoir sécréteur chez les végétaux comme dans l'ordre des animaux. La circulation des capillaires et l'absorption, qui sont des phénomènes physiques, composent ce genre d'assimilation, qui devient celui qui acquiert ensuite une telle influence sur le mécanisme de la vie, qu'il en reste le moyen le plus général, le phénomène le plus remarquable.

Les végétaux sont en grande partie formés, à leur extérieur, de corps de cette nature; de sorte que la sécrétion est pour ces espèces la fonction vitale la plus manifeste; puis, à mesure que l'organisation se complique chez les animaux, les nerfs se mêlent à ces organes sécréteurs pour former, à la surface du corps, une

enveloppe nutritive et sensitive, qui constitue un réseau délicat dont l'objet est d'assimiler et de sentir.

C'est avec la participation des nerfs que les vaisseaux capillaires, les cryptes sécréteurs, les exhalans et les absorbans, s'unissent pour produire le premier état de la structure animale.

Le lacis formé par cet appareil se recouvre d'un enduit sous lequel il s'abrite, et cet enduit, qui diffère suivant la région du corps où il a lieu, devient un sujet important pour l'appréciation des phénomènes de la vie.

Les végétaux, dont les fonctions nutritives sont simples, dont les organes sont tous extérieurs, qui sont simples aussi, et qui n'ont pas de nerfs, sont généralement recouverts d'une membrane de ce genre qu'on nomme épiderme. Cette enveloppe, dans cet ordre de corps, joue sur les agens extérieurs un rôle que la peau remplace dans l'animal, avec une richesse d'organisation extrêmement intéressante et aussi compliquée que le pouvoir dont elle jouit envers les corps extérieurs est étendu.

La plante et quelques espèces animales respirent et digèrent par la peau; mais à mesure que l'organisation se compose, des organes respirateurs et digestifs viennent compliquer ce premier état de l'animalisation.

Ce sont des masses d'organes qui se réunissent pour les grandes fonctions de la vie. Semblables au polype, ces organes, infiniment petits, sont assemblés pour remplir chacun le même rôle que les autres. Un mélange de corps de cette nature, de nerfs et de vaisseaux, forme ce lacis, extrêmement délicat, dans lequel des ouvertures innombrables attirent et rejettent. Cette structure comprend tout ce que l'organisation a de plus important, car c'est par cette infinité de petits organes que sont remplis les rôles les plus étendus de la vie.

Trois grands appareils se distribuent nos relations diverses avec tous les corps qui nous environnent, tous trois inspirent le plus grand intérêt par leur structure et par leurs fonctions, car la structure d'un organe est toujours relative à sa mission dans le jeu de la vie.

Chacun de ces appareils se présente sous un double aspect, par ses rapports avec les autres et par les différences qui le distinguent. La peau semble, au premier coup d'œil, être incomparablement plus grande que les autres; cependant, quand on examine combien ces deux derniers se multiplient, on ne découvre plus autant de différence, surtout à l'égard du système digestif, qui se déploie dans tant d'organes adjacens à l'estomac et aux intestins, comme le foie, le pancréas, et plus loin

les glandes salivaires et même les lacrymales, qu'il présente à l'observateur attentif une étendue prodigieuse d'organes très petits confondus ensemble.

C'est dans ces appareils que se passe ce que le mécanisme de la vie présente de plus admirable, de plus grand, de plus important; c'est dans ces organes que le physiologiste découvre la source de nos plaisirs, de nos maux et de nos maladies; c'est en eux que le médecin aperçoit le mystère de son état, tout en gémissant de ce que ses sens ne le mettent pas dans le cas de voir tout ce qui se passe dans un ensemble si prodigieux d'organes, de mouvemens et de phénomènes; mais il reconnaît que c'est dans ces organes que s'accomplit le travail le plus important de la vie.

La peau est, disons-nous, le premier de ces appareils dont la structure et les fonctions attirent notre attention. Ce qui se passe dans son étendue est si prodigieux, que notre entendement se perd dans l'ensemble des phénomènes qui s'accomplissent sur cette surface.

Soyez, lecteur, soyez attentif, soyez prévenu, surtout, que plus on fait des recherches sur ce sujet, plus on s'en occupe, et plus ce qu'on voudrait apprendre s'étend et se complique! Tout ce qui nous environne vient s'immiscer à nos parties intégrantes par le moyen de cet immense assemblage d'organes, et ils sont si nombreux,

qu'ils doivent suffire à modifier, à *digérer*, admettons ce mot, car seul il peut rendre l'idée que nous devons nous faire de la fonction assimilatrice dont nous allons parler, à digérer les matières infinies et infiniment variées, qui se combinent en nous pour faire partie de nous-mêmes, pour nous animer, nous mettre en mouvement et faire de nous des êtres si compliqués, que nous sommes surpris de nous-mêmes, surtout quand nous nous apprécions dans certains états, dans certaines maladies où l'homme passe dans des situations qu'il a peine à croire, et qu'il ne peut expliquer, tant il se surpasse alors.

La lumière, le calorique, les agens électrique et magnétique, les gaz, les miasmes, tous les corps de cette nature, l'air, les vapeurs, l'eau et tous les corps possibles, plus ou moins fluides, viennent imposer à ces appareils, à la peau surtout, l'obligation de les admettre ou de les repousser, de les digérer, de les recevoir tels qu'ils se présentent, ou bien de les combattre et de les réduire à s'éloigner.

Je le demande à l'esprit le plus subtil, peut-on se faire une idée d'une tâche pareille? Peut-on imaginer de combien de manières des organes chargés d'une mission si forte peuvent se trouver en défaut, même quand ils font tout ce qu'ils peuvent faire; mais que ces appareils soient fatigués,

affaiblis, ou malades, que devient leur mission? A quoi se réduisent leurs fonctions?

Il faut cependant porter notre attention sur ce travail, sur cette tâche énorme, si nous voulons arriver à ce que la vie a de plus prodigieux, de plus admirable, si nous voulons enfin nous faire une idée de la source de nos maladies, et surtout de la fécondité de cette source.

Le plus et le moins de chaque chose, seulement, offrent déjà une masse si épouvantable de causes de désordre pour le jeu de la vie, que nous sommes, et que nous devons être épouvantés des maux qui nous menacent, de cette fécondité de maladies qui nous poursuit.

Cette masse, quelque effrayante qu'elle soit pour les temps où tout est pour le mieux, devient bien plus terrible encore pour ceux où les matières qui nous environnent sont dénaturées, pour ceux où nos organes, troublés dans leurs mouvemens, ne peuvent plus les contenir, plus les soumettre à une *digestion* convenable.

Et si la vie n'était un pouvoir énorme, que deviendrions-nous à chaque instant? Mais ce pouvoir est aussi prodigieux que mal étudié, mal connu; il lutte sans cesse et en masse, sur chaque partie du corps, pour le maintien des lois de la nature, concernant la vie, c'est-à-dire dans son propre intérêt, dans celui de sa durée.

La vie est donc un immense travail à la surface de notre corps, c'est une excitation prodigieuse dans la considération de ce qu'éprouve chaque organe microscopique; car ce n'est que dans le jeu des organes de ce volume qu'on peut se faire une idée de la vie, puisqu'un tel organe, le plus petit possible, est l'égal du plus considérable par l'étendue de ses fonctions, par ce qui se passe en lui, comme par ce qu'il éprouve de la part des autres organes, qu'il est appelé à aider, à secourir et à balancer dans le mécanisme des équilibrations générales.

Le deuxième de ces appareils, pour l'étendue et la complication de ses fonctions, c'est le système digestif; celui-ci se déploie au centre du corps, sous tant de formes différentes, il forme tant de replis, tant de contours, il remplit des fonctions si variées; sa position enfoncée, les avantages qu'il en retire sous le rapport de la chaleur, son pouvoir plus prodigieux, comme siége de la force centrale de la vie, la contexture des surfaces sur lesquelles s'opère la digestion, l'exposition de ces surfaces au contact mille fois reproduit d'un même corps, depuis la bouche jusqu'à l'anus, la nature de l'enduit qui protége le filet infiniment délicat qui constitue la membrane interne de l'estomac et des intestins, le pouvoir donné aux matières qui parcourent ces

organes, de dissoudre, d'enlever, d'entraîner cet enduit, l'irritabilité à laquelle un tel enlèvement les expose, le rôle que jouent sur la sensibilité et sur l'entendement les nerfs infiniment multipliés dont se composent ces surfaces digestives, la concentration de toutes les excitations à l'épigastre; voilà un ensemble de phénomènes qui dépasse bien encore tout ce qu'on peut découvrir du côté de la peau.

Cela est si prodigieux, que les organes épigastriques, qui sont eux-mêmes énormément surchargés de fonctions, sont de plus imposés de toutes les excitations des autres parties du corps, comme siége du pouvoir central de la vie, soit par le droit que cette région tient de la législation de l'univers, comme centre du corps, soit sous le rapport de la loi de l'excitation, qui rapporte toujours aux parties les plus excitables et les plus excitées la domination sur tout le système organique.

Il n'y a presque plus de comparaison à faire entre la peau et l'appareil abdominal, tant celui-ci est prodigieux en pouvoir. La seule structure de cette région semble dire à quoi elle est destinée, à la suprématie vitale. Cela est porté à un tel point, qu'on peut dire que toutes les parties du corps, le cerveau lui-même, viennent remplir leurs fonctions dans le ventre, opération qui est

facilement comprise par l'homme instruit en Physique, sur le pouvoir de toute force commune. Quant à la Médecine et à la Physiologie, les personnes qui en sont en possession s'occupent si peu de la nature en elle-même, que c'est abuser des mots aux oreilles d'un grand nombre, que de parler ainsi. Cependant, tout ce qui peut témoigner en faveur de cette intention de la nature, l'atteste, et dans la vie et après la mort.

La masse substantielle des organes sous-diaphragmatiques, celle de leurs attributions, l'immensité de leurs fonctions, concernant toutes les facultés organiques et sensitives; voilà les témoignages du pouvoir de cette région. Pour lui donner toute cette étendue, la nature a placé dans le ventre un organe qui, à son intérieur, se replie sur lui-même, de telle manière que chaque pli se touche, et que cet organe, l'*intestin,* éprouve chaque cause excitante qui le parcourt, de manière qu'une seule équivaut à un nombre incalculable de causes pareilles, agissant sur la peau. La qualité excitante des sécrétions muqueuses, le caractère irritant que prennent dans ces viscères les matières qu'ils contiennent, les vers qui s'y forment, ce que fait le cerveau sur cette région, l'influence sympathique de la peau, toujours en équilibration avec le ventre, tout cela complique tellement la con-

centration sur l'abdomen, que cette région est incomparable.

La composition anatomique du ventre est si particulière, si spéciale, si considérable, que seule elle suffirait pour rendre compte de la concentricité et de l'excentricité de cette région. C'est un foyer où se rendent et d'où partent les vaisseaux et les nerfs de toute espèce; un appareil sanguin est tout exprès fait pour cette région, la lymphe s'y rend de toute part, elle y est sécrétée en abondance; le foie, la rate, dont le volume est considérable, le pancréas, les reins, les ganglions, et une multitude de petites glandes, démontrent à l'œil surpris une organisation tellement spéciale et si considérable, que, ne sût-on pas que l'ordre et le désordre s'expriment là, se renferment là, et en proviennent, on en aurait la pensée.

Ce qu'il y a de remarquable, c'est que cet ensemble d'organes a rapport à la sécrétion, qui est la fonction principale de la vie; que cette fonction se lie avec celles de l'entendement, et avec les passions, d'une manière très intime, et que les humeurs sécrétées coulent sous leur pouvoir, et que leur prédominance dans le sang et leur action sur les membranes qui les éprouvent, provoquent nos goûts, nos sensations, nos passions, et que dans tous les cas elles s'y rattachent par leurs changemens.

L'appareil génital se joint à celui de la digestion, particulièrement dans la femme, où il se confond avec lui pour donner plus de pouvoir encore à l'abdomen sur le surplus du corps, et imprimer aux mouvemens divers un caractère d'excitation qui se fait sentir sur tous les phénomènes de la vie, de manière à imposer des dispositions qui font le type de l'existence morale de la femme, concernant la sensibilité et la mobilité de ses actions.

Les poumons forment le troisième des grands appareils sécréteurs par lesquels nous sommes en rapport avec les êtres environnans. La structure uniforme de cet appareil indique la différence qu'il y a entre lui et les deux autres, et cette différence d'organisation correspond à celle des attributions de ces viscères. Les poumons, en effet, destinés à agir sur un seul corps, l'air, dégagés de la participation que les viscères de la digestion ont avec le cerveau, comme organe moral, ont été destinés à la sécrétion de cette seule matière, l'oxigène; et comme cette matière a une affinité très grande avec le sang, les poumons sont presque passifs dans le phénomène de l'oxigénation, qui est celui de la respiration; ils participent à cette fonction, plutôt mécaniquement que comme agens chargés d'une assimilation, d'une digestion importante.

C'est entre les deux premiers et grands appareils, par conséquent, que se passe la majeure partie des phénomènes de la vie, que se font nos rapports avec les corps environnans; aussi ces mêmes appareils sont les plus exposés aux désordres qui constituent les maladies, et ces désordres sont relatifs aux difficultés et aux obstacles que chaque appareil peut éprouver dans ses fonctions.

Nos maladies, par conséquent, diffèrent essentiellement, suivant la nature des phénomènes de chacun de ces appareils, et cette différence consiste particulièrement dans la diversité des excitations auxquelles chaque appareil est assujetti, soit dans ses fonctions, soit d'après sa situation.

La peau tendue sur le corps, éprouve sur un seul point chaque influence; mais exposée à changer de température à chaque instant, puisqu'elle partage celle des corps environnans, cette membrane est assujettie à une grande incertitude de chaud et de froid; cependant les doubles fonctions dont elle est chargée, d'assimiler et d'introduire, d'exhaler ou de rejeter, la mettent dans le besoin de remplir constamment ce double emploi et de le faire avec assez de force, pour suffire à tous les besoins de la vie : rejeter pour elle, est tout aussi important que d'admettre, puisque la nutrition suppose l'éjection continuelle des

matières qui ont rempli cette intention, et qu'il est certain que ces matières deviennent contraires à nos mouvemens, et que leur séjour est une des causes les plus fréquentes et les plus graves des maladies.

Or, si la peau est fort exposée à retenir des matières de cette nature, elle est disposée par ce seul fait à causer beaucoup de désordres, et ces désordres sont le mal que peuvent faire ces matières, retenues contre le vœu de la nature au dedans du corps, mal qui doit être prodigieux, et qui, d'après notre expérience journalière, est énorme, car il est la source du plus grand nombre des maladies. Quelque grands que soient ces désordres, cependant ils ne sont qu'une partie de ceux que cause ce premier trouble.

Nous venons de dire que la peau digère, qu'elle assimile à nos humeurs les matières qu'elle introduit en nous, et pour peu que nous connaissions la nature, pour peu que nous soyons instruits de sa marche universelle, nous ne pouvons douter qu'elle procède sur notre peau comme dans notre corps, comme partout ailleurs, c'est-à-dire qu'elle opère les changemens avec lenteur.

Si donc la peau a perdu par le trouble de sa température, la faculté d'assimiler les matières qu'elle insinue à nos humeurs, cette introduction cesse, ou bien elle comprend des matières

mal élaborées, mal digérées. Voilà un second sujet de trouble, qui doit être aussi grave que le premier.

Tout ce qui se porte de dehors en dedans, par conséquent, comme les matières qui, provenant de la nutrition, sont devenues excrémentitielles, celles qui s'insinuent en nous, et qui n'ont pas subi le changement voulu par la nature, deviennent contraires aux besoins de nos organes, et le trouble se propage de deux manières. Nous verrons bientôt qu'il ne se borne pas là, que le défaut de réciprocité entre la peau et les organes profonds devient une source grave de désordres; mais pour le moment arrêtons-nous au trouble de la *digestion* cutanée.

Supposons que l'air est imprégné de miasmes, de ces causes qui donnent lieu aux épidémies, comme le Cholera. Qu'arrive-t-il? Il arrive que la peau, qui repoussait ces causes, qui les détruisait peut-être, à mesure qu'elles se présentaient par la force de sa vitalité, n'étant plus dans le cas de les combattre au moyen de ce pouvoir, les laisse pénétrer dans les bouches ouvertes et passives alors; des légions ennemies, profitant de cette occasion, se nichent dans cet organe pour y recevoir une fécondation qui leur était refusée, tant que le pouvoir de la vie repoussait de tels ennemis, en leur refusant la protection qu'ils

obtiennent dès ce moment. Cette protection est passive, il est vrai, mais ses effets n'en sont que plus terribles.

Ce n'est pas tant le froid, qui cause de tels désordres dans la peau, que l'humidité, et comme on sait que les matières délétères se reproduisent dans un air humide, que c'est là leur moyen fécondateur, alors une telle condition peut entraîner de grands ravages, si l'air est rempli de corps de cette nature.

Il y a plus, c'est que d'après ce que nous savons des êtres minimes qui vivent autour de nous sur notre peau, et en nous, dans nos entrailles et même sur tous les points de notre être, nous pouvons penser que dans tous les temps de la vie, des légions de corps de cette nature vivent dessus notre peau, attendant l'occasion de s'y introduire.

Je ne serais pas étonné, et même j'ai la pensée, que nos pieds, que les ouvertures naturelles, comme la bouche, l'anus, la vulve, sont constamment peuplées d'espèces de cette nature, qui ne perdent aucune occasion de s'introduire, et j'attribue bien plutôt aux causes de ce genre les maladies que détermine le froid humide, qu'à la simple suppression de la transpiration, à laquelle nous rapportons tant de désastres.

Nous voilà à la grande question de la conta-

gion, et nous pouvons la traiter dans tout ce qui regarde la vie, en la réduisant à ce qui se passe dans toute la nature pour la multiplication des espèces qui vivent aux dépens les unes des autres.

Des légions de corps microscopiques répandus dans l'air recherchent les parties animales en putréfaction pour y déposer leurs œufs et y former leur résidence, et ces espèces, dont quelques-unes sont assez fortes pour se manifester sans le microscope, semblent tellement multipliées, qu'elles sont incalculables.

Soit par goût, soit parce que les chairs mortes ne les repoussent pas, comme celles qui sont pleines de vie, ces espèces s'attachent particulièrement aux peaux mortes ou peu vivaces, et comme ces organes ne peuvent pas leur opposer ce qu'ils tiennent d'une vie prononcée, ils succombent plus ou moins promptement sous d'innombrables légions de ce genre.

Le défaut de vie est-il la seule raison qui favorise cette invasion des miasmes? Une certaine affinité entre la sueur, l'épiderme et ces animalcules, si telle est la nature de ces agens, engagerait-elle ces derniers à préférer un individu à un autre? Ce que nous voyons pour les espèces d'animaux d'un petit volume qui vivent sur notre peau, qui se trouvent bien sur une partie du corps tandis qu'ils ne peuvent vivre sur une au-

tre partie, même fort rapprochée de celle-ci, fait pencher pour cette opinion. De là viendrait alors qu'une disposition de ce genre favoriserait les transmissions des miasmes à un individu plutôt qu'à un autre, et dans ce cas, ces causes choisiraient leurs victimes, par suite de leurs goûts, elles s'y attacheraient de préférence.

Dans tous les cas cependant, le pouvoir de la vie conservant son énergie, quelle que soit la propension des miasmes à s'attacher à une peau plutôt qu'à une autre, celle-ci doit repousser avec plus ou moins d'avantage ces agens, lorsque par le fait d'un changement d'air et par les moyens qui renouvellent souvent la transpiration, l'exhalation favorise la détersion et le lavage de la peau, et par conséquent la dégage de ces envahissemens.

Ce n'est donc pas seulement sous le rapport des affections contagieuses et épidémiques qu'il nous importe de connaître les rapports qui existent entre les grosses espèces et les petites, mais encore comme phénomène de la nature tenant à sa philosophie. C'est par suite de notre tendance à isoler tous les faits, à découper, à encadrer sans cesse les phénomènes de la nature, qu'à chaque évènement plus ou moins nouveau, nous sommes tout ébahis, tout déconcertés, et que nous allons souvent chercher bien loin ce qui est à côté de nous.

Un phénomène important, c'est que les grosses espèces se composent des espèces minimes et vivent dans l'intérêt de celles-ci; que les unes et les autres se disputent sans cesse un droit, qui semble être une aventure, tant il est contesté. Les lieux humides, mal aérés, malsains, le voisinage de l'eau en putréfaction, recèlent de nombreuses peuplades de ces êtres divers, qui mettent en danger les grosses espèces. Chacune de celles-ci a ses ennemis parmi les autres; et c'est quand ces ennemis sont favorisés par des circonstances que nous n'avons pas assez cherché à connaître, et qu'il sera toujours difficile d'apprécier, que les légions pernicieuses se mettent en campagne, pour trouver des victimes, qui sont déterminées par leurs goûts. C'est à de telles productions, à de telles excursions, qu'il faut rapporter les épidémies, les épizooties, les maladies régnantes.

De semblables légions peuvent-elles voyager engourdies, pour se réveiller plus ou moins loin du lieu dont elles sont parties? et, dans ces conjurations, répandre un mal, qui entra dans les combinaisons de la nature, pour immoler les espèces supérieures aux inférieures, en faisant succomber celles-ci dans les autres?

Dira-t-on qu'une telle prétention est purement imaginaire, lorsqu'on connaît l'histoire des animalcules, lorsqu'on sait ce que sont les ani-

maux dormeurs, lorsqu'on sait que le *rotifère* et le *volvox*, animalcules microscopiques, peuvent rester un grand nombre d'années engourdis, pour se réveiller ensuite; et quand on a vu ces animalcules traverser des foyers très incandescens, sans perdre la vie, mais en jouir comme auparavant.

Qu'on lise Spallanzani et les divers auteurs qui ont traité ce sujet, et l'on verra combien nous sommes peu avancés dans la connaissance des espèces de ce genre, comme pouvant devenir cause des maladies.

La vie de chacun de nous est un domaine disputé par d'autres êtres, ou pour d'autres êtres, lesquels se développent quand les causes de leur procréation se manifestent, quand cela convient à la nature. Mais cette nature, qui se complaît à ces reviremens, procure à chaque espèce les moyens de se défendre, et ces moyens, pour l'homme, c'est de donner à la surface de son corps un pouvoir répulsif, un ton de vie tel, que les minimes espèces ne puissent combattre avec succès les organes qu'elles attaquent.

C'est en suivant de tels principes que j'ai lutté si long-temps, et toujours avec avantage, contre les miasmes des amphithéâtres. Toute ma méthode préservatrice consistait à tenir ma peau très vivace, à m'opposer à ce que le sang abandonnât cet organe, pour aller incendier les

organes profonds. Je maintenais l'harmonie entre mes mouvemens; ils restaient réguliers, ou s'ils cessaient de l'être, je les ramenais bien vite à l'ordre, à des équilibrations régulières, et toutes mes fonctions se passaient dans une concorde telle, que je me portais bien au milieu des agens les plus pernicieux.

Chacun de nous a besoin de savoir que la vie est le pouvoir le plus léger et le plus fort de la nature; qu'il est léger lorsqu'il repose sur des organes faibles, lorsqu'il consiste dans des mouvemens irréguliers; qu'il est fort, au contraire, lorsque les organes, bien constitués, remplissent chacun la fonction pour laquelle il est formé, dans une sorte d'unisson ou de concorde. C'est bien moins la force que la régularité qui constitue la santé; c'est la proportion entre les phénomènes de la vie qui perpétue l'équilibration dans un état convenable. Cet état résulte du concours de tous les organes au mécanisme commun, dans des proportions faciles à observer dans l'ordre de la nature, mais difficiles lorsque les circonstances ne favorisent pas également toutes les fonctions, tous les besoins, tous les mouvemens.

La vie se passe dans une succession de révolutions, qui commencent au développement des germes pour se terminer à la mort. Ces révolutions sont ce qu'on a nommé *âges*, et les

âges n'étant qu'un enchaînement de mouvemens concentriques, dont le but commun est de développer successivement les organes, en augmentant de plus en plus le pouvoir de la vie, et par conséquent la force épigastrique, je vais suivre ces révolutions, pour prouver que la centralisation des forces est l'objet constant de la nature; que toujours elle tend à cette fin; que le Cholera, ainsi que les autres maladies contagieuses, ne sont, comme les âges, que des phénomènes concentriques, comprenant les mêmes organes, suivant la même marche; que toujours, dans la vie, pendant la santé et durant les maladies, la centralisation sur le ventre est l'objet de la nature, et son objet dominant.

C'est là la question qui comprend toutes les autres, et il convient que je lui soumette toutes ces révolutions, qu'on nomme *âges,* avant d'arriver au Cholera; de telle manière que, parvenu à ce sujet, je n'aie plus qu'à le mettre à sa place, parmi les désordres qu'on nomme *typhus,* parmi les centralisations les plus vives que nous aura démontrées l'histoire complète de la vie; car nous l'aurons envisagée sous tous ses aspects, quand nous en serons à ce sujet.

DES AGES.

La vie commence par une excitation, et se continue par des phénomènes qui sont des excitations perpétuelles. Les organes qui en jouent les rôles essentiels sont ceux qui, les premiers, se développent, et la naissance est placée à l'époque où l'ensemble des organes est dans le cas de remplir les conditions pour lesquelles ils sont formés. Ces conditions, loin de se prononcer en même temps, se manifestent, tour à tour, aux époques de la vie où les fonctions appropriées aux âges sont dans leur saison. Ces révolutions sont des concentrations successives, dont le but est de multiplier le pouvoir commun de la vie, d'abord, en ajoutant à la somme totale de ces forces, jusqu'à ce qu'elles aient atteint leur apogée naturel, puis en reportant sur les organes profonds les pertes que font les organes extérieurs et les extrémités, afin que la somme totale ne diminue pas dans la proportion de ces pertes.

La transition d'une température élevée à une température moindre, d'une excitation uniforme à des excitations fort variables et très multipliées, voilà la révolution par où commence la vie. A cette époque, les trois grands appareils muqueux, la peau, le système de la digestion et ce-

lui de la respiration, passent sous les influences auxquelles ils sont destinés, et commencent à jouer les rôles pour lesquels ils sont formés.

Chacun de ces appareils jouit d'un degré de force qui se proportionne aux forces des autres appareils et qui les balance; chacun a un pouvoir égal à la somme des excitations qu'il éprouve, et reste en harmonie avec les autres, tant que ses excitations ont lieu dans cette proportion : mais s'il arrive qu'un appareil soit plus excité qu'un autre, l'équilibration dans laquelle se passent les phénomènes de la vie est rompue, et ce phénomène devient irrégulier ; la santé est troublée.

Assez constante dans son action, la poitrine s'accroît uniformément, tandis que la peau et les organes de la digestion, exposés à des excitations très variables, sont sujets à des maladies qui se proportionnent à ces irradiations, car elles en sont la suite ou la conséquence.

Dès cette époque, la vie marche dans le sens qu'elle suivra jusqu'à la mort, se partageant entre des mouvemens qui augmentent et diminuent, pour se continuer toujours dans cette alternative jusqu'au décès.

Les besoins qu'éprouvent les organes digestifs élèvent l'excitabilité de ces viscères jusqu'à son apogée journalier; mais, satisfaits par la déglutition et la présence des alimens, ils cessent d'être

aussi excitables ; alors la peau le devient davantage, parce que les matières digérées, passant dans le sang, le rendent plus excitant, et que cette humeur va répandre l'excitation dans les extrémités et à la surface du corps. Ces parties deviennent plus excitables, sont plus excitées à leur tour ; de là résulte l'accroissement de la transpiration, qui indique l'alternative d'une excitabilité plus forte entre ces appareils : de là viennent enfin le réveil et le sommeil.

Tant que les excitations de la peau se proportionnent avec celles de l'appareil digestif, l'enfant se porte bien, ses fonctions sont régulières, leur alternative se soutient bien ; mais, la peau étant exposée à éprouver de fréquentes diminutions dans son excitabilité, par le froid et l'humidité, et les organes de la digestion étant exposés à des excitations trop fortes, soit de la part de la salive et des larmes, soit par suite de la trop grande quantité de la bile et par ses changemens, soit même d'après les troubles de la peau, en conséquence du reflux du sang dans le ventre, cet âge est fort exposé à des sur-excitations dans l'appareil digestif, auxquelles les vers concourent plus ou moins vivement ; ce qui constitue les maladies de cette période.

La vie, dès sa première époque, est donc exposée aux sur-excitations du ventre ; et ce genre

de trouble est celui qui met le plus les jours de l'enfant en danger. Arrive le temps de la dentition, et les excitations de la bouche sont transmises à l'estomac et aux intestins, pour ajouter encore à leur excitabilité.

Faut-il s'étonner si déjà les maux de la vie consistent dans l'immodération des excitations du ventre, puisque la nature multiplie de plus en plus les causes d'irritation qui compromettent cette région !

La puberté s'annonce par un concours d'excitations qui résultent de l'accroissement simultané de l'excitabilité des organes digestifs de la peau et des membres. Les organes de la génération parvenus à une sorte de maturité, leur excitabilité se proportionne à celle de la peau, qui se couvre de poils, et à celle des viscères de la digestion, qui ont acquis de la vigueur. Le cerveau et la poitrine ont pris de la force, et la somme totale des moyens de la vie s'est beaucoup accrue, soit parce que le sang a gagné, soit parce que tout ce qui concourt à la vie a pris de la force.

Cette époque est celle où il y a le plus d'ensemble et de régularité dans nos mouvemens; c'est l'âge de la gaieté, du plaisir, et celui, par conséquent, où le sang est le plus pur, le moins chargé de moyens d'irritation, où il abonde dans

les membres, à la peau, dans la poitrine et même à la tête; de sorte que l'excitabilité est partout à peu près égale.

Cette période de la vie est celle où les mouvemens sont, en effet, les plus réguliers, celle où l'épigastre exerce l'influence la plus modérée, celle où la poitrine domine davantage, où l'organe biliaire, par conséquent, prédomine moins, où le sperme a plus d'influence que la bile sur les autres humeurs.

Les maladies de cet âge sont, comme dans tous les autres temps de la vie, une suite de l'ensemble des phénomènes: ce sont des inflammations simples, des turgescences du sang, des fièvres inflammatoires franches; toutes maladies dans lesquelles le foie et la bile prennent fort peu de part, mais auxquelles ils peuvent en prendre beaucoup lorsqu'elles sont portées à certains degrés, c'est-à-dire quand le sang devient fort abondant sous le diaphragme.

Cet âge, examiné sous le rapport du Cholera, doit être celui où cette maladie s'implante plus difficilement, mais où, une fois acquise, elle doit marcher vivement. Elle s'insinue avec peine, parce que la vie étant fortement prononcée, combat avec force et résiste par des moyens puissans; mais une fois introduite, elle marche rapidement, parce que le sang est riche et qu'il four-

nit au type inflammatoire beaucoup de moyens. L'équilibre est difficile à rompre dans les phénomènes de la vie à cette époque; mais une fois rompu, le balancier s'incline avec force du côté des organes internes, sur lesquels le sang se jette avec précipitation; et la dilatation subite de cette humeur parvenue dans le ventre, où la chaleur devient considérable, fait que le sang occupe plus de place dans les vaisseaux, et que sa quantité devient plus considérable, quoique son poids ait diminué. Or, comme les organes sont généralement disposés à l'inflammation, par le degré de leur excitabilité, la turgescence du sang s'accroît aisément alors, parce que tout la favorise.

Serait-ce par une raison contraire que les enfans et les femmes sont moins exposés à cette maladie? Cela vient-il de ce que chez ces sujets le sang étant moins inflammable, les organes profonds moins enclins à la sur-excitation, le foie moins prédominant sur le mécanisme de la vie, l'équilibration est plus difficile à troubler? Est-ce que dans ces deux exceptions la peau offre par sa nature moins de prise à la maladie, moins de convenance à ses causes? Il pourrait bien y avoir un peu de tout cela. Mais comme nous devons revenir sur tous ces sujets, reprenons le coup d'œil que nous jetons sur la vie, pour en mettre les phénomènes à la portée des personnes

qui veulent procéder à la connaissance du Cholera, par les moyens qui seuls peuvent éclairer ce sujet.

Ce qui se passe à l'époque qui suit la puberté est bien plus propre à favoriser cette maladie par tous les phénomènes qui concourent à répandre l'irritation dans le ventre, et à faire pencher la balance du côté où le Cholera l'entraîne.

Voilà l'âge des passions qui commence, et par conséquent la domination de la bile, le règne du foie, l'époque où le système abdominal jouit d'une activité considérable. Le sang n'est plus le même; ce ne sont plus les molécules blanches albumineuses et fibrineuses, mais les molécules rouges, qui dominent; l'influence biliaire rend cette humeur plus agaçante. L'accroissement est achevé; la fibrine ne doit plus jouer le même rôle : il faut un changement, et la nature l'opère. Ce que les membres retenaient pour leur accroissement est employé dans le ventre, et le temps est venu pour cette région d'accaparer plus particulièrement les moyens nutritifs; les extrémités étant ce qu'elles ont besoin d'être.

La nature semble se faire une réserve des moyens de mouvement et d'accroissement, pour les employer suivant les besoins et les circonstances; cette réserve, elle la déplace pour exé-

cuter ce qu'il lui convient de faire à l'époque où doivent s'opérer des changemens. Pour remplir ce but, il lui suffit de développer l'excitabilité des organes; alors le sang abonde et les facultés augmentent. C'est ainsi que, l'accroissement des membres une fois terminé, le caractère moral est l'objet qui l'occupe; c'est par le système biliaire, c'est par les glandes muqueuses, c'est par l'appareil muqueux, qui est toujours quelque chose dans toutes les révolutions des âges, que celle-ci s'opère.

Ce que nous avons dit de son importance sur tous les phénomènes essentiels de la vie, se justifie à chaque instant: qu'il s'agisse de la santé ou des maladies, toujours on le voit prendre part aux phénomènes qui ont une certaine importance. Intérieurement placé, il appartient tout particulièrement à la vie sensitive; ses révolutions, ses maladies, tous ses changemens coïncident constamment avec quelques phénomènes de la vie intérieure.

Cette concordance mérite d'autant plus d'attention, qu'elle découvre toute la philosophie de la nature dans la production de l'être moral, dans la manifestation de tout ce qui tient à ce genre d'existence. Toutes les passions, les goûts, les phénomènes sensitifs, ce qu'on nomme caractère, en parlant du moral, se rattache à quelques

membranes, glandes ou sécrétions muqueuses: aussi est-ce à l'âge où les passions se développent que cet appareil se fait remarquer beaucoup plus encore qu'à toute autre époque de la vie.

Toutes les révolutions de l'enfance offrent bien le même ordre de choses; c'est bien toujours quelque glande, quelque membrane muqueuse, qui attire l'attention, qui devient l'objet de quelque phénomène annonçant quelque disposition particulière, ou tendant à quelque souffrance; mais à l'époque qui lie l'adolescence à la virilité, ces remarques deviennent plus sensibles encore, elles acquièrent bien plus d'importance.

L'homme et les animaux, en général, ont cela de commun avec les plantes, que parvenus au dernier degré d'accroissement en longueur, ils se déploient en grosseur et deviennent odorans, se parfument, prennent de la saveur; et cette disposition est si remarquable dans la chair des animaux, et se lie tellement aux passions, à la vie sensitive, qu'elle mérite toute l'attention de l'observateur.

Il y a, sous ce rapport, quelque chose de si positif, que je m'étais fait une sorte de science, autour des malades et des cadavres, de tenir compte de l'odeur, dans le diagnostique des maladies, et que j'étais parvenu à distinguer les maladies à l'odorat. Je suis même convaincu que

nous pourrions aller fort loin sous ce rapport, si nous nous livrions à ce genre de recherches.

La virilité se fait donc remarquer par ce que je nomme la maturité des glandes muqueuses, et cette maturité, par ses rapports avec les passions et tout ce qui tient à l'existence morale, sensitive et intellectuelle, toutes qualités qui dépendent de ce qui se rattache à cette sorte de *maturité*, à cette disposition des aromates animaux, dont nous ne faisons pas assez de cas, tant pour la sueur et pour l'urine, que pour toutes nos déjections, toutes nos émanations, et particulièrement pour tout ce qui provient des glandes et des membranes muqueuses. Ces phénomènes sont si importans à mes yeux, que j'ai l'idée, d'après mes propres remarques, que nous pourrions découvrir jusqu'à la propension aux maladies, au moyen de l'odorat, dans l'appréciation des odeurs que chaque partie du corps répand, suivant les circonstances de la vie.

Le ventre est le grand objet de nos remarques à cet âge; c'est par le foie, c'est par les organes creux de la digestion que nous arrivons à l'appréciation des phénomènes de cette époque. C'est quand l'homme est *mûr* qu'il devient l'objet des passions, et ses mouvemens sont d'autant plus impétueux que cette *maturité* est plus complète, que les parfums qui la caractérisent sont aussi

plus *mûrs*, expression qui pourra paraître ridicule, mais que je ne saurais remplacer, sans affaiblir l'idée que je voudrais pouvoir rendre, et que je n'exprime pas encore assez bien, pour la manière dont je suis pénétré que quelque chose qui tient aux aromates joue un rôle fort étendu sur notre être sensitif, sur nos mouvemens, et nos passions surtout.

La sensibilité des organes profonds va toujours en augmentant, tandis que celle des organes extérieurs va en diminuant. L'irrégularité s'accroît donc de jour en jour, et les équilibrations entre les extrémités et le centre sont de plus en plus imparfaites. Le côté interne se charge continuellement, le côté extérieur se décharge dans la même proportion; la santé devient plus incertaine, plus fragile, en raison de ce que cette disproportion est plus grande. Le fait qu'il importe de bien reconnaître, pour apprécier les désordres auxquels conduit un tel ordre de choses, c'est qu'en raison de ce que les organes extérieurs deviennent moins excitables, ceux du dedans le sont davantage. Le plateau concentrique se charge chaque jour de plus en plus, et le plateau excentrique se dégage progressivement. La concentration suit exactement la loi de la gravitation; car, à mesure que les mouvemens se rapprochent de leur centre d'action, ils deviennent plus précipités et plus forts.

Si l'ascendant qu'acquièrent les viscères placés dans l'abdomen est infiniment plus rapide que celui des organes pectoraux, c'est parce qu'il n'y a pas de raison pour que ceux-ci deviennent beaucoup plus excitables dans un temps que dans un autre, tandis que les premiers forment une chaîne de provocateurs, qu'on peut comparer à une batterie électrique dont le foie serait, ou le grand réservoir, ou l'excitateur le plus actif.

Il est évident que le changement de caractère des sécrétions est le moyen dont se sert la nature pour amener à temps toutes ces révolutions. Le sperme, qui jusqu'à l'adolescence était faiblement excitateur, commence, à cette époque, à jouer ce rôle. La bile vient ensuite; sa mission est sérieuse et grave. Cette humeur devient-elle trop excitante, elle provoque ces irradiations plus ou moins violentes, dans lesquelles consistent les maladies fébriles : quel que soit même le tempérament, toujours l'organe biliaire a sa saison de prédomination, qui est l'époque de la virilité. Les troubles vont bien en augmentant avec l'âge; mais comme les membres du vieillard sont moins forts, moins agiles, comme la force diminue, l'homme est réduit à se plaindre; il est hargneux et inquiet; tout ce qui se passe en lui le tourmente, et il semble ignorer le pourquoi, quand il n'a plus la force d'entreprendre de grandes choses.

C'est à cette concentration démesurée qu'il faut rapporter tout ce que deviennent les dérangemens de l'être moral et l'être organique qu'on nomme *maladie*, et qu'on peut définir les mouvemens naturels portés à l'excès : ces mouvemens sont des concentrations désordonnées qui ont lieu du côté de la tête, de la poitrine et du ventre, ce sont des inflammations, légères ou intenses, survenues dans ces diverses régions. Tout ce qu'on nomme symptômes bilieux, fièvres ataxique ou cérébrale, les apoplexies, ne sont que des phases de ce nouvel ordre ; c'est cet état porté à l'excès, qui n'est lui-même que la marche constante de la nature, plus accélérée, et ayant lieu avec plus ou moins d'immodération. La solidité vers laquelle tendent les cartilages, les artères surtout, favorise beaucoup cette disposition, en ce que les mouvemens étant moins faciles, au dehors particulièrement, les humeurs séjournent et encombrent les petits vaisseaux : raisons qui multiplient l'accumulation du sang au dedans du corps, en augmentant l'irritation de cette région.

Ce qu'il y a en moins dans les extrémités, de sensibilité et de facilité, pour le mouvement des capillaires, est en plus dans les organes profonds; aussi les affections cérébrales, les fièvres, les typhus, le Cholera lui-même, sont-ils plus terribles à cette époque de la vie; je ne dis pas plus faciles

à acquérir, car une maladie épidémique peut se gagner avec difficulté, mais une fois acquise, marcher rapidement par suite des dispositions dans lesquelles sont les organes. Cette circonstance, sur laquelle nous insisterons, quand il en sera temps, mérite toute l'attention de l'observateur; elle change beaucoup les idées qu'on a de ces désordres, quand on ne fait pas attention que l'invasion des typhus regarde la peau, tandis que ces maladies, en elles-mêmes, concernent les organes profonds. C'est d'après ces considérations qu'on se rend compte de ce qu'un sujet fort résiste à l'invasion, tandis qu'une fois atteint par ces affections, leurs progrès sont rapides par cette même raison.

Toutes les maladies contagieuses, celles qu'on acquiert dans les lieux humides ou malsains, se trouvent dans le même cas, parce que leurs causes sont en opposition avec la marche du désordre, et c'est pour ne pas avoir connu cette disposition que la confusion s'est répandue dans la théorie et dans la pratique. Telle est précisément la situation de la Physiologie, relativement au troisième âge de la vie, qu'on a pris pour symptômes de faiblesse, des phénomènes qui sont entretenus par la force qui dépend de l'état de sur-excitation de l'intérieur du corps.

On a donc fort mal vu la nature, quand on l'a

jugée par les causes d'un désordre au lieu de la juger dans les phénomènes de ces désordres, quand on a apprécié les dispositions qui ont lieu à cet âge par les ravages extérieurs, par l'affaiblissement progressif des organes extérieurs.

Les causes de ces diverses affections, ces lésions elles-mêmes, diffèrent essentiellement entre elles. L'excitation sur quelque point éloigné du centre du corps, cause-t-elle des phénomènes de ce genre, le trouble, tout en suivant la même marche, la suit bien différemment. La cause première rappelle toujours la vie sur les extrémités, au lieu que si le principe du mal est une cause adynamique, si elle consiste dans un affaiblissement des propriétés de la peau, il n'y a plus de réaction, il n'y a plus de rappel de la vie sur les extrémités, il n'y a plus d'excentricité, le sang n'est plus rappelé sur ces points éloignés, il n'y a plus d'oscillation, le balancement entre les membres et le tronc est détruit; toute la vie est renfermée dans un court espace, où elle se débat avec elle-même, livrée à des mouvemens d'autant plus violens, qu'ils sont le produit d'une excitabilité plus forte et d'excitations plus considérables : tout est excitation dans ces espaces plus étroits, où tout est gorgé de sang. La même molécule revenant vingt fois au cœur, quand elle n'y viendrait que dix, si elle avait parcouru tout le corps,

y revient sans avoir été rafraîchie, sans avoir exercé sa force de dilatation et de resserrement dans les régions éloignées; elle reste toujours échauffée, dépourvue des conditions dont elle a besoin et dont elle jouit quand elle parcourt des régions dans lesquelles elle se revivifie, se restaure, comme cela a lieu dans une peau pleine de vie et de fraîcheur; époques où elle revient au cœur pourvue de qualités bienfaisantes, bien différentes de celles qu'elle possède dans la captivité où elle est condamnée à rester ensuite.

Qu'on fasse bien attention que ce qui regarde une molécule étant le propre de toutes les molécules, devient celui de tout le sang, et que ce que je dis ici s'étend à toutes les humeurs. Ce n'est plus la même vie, quoique ce soit le même corps. Les fluides sont toujours échauffés, et ce qu'ils éprouvent, ce qu'ils font éprouver, n'est plus qu'un simulacre de ce qu'ils faisaient éprouver, de ce qu'ils éprouvaient dans d'autres temps : quels changemens par conséquent dans tous les phénomènes! Et si je m'occupais encore ici de l'odeur des parties vivantes, quelle différence ne découvrirais-je pas dans celles de tout le corps! L'homme est toujours celui qui chaque jour se lève, s'habille, mange, se couche; mais est-ce là le même homme? est-ce la même vie, les mêmes phénomènes? Quelle énorme dif-

férence; et si l'homme du jour n'est plus le même le lendemain, quelle opposition alors pour ce qui a lieu dans tous nos organes!

L'erreur serait la même si, parce que nous voyons la marche concentrique de la nature être continuelle, nous regardions une époque de cette rotation comme étant égale à une autre époque. C'est bien la roue qui tourne toujours dans le même sens; mais quelle différence dans les engrenages à mesure qu'ils s'usent, se raidissent, s'engouent et diminuent en nombre! La bile est toujours la bile, le sang est toujours rouge, la peau est une membrane depuis la naissance jusqu'à la mort; mais que de différence, d'un moment à l'autre, dans la manière d'être de chacun! A qui ferait-on croire qu'après un violent accès de fureur, toutes les parties du corps, fluides, fibres et vaisseaux, sont dans le même état, parce que chaque chose est à sa place? Telle est cependant notre manière de voir et de juger, surtout en Médecine et auprès des cadavres! On regarde, mais on ne voit rien, et de ce qu'on n'a rien su voir, on conclut qu'il n'y a rien! C'est ainsi que la science marche depuis qu'elle existe. Aussi, demandez ce qu'on a appris sur les ravages causés par les épidémies; depuis qu'il y a des épidémies! Qu'apprendrez-vous? rien; rien sur la vie, rien sur la mort; on n'a rien vu!.....

Il faut que tout soit gigantesque, pour notre œil comme pour notre intelligence! Et d'où cette ignorance viendrait-elle, si ce n'était du défaut de philosophie, d'attention et de pratique dans l'observation? On veut faire beaucoup, et pour cela, on néglige les petites choses, tandis que c'est dans celles qui sont les plus inaperçues que se cache la nature. Un espace de notre peau, grand comme la pointe d'une épingle, si nous pouvions le voir, le connaître et le juger, nous fournirait une instruction immense, nous découvrirait les phénomènes les plus compliqués; et cependant, si l'on ouvre un cadavre, les intestins, l'estomac, si l'on consulte ces mines d'instruction, qu'y cherche-t-on? Sont-ce les choses qu'il faut étudier, le microscope à la main, et plein de la philosophie de la nature? pas du tout. Ce sont les entrailles, cependant, qui sont les organes les plus riches en faits et en moyens d'instruction; elles sont les livres qu'il faut lire chaque jour, et qu'on doit lire de manière à profiter de ces lectures. Est-ce là ce qu'on fait? Que chercherait-on dans un cadavre, si ce n'était le mécanisme de la vie? Et dans quoi le cherche-t-on? est-ce dans le sang, la bile, le foie? Que demande-t-on à ces organes? comment les interroge-t-on? que demande-t-on surtout à ces prodigieux conduits dans lesquels roulent les

fruits de notre gourmandise, dans lesquels se répandent les humeurs que font couler nos passions, nos peines et nos plaisirs? Et qu'a-t-on appris dans ces recherches? qu'a-t-on pu apprendre par la manière dont on les a faites, dont on continue à les faire? y observe-t-on ce qu'on a besoin d'étudier, ces cryptes, ces organes microscopiques, qui font tout ce qui se passe dans ces intérieurs?

Tant que la vie reste forte au dehors, les désordres de la concentricité et de l'excentricité épigastriques ont beau devenir graves, la surface du corps est capable de réveiller, dans son étendue, la réaction qui ramène la vitalité sur les extrémités, en rétablissant les grandes équilibrations dans lesquelles consiste la santé; mais à un âge avancé, et dans toutes les circonstances où la peau est frappée d'inertie, où elle a perdu une grande partie de sa vitalité, combien cette tâche est difficile! Quels sont les moyens de retenir la vie alors? en quoi consistent-ils, si ce n'est dans l'excitation de ces parties éloignées? Pourquoi la Médecine ne juge-t-elle pas mieux cet ordre de phénomènes? N'aide-t-elle pas la nature en aveugle? Tel un ignorant qui agirait sans pouvoir dire ce qu'il fait! Est-ce qu'une théorie claire ne devrait pas régler le praticien sur ces réactions, et cette théorie se trouver

tout entière dans la loi de l'excitation, dans celle des équilibrations? Comment un sujet si important est-il resté si obscur? Y a-t-il aucune règle sur ce sujet, tout simple qu'il est?

Suivez rapidement tous les âges, tout ce qui caractérise chacun d'eux, et voyez comme tout cela parle à l'intelligence. Humeurs douces, mouvemens faciles, les plus réguliers de la vie, d'abord. Au premier âge, les parfums répandus de toutes les parties du corps sont fort doux: les équilibrations sont régulières, jusque dans les moindres oscillations, les moindres mouvemens, les moindres phénomènes; tout est exact.

A la puberté, mouvemens forts, mais réguliers, balancemens soutenus dans les grands pouvoirs; tout est aisé à cet âge, les rouages sont enduits d'une liqueur onctueuse, plus glissante encore que l'huile. La peau a une force proportionnée à celle des membranes muqueuses, elle est souple, pleine de vie; les humeurs sont remplies d'un feu qui plaît; point d'âcretés, encore, si elles ne sont innées; leur cours est régulier de dehors en dedans, de dedans en dehors, de haut en bas, de bas en haut. Il n'y a rien de plus, rien de moins, que ce qu'il faut; c'est l'ordre, c'est l'harmonie, c'est l'unisson, c'est la facilité en tout, c'est la force, c'est ce que la vie a de mieux.

L'âge viril arrive, et les passions viennent avec

l'appareil muqueux tout exposer au trouble. Les phénomènes intérieurs sont turbulens, les fluides sécrétés occupent une grande place dans le sang ; les nerfs sont toujours prêts à dépasser leur mission ; et le système abdominal met tout en question. L'utérus, le foie, les intestins, voilà les parties les plus mobiles, les plus inconstantes, les plus capables de troubler l'ordre ! Malheur pour le tout si l'un de ces organes arrive à l'apogée de son excitabilité, au dernier degré de sa force; car tout change dans la vie d'un instant à l'autre, et les circonstances décidant des changemens, que ne font-elles pas, que ne peuvent-elles pas faire sur la vie!

La virilité, c'est le dernier degré de la concentricité, c'est le premier de l'excentricité, pour le terme de la vie. Tout décroît depuis ce moment ; mais la nouvelle concentration se soutient par les révolutions qui se succèdent dans le mécanisme. La région centrale se charge de plus en plus, les extrémités se dépouillent, et l'ordre est chaque jour plus compromis. Que devient alors la grande équilibration ? elle s'arrête, et tout change dans le système de nos mouvemens. Le côté nord s'affaiblit, le côté sud se fortifie; il n'y a plus de proportion entre les grands pouvoirs ; ce n'est plus la même balance, il s'en forme de nouvelles : adieu les

beaux jours. Ce n'est plus la même vie, il n'y a plus d'harmonie, c'est une vie de feu au dedans, c'est l'hiver au dehors.

Tels sont les typhus, tel est le Cholera. La vie se précipite sur la tête, la poitrine et le ventre; la peau, privée de son feu naturel, pauvre, ruinée, meurt de besoins; elle succombe, en proie à une détresse extrême, pendant que la tête, la poitrine et l'abdomen, gorgés de sang, se disputent le droit de faire le dernier mouvement de la vie; le sang est appauvri et la nature en retire la partie séreuse pour mettre les molécules rouges en réserve dans les petits vaisseaux des organes intérieurs; mais si la nature n'est aidée dans une tâche si pénible, si difficile à remplir, les rouages se heurtent violemment, et s'arrêtent dans ce conflit.

Ainsi meurt le cholérique au milieu du plus grand des désordres; il meurt en deux temps, dans ses extrémités d'abord, puis dans l'intérieur de son corps. La vie s'évanouit ici, là elle succombe dans un violent combat. C'est une seule vie cependant; mais quand la peau cesse d'en jouir, quand chassée d'un côté, elle se réfugie de l'autre, elle se retire avec des armes empoisonnées, pour les employer à reconquérir les provinces qu'elle a perdues.

Cette manière de finir, pour la vie, est la plus commune; car l'agonie n'est autre chose que

cette concentration, que ce combat tumultueux toujours livré sur le même terrain et par les mêmes combattans. Ceux-ci ne diffèrent que par leurs souffrances, par des circonstances, par quelques procédés. Tantôt la tête, engorgée par le sang, s'arrête tout à coup; tantôt les intestins, violemment tourmentés, lancent sur le cerveau des commotions qui le forcent de s'arrêter, comme s'il était frappé par la foudre. D'autres fois, fatigué de sa résistance, le cerveau meurt lentement. Souvent tout s'affaiblit en même temps, et tout s'arrête, manquant de force, pour aller encore.

La fréquence des causes négatives, le défaut d'excitabilité pour les extrémités et la peau vont donc en augmentant à mesure que nous avançons en âge. Chaque jour l'émissaire de la mort prend, en son nom, possession d'un bout de terrain, et, en le cédant, la vie se réfugie dans sa citadelle; chaque jour l'irrégularité des mouvemens en compromet la durée, en détruisant le système des équilibrations : mais ce désordre avance à pas lents, et les organes extérieurs s'habituent aux concessions. Chaque jour ils en font de nouvelles; mais ils se les dissimulent à eux-mêmes.

DE LA FEMME.

Il y a tant de différence entre la femme et l'homme, que je ne saurais confondre l'un et l'autre dans des recherches où je dois examiner autant les causes qui peuvent éloigner du Cholera que celles qui y disposent. La femme diffère tant de l'homme, et sous des rapports si avantageux, que c'est pour moi une sorte de délassement, dans un travail aussi sérieux, que de m'arrêter sur ce que je connais de plus beau, de plus délicat, de mieux achevé dans la nature. Ce n'est qu'un coup d'œil cependant que je vais jeter sur l'objet qui me retient avec tant de raisons, tant d'attraits et tant de volupté; sur une fleur que la nature met à côté de tant de douleurs, sur lesquelles elle répand un baume si salutaire, si consolateur.

La femme est moins sujette au Cholera! Est-ce dire qu'elle est moins faite pour le mal? que la maladie la plus grave a moins de rapport avec ses organes? que de sa nature elle repousse ce qu'il y a de plus désastreux auprès de nous? Cela est vrai sous certains rapports. Mais la femme se montre sous plusieurs faces, et je ne prétends pas me faire un mérite de dire ce

qu'on découvre au premier coup d'œil, quoique je me plaise à payer un tribut que l'homme doit à la plus belle production de la nature. Ce produit, que le philosophe, dans sa gravité, étudie lentement, comme si un aimant naturel le retenait sur un sujet où tout se découvre de soi-même, est si compliqué, néanmoins, qu'il devient le plus difficile à décrire, lorsqu'on pourrait le croire le plus facile.

La femme s'enveloppe si gracieusement dans les replis qui cachent à l'œil le plus attentif l'âme la plus expansive, que la découvrir et la connaître est chose souvent incertaine, même pour l'esprit le plus pénétrant. Mais c'est sous le rapport du Cholera, c'est comme physiologiste, que je viens m'en occuper; et prenant le côté le plus étroit de mon sujet, je vais faire en sorte d'atteindre mon but, de dire pourquoi la femme est moins exposée à cette maladie. Son organisation, cause de tout ce qu'elle est, de tout ce qui la concerne, est ce qui rend son existence si mobile et si variable. En quoi diffère cette organisation de la nôtre, sous le rapport d'une maladie? Voilà la grande question.

La femme diffère autant, par une raison essentielle, par une seule raison, par le système de la génération. D'ailleurs, tous les organes sont les mêmes dans l'un et l'autre sexe; c'est de l'utérus

que sortent de si grandes différences, c'est de là que vient son extrême mobilité.

Un seul organe dispose de tous les autres, c'est la matrice, qui impose au foie, à la bile, êtres si imposans eux-mêmes, une prééminence qui restreint leur ascendant sur les passions les plus impétueuses. C'est parce que l'utérus préside au mécanisme des mouvemens, c'est parce qu'il met l'appareil biliaire sous ses ordres, qu'il en est ainsi. Ce n'est pas pour détruire les passions que l'utérus domine alors la vie, mais pour leur imprimer un autre caractère, pour élever le sentiment au-dessus de la force, pour donner à la finesse de l'esprit la prééminence sur son étendue et sur sa gravité. La matrice ne change rien au fond du phénomène de la vie; elle se borne à en changer les formes, les manières, la qualité des attributions et des mouvemens, à enlever la dureté du caractère qui signale l'homme.

Semblable au miroir dans lequel toutes les formes d'un corps se retracent, la vie représente toutes nos attributions, tous nos mouvemens, toutes nos sensations, tout ce qui se passe en nous; en reportant à chaque organe ce qui a lieu dans tous les autres, de manière qu'il n'y en a pas un qui ne comparaisse dans un autre, pas un qui n'influence tous les autres organes, malgré le nombre inappréciable d'organes et de mouve-

mens dont résulte la vie : mais l'organe le plus excitable est constamment le plus influent.

C'est le foie chez l'homme, c'est l'utérus dans la femme. Ces organes, placés au centre du mouvement général, tous deux en participation des conditions dont résulte le pouvoir, au milieu du corps, dans la cavité qui contient le gouvernement de la vie; exposés à la même température, et, sous ce rapport, dispensés de grandes vicissitudes; chacun chargé d'un rôle du premier ordre, ces viscères sont les grands moteurs de tous les autres : chacun d'eux, cependant, agit à sa manière; mais chacun le fait en souverain quand il s'élève au point qu'il lui est permis d'atteindre. Tout est nuance dans le pouvoir de ces organes, qui, soumis à tous les autres, en prennent le caractère : dominateurs, ils leur imposent leur manière d'être; et celui qui a acquis la prééminence la fait valoir. Le foie est-il seul dominant, les organes génitaux sont-ils masculins, tout change. Ceux-ci, placés au dehors, d'une nature toute différente, exposés à une température variable, et bien plus aux influences qui leur viennent du dehors qu'à celles du dedans, diffèrent essentiellement de la matrice, sous tous ces rapports. Impétueux et passagers, ils sont destinés à l'attaque, et ils la brusquent, de leur naturel; au lieu que la sensitive matrice, cachée,

enfoncée, toujours à l'abri des variations que l'excitabilité éprouve par le changement de la chaleur, est sous l'empire des organes du sentiment : elle est autant sous la domination du dedans, que les organes génitaux, chez l'homme, sont sous le pouvoir des agens extérieurs.

La sensibilité de la femme a un tout autre caractère que celle de l'homme, parce que cette attribution est une expression d'organes autrement sensibles. Tel est un parfum qui résulte d'un grand mélange d'odeurs, il laisse apercevoir celle qui domine le plus; tel est un chœur, sur lequel une voix s'élève : telle est la vie, comme mélange d'expressions des organes; elle laisse percer l'expression la plus forte. Celle-ci domine; elle donne le ton, et chacune de celles qui sont au-dessous s'efforce de le prendre : chacune est modifiée par elle.

C'est donc de l'étendue de l'excitabilité de l'utérus et de la nature de cette attribution que vient son pouvoir sur la vie; et les influences qu'il exerce sont immenses! Telle est l'identité, dans tout système, que dans chaque organe on distingue le pouvoir de la moindre partie du corps, et que celui-ci porte l'empreinte de toutes les autres. Tous les organes prennent le caractère de celui qui domine : et comme, pour dominer, il faut en avoir les moyens, c'est l'organe qui les a obtenus, ou celui qui les acquiert, qui do-

mine les autres. Le volume d'un organe et ses attributions sont ensemble les causes du rôle qu'il joue sur le mécanisme de la vie; tout se passe suivant la loi universelle. C'est l'excitation qui fait tout, et ce pouvoir, c'est l'excitabilité qui le donne, c'est cette attribution qui le constitue; il provient de l'une comme de l'autre; il est égal à toutes deux: c'est l'une et l'autre confondues. La matrice est-elle douée d'une grande excitabilité, tout en porte le caractère; la constitution est nerveuse, c'est-à-dire que la forme de la sensibilité, à laquelle on donne ce nom prédomine, autrement dit, que tout ce qui constitue le moral de la femme est extrêmement mobile, extrêmement *nerveux*. Le principe vital, qui est le résumé de toutes les excitations, est *plein* de la domination de l'utérus, parce que la somme des excitations de cet organe l'emporte sur celle de tout autre organe principal; et si elle ne l'emporte pas, au moins elle approche de sa domination, et, dans certains cas, elle se montre supérieure. Toujours cet organe tient-il de son irritabilité le pouvoir de produire les phénomènes les plus variables.

Ce qui a lieu pour la matrice se reproduit pour tout autre organe; celui qui est le plus excitable domine, et il peut le faire à un tel point, que les autres agissent en lui et par lui. Ainsi le

foie et la matrice peuvent faire que le cerveau s'exerce comme s'il était placé sur celui de ces organes qui prédomine, ce qui a lieu quand l'un de ces viscères est dans un état particulier, tandis que, dans les fortes irritations du cerveau, l'utérus exprime son action sur cet organe, comme s'il se trouvait placé dans la tête.

Telles sont les grandes émotions du ventre, que le pouvoir cérébral descend à l'épigastre, s'y établit, et riche de l'immense excitabilité de cette région, portée à son apogée en pareil cas, se montre là ce qu'il ne pourrait pas être dans le crâne, parce que le pouvoir dont il s'y est enrichi est si considérable, que la tête ne pourrait le renfermer, mot impropre, car le pouvoir de la vie n'est clos nulle part. C'est un point qui fait partie d'un point indéfini; c'est la forme que prend une maille d'un énorme réseau; c'est un mouvement fort petit dans un mouvement immense, avec lequel il se confond.

Ce qui a lieu dans le somnambulisme, dans les affections hystériques, dans les maladies nerveuses, simple conséquence de cette grande loi, vient spécialement de l'effet que produit l'utérus sur le principe vital; effet mal entendu, qu'on croit avoir défini, quand on a prononcé les mots *nerfs*, *nerveux;* produit extrême, exhalation vitale, qui dépasse de beaucoup notre entendement, et qui

exerce une domination si grande sur la vie, dans ces circonstances, qu'elle surpasse de beaucoup son état naturel.

Voilà la femme, ce qu'elle est, et tout ce qu'elle peut être, voilà la cause de tous les changemens qui se manifestent en elle. Mais, dans l'état naturel, la matrice exerce paisiblement son grand pouvoir; elle répand un principe qui donne le ton à tous les mouvemens. C'est un feu vital, c'est un baume divin, qui donne la fraîcheur, le coloris, la douceur, la finesse de la peau, l'éclat de l'œil, l'incarnat des joues; c'est par ce pouvoir que la figure est si mobile, si expressive.

C'est de cette émanation, enfin, que la femme tient tout ce qui la distingue de l'homme. L'utérus est là comme un flambeau, dont la flamme, infiniment variable, donnerait à l'organisme ce qui le rattache à la divinité, en faisant croire que la femme est le point matériel sous lequel elle apparaît, ici bas, pour nous rendre dociles à ses décrets, toujours couverts d'un voile imposant, souvent trop séducteur.

Le foie vaincu par la matrice, la bile par une autre humeur, le sang a un caractère spécial, doucement inflammable, mais dégagé de cette âcreté que répand la bile sous une domination sérieuse. Le principe de la vie, fort subtil et puissant, n'a pas alors la force qu'il tient du sys-

tème biliaire, mais son pouvoir n'est pas moins grand; c'est une émanation vive et douce, qui provient de tout ce que le système génital fournit au pouvoir commun de la vie; et ce pouvoir, en grande partie sorti de l'utérus, imprime des mouvemens conformes à sa nature. C'est ainsi que l'homme, qui est aussi la conséquence de son organisation, présente des dispositions bien différentes, parce que ses organes sont plus robustes et répandent une émanation, qui a la rusticité qui convient à la force. Tout prend le même caractère dans le mécanisme de la vie, tout subit la même loi, car la nature est toujours et partout essentiellement la même.

En quoi tout cela peut-il agir sur les causes du Cholera? Comment ces causes deviendraient-elles moins actives d'après toutes ces raisons? Quels rapports y a-t-il entre cette organisation et le principe d'un mal passager? Voilà la question, voilà où nous devons en venir. C'est dans le rapprochement de ce que nous avons dit du foie et de la bile avec ce que nous avons indiqué de l'utérus que se trouvent nos explications; et les considérations à embrasser se présentent sous divers points de vue. L'invasion de la maladie d'abord, puis sa marche, son cours, ses progrès, et les ravages qu'elle fait sur les organes divers.

L'invasion comprend la peau; la maladie en

elle-même comprend les viscères abdominaux. La peau de la femme combattrait-elle les principes du Cholera par la nature de sa vitalité ? deviendrait-elle contraire à l'invasion par l'opposition qu'il y a entre cet organe et les principes délétères ? repousserait-elle ces principes, les détruirait-elle, leur refuserait-elle de les féconder ? Le moral léger de la femme et de l'adolescent serait-il pour quelque chose sur ce phénomène de répulsion ? Ce que nous avons dit du foie et de la bile devient ici une réponse, car tout se confond dans des phénomènes négatifs et positifs. Si la bile, si le foie, si le tempérament, la force et les dispositions qui tiennent à l'âge, dans tout ce qui concerne le ventre; si l'appareil de la digestion, surtout, et la peau, d'après ses rapports avec les organes abdominaux, a pu nous paraître influencer cette invasion; si le caractère plus grave, plus sérieux, plus réfléchi; si la crainte du mal, enfin, ont pu concourir à favoriser le Cholera dans l'homme, n'est-il pas évident que tout ce qui est contraire à ces circonstances doive produire un effet opposé dans la femme? Que, d'un autre côté, on tienne compte du régime domestique, de la manière de vivre, des occupations, des mouvemens, des courses, des voyages, des circonstances qui favorisent le contact des causes avec la peau, que de raisons ne

trouve-t-on pas pour favoriser l'invasion de cette maladie chez celui qui offre toutes ces conditions. Le changement de caractère de la femme, en raison des influences différentes qu'exerce le ventre sur la peau, en raison du pouvoir que la tête imprime à cet organe, sous le rapport des sensations; combien tout cela rend cette solution aisée d'abord, difficile ensuite.

Des causes négatives, des causes positives, les unes favorables aux progrès ou à l'invasion du mal, les autres contraires à la marche de la maladie, nous montrent en moins dans la femme et l'enfant tout ce qu'il y a en plus chez l'homme, du côté de la force concentrique, du côté du foie, de la bile et des membranes muqueuses digestives. Ce n'est pas la bile que font couler les irradiations de la matrice et les passions de la femme, comme cela a lieu dans l'homme, d'après nos occupations, nos excès alimentaires et vénériens.

Tout change, au contraire, chez l'un et l'autre, dans le moral comme dans le mouvement des membres, dans toutes les occupations, les goûts et les habitudes de la femme. La propreté et une alimentation douce, l'éloignement des passions sérieuses, une vie plus paisible et plus régulière, tout se réunirait pour confirmer la prévention en sa faveur, si la vie sociale ne renversait toutes ces inductions.

Il est bien évident, d'après l'organisation de la femme et la nature de ses attributions, d'après l'organisation de l'homme et son caractère moral, que chaque sexe a des dispositions particulières à contracter les maladies ou à s'en défendre, à les éprouver plus ou moins vivement, et d'une manière différente, pour leurs symptômes.

Tout varie chez la femme, soit pour l'invasion du Cholera, soit pour la marche de cette maladie; chacune de ces époques diffère de l'autre, et trouve dans les mêmes raisons les mêmes résultats, soit par la nature de la maladie, soit d'après ses circonstances.

Ce qui favorise la seconde période de la maladie favorise la première, ce qui est contraire à celle-ci contrarie l'autre. Le principe que répand la matrice étant en opposition avec celui qui émane de l'appareil biliaire, il est naturel que l'influence de ce premier appareil produise des effets différens de ceux qui provienviennent du second. Quand l'utérus exerce la suprématie organique, le foie alors ne fait pas prévaloir la sienne, parce qu'il est dominé, mais il cherche à dominer à son tour. Qu'une femme se livre à la colère, aux excès de la table, qu'elle soit atteinte d'une fièvre bilieuse, et l'on verra bientôt le pouvoir de l'utérus changer de caractère.

Si les symptômes nerveux l'emportent toujours

sur les phénomènes biliaires, c'est que le foie et la matrice se trouvent également sur-excités, de manière à ce que chacun donne lieu à des mouvemens violens. C'est ainsi que les maladies se compliquent, et que des excès d'un genre en déterminent d'un même genre. C'est de ces combinaisons des troubles, que la Médecine enrichit le tableau des maladies dont elle pare ses nosographies. Cette multiplication est très commune, quand une fois l'équilibre est rompu dans les mouvemens, quand ceux-ci n'ont plus de limites. Telles sont les circonstances où l'on peut, en certains cas, faire au moins une maladie par heure, si l'on veut bien s'en tenir là. C'est ainsi qu'on prouve combien est grande la science du médecin, combien elle est nécessaire, susceptible de s'agrandir encore, puisque chaque jour cette perfide nature invente quelque maladie nouvelle, non-seulement contre l'homme, qui peut bien les mériter par son défaut de *croyance,* mais encore contre la femme, si douce, si crédule, si bien persuadée qu'on ne saura jamais le nombre de ses maladies *spéciales* ou *originelles,* surtout si on l'envisage sous l'empire des vapeurs, de ces maladies indéfinissables, qui, toutes cependant, viennent d'une excitabilité trop forte de l'utérus, excitabilité qui peut prendre mille formes différentes dans un seul jour, au même instant.

CHAPITRE II.

DE L'INFLUENCE

DU TEMPÉRAMENT SUR LE CHOLERA-MORBUS.

J'ai eu tant de sujets de parler de la part que prennent les organes à cette maladie, en raison de leurs changemens, que j'ai hésité à traiter la question des tempéramens en particulier; cependant, comme je ne me propose pas seulement une discussion de circonstances, mais de répandre des lumières sur le jeu de nos organes, sur leurs désordres, en raison des changemens qu'ils subissent pendant la santé, pour arriver tout naturellement aux maladies, en général et en particulier, je me détermine à jeter un coup d'œil sur ce sujet; heureux si après avoir fatigué mes lecteurs par des répétitions, je les ai mis dans le cas de répéter ce qu'ils auront lu, à force de l'avoir entendu dire et redire. Il y aura assurance alors qu'ils m'ont compris; et comme chaque jour ils pourront me juger d'après ce qu'ils verront par eux-mêmes, et sur eux et sur les autres, je suis certain d'avoir rendu service à l'humanité; car la marche que j'indique, comme

étant celle de la nature, finira par être confirmée par l'expérience, et l'on tiendra compte de ma théorie; on en tirera avantage par les conséquences qui en découlent d'elles-mêmes.

Le tempérament, c'est la force ou la faiblesse des organes; de quelques-uns, la plupart du temps, de tous, quand l'organisation est vicieuse et repose sur des moyens altérés par quelques vices dans la nature des fluides et des tissus organiques. La qualification du *tempérament* vient, en effet, des organes et des humeurs qui dominent la constitution, en imprimant leur caractère à tout le corps. Cette différence a, pour cause première, les rudimens organiques développés dans la matrice; elle provient, par conséquent, en principe, du père et de la mère, puis de toutes les causes et circonstances qui ont exercé quelque influence sur la vie. Parmi ces causes, les principales sont, le climat, le chaud, le froid, l'air sec ou humide, la lumière ou l'ombre, une bonne ou une mauvaise nourriture, la liberté des mouvemens du corps et de l'esprit, la captivité ou la servitude, l'état naturel de l'homme ou son abaissement, concernant l'ordre où la nature l'a placé et celui où il se trouve.

Toutes ces raisons agissant à des degrés différens, il est naturel qu'il y ait autant de modifications du tempérament que d'individus. Chaque

âge amenant de semblables modifications, que compliquent les diverses situations de la vie sociale, opposée à la vie des champs, on doit penser du tempérament ce qu'on pense de la vie en général, que c'est une continuelle variation dans les mêmes choses. Aussi la théorie des tempéramens se trouve-t-elle tout entière dans ce que nous avons dit des âges, de l'influence de chaque organe sur le mécanisme de la vie, des phénomènes divers, et de la marche que suit la nature dans les modifications de la constitution, qui caractérisent les divers âges. Par tempérament, il faut entendre l'expression plus marquée de l'appareil sanguin ou de l'appareil biliaire, le premier donnant lieu au tempérament sanguin, le second au tempérament bilieux. Une irritation plus ou moins grande du cerveau et du système nerveux, détermine le tempérament nerveux; tandis qu'on nomme *lymphatique* le tempérament où il n'y a aucune domination marquée, où la vie est faible partout, dans le sang, dans la poitrine, la tête et le ventre : et comme souvent la nutrition a été contrariée par de trop fréquentes excitations, et que les organes sensitifs se sont exercés au détriment des forces assimilatrices, alors il y a complication du type nerveux et du type lymphatique.

Ce tempérament domine dans les villes, par

suite du régime, des plaisirs, du séjour dans les lieux ombragés et humides, des veilles prolongées, des jouissances trop multipliées, et d'une foule de circonstances qui nuisent à la nutrition, à une bonne confection du sang et de toutes les autres humeurs, au développement vigoureux des membres, et à un développement suffisant des poumons et de la poitrine, circonstances qui favorisent beaucoup la manifestation des tubercules dans les poumons, et qui préparent à une maladie qui est si commune, que, d'après les ouvertures de cadavres que j'ai multipliées dans tous les temps de la vie, les deux tiers des personnes, en mourant, ont des tubercules dans les poumons. Ce tempérament est nommé *nerveux lymphatique* ou *lymphatique nerveux*.

Les influences sous lesquelles nous vivons sont les causes essentielles qui modifient la constitution dans le sens du tempérament. La chaleur, qui agit spécialement sur le foie et sur la bile, impose le tempérament bilieux; l'ombre, l'humidité, une nourriture faible, des veilles prolongées, provoquent le type lymphatique; le froid sec, une vie heureuse, une bonne digestion, conduisent au tempérament sanguin : tandis que les situations difficiles à supporter, les contrariétés, de fréquentes oppositions, sont le principe du tempérament nerveux.

Quel que soit le type du tempérament, cependant tout ce qui concourt à diminuer l'action de la peau, à affaiblir les extrémités, provoque la concentration épigastrique, et procure à cette région un état de sur-excitation qui la tient dans un trouble continuel, fort en quelques cas, faible ordinairement.

Chaque climat, chaque position de la terre, sous le rapport des rayons du soleil, de l'humidité et de la sécheresse, imprime à la constitution ses dispositions particulières, et donne à la santé un caractère qui est relatif à ces influences diverses, qui sont modifiées ensuite par toutes les circonstances de la fortune, du bien-être, et par la bonne ou la mauvaise position dans laquelle se trouve chaque individu, par le pouvoir enfin d'agir sur les causes qui tiennent la peau faible ou active, qui donnent au sang les qualités qui lui conviennent.

Le type sanguin est le plus naturel aux climats tempérés et aux climats froids, par la même raison que le caractère bilieux domine sous les rayons du soleil, quand ils dardent vivement et constamment. La constitution la plus parfaite est celle dans laquelle chaque organe jouit de la force qui lui appartient naturellement sur le mécanisme de la vie. Cette constitution est une combinaison des deux types essentiels, le sanguin et

le bilieux, modérément prononcés, chacun étant en rapport avec l'autre. C'est dans cette situation que la vie est forte et régulière, et que les facultés nutritives et sensitives sont à leur apogée mutuel. Le concours de ces dispositions favorise les qualités essentielles, comme la nutrition, la force du corps en général et celle de l'entendement.

Ces attributions, ni trop fortes, ni trop faibles, impriment à ce tempérament les caractères les plus convenables. C'est quand elles sont mutuelles, que l'équilibration est la plus régulière, que chaque fonction se fait à un degré qui convient à la force; car aucun mouvement ne se met en opposition avec un autre, et aucune circonstance, dépendante de l'organisation, ne s'oppose à ce que cet état de la vie soit le plus exact.

La régularité des mouvemens indique donc la meilleure constitution, en même temps qu'elle la procure. Chaque organe gardant, ou prenant sa place, joue le rôle qu'il tient de la nature avec une force proportionnée à celles des autres organes; aucun ne domine, aucun n'est dominé : chacun est ce qu'il doit être envers les autres, et ceux-ci en font autant à son égard. Cette régularité est rare dans la vie sociale, où le régime, les occupations et les habitudes intervertissent l'ordre de la nature, et font aisément

dominer l'appareil abdominal soit dans le sens nerveux, ou dans le sens bilieux, et fréquemment suivant le caractère lymphatique, qui résulte de l'affaiblissement de tous les moyens de la vie.

Le mode de prééminence qu'acquiert, dans ces diverses modifications, le système abdominal, la force que conserve la peau, les excitations du cerveau, les passions qui s'exercent le plus, les développemens d'un mode d'excitabilité ou d'un autre mode, l'exercice modéré ou immodéré des organes génitaux, l'abus des alimens échauffans et des liqueurs fortes, les veilles prolongées, les travaux de l'esprit trop sérieux, tristes et trop appliqués, voilà les causes qui, dans la vie, modifient la constitution et dont proviennent ses continuelles variations.

Toutes ces circonstances tendent à établir la priorité sur les viscères abdominaux, mais à des degrés et avec des caractères fort différens; caractères qui se combinent avec l'état de la peau, pour donner lieu à ces modifications, qu'on nomme *tempérament*. Le cerveau a-t-il bien constitué sa correspondance avec les organes profonds, est-elle active, donne-t-il et reçoit-il dans des proportions régulières, le tempérament est mixte. Tout est en rapport; la peau est douée de l'excitabilité qui lui convient, sa réaction est égale à l'action proportionnelle qu'exercent sur

elle les organes profonds : c'est la santé la plus forte. Au contraire, si ses communications sont peu actives, au-dessous, par conséquent, de ce qui convient au balancement des mouvemens généraux, alors l'excitation des viscères est trop forte, et celle des extrémités est trop faible. La sur-excitation du ventre est bien modérée, mais elle est habituelle, et la peau reste toujours au-dessous du rôle qu'elle doit jouer. Tout est imparfait dans une telle position ; mais cette imperfection étant constante, les organes s'y habituent, et la vie s'y prête, parce qu'il y a *habitude* : néanmoins, cette irrégularité s'imprime sur la constitution, et donne lieu à cette disposition qu'on nomme *lymphatique*.

Ces dispositions, par le fait des circonstances, sont-elles portées trop loin, l'ordre est rompu ; il n'y a plus de proportion dans les balancemens, et les phénomènes prennent le nom de *maladie*. Il est facile de voir que ces *maladies* sont des excès dans un double sens, trop d'excitations au dedans, trop peu au dehors. Les organes les plus excités d'une part, ceux qui le sont le moins de l'autre, sont ceux qui expriment le plus leurs désordres, et ceux qui donnent aux troubles les caractères dont se forment ces maladies, et celles-ci prennent généralement les noms des organes qui prédominent activement dans leur cours ; et ja-

mais ceux des organes qui sont négatifs, c'est-à-dire ceux dont le trouble cesse d'être positif. Si c'est le foie qui l'emporte, la maladie est dite bilieuse; on la nomme *affection* si les troubles sont modérés, *fièvre* s'ils sont plus violens; ensuite, portés plus loin encore, on qualifie les fièvres des mots *ataxique*, *adynamique*. Ce dernier mot est adjoint au premier lorsque l'excitabilité des organes profonds, s'étant élevée à son apogée morbifique, diminue tout à coup, sans que les forces de la peau se relèvent. L'ouverture d'un très grand nombre de personnes mortes dans cet état m'a appris que cette complication vient de ce que le sang a perdu de ses qualités inflammatoires, et de ce que l'excitabilité organique tombe, s'éteint précipitamment. J'ai trouvé toujours, dans cette période de la fièvre ainsi diminuée, des inflammations de la membrane muqueuse des intestins, lesquelles sont plus ou moins partielles, passées à l'état de gangrène, une partie d'elles au moins; pendant qu'un certain nombre de ces phlogoses reste ardent, et même offre des excoriations. J'ai remarqué aussi, en même temps, des excoriations de ce genre qui se cicatrisaient.

Partant donc des symptômes, des affections, des fièvres bilieuses, pour arriver aux fièvres ataxiques et adynamiques, il n'y a que des

nuances, des degrés plus ou moins forts de la sur-excitation de la muqueuse digestive, correspondant à des troubles analogues répandus dans l'abdomen. La tête est consécutivement troublée, mais elle suit et partage ce qui se passe dans le ventre, où les lésions premières et essentielles ont lieu. Ces diverses maladies, dans lesquelles le trouble passif de la peau et des extrémités prend une part si considérable, sont, comme phénomènes actifs, des sur-excitations abdominales, dans lesquelles la muqueuse digestive figure, conformément au rôle qu'elle joue dans toutes les révolutions de cette région; rôle qui est principal dans tous les temps de la vie, et pendant la santé, et dans les maladies.

Le tempérament est-il éminemment lymphatique, comme cela a lieu dans le scrofule, alors le sang est pauvre en molécules rouges; celles-ci sont peu vivantes, et la partie blanche de cette humeur n'est pas moins dépourvue de ce que donne la vie. La peau est languissante, et la sur-excitation du ventre, qui est constante, manquant de moyens pour s'élever à l'état inflammatoire, reste phlogose *éphémère*. La sérosité étant altérée, et l'albumine dépourvue de vitalité, les vaisseaux de tonicité, la vie enfin étant faible partout, il se forme des tubercules en grand nombre dans le ventre; en moindre quan-

tité ailleurs, mais toujours particulièrement dans le tissu cellulaire : de toute part, les glandes en sont affectées; elles deviennent dures, grosses et même douloureuses. Pendant ce temps, la sérosité, qui est trop limpide et viciée, n'ayant plus les qualités qui la font circuler, et la mettent dans le cas d'être absorbée, se répand dans les cavités et dans le tissu cellulaire. La muqueuse digestive est sur-excitée, mais elle manque de force pour éprouver des inflammations franches; aussi elle en éprouve beaucoup qui sont faibles. Cette membrane s'engorge, devient douloureuse, elle s'altère de plus en plus, prend l'aspect des membranes séreuses. Sa sur-excitation ne provoque que de légères irradiations : et elles sont si faibles, que la fièvre devient un trouble presque imperceptible, mais il ne cesse pas; c'est un trouble qui ne suffit pas pour être précisément fièvre. Cet état de la vie est si imparfait, que la constitution ne peut s'achever. Tels sont le scrofule, le rachitis et le carreau. La vie est-elle plus forte, les viscères et la peau jouissent-ils de certaine énergie, ont-ils des correspondances actives? les muqueuses digestives sentent-elles mieux leurs troubles? ceux-ci sont-ils plus violens, quoique leur caractère soit le même? alors la sur-excitation est assez forte, assez sentie, assez exprimée, pour que les mou-

vemens fébriles prennent un caractère de fièvre, soit continue, soit intermittente. Telles sont les fièvres muqueuses et bilieuses, les fièvres catarrhales, et diverses affections dont le caractère est toujours celui des sur-excitations à des degrés moyens entre la fièvre ataxique et les symptômes fébriles. Les membranes et les glandes muqueuses sont particulièrement affectées dans toutes ces maladies; c'est de leurs lésions que provient la fièvre, dont le caractère continu, intermittent ou rémittent, dépend des divers degrés de lésions dont sont affectés les viscères abdominaux, toujours sur-excités. Les désordres essentiels sont toujours les phlegmasies qui se forment dans les intestins, en suivant le cours ordinaire des lésions de ces viscères, lésions qui en comprennent certaines parties plus vivement que les autres. Telles sont les maladies qui règnent dans les temps et les lieux humides, et qu'on désigne par le mot *catarrhal*, dans la plupart des cas.

Ce que nous disons des tempéramens est pris dans la nature et surtout dans l'examen des organes, pendant tous les temps de la vie et après la mort. Des ouvertures de cadavres, faites dans la santé et dans toutes les maladies, ont concouru avec l'examen attentif de toutes les phases de la vie, étudiée dans toutes les modifications

de l'organisation, au tableau que je viens de retracer dans ce court résumé. Cet ensemble de faits se joint à tout ce que nous avons dit précédemment, pour confirmer que la nature est constamment en équilibration avec elle-même, que la centralisation sur la partie moyenne du corps est son but constant, et que cette concentration donne lieu à des phénomènes qui suivent toutes les phases de l'excitabilité, ou les degrés de la vie. C'est donc une seule histoire que celle de la santé, des tempéramens et des maladies; c'est le récit des évènemens organiques, comme ils se succèdent et peuvent se succéder, depuis la naissance jusqu'à la mort.

Tronquer ce récit, le diviser, en faire des histoires séparées, c'est altérer le tableau de la vie. Telle est la pensée qui m'a porté à donner à ce Traité une forme si nouvelle. Ce n'est point le froid médecin qui fait ce portrait, qui, pour encadrer une maladie, ne veut que ses traits et se borne à les retracer; c'est le peintre de la nature, qui, bien pénétré de sa marche, la représente tout entière, dans le désir que ses lecteurs voient le sujet qu'ils cherchent à connaître à côté de ceux qui lui ressemblent plus et moins; à côté de ceux qui sont soumis aux mêmes conditions et qui en changent nécessairement les formes, en raison de toutes les varia-

tions qu'ils subissent eux-mêmes. Telle est la raison pour laquelle je place ici, à côté des tempéramens et comme en faisant la suite, les maladies qui en sont la conséquence. J'unis les modifications de la constitution et de la vie qu'on nomme *tempéramens*, aux troubles que ces mêmes modifications provoquent; j'évite toujours ces compartimens faits avec art, pour rendre au naturel les phénomènes de la vie comme ils se succèdent, ou peuvent se succéder dans la situation commune.

Je vois dans le Cholera un des nombreux accidens de la vie, un très grand échec; mais on n'y voit que cela, quand on voit cet évènement tel qu'il est, et qu'on le représente comme il lui convient d'être représenté pour être vu dans son naturel, à la place qu'il occupe, environné de ses indispensables alentours. Indispensables, puisqu'ils sont ses causes, sa marche, ses effets; qu'ils sont lui-même enfin, tout lui, tout-à-fait lui, *Cholera morbus indien*, se promenant au loin, pour se mettre en contact avec des gens qu'il épouvante et qu'il déplace brusquement de ce monde, en sauvage dépaysé, qui se sera si mal comporté, que nous finirons par le renvoyer au pays d'où il provient.

Ce que j'ai dit aux chapitres précédens semblerait me dispenser d'en dire davantage, pour

mettre mes lecteurs à portée d'apprécier, par eux-mêmes, les rapports qui existent entre le tempérament et cette maladie; mais comme je désire que chaque article de ce Traité soit en lui-même une esquisse du tableau de tout l'ouvrage, qui, de son côté, est un coup d'œil rapide sur toute notre existence, je vais répéter encore que chaque tempérament offre deux dispositions essentielles pour la marche du Cholera, dont l'une est le caractère organique et sensitif de la peau, et l'autre celui des organes abdominaux. D'un côté, cette maladie entre sans résistance, de l'autre parce qu'elle y est appelée. Toute sur-excitation des organes abdominaux équivaut à une invitation faite à la maladie de prendre possession des lieux; c'est un appel, une attraction des principes du Cholera; c'est plus qu'une invitation, car c'est une ouverture de plusieurs portes à la fois; c'est une protection accordée aussitôt qu'offerte à l'ennemi redouté.

Parlerons-nous du tempérament sanguin, ce sera pour dire qu'il est le moins sujet, par lui-même, à cette maladie, en ce que c'est dans ce tempérament que les organes sont le plus d'accord entre eux, qu'il est la condition de la vie où l'unité est plus parfaite, où l'excitation est plus régulière, plus générale, et l'état passif de

la peau, si funeste dans toutes les autres circonstances de la vie est nul dans celle-ci : car cet organe a une activité suffisante; il n'est pas trop excitable, mais assez; son excitabilité étant bien plus organique que sensitive, et par conséquent tenant à la vie fondamentale, à la vie constitutive ou nutritive, à ce qui est la force commune, à la force épigastrique, à celle qui est la vie essentielle, au pouvoir dans lequel se confondent tous les autres, l'invasion du Cholera devient extrêmement difficile.

Tout change dès que le mal a franchi la grande barrière : d'abord, parce que pour vaincre une si grande difficulté, il lui a fallu beaucoup de force, ce qui annonce un ennemi puissant; en second lieu, parce que celui-ci trouve de quoi se repaître dans une telle constitution. C'est le cas de rappeler ce que nous avons dit du sang, quand le plateau intérieur de la vie penche trop de ce côté, quand il est trop chargé, dans le cas où il ne peut plus remonter par lui-même, ni par la force de la peau. Ce fluide suit la ligne déclive, il se jette au-dedans en abandonnant le dehors. Celui-ci s'affaiblit d'autant plus que, par cette raison, le côté opposé se fortifie, que le sang y abonde, qu'il est plus riche. Plus ce plateau devient lourd, plus le plateau opposé devient faible; cette faiblesse s'accroît même par suite de la richesse de

cette humeur, parce qu'ayant plus à donner, elle charge trop le côté où elle abonde, qu'elle ajoute beaucoup trop à son excitabilité : l'épigastre devient donc d'autant plus irritable, que la peau le devient moins.

Est-ce du tempérament bilieux que nous voulons connaître l'influence? C'est bien pire encore, parce que le naturel de ce tempérament c'est la sur-excitation outrée de la région abdominale. Il est vrai que l'activité de la peau dans ce tempérament, l'abrite, pour ainsi dire, contre le Cholera; ce qui la met dans le cas de lutter long-temps, et avec succès, contre ses causes. Son invasion, par conséquent, est plus difficile à la surface du corps; mais une telle disposition la favorise au dedans par une sur-excitation si violente, que pour peu que le mal se fraie une entrée, il marche aidé d'un puissant auxiliaire : cet auxiliaire, c'est le ventre, c'est le foie, la bile, le sang, ce sont tous les moyens de la vie, forts et puissans. L'abdomen est bientôt en feu, tout indique son ardeur; mais alors le Cholera change de forme, il devient bilieux, et porte l'enseigne de la fièvre jaune : ce n'est pas précisément elle, mais c'est bien moins encore le transfuge indien; c'est enfin l'une et l'autre, c'est le mâle et la femelle en ménage, et les symptômes sont ceux de ces deux maladies, confondus entre eux.

Arrivons au tempérament nerveux, au tempérament des irritations. Ici la peau est sensitive, mais c'est la force nutritive qui protége, et cette force est peu expressive dans cette circonstance; elle devient faiblement protectrice, par conséquent. Le cerveau fait presque tout, dans cette position; si l'imagination le seconde, le Cholera entre par son moyen; mais si la crainte lui est étrangère, il aura fort à faire, car, dans ce cas, le type nerveux est pour lui une terrible barrière, la volonté étant forte et la crainte nulle. Si au contraire la peur est là, si les nerfs sont pour la frayeur, pour l'appréhension, alors le Cholera s'installe sans difficulté. Il est même protégé, attiré par la déplorable crainte; celle-ci le seconde trop bien, car le ventre, tout disposé, par la nature de cette maladie, à agir comme elle, la favorise, en lui fournissant des armes terribles, puisque d'elle-même étant une affection éminemment nerveuse, elle vient augmenter l'irritabilité des organes profonds, et l'irritation s'établir avec la maladie, pour l'exalter encore.

Nous voilà à ce pauvre tempérament lymphatique; pour celui-là, il ne se met pas aisément en rapport avec l'Indien. La peau n'est ni forte ni faible, le sang ni trop abondant ni trop généreux, et le ventre, quoique dans un état habituel de sur-excitation, n'a pas assez de force

pour donner lieu à des scènes violentes. Les passions sont modérées dans ce tempérament, et rien de bien tumultueux ne vient favoriser et compliquer la maladie qui se présente. Si elle pénètre, c'est par elle-même, n'étant ni fortement repoussée ni protégée; aussi son cours ne se complique-t-il pas des grandes scènes qu'on remarque dans les tempéramens sanguins et bilieux. C'est le Cholera le plus simple.

On a parlé d'engorgemens considérables dans les parois des intestins, qu'on a observés sur des cadavres de cholériques; mais on n'a rien dit des circonstances dans lesquelles ces remarques ont été plus frappantes. C'est très fâcheux, car ces circonstances nous mettraient à portée de juger les causes de ce mode de lésion, que je crois être plus particulier au tempérament lymphatique, d'après toutes les circonstances que j'ai remarquées quand j'ai trouvé sur des cadavres ce genre de lésion, qui n'est pas rare.

Il résulte de tous ces faits, que le Cholera devient ce que la constitution, le tempérament, l'entendement (par le pouvoir de la crainte), font de ses causes. Il est une conséquence de la vie, de sa manière d'être, de sa force ou de sa faiblesse; il se conforme aux influences sous lesquelles il est placé, comme si, passif lui-même, il était pour nos organes le prétexte de changer de manière

d'être, et de devenir ce que chacun d'eux est disposé à être, sous une telle influence, ce que chacun devient dans tout le cours de la vie, lorsque l'excitation, disposant de leurs mouvemens, pour les soumettre à son pouvoir, pour les forcer à agir par elle et comme elle, les met dans le cas de donner au principe vital des attributions si variables, qu'il peut produire les effets les plus étonnans, sans qu'on puisse en découvrir la cause. C'est aux changemens de cette nature qu'il faut rapporter la subordination des causes du Cholera, soit pour leur compression, soit pour leur développement. Ce double résultat tient à la même cause, aux formes, au caractère que prend ce grand agent, à la diversité de son pouvoir, lorsqu'une fois il a dépassé ses limites naturelles. Cent degrés de cette puissance peuvent donner lieu à mille phénomènes différens, et faire croire à mille causes diverses. Telle est la raison qui m'a porté à donner à ce Traité un développement si étendu, lorsque tant de gens pensent qu'il suffit de connaître les signes et la marche d'une maladie, pour savoir et dire tout ce qui la concerne. Beaucoup d'entre eux, je le pense, me blâmeront; mais je ne recherche que l'approbation des personnes qui savent que jamais on ne pénètre assez avant dans la nature, quel que soit le sujet qu'on étudie.

CHAPITRE III.

DE L'EXCITATION

CONSIDÉRÉE COMME CAUSE ESSENTIELLE DE TOUS LES PHÉNOMÈNES DE LA VIE, DANS LA SANTÉ ET PENDANT LES MALADIES.

Je considère ce chapitre comme ayant une telle importance sur cet ouvrage, qu'il le contient tout entier. C'est parce que les organes sont excitables qu'ils sont susceptibles de la santé ou des maladies : c'est l'un ou l'autre de ces états, en raison de ce qu'ils sont plus ou moins excités, de ce qu'ils le sont favorablement ou défavorablement. On ne peut rien dire en Physiologie ou en Médecine, sans avoir sujet de parler de l'excitabilité des organes et de leurs excitations, sans être dans le besoin d'examiner par quel point de ces attributions le mal a commencé, par quelle forme de désordre il se continue, car toujours il suit la forme de l'excitabilité. Ce sont les excitations régulières qui entretiennent l'ordre, les excitations irrégulières qui constituent le désordre.

Connaître les besoins d'un organe sous le rapport de l'excitabilité et des excitations, c'est ju-

ger ce qu'il est, son état de santé, de force et de faiblesse, c'est apprécier ses rapports avec les autres organes, c'est juger ce qui lui convient et ce qui ne lui convient pas, c'est savoir et dire l'un et l'autre. Pourquoi le langage de la Médecine est-il si confus, si obscur, si peu en harmonie avec les sciences physiques? C'est parce qu'on n'en a pas commencé l'étude par l'excitation et apprécié ses phénomènes, dans l'excitabilité. Y aurait-il autant de définitions d'une maladie qu'il y a de médecins, si on la voyait dans l'excitation, si sa théorie reposait sur le principe de nos mouvemens, qui est encore l'excitation; si nous parlions le langage des faits, si nous avions commencé par le commencement, qui se trouve dans les phénomènes de l'excitation; si nous avions pris le mal à son principe, pour le suivre dans les désordres des mouvemens, qui sont encore l'œuvre de l'excitation? En serions-nous là si nous eussions passé d'un phénomène à un autre, sans quitter un instant la nature, qui réside tout entière dans les causes et les effets de l'excitation?

Par quoi devons-nous commencer l'étude de la vie, celle d'une maladie, d'un mouvement, d'un désordre quelconque, si ce n'est par l'excitation, dans laquelle ce phénomène a commencé, et celles dans lesquelles il se continue. Toujours nous débutons par le caractère de l'excitabilité,

par la nature des excitations, sans quoi il n'y a ni clarté ni sûreté dans notre marche. Je sais bien qu'on me dira ce qu'on m'a dit souvent, qu'on n'a pas appris à parler comme cela, qu'on n'en sent pas le besoin. Faux raisonnement, puisque ce langage est le seul raisonnable, le seul physiologique. Je prends pour exemple le sujet de cet écrit : tout autre irait aussi bien à l'idée que je veux donner du Cholera.

Qu'est cette maladie? C'est un trouble considérable des excitations dont se forme la vie, c'est un désordre négatif des propriétés de la peau, suivi d'une lésion tout-à-fait différente dans les organes profonds, c'est un affaiblissement de ces propriétés à la surface du corps, tel que cet organe a été tout à coup frappé d'une sorte de mort par l'anéantissement de son excitabilité, que ce trouble est propre à la peau, aux membres, à une partie du corps, tandis que l'autre partie sentant le danger où elle se trouve, s'est mise en mesure de résister au mal; c'est pour cela que le sang s'est retiré dans le corps; mais bientôt il s'y trouve si abondant, qu'il en change l'excitabilité, en augmente les excitations. J'ajouterai qu'il y a lieu même de dire que ce fluide y est rentré en mauvais état, ce dont on ne peut douter, s'il est vrai que le sang venant d'une peau saine, y a acquis de bonnes qualités, celles

enfin qu'un air pur lui donne dans le réseau de petits vaisseaux placés sous l'épiderme, réseau dans lequel il se glisse si finement qu'on ne peut pas y plonger une épingle sans en faire sortir quelques molécules, une goutte même.

Je dirai encore que, sortant d'une peau fort altérée, le sang doit être altéré et manquer des qualités qui lui conviennent; que dès-lors il doit exciter défavorablement, et beaucoup trop, la tête, la poitrine et le ventre, ce qui est une grande controverse, puisque la peau est dépourvue de cette même influence du sang, et qu'elle est prête à succomber, faute d'excitation. Enfin, passant ainsi en revue tout le corps, des pieds à la tête, de la peau au cœur, à l'estomac, et à tous les autres organes, je parlerais toujours de l'excitabilité de ces régions, de leur trop grande excitation, contradictoirement à ce qu'éprouvent les extrémités et la peau. Par un tel langage, et en présence des faits et des excitations surtout, je serais entendu de tout le monde, de tout homme qui fait usage du bon sens pour entendre et parler le langage de l'excitation; langage qui est à la portée de tout le monde.

Se servir d'un tel langage, c'est avoir des faits dans la pensée, c'est parler du phénomène le plus général, le mouvement, c'est dire ce que l'on tient de l'observation de la nature. Est-ce ainsi qu'on

en use au lit des malades ; je le demande aux gens instruits comme à ceux qui ne le sont pas, celui qui devrait faire comprendre, comprend-il lui-même ce qu'il dit d'une maladie? En quoi consisterait-elle en effet, si ce n'était dans le phénomène qui comprend tous les mouvemens, forts ou faibles, réguliers ou irréguliers? Les degrés, les variations de l'excitabilité et des excitations, voilà les sujets de notre examen, de nos recherches et de nos explications.

Apprenons au public à ne plus se contenter de ces définitions auxquelles l'excitation et les faits ne sont pas les sujets continuels de toutes les théories.

L'excitation est le moyen absolu, la cause *sine quâ non* de la vie. C'est le premier et le dernier phénomène vital. C'est une cause si répandue que le sang est un excitateur, et un excitateur si nécessaire, que chaque gouttelette de cette humeur répand l'excitabilité, en excitant; que tout est excitation en nous, d'une fibre, d'une molécule à une autre fibre, à une autre molécule. Pour douer le sang d'autant de pouvoir qu'il en a besoin, sous ce rapport, la nature le répand sous la peau, où l'air le rafraîchit et le revivifie; il vient dans les poumons, où l'air, encore, le restaure de nouveau et complètement, en l'imprégnant du principe qui lui convient,

de l'oxigène; mais si l'air ne contient pas cette matière en assez grande quantité, il ne lui en fournit pas assez, et dès-lors l'excitabilité est en défaut, les excitations sont insuffisantes; et n'y eût-il pas d'autre résultat défavorable provenant de cette privation, toujours est-il que le sang devient pauvre en moyens d'excitations, et qu'il doit être au-dessous de sa mission sur tous les points du corps.

La digestion, les sécrétions, les absorptions, sont autant de phénomènes dépendans de l'excitation, autant de causes qui en reproduisent les moyens, et ces moyens se combinent en s'excitant mutuellement pour donner lieu à des excitations en nombre indéfini, car tout est excitation dans nos organes; c'est par l'excitation et suivant l'excitation que se forment toutes nos humeurs, qui sont des assemblages de molécules dont chacune est un excitateur, et un excitateur si composé, qu'elle est un être aussi compliqué qu'un organe, quelque gros qu'il soit. Ainsi va le mécanisme de la vie, qu'il n'y a pas une excitation qui ne produise un excitateur, et pas un excitateur qui ne joue continuellement ce rôle et ne produise quelque excitation. Ces excitateurs se réunissent; ils forment des appareils, des *corporations*, qui s'unissent dans leur action symétrique et sympathique, des combinaisons réci-

proques et alternatives, qui donnent lieu aux oscillations, aux équilibrations, dans lesquelles se passe la vie dans toutes ses périodes.

Toute excitation suppose d'abord une attraction partielle sur le point excité; et comme tout est excitation en nous, tout est attraction et répulsion, car l'attraction est suivie de la répulsion, et cette répulsion suppose encore une attraction. Ou on entendra la vie dans ce sens, ou on ne la comprendra jamais, car tout en nous est attraction et répulsion, puisque tout y est concentricité et excentricité; la nutrition elle-même n'est que cela : le point excité attire sur lui, mais immédiatement il repousse sur un autre point, lequel attire à son tour pour repousser lui-même sur un autre point, qui attire encore pour repousser de nouveau. Si cette correspondance se fait du faible au fort, c'est la concentricité; du fort au faible, c'est l'excentricité. De petits mouvemens se combinent pour en produire de grands, et ceux-ci se forment toujours dans ce double sens.

La concentricité comprend toutes les excitations éloignées du cerveau, du cœur et des ganglions. L'excentricité, toutes les réactions, toutes les excitations immédiates, partant de ces centres généraux pour se rendre à la surface du corps et sur les membres. Ces correspondances entre

les extrémités des appareils nerveux et sanguins et leur centre commun, entre ceux-ci et les premières, donnent lieu à toutes les relations essentielles, qui se combinent ensuite avec les rapports des organes entre eux, pour produire l'ensemble de nos mouvemens. Tout cela est réglé et peut être expliqué, soit par la structure des organes, soit par leurs rapports mutuels; mais toujours par l'excitabilité, par les formes différentes que contracte cette attribution, formant en elle-même des points de ralliement sur lesquels chaque excitation du même ordre se réunit; ce sont des combinaisons qui correspondent à celle qu'on nomme *affinité* en Chimie et en Physique. Ces distinctions se comportent, se distribuent de manière à former des centres concentriques et excentriques qui confondent les mêmes excitations, les groupent et les centralisent de plus en plus sur le cœur, le cerveau, les ganglions, et enfin sur tout l'épigastre. Ce sont ces ralliemens qu'on nomme *sympathies*, et c'est au moyen de ce genre de relations que toutes les parties du corps s'entendent, se concertent et correspondent pour donner lieu à ce qui se passe en nous, dans la santé et pendant les maladies.

La nature s'est chargée de régler les besoins de la santé, et elle l'a fait par l'organisation, c'est-à-dire par la liaison des appareils nerveux

et sanguins ; mais elle a laissé aux circonstances et à la diversité des excitations, les rapports des organes malades ; ces rapports sont tout-à-fait circonstanciels, et toujours l'excitabilité d'un organe, œuvre des excitations, diffère comme elles. Tout nous porte à croire que chacune de ces causes de mouvement opère un dégagement qui en porte toutes les conditions, et que c'est ce dégagement qui reste inhérent à l'organe, comme si c'en était une atmosphère. C'est cette atmosphère qui en formerait l'attribution essentielle, ou ce qu'on entend par excitabilité, laquelle attribution reste attachée à l'individu ou à l'organe, pour en former la partie motrice, la force partielle, le pouvoir moteur, l'instigateur propre. C'est dans ces produits de l'excitation que consistent les attributions immédiates d'un organe.

Quelle que soit la procréation de ce genre qui ait lieu, toujours il y a concentration sur le point excité, puis sur l'organe avec lequel celui-ci a plus d'intimité, jusqu'à l'épigastre : d'où il résulte que toute excitation est transmise suivant la chaîne des relations sympathiques d'un organe à ceux avec lesquels celui-ci est en rapport, d'après le genre des excitations dans lesquelles celle-ci se classe.

Ces rapports ont lieu à toutes les distances

possibles de la tête aux pieds, dès que le mode de transmission convient aux parties entre elles, et l'état de maladie est celui où ces correspondances se multiplient davantage, parce qu'alors le mode d'excitabilité des organes est fort variable, et que dans ces variations il y a des similitudes de sensations accidentelles qui multiplient plus ou moins les rapports des organes entre eux; ce qui a plus particulièrement lieu dans certaines affections du genre de celles qu'on nomme nerveuses.

Une partie des inflammations qui se manifestent dans les maladies et qu'on considère comme des efforts révulsifs, proviennent de cette législation. La nature a multiplié cette tendance à la réunion des molécules du sang sur un même endroit, à un tel point, que ces molécules se centralisent d'elles-mêmes, pour former des agglomérations auxquelles on donne des noms différens, suivant les circonstances; telles sont les pétéchies, les ecchymoses, certains épanchemens de sang, de petites taches rouges qu'on trouve souvent dans les intestins, les piqûres de punaises et de puces, phénomènes divers qui ne peuvent être attribués qu'à cette gravitation mutuelle des particules d'une humeur, par suite de quelque excitation. Ce sont des phlogoses sympathiques, en quelques cas, qu'on nomme transports, mé-

tastases, congestions, dépôts, et dans d'autres cas des agglomérations plus simples.

Les vésicatoires, les rubéfians, agissent de cette manière : ce sont des excitateurs qui proviennent de différentes causes, ayant pour objet de réveiller la vie sur des points où elle s'éteignait, l'attirant sur des extrémités, d'où elle se porte ensuite vers le centre du corps. Je compare ce que fait le praticien, en pareil cas, à ces inflammations partielles qu'on trouve dans les intestins, à des distances plus ou moins grandes les unes des autres, phlogoses qui sont assez fréquentes dans les maladies qui se rapportent au Choléra, et dans celle-ci même, puisqu'on en trouve des exemples parmi les remarques qu'on a notées sur les cholériques, dans les écrits publiés sur ce sujet, quoiqu'on en ait tenu peu de compte. J'en ai rencontré souvent dans les fièvres adynamiques, à la fin de celles qu'on nomme putrides : ce sont des réveils de la vie, des points de surexcitation pratiqués par la nature sur des parties affaiblies, pour former des correspondances mutuelles dans lesquelles la vie reprend quelquefois le dessus. Les intervalles de ces phlogoses sont généralement affectés d'un grand relâchement, et la membrane muqueuse à laquelle se bornent ces petites phlogoses est quelquefois amincie et luisante, comme une membrane séreuse; d'autres

fois elle est épaissie et infiltrée ; elle n'offre plus les replis nommés *valvules*, qui ont lieu pendant la santé. Ces modes de lésions s'aperçoivent dans un grand nombre des ouvertures de cadavres des cholériques qu'on a publiées ; et certainement, si on eût étudié avec un soin convenable les intestins dans ces circonstances, si on eût décrit tout ce qu'on pouvait signaler, nous aurions sous les yeux des faits de cette nature, d'une grande importance pour l'appréciation du désordre qui a lieu dans les organes de la digestion ; mais les auteurs qui parlent de ces altérations, ne disent ni dans quelles parties de ces viscères elles avaient lieu, ni leurs circonstances concomitantes, ni l'époque de la maladie, ni l'âge, le tempérament des malades; circonstances cependant qui devaient comparaître ensemble dans l'historique de la maladie. C'est de l'ensemble de ces lésions, en effet, qu'on peut tirer des inductions sur l'état où en était la maladie, c'est-à-dire sur celui où en était la vie et la tonicité des tissus divers et de la muqueuse digestive en particulier à cette période de la maladie. On ne parle pas des glandes du mésentère dans ces récits, quoique toujours elles éprouvent un mode d'altération qui correspond à celui de la membrane muqueuse des intestins. Tout se lie cependant dans ces altérations, et elles sont constantes dans

les fièvres, proportionnées à l'époque de ces maladies et au tempérament du malade, ainsi qu'aux temps et aux phases qu'a parcourues la maladie.

J'ai vu plus de mille cadavres offrant de pareilles altérations, dont j'avais sous les yeux l'historique de la maladie; et comme je ne laissais passer aucun de ces modes d'altération sans les étudier, les comparer et les juger, sans en remarquer toutes les particularités, je cherche aujourd'hui dans les observations de ce genre l'indication des faits qui se lient avec ces altérations, qu'on dit avoir remarquées de distance en distance dans ces mêmes viscères. Je regrette seulement que ces descriptions soient si vagues, si peu circonstanciées, qu'il soit impossible à l'homme qui n'a pas observé ces lésions avec une attention suivie sur un très grand nombre de cadavres, d'en tirer aucune conséquence. On ne peut rien apprendre dans ces observations sur les cholériques, qui fasse juger la maladie, en indiquant un traitement raisonné sur ces lésions anatomiques, sur les troubles qu'ont dû éprouver les propriétés, les mouvemens, la circulation des petits vaisseaux, l'exhalation et la sécrétion : et ces phénomènes, qui composent toute la doctrine du Cholera, ne peuvent guères être jugés d'après ces indications, car il n'y est pas

même dit sur quelle partie des intestins ces lésions avaient lieu.

L'excitabilité s'épuise et se réveille ; elle est trop forte ici, trop faible là. La nature fait des efforts, elle essaie ses moyens pour la guérison, dans ces sur-excitations où elle cherche à prendre le dessus : c'est là l'objet de ses tentatives. Il est donc fâcheux qu'on ne nous ait pas indiqué l'étendue de ces phlogoses, leur nombre, les points de ces viscères où elles sont mieux marquées, car tout cela nous mettrait dans le cas de juger la force dont la nature faisait encore usage. Les vaisseaux sanguins, dans ces petites phlegmasies, étaient-ils bien rouges, bien pleins ? voilà ce qu'il faudrait savoir. On nous parle aussi des matières rendues ; elles étaient claires, mêlées de flocons ; mais on ne dit rien des petits organes dont elles provenaient.

Ces organes sont joints les uns aux autres par millions ; ce sont des êtres microscopiques qui forment la membrane interne des intestins ; ce sont des malades et des malades qu'il faut étudier, connaître et juger. L'a-t-on fait ? a-t-on cherché à apprécier les lésions de tous ces petits malades ? Je ne le pense pas ; je ne vois, ne découvre rien qui répande le moindre jour sur ce fait qui est si important, qu'il constitue presque toute la maladie de ces viscères.

Si l'on pouvait bien définir la nature et le degré d'excitabilité de chacun de ces organes, là, ici, un peu plus loin, bien plus loin ensuite, on serait savant sur cette grave maladie, car on en connaîtrait la grande lésion, qui comprend tous ces petits organes. Il faudrait faire les mêmes recherches sur la peau, interroger dans cet organe encore quelques millions de malades, et quand on n'aurait que quatre ou cinq millions de réponses de tous ces témoins, on commencerait par y voir clair, et on verrait les choses d'un bon œil, d'un bon côté. Mais de la manière dont on interroge la nature, comment apprendre quelque chose ? cela ne se peut pas. C'est pour avoir négligé cependant toutes ces choses-là, pour avoir négligé tous ces détails, qu'on n'a rien appris ; aussi on sera dans l'impossibilité d'établir un traitement fondé sur les faits de la maladie, tant qu'on n'aura pas observé plus de choses, et mieux vu tout ce qu'on regarde.

L'excitabilité et l'excitation, voilà la vie ; tout le reste, c'est cadavre, c'est matière sans expression. L'excitabilité, c'est l'aspect, la tenue, l'attitude d'une fibre, c'est ce qu'elle peut, ce qu'elle fait, comme organe vivant, se mouvant par soi-même ; et comme tout est fibreux, dans un individu, plus ou moins contractile, plus ou moins à son état naturel de tonicité, il faut tout étudier,

tout voir, et le faire le microscope à la main, si l'on veut observer utilement. Mille petites expressions en composent une d'une certaine importance, pour la vie; mais je ne peux pas comprendre comment on parvient à savoir ce qu'est une chose résultant de mille choses semblables, si l'on ne sait pas bien ce qu'est l'une de ces choses. Une membrane muqueuse, composée d'organes infiniment petits et semblables, ne peut être bien jugée que dans chacun de ces organes; et comme de distance en distance on observe des changemens, j'en conclus que ces changemens s'opérant lentement, il faut les apprécier, et pour cela étudier de distance en distance ce qu'ils sont, ce qu'ils peuvent être, pour savoir comment se comporte la nature, dans des sujets si délicats. Puis il y a tant de particularités à remarquer, à étudier dans les membranes digestives et dans la peau, que tant qu'on les délaissera, comme on le fait, on n'apprendra rien sur cet important sujet.

L'excitabilité diffère sans cesse d'une partie à une autre, d'un moment à un autre moment, suivant les excitations. On ne sait rien, si l'on ne connaît l'état de ces attributions pour chaque organe, et il faut s'en faire une idée si l'on veut juger les mouvemens que font une fibre, un vaisseau, un membre, un organe, et tout le corps,

car tout cela diffère dans la même proportion, suivant les excitations. D'où il résulte que l'œil qui observe est dans le cas de l'organe qui agit; tout change constamment pour lui, tout est en mouvement, mais tout mouvement diffère continuellement du plus au moins, du moins au plus. Il voit tous les mouvemens dans de continuelles équilibrations, et quand une moitié du corps lui paraît être plus excitable et plus excitée, c'est que l'autre moitié fait moins, est moins excitable, moins excitée. Toute fonction, tout phénomène se comporte de la sorte; ce qu'il y a en plus d'un côté, est en moins de l'autre. La contractilité, qui est le moyen général des phénomènes organiques, n'est que cela, concentricité, excentricité, action progressive, puis retardative. Les mouvemens s'élèvent-ils trop vite, c'est pour s'arrêter plus tôt, et cette disproportion est désordre, maladie, source de désordres nouveaux, ou de quelque maladie.

Qu'on observe une fièvre ou toute autre maladie, le Cholera enfin, puisque c'est là notre objet essentiel. De quoi s'agit-il comme phénomène organique? d'un ensemble de mouvemens, les uns plus faibles qu'à l'état naturel, les autres plus forts : c'est un trouble de toutes les fonctions, de toutes les humeurs, car chacune d'elles diffère comme les mouvemens dont elle provient,

comme les propriétés des organes dont elle est le produit; il faut donc tout étudier, tout apprécier. Si l'on veut avoir une idée juste d'une maladie, il faut la suivre dans chaque partie du corps, car ce n'est que comme cela qu'on la verra telle qu'elle est, effet de l'immodération des mouvemens naturels à chaque organe, les uns faibles, les autres poussés à l'excès, la faiblesse causant la violence, celle-ci entretenant la première.

Le but de la nature, cependant, est toujours de faire cesser le trouble, en semant l'excitation sur les parties les moins excitables, et en la diminuant là où elle l'est trop. Ici, ce sont des points concentriques qu'elle établit au milieu des organes affaiblis ; là, elle dépouille les humeurs de ce qu'elles ont de trop excitant. L'art veut-il imiter la nature, c'est de répandre l'excitation là où elle est en défaut, et de la réprimer sur les points où l'excitabilité est trop forte, où les excitations sont trop intenses. Les trois pouvoirs essentiels de la vie, la tête, la poitrine et le ventre sont presque toujours trop excitables, parce que la peau ne l'est pas suffisamment. Que faut-il faire alors ? mettre où il n'y a pas assez, ôter où il y a trop. Rétablir l'équilibre dans les mouvemens, dans les régions opposées entre elles, voilà toute l'affaire du médecin, mettant de côté les questions accessoires, telles que la contagion, les

lieux et les temps, le chaud et le froid, pour s'en tenir à la simple question de l'excitabilité, dans laquelle se confondent nécessairement toutes les autres.

De tout temps on a senti le besoin d'un langage de cette nature, mais jamais on n'a pu lui donner des bases solides, et cela par suite des mauvaises méthodes par lesquelles on a étudié la Médecine. Il y a plus, c'est que certains bons esprits se sont approchés de la nature, au point de saisir le fil qui, seul, suivant le langage de Newton, parlant de l'électricité au lit de la mort, *peut conduire loin,* mais ils l'ont abandonné aussitôt, pour revenir, comme le dit Condillac, à l'*art d'abuser des mots;* et cet abus n'a pu faire place au simple exposé de la nature.

Toutes les discussions auxquelles le pouvoir de l'épigastre a donné lieu prouvent qu'on a reconnu la véritable question; mais la manière dont on l'a discutée démontre qu'on n'était pas encore capable de résoudre le problème. C'était de la concentricité, en effet, que les *Vanhelmon,* les *Sthal* voulaient parler; qu'Hippocrate et divers autres hommes de bon sens, avant eux, avaient dit, en parlant de cette région, qu'elle exerce un grand pouvoir sur la vie. Ce pouvoir, c'est l'excitabilité commune, c'est le principe de la vie là où il a plus de force; c'est cet agent qui représente le

poids en Physique, qui représente les agens magnétique et électrique, dans des phénomènes qui sont les analogues variés de ceux de la vie.

Ces êtres, quelle qu'en soit la nature, sont tous la concentricité et l'excentricité, sous une forme ou sous une autre. Ici c'est l'absorption, la contractilité dans la molécule, la fibre, le muscle, le cœur et le cerveau; c'est l'excentricité dans l'exhalation, dans le relâchement des fibres, des artères, du cœur et de tous les tissus organiques. C'est ce qu'on nomme *action* et *repos*, *sommeil* et *réveil;* c'est la nutrition comprenant ces deux temps, l'assimilation de la partie qui répare, et l'éloignement de celle qui a rempli ce rôle.

C'est cette correspondance qui a lieu des organes principaux, comme le cerveau, le cœur, les ganglions, avec ceux dans lesquels les nerfs et les artères se terminent. Ce sont des variations continuelles et indéterminables, tant elles sont nombreuses, de ces deux moyens généraux. Tous les phénomènes organiques ne sont que ces variations de l'excitabilité et de l'excitation.

Jusqu'aux mouvemens du cerveau, tout est variation de la même condition, et cette combinaison va en se composant et en se compliquant, sans changer de principe. Ce sont des formes différentes de l'excitabilité, qui président à la composition de chaque molécule dont résultent nos

humeurs ; et ces molécules, après avoir pris des millions de caractères différens, depuis leur sortie du cœur jusqu'à ce qu'elles y rentrent, n'ont pas cessé d'être livrées à des mouvemens particuliers, qui sont tous concentriques, puis excentriques. Ce sont des temps inappréciables qui se confondent, dont chacun est rempli par l'excitabilité, l'excitation et les phénomènes infiniment variés qui ont lieu simultanément, les uns faiblement, c'est ce qu'on nomme *repos;* les autres plus sensiblement, allant toujours en augmentant, jusqu'aux contractilités les plus fortes, c'est ce qu'on désigne par les mots *mouvement* et *force*.

C'est un changement perpétuel, ce sont des équilibrations infinies, dont l'excitabilité et les excitations sont la cause perpétuelle ; et ces causes se confondent avec leurs effets, si rapidement, qu'il n'y a point de temps appréciable entre une excitation et une autre excitation, entre le moyen et l'effet, la production et le produit. C'est d'après cette continuation, cette identité de phénomènes, que les temps se confondent en un seul, que le présent représente le passé, dans ce qui en provient, et l'avenir dans les causes de ce qui aura lieu. Ces causes sont ce qui se passe à chaque moment : effet du moment précédent, principe du moment prochain, elles se perpétuent comme le monde et de la

même manière. Ainsi, je l'ai dit, la vie n'est qu'une répétition du monde; l'excitabilité et l'excitation se doivent à elles-mêmes leur perpétuité et leurs changemens infinis : et ces changemens sont tels que, depuis l'instant où les germes commencent à se développer jusqu'à la mort, ils ne discontinuent pas. Le moyen qu'ajoute une excitation à la fibre, à l'organe excité, en change l'excitabilité et la nature, et l'excitation qui succède n'ayant plus lieu sur une partie qui soit absolument la même, diffère dans la même proportion; de sorte qu'il y a autant de changemens dans les formes de l'excitabilité qu'il y a d'excitations dans un être vivant. Il en est de même pour les organes; la vie n'est qu'un changement infini dans tout ce qui en fait partie; et, quelle que soit sa durée, elle ne comprend pas deux instans égaux : cependant, tous les temps de la vie, examinés dans leur législation, sont tout-à-fait semblables, extrêmement simples pour tout ce qui concerne les principes du mouvement, c'est-à-dire pour ses lois.

Nous supprimerons les mots *repos* et *équilibre* du langage de l'excitation, comme étant de véritables contre-sens; tous deux exprimant une chose qui est impossible dans le phénomène qui constitue la vie, car il n'y a pas de repos réel dans cet intervalle; et comme le mot *équilibre* sup-

pose la cessation du mouvement, par suite d'une opposition survenue entre deux forces, ce repos n'ayant jamais lieu, le mot qui l'exprime n'a point d'objet. Nous exprimerons le sens qu'on lui donne par le mot *régulier*, car c'est de la régularité des mouvemens qu'on entend parler, en disant qu'ils sont en *équilibre*. Les mouvemens sont réguliers quand l'excentricité se proportionne à la concentricité, quand l'abaissement est égal à l'élévation, quand le décroissement égale l'accroissement, la contractilité, le relâchement; quand une fonction est égale à celle avec laquelle elle s'unit dans l'oscillation, dans l'équilibration qui la concerne.

Chaque organe, et en prononçant ce mot nous entendons parler des fibres les plus petites, des molécules, même, de nos humeurs, aussi bien que des viscères les plus volumineux, est doué d'une excitabilité dont l'étendue est fixée par sa nature. Le plus haut degré de cette attribution est pour elle son apogée; mais parvenue là, l'excitabilité redescend, de sorte que son existence, comme celle de tout le corps, se passe entre ces deux temps, de l'apogée au périgée. Ce qui a lieu pour une fibre ou pour un organe, se reproduit entre toutes les fibres et tous les organes; et ces combinaisons se suivant, depuis la création des êtres, dans le sens d'une oscillation infinie, il en résulte

que si ces oscillations sont mesurées et proportionnelles entre elles, le mouvement se passe dans des alternatives, qui se continuent de telle manière, que les diverses attributions sont régulières, et constamment basées sur les besoins naturels. Tout est proportionnel; c'est la santé, c'est l'harmonie. Le contraire a-t-il lieu, alors c'est l'état de maladie. La partie qui devient plus excitable représente le poids le plus lourd, et le plateau tombe de son côté; elle l'emporte sur celle avec laquelle elle s'équilibre naturellement. Tant que ces irrégularités n'ont lieu que dans de faibles mouvemens, l'ordre général n'est pas troublé; tandis que si ces dérangemens sont graves, il y a au moins commencement de maladie, et si l'excitabilité, si les excitations irrégulières sont assez durables, assez vives, ce qui a lieu est appelé *maladie*.

Tout état de maladie diffère donc, d'abord, par l'irrégularité des mouvemens, de l'état naturel; mais comme tous les phénomènes organiques sont identiques, ou réciproques, le trouble devient commun; il s'étend à l'assimilation, qu'on nomme *nutrition,* aux exhalations, à l'absorption, à la sécrétion, à la formation des fluides, à la tonicité des fibres, à la circulation des molécules, les plus ténues comme les plus fortes, aux petits comme aux gros vaisseaux, enfin

à tout ce qui concourt à la vie ou lui appartient.

Ce qu'il importe de bien remarquer, dans de telles dispositions, c'est l'opposition qui existe entre les mouvemens, les uns étant forts quand les autres sont faibles, et leur centralisation, par *sections* ou par parties, sur certains organes ou sur d'autres, et toujours sur ceux qui sont les plus concentriques, devient le phénomène général, le plus important: c'est à ce phénomène que tout se rapporte, c'est de lui que tout provient.

La vie tout entière se forme de crises qui se succèdent dans nos organes, sans que nous nous en apercevions, parce qu'elles ne déterminent aucuns changemens sensibles dans nos mouvemens; qu'au contraire, elles les favorisent par des oscillations qui les entretiennent, les reproduisent, leur donnent de la vigueur. Ces révolutions tiennent à diverses causes, dont les unes sont identiques à la vie, comme le sommeil, le réveil, la faim, la soif et la digestion; les autres proviennent des influences sous lesquelles nous sommes placés, relativement au mouvement des astres, de la terre même, telles que le jour, l'ombre, la nuit, le chaud, le froid, et divers autres phénomènes que nous éprouvons sans les bien apprécier, comme la transition d'un lieu sec à un lieu humide, d'un en-

droit éclairé à un qui est sombre. Toutes ces causes se combinent pour augmenter et agrandir nos mouvemens dans tous les temps de la vie; elles nous sont favorables sous beaucoup de rapports. Mais dès que nous devenons trop excitables, par le fait de quelques troubles, de ceux surtout qui sont intérieurs, profonds, plus ou moins occultes, comme cela a lieu dans les affections nerveuses et rhumatisantes, alors l'excitation devient plus facile, et nous sommes plus disposés aux maladies. Souvent il reste peu à faire pour que nous soyons hors des limites de l'ordre, du bien ou de la santé. C'est dans ces cas que des causes légères nous rendent aussi malades que nous le serions, dans d'autres circonstances, par des causes graves. Nos maladies prennent même le caractère de ces prédispositions, et les nuances qu'elles présentent tiennent à toutes ces raisons préalables. Tout cela vient de ce que, dans tous ces cas, la mesure du mal était presque remplie, et que la moindre cause pouvait suffire à sa plénitude.

Ainsi s'opère le bien, ainsi va le mal; nous marchons vers l'un ou vers l'autre sans le savoir, parce que nous ne sentons pas ce qui se passe en nous tant que la souffrance ne vient pas nous avertir, et elle est difficile en beaucoup de cas, en ce que le trouble marche avec tant de len-

teur, que les organes s'y habituent. C'est une mesure qui se remplit doucement ou vivement; c'est une balance qui se charge également ou inégalement; c'est la santé qui est trop forte ou trop faible; c'est une corde qui se tend ou se relâche trop; c'est le balancier de la vie qui s'incline trop d'un côté, parce qu'il n'est pas assez chargé de l'autre, ou parce que les fluides, dans lesquels réside la vie, ont trop de peine à aller là, trop de facilité à venir ici; c'est l'attraction, la centralisation, trop fortes sur un point, trop faibles sur un autre point; c'est un trop grand nombre de poids pour le fil qui les tient suspendus; c'est, enfin, la durée, le cours de la vie; c'est la santé, mise en question par un excès ou par un autre, tout ce qui dépasse le besoin, tout ce qui ne lui suffit pas. Voilà les moyens préparateurs, provocateurs du désordre.

Si nous devenons plus excitables, dès lors nous ressentons ce que nous ne ressentirions pas étant à un degré d'excitabilité inférieur; et les phénomènes que nous éprouvons, dès qu'une fois l'équilibre est rompu, étant relatifs à ce degré, faut-il s'étonner, d'après toutes les nuances que peut contracter la vie, si tant de désordres différens peuvent provenir des mêmes causes, et de causes souvent si faibles, et si occultes, qu'on ne les saisit sous aucun rapport?

Quelle différence pour les résultats, si au lieu d'être en équilibration, nos mouvemens se succédaient, comme se passant sur une ligne fixe! Chaque excitation serait suivie d'un seul effet, et cet effet se bornerait au point excité; tandis que, par le fait de l'équilibration, chaque excitation est suivie de phénomènes dont le caractère essentiel est de différer entre eux, comme s'ils se plaçaient chacun sur un pôle d'une même ligne en équilibration, le plus d'un côté, le moins de l'autre. Voilà deux causes de mouvement, l'une parce qu'elle obéit, l'autre parce qu'elle commande. Or, le mouvement est un double besoin, un double effet, une double cause, il est indispensable; il se fait par deux moyens qui sont également dans la nature. Un organe devient-il fort, un autre devient faible, et celui-ci, passant sous la force excentrique des autres, s'enrichit de ce qu'il reçoit de leur part, et finit par recouvrer sa force, force qui consiste toujours dans son excitabilité, c'est-à-dire dans la tendance du principe de la vie à se mettre en équilibration, à abonder plus d'un côté, puis sur un autre côté. Cette richesse alternative est un effet de la succession continuelle de la concentricité et de l'excentricité : ce qui vient d'un côté, passant de l'autre, en change les attributions et l'influence.

L'harmonie étant détruite dans nos mouvemens, le trouble devient aussitôt général, mais il prend sur chaque région du corps le caractère que comporte cette région, et celui qui tient à l'époque d'une maladie : le moins ou les causes négatives au dehors, le plus ou les causes positives au dedans. Mais tout change en raison de la durée du désordre, en raison de ce que les mouvemens peuvent être plus ou moins violens. La nature et la quantité du sang et des autres humeurs, la vie forte ou faible, tels sont les moyens secondaires qui font varier les désordres. Plus toutes ces raisons ont de force, et plus les phénomènes sont violens. Les organes qui se trouvent dans un état d'excitabilité plus marqué attirent à eux ; la centralisation se fait en leur faveur, et, par cela même qu'ils sont plus actifs, les autres le sont moins. Tout cela cependant se fait suivant une mesure, et cette mesure, c'est la dose d'excitabilité dont chaque organe est capable; c'est son apogée et son périgée extraordinaires ou morbifiques. Les organes qui jouissaient de plus de forces dans la santé éprouvent les mouvemens les plus violens, les désordres les plus considérables, parce qu'ils sont les plus excitables; et comme cette attribution va en diminuant, une fois qu'elle a dépassé son apogée, la cause qui entretenait cette supériorité va en

s'affaiblissant ici, pendant qu'elle va en augmentant, sur tous les organes qui sont entrés dans la crise commune, avec des forces moindres que celles qui leur sont naturelles. Tout change donc suivant l'époque des maladies; c'est la concentricité d'abord, c'est l'excentricité ensuite; et les organes extérieurs, dont l'affaiblissement était progressif d'abord, vont en se fortifiant, pendant que les organes intérieurs s'affaiblissent à leur tour, pour rentrer au point d'excitabilité qui convient à l'ensemble des mouvemens. Le balancier, qui était trop faible, devient plus fort; le plateau, qui n'était pas assez chargé, se charge, et tout rentre dans l'ordre.

On se demande pourquoi un individu contracte le Cholera, tandis qu'un autre individu, aussi exposé à la communication, n'en est pas atteint, et l'on se donne beaucoup de peine pour résoudre ce problème, sans en venir à bout! Pourquoi cela? Condillac vous l'a dit, c'est parce qu'on part de faux principes, et qu'on ne parle que par de faux raisonnemens. Qu'on veuille savoir pourquoi le changement de temps cause de violentes douleurs à Paul, pendant que Jacques n'en ressent aucune; je répondrai c'est par la même raison que les deux voisins, Boniface et Giles, couchés dans la chambre de Glaude le cholérique, se sont levés, l'un bien portant,

l'autre en proie aux symptômes de la maladie, sans que l'un ait rien fait pour l'éviter, l'autre rien pour la contracter.

Qu'on me demande aussi pourquoi deux hommes de bien, gens paisibles, *Spré* et *Moisson*, dînant avec un homme qui a le Cholera, *Ganoval*, à côté de deux fripons, *Mar* et *Carp;* ceux-ci mangent bien, boivent beaucoup, et n'éprouvent rien, tandis que Moisson et Spré, qui ont mangé avec sobriété, sont atteints tous deux du Cholera. Je répondrai, les premiers, qui sont sans foi et sans loi, qui ne craignent ni Dieu ni les hommes, qui sont accoutumés à tout braver, avaient en eux des forces répulsives de ce mal, tandis que Spré et Moisson, gens paisibles et craintifs, étaient par cela même doués de forces attractives des causes de cette maladie. Ce que leur peau opposait au principe de ce mal n'a pas suffi pour les en garantir, et ils l'ont éprouvé. Cela vient de ce que les antécédens, sous le rapport de l'équilibration, ont été, dans ces divers cas, les causes essentielles du désordre; que le courage étant un moyen répulsif qui fait, comme protecteur, ce que fait la peur comme auxiliaire du mal, chacun agit en sens inverse, en exerçant un pouvoir égal sur les humeurs, les vaisseaux et les nerfs.

Tous les moyens propres à régulariser l'équi-

libration des mouvemens restent insuffisans dans les affections épidémiques et nerveuses, c'est-à-dire que la tête et l'épigastre d'une part, que les extrémités et la peau d'autre part, ne se suffisent plus les uns aux autres; chacun s'arrête à la moitié de son chemin, les uns de dedans en dehors, les autres de dehors en dedans. Les forces extérieures sont devenues négatives par l'effet des miasmes; elles ne résistent plus assez, et les forces intérieures ont pris le même caractère, parce que, n'allant plus jusqu'aux membres et à la peau, se bornant à des espaces très resserrés, à des organes peu nombreux, il en résulte des mouvemens tumultueux, tandis qu'au dehors et au dedans tout languit et s'éteint par une disposition tout-à-fait contraire: et si la mort survient promptement, elle résulte de l'oppression des organes profonds, subjugués par ce qui manque aux organes extérieurs; ceux-ci dépouillés périssent de besoin, les autres étant surchargés, parce qu'ils ont plus qu'il ne leur faut, vu les mouvemens qu'ils remplissent.

Pour se faire une idée juste de l'excitabilité, il faut la considérer comme ayant une étendue naturelle et une étendue extraordinaire. Tant qu'elle ne dépasse pas les lignes naturelles, qui la circonscrivent en plus et en moins, tout va bien; mais ces lignes une fois dépassées, tout va

mal : mal en deux sens opposés. A l'apogée naturel commence le désordre en plus, et ce désordre suppose autant de variations qu'il y a de causes et de circonstances qui lui donnent lieu; la diversité, moindre ou plus considérable, est toujours relative à la nature des organes et à celle de leurs attributions. Sans prétendre rien préciser, nous dirons cependant que toutes les formes que contracte l'excitabilité au-dessus de son apogée naturel se rapportent à deux principales, le type inflammatoire et le type nerveux. Le premier semble affecter particulièrement les forces vitales ou l'excitabilité simple, le second l'excitabilité sensitive, ou la sensibilité. Tout ce qui s'imprime plus particulièrement sur l'excitabilité simple, comme le chaud, le froid et les excitans locaux, tels que le vésicatoire, la moutarde, etc., tendent à développer le caractère inflammatoire, tandis que les changemens qu'éprouvent les attributions cérébrales donnent lieu au type sensitif. Chacune de ces attributions s'accroît lentement ou vivement, et peut se porter, silencieusement même, à des degrés fort élevés, sans désordres apparens. Tous les phénomènes des maladies sont relatifs aux degrés auxquels sont portées ces augmentations, lorsque de nouvelles excitations sont capables de développer encore les mouvemens, directement ou indirectement.

Une foule de maladies, et les plus graves, proviennent de cette source : de ce nombre sont celles qu'on nomme *rhumatismes, affections goutteuses, nerveuses*, et les typhus.

Mais ce qu'il importe bien de remarquer, c'est que ces causes comprennent surtout les organes profonds, pendant que la peau n'est plus fort excitable que sympathiquement.

C'est par ces raisons que la goutte, les rhumatismes et les maladies nerveuses sont presque toujours, toujours peut-être, précédés de symptômes qui annoncent la sur-excitation des membranes digestives, comme étant le point de centralisation de tous les troubles.

Tels sont l'empâtement, l'amertume, la sécheresse de la bouche, la soif, une chaleur plus forte du ventre, la constipation, la rareté ou la coloration des urines, des malaises, des souffrances, des resserremens du ventre, des pesanteurs ou des douleurs de tête, temporales ou frontales, la sécheresse de la peau, ou des sueurs froides. Ces symptômes sont, pour l'excitabilité, la certitude qu'elle a déjà dépassé son apogée naturel au dedans du corps.

C'est dans de telles dispositions que les causes les plus légères suffisent pour donner lieu à une rupture complète de l'équilibre, dans le sens où on l'entend, car déjà les équilibrations sont fort

irrégulières. Toutes mes recherches sur les fièvres m'ont convaincu qu'elles commencent par ces troubles, et je suis persuadé que c'est par eux que les typhus s'annoncent. Eh! pourquoi ne nous dit-on rien de tout cela à l'approche et à l'invasion du Cholera? Pourquoi faut-il chercher cette maladie dans tout ce qui doit l'annoncer, sans apercevoir qu'on ait tenu compte d'aucune de ces circonstances?

J'ai trop vu, j'ai trop interrogé la nature, dans toutes ces circonstances, pour ne pas être persuadé qu'on ne lui a rien demandé à cet égard, puisqu'on ne dit rien de tout cela. Cependant certains écrivains ont porté leurs regards sur ces diverses lésions, et j'ai trouvé dans leurs observations des témoignages que la nature est dans le Cholera, comme dans toute autre maladie, constante dans sa marche. C'est par une sur-excitation progressive, souvent constante, que la nature prélude aux maladies; et celles-ci ne sont que les degrés les plus élevés de cette disposition, portée au-delà de l'apogée, de l'excitabilité et de la sensibilité naturelles.

Quant aux troubles de ces propriétés, qui ont lieu au-dessous de leur périgée naturel, ils sont les causes de ces premiers troubles, même dans les hydropisies, le scrofule, le carreau. Tous les mouvemens extraordinaires ou fébriles qui sur-

viennent ou se perpétuent dans ces maladies ne sont que des conséquences de la concentration des forces, diminuées dans tout l'appareil cellulaire et lymphatique, augmentées dans le pouvoir épigastrique.

Ces deux types de l'excitabilité se confondent plus ou moins dans les maladies, parce que toute sur-excitation est le premier degré de l'inflammation, et parce que, dans les maladies nerveuses même, la tendance inflammatoire est le trouble le plus commun des membranes muqueuses digestives, et que, par conséquent, l'inflammation de ces viscères est presque toujours la cause des maladies fébriles, et que, quand ce trouble n'est pas le premier, il le complique bientôt, par suite de la centralisation de toutes les excitations sur ces viscères. J'ai acquis tant de preuves de cette marche de la nature, que j'ose dire qu'elle est telle, parce que telle est sa législation. Je donnai, en 1804, des descriptions si positives sur cette marche, que j'ai quelque droit, peut-être, d'accuser la Médecine d'avoir laissé la science si long-temps humiliée, et l'humanité si long-temps souffrante, par le fait d'une coupable nonchalance. Pourquoi a-t-on laissé là une question si grande? Je sais bien que cette question a été agitée; mais dans quel sens?...

La centralisation sur l'épigastre peut s'élever

à un tel point, cependant sans inflammation et sans fièvre, que la vie y prend un caractère si singulier, qu'elle ne semble plus être elle-même. Les sens et le cerveau y confondent leurs facultés, de telle manière qu'ils exercent le pouvoir dont ils sont investis sur cette région, avec un tel accroissement, qu'ils sont incomparables à eux-mêmes. Telle est la situation du somnambule, que l'œil ne devient plus nécessaire à la vue, que l'individu qui est dans cet état va, vient, parcourt des lieux difficiles, se montre même plus adroit que celui qui voit, ainsi que cela a lieu dans l'état naturel, l'œil étant ouvert. Ce phénomène est si fréquent, qu'il n'est donné à personne de le contester avec succès.

La centralisation se porte plus loin encore; on la voit se manifester, dans les affections nerveuses, par une foule de phénomènes plus ou moins extraordinaires; mais celui qui est le plus surprenant, parce que nous jugeons tout d'après les faits de comparaison qui nous sont familiers, c'est le degré de centralisation sur l'épigastre, en quelques cas même sur tout le corps, et d'autres fois sur les pieds et les mains, de tous les sens, et de l'entendement. C'est l'élévation des facultés morales à un tel point, que le centre intellectuel est incomparablement supérieur à lui-même dans l'état naturel. J'ai été témoin

d'un phénomène de cette nature, dans lequel j'ai recueilli des observations aussi multipliées que surprenantes, d'après lesquelles les facultés naturelles sembleraient s'adjoindre des facultés plus élevées, dont le concours nous prouve que le Créateur ne nous a placés qu'à un point bien au-dessous de celui auquel il pouvait nous porter. J'ai vu tous les sens et l'entendement s'exercer au creux de l'estomac et au bout des doigts, j'ai vu les attributions naturelles surpasser le degré auquel elles s'élèvent, à un tel point qu'il n'y avait plus de comparaison à faire, et je suis convaincu que cet état est si différent de celui qui nous est habituel, que l'on ne peut s'en faire une idée si on ne l'a vu, et qu'il est impossible de l'expliquer. Je pense même, d'après ce qui s'est passé sous mes yeux, que la vie est un problème sur lequel nous avons fort peu de connaissances, et qu'en sussions-nous beaucoup plus sur le mécanisme de nos mouvemens, ce qui se passe dans ces centralisations reste tout-à-fait hors du domaine de notre intelligence.

Ce sujet, qui souleva tant de passions, repose aujourd'hui sur assez de faits, et sur des témoignages assez authentiques, pour devoir attirer l'attention des esprits froids et éclairés, qui sont convaincus de la distance qu'il y a entre ce que nous expliquons et ce que peut là nature.

CHAPITRE IV.

DE L'INFLUENCE

RÉCIPROQUE DE L'ESPRIT ET DES ORGANES, DANS L'ÉTAT DE SANTÉ ET DANS L'ÉTAT DE MALADIE, SURTOUT A L'OCCASION DU CHOLERA-MORBUS.

La confiance et l'espoir font dans un sens, ce que la crainte, la peur et l'inquiétude font dans un autre : tout le monde le sait. Mais comment se passent ces différens phénomènes, c'est ce qu'il est bon de savoir. L'apprendre dans l'examen d'une seule de ces dispositions, ce serait restreindre ce sujet à quelques idées étroites, tandis que mon but, dans tout cet ouvrage, est de voir la nature de tous les côtés ; de la voir en philosophe, en physiologiste, en médecin, en homme studieux enfin, qui veut connaître tout le sujet qui l'occupe, qui sait que la nature est simple, grande, générale, qu'il est difficile de savoir comment elle agit là, ici, ailleurs, sans avoir appris comment elle procède et se comporte partout. C'est pourquoi, dans le désir de chercher à dire à mes lecteurs comment la crainte favorise le Cholera, je cherche à leur faire savoir comment l'âme se déploie avec nos organes, pour participer aux phénomènes de la vie ; pour se

trouver partie essentielle dans les passions, les espérances, la crainte, la santé et les maladies. Tout se lie, tout se confond; l'esprit et le corps ne font qu'un seul être, ils avancent et se retirent, s'élèvent et s'abaissent simultanément. Ces grandes parties d'un tout, qui ne sont indifférentes à aucun phénomène de la vie, qui sont de continuels provocateurs l'un de l'autre, des associés intimes, des collaborateurs constans, ne peuvent rien, en l'absence l'un de l'autre.

En quelle partie de notre corps, en effet, ne se déploie pas l'expansion sensitive, quand des conditions suffisantes existent pour éveiller quelque sensation? Le plaisir, il est vrai, a moins de pouvoir que la douleur, il ne se glisse pas dans l'os, dans l'ongle, dans la dent et le tendon; au lieu que la cruelle douleur ressort de tout côté, s'échappe de toute part pour agrandir l'être sensitif: et pourquoi cela? Est-ce donc une jouissance pour le Créateur, que de tourmenter la créature? et si le lot des souffrances devait être si étendu, la place n'était-elle pas assez grande pour laisser au plaisir le pouvoir d'en prendre la moitié? Plains-toi, faible mortel; ton souverain t'écoute, il t'entend; parle. Tout en rapprochant les confins de ton domaine, il l'agrandit cependant, jusque dans tes fibres les plus froides et les plus dures; car tu es partout, en toi, silen-

cieux ou expressif; et plus attentif que tu ne le penses, celui qui t'a fait créa la douleur, l'inquiétude et la crainte, le jour où il produisit l'espérance, le désir, le courage et le plaisir! De quoi te plains-tu? Il t'offre tout cela dans une corbeille où se trouvent la rose et le pavot. Sache te servir, choisis; et qui t'empêche de prendre l'espérance en laissant la crainte de côté? La douleur, diras-tu, te saisit sans te consulter! Elle te prend et t'accable partout; sur tous les points elle te surprend, te tourmente. Cela est vrai; mais est-ce une injustice, est-ce une dureté, un tourment inutile? Non; c'est un avis capable de te retenir, de t'arrêter, de te prémunir partout où ta vie est en danger! Est-ce donc par le plaisir que tu chercherais à arrêter la carie de l'os spongieux, de l'os dur, de la dent, dont la conservation t'intéresse tant? viendrais-tu à leur secours sans elle? Et le tendon, si nécessaire à tes mouvemens, si une vive douleur ne te portait à en éviter la déchirure, serais-tu assez sage pour te garantir d'un tel malheur?.... Sais-tu que la douleur est à peine connue de l'homme des champs, sais-tu que cette nature que tu accuses si fort, en abrége la durée pour celui qui marche à ses côtés? L'homme des bois t'a-t-il dit qu'il connaît mieux les narcotiques que le chimiste le plus habile? Crois-moi, cesse de te plaindre:

cesse surtout de te faire le mal dont tu accuses la nature. Elle savait bien ce qu'elle faisait, quand elle te donna la douleur en partage. Le Cholera est là, me diras-tu ; et cette maladie, qu'y fait-elle ? pourquoi est-elle si effroyable ? Comment ne pas s'en plaindre, puisqu'elle est si perfide, si homicide ? Oui, elle est là ! Mais, comment y est-elle venue ? elle ne s'y est pas formée ; et l'Indien, qui doit la redouter plus que toi, ne la craint pas autant. Et peut-être en souffrirait-il fort peu, si la partie de ton espèce qui trafique sur tout, qui veut de la domination pour tous les pays, n'eût été en aggraver les circonstances, si elle n'en favorisait le développement par l'asservissement qu'elle impose aux hommes ? Le Cholera ne serait pas là, si le despotisme ne l'y eût apporté avec les chaînes qu'il traîne, pour les imposer aux braves, aux hommes généreux qui se refusent de les porter. Tu crains le Cholera, qui te dégage de la misère ! Tes maîtres le craignent-ils pour toi et pour eux, puisque la misère le développe, pour le porter jusque dans les palais, comme une punition du ciel contre ceux qui l'imposent, avec la honte, la faiblesse et la servitude ; causes bien reconnues de ce terrible fléau.

Sache donc ne plus craindre, sache faire comme les tyrans, si tu veux contenir le Cholera, et leur imposition, qui est plus redoutable encore.

Amené par la peur, le Cholera vient venger le courage dans l'homme fort et vigoureux, qu'il abat sans pitié, quand il ménage la mère et l'enfant, comme si le ciel le dirigeait.

Mais, enfin, arrivons à la peur, pour savoir comment elle agit, comment elle favorise le vengeur de l'homme, qui n'est plus là où Dieu l'a placé, qui n'est plus celui qui, sortant de sa main, était digne de son auteur.

La colonne vertébrale paraît être la ligne que suit cette sensation. Tout porte à croire qu'elle se forme dans l'appareil ganglionaire, dans la poitrine et le ventre, d'où elle se porte sur la tête, et de là sur l'épigastre et les extrémités. C'est un mouvement excentrique qui répand le froid sur toutes les parties du corps, et l'irritation tout particulièrement sur le ventre. La peur sème l'irritation sur toutes les fibres musculaires; elle frappe la peau et les membranes muqueuses digestives simultanément: elle affaiblit la première, en irritant les autres. De là les exhalations passives de la surface du corps, et les émissions actives de la bile. Cette humeur coule en abondance pour irriter les intestins; aussi de fréquentes évacuations de cette matière en indiquent-elles l'abondance, en nous découvrant que la nature se propose d'affaiblir de plus en plus la peau par des irritations consécutives du ventre:

irritations qui appellent le sang des extrémités, dont la faiblesse et les tremblemens disent l'inertie, la stupeur, le défaut du pouvoir, qui attire et fait circuler cette humeur. La vie est tout entière frappée dans cette excitabilité. L'exhalation, la nutrition, la contractilité de toutes les fibres en sont bientôt altérées; tout souffre et languit. La maigreur, la décoloration de la peau, la diminution de sa chaleur sur les extrémités, l'affaiblissement du moral, le défaut de volonté et de courage, la chute de la tête sur les épaules ou le sternum : voilà les symptômes qui s'unissent pour prouver que la peur dissipe toutes les forces, excepté cependant dans les viscères abdominaux, où la vie prend un caractère d'irritation, qui va former ensuite les troubles subséquens, qui se manifestent par la sécheresse de la bouche, par son empâtement, son amertume, la soif et la suppression de la salive; phénomènes qui dépendent tous d'un accroissement de l'excitabilité des muqueuses en général, de celles du ventre, bien plus encore que de celles de la poitrine. Tout indique, alors, cette disposition de sur-excitation abdominale. La chaleur, le dévoiement ou la constipation, un état de souffrance accompagné de mouvemens spasmodiques de l'estomac et des intestins; voilà ce qui caractérise ce phénomène.

On s'est toujours mépris sur le caractère de tonicité de ces divers symptômes, parce qu'on ne s'est pas attaché à voir ce qui se passe dans les grands évènemens de la vie, sur chaque partie du corps. On a fait une masse commune des phénomènes, et on a conclu, d'après les dispositions qui ont frappé davantage, que tout était dans la prostration. On a voulu arriver à une situation commune; on l'a composée des signes de la faiblesse, parce que, méconnaissant l'équilibration de nos mouvemens, on n'a vu que des causes adynamiques, la faiblesse des extrémités; on n'a pas vu ce qui a lieu intérieurement.

C'est là le cas de *Bichat* pour les miasmes et celui des partisans de l'*asthénie,* c'est le vice enfin du public médical, de faire de la vie un phénomène uniforme par tout le corps, dans le sens de la force ou celui de la faiblesse: tandis que la vie, si elle est identique, c'est sous le rapport de la communauté des résultats et du principe sur lequel reposent ses mouvemens. L'illusion fut, elle est encore si grande, qu'on a appelé l'épilepsie, affection *adynamique*, et qu'on a trouvé le moyen de faire une fièvre *adynamique* aussi: comme si jamais l'accroissement de la force musculaire, de la concentricité et de l'excentricité pouvait supposer la faiblesse, la prostration des forces vitales, toniques ou contractiles.

Ce sont ces modes divers de centralisation qui ont entretenu cette grave erreur; ce sont les causes négatives du mouvement qui ont empêché de connaître le caractère véritable de ces divers états de crainte, de peur et d'effroi. On a vu la peau et les membres témoigner en faveur de ces causes, et l'on en a conclu que les pouvoirs généraux sur lesquels s'opère la centralisation partagent le trouble des extrémités dans le même sens, tandis que la prostration de ces régions éloignées est constamment le principe de la sur-excitation des organes profonds. Faute d'avoir jugé la centralisation, d'avoir distingué le balancier, d'avoir reconnu le balancement, on n'a dit, on n'a pu dire que des absurdités. L'erreur a pris la place de la vérité, et l'on s'en est tenu à elle; on l'a admise, parce que les phénomènes qui sont plus à notre portée l'ont insinuée, au premier âge de la Médecine où l'on n'avait pas ouvert assez de cadavres pour avoir reconnu la constance des inflammations dans le ventre, et par conséquent l'opposition des phénomènes. Mais pourquoi accuser cet âge, lorsque la loi de gravitation étant reconnue, lorsque, convenant en Physique que la nature se forme de causes négatives et de causes positives, on n'a pas cherché à reconnaître que la vie consiste dans de tels pouvoirs; lorsque la théorie du

philosophe américain ayant fait connaître que telle est la marche de la nature dans des phénomènes qui ont de grands rapports avec ceux de la vie, que le moins et le plus se combinent pour produire le mouvement?

La vie, soumise à l'équilibration, comme tous les autres mouvemens qui ont lieu dans la nature, une fois ébranlée, se divise, et prend deux aspects tout-à-fait opposés. Les extrémités et la surface sont frappées d'inertie, par la peur, lentement lorsque c'est la crainte, tout à coup dans les vives émotions. L'action vitale succombe au dehors; elle s'accroît au dedans, pour y prendre le caractère de l'irritation.

Cela est fort évident, fort simple; et comment ne l'a-t-on pas vu encore dans ce sens? pourquoi, lorsque tout dépose en faveur de cette simplicité, que j'ai indiquée au commencement de ce siècle, un homme qui a pu remuer le monde médical n'a-t-il pas professé la doctrine du mouvement, rendue aussi clairement alors qu'aujourd'hui? Toute émotion vive a le même résultat; la multiplication est toujours pour l'intérieur : c'est là que vont les gros poids.

Ainsi il faut, pour bien juger les effets de la peur, mettre d'un côté la peau et les membres, de l'autre les organes intérieurs, et surtout les vis-

cères muqueux. Au dehors tout s'affaiblit, tout devient irritation au dedans.

Nous revenons donc toujours à la même question et aux mêmes réponses. Cela est si manifeste, si général, que nous finissons par ne plus consulter que le bon sens, en revenant sans cesse à la concentricité et à l'excentricité, à la distinction du plus et du moins, de l'un comme moyen de remédier à l'autre.

Soit que la frayeur, la crainte, et tout ce qui tient à ce genre de sensations, viennent des sens ou du cerveau, toujours la centralisation se fait sur l'épigastre : et comme toute concentration augmente l'excitabilité de l'organe qui l'éprouve, la force épigastrique s'accroît dans ce phénomène, et tous les viscères abdominaux deviennent de plus en plus excitables. L'excentricité de l'épigastre sur les extrémités se fait bien aussitôt, mais c'est pour y répandre le froid et la stupeur.

Ce phénomène est bien différent de ce qui se passe dans la colère et la fureur. Dans ces derniers mouvemens, l'épigastre jette du feu sur les extrémités et sur la peau; aussi sont-ce deux phénomènes bien différens, quoiqu'ils consistent tous deux dans un mouvement excentrique général partant de l'épigastre. Tout indique que dans les accès violens, tels que la colère, le système biliaire prend la plus grande part à l'excentricité

du ventre sur les extrémités; mais qu'en pareil cas, le rôle que joue l'appareil biliaire sur ce phénomène lui donne un caractère tout différent de celui que signale la peur et ses suites. Les mouvemens sont bien les mêmes, ils se passent toujours des sens au cerveau, de cet organe au pouvoir central, de celui-ci aux extrémités; mais c'est le froid qui caractérise la peur, et c'est le chaud que répandent les passions vives et ardentes.

La frayeur affaiblit donc la peau, la colère l'échauffe et la ranime. La manière dont le principe vital est modifié dans chacun de ces phénomènes diffère considérablement : l'un de ces effets favorise le Cholera, pendant que l'autre le repousse. Ce qui se passe dans la colère et les mouvemens violens et passionnés se rapproche, sous quelques rapports, de ce qui a lieu dans l'espérance : le cerveau lance le mouvement sur l'épigastre, et cette région le répand sur la peau, après l'avoir exalté encore. C'est ce feu qui réveille, ranime et échauffe ces parties; et ce qui a lieu dans cette circonstance agit de manière à repousser, à combattre les causes du Cholera, parce que tout ce qui donne de la vie à la peau est contraire à cette maladie, sous un double rapport : comme cause répulsive du mal et comme moyen qui change le mode de réaction

du derme sur l'épigastre. Cette action est positive alors, et c'est parce qu'elle est négative dans le Cholera, que cette maladie s'insinue facilement dans la peau. Tenir la surface du corps dans cet état positif, voilà donc la manière de s'opposer à ce fléau ; et si la colère n'opérait sur le ventre une centralisation trop active, si le Cholera, une fois établi, ne consistait dans un phénomène de cette nature, la colère serait un moyen répulsif en pareil cas; elle produirait toujours cet effet : mais si elle ne parvient à contenir l'invasion, si elle ne suffit pas pour l'empêcher, elle secondera ensuite les phénomènes abdominaux, parce qu'elle est une cause de la sur-excitation des viscères de cette région, où se fixe le deuxième temps du Cholera.

Il arrive dans ce cas, ce qui a lieu quand, atteint d'une douleur de poitrine, après avoir eu chaud et froid, un homme boit du vin chaud, ou quelque autre excitant, pour provoquer la sueur : si la peau se prête à cette intention, la maladie s'arrête, parce qu'il se passe sur cette région un mouvement concentrique, qui la tient dans une équilibration convenable; tandis que, si ce résultat n'a pas lieu, les échauffans aggravent la maladie, en donnant plus d'ardeur au sang, et aux forces intérieures une multiplication de moyens inflammatoires, de moyens de concen-

tration sur les points excités, points qui sont alors la poitrine et le ventre; sur la première, comme centralisation accidentelle; sur le second, comme centre commun de toutes les excitations.

Ce qui se passe dans cette affection pectorale nous fait regretter que les observateurs ne se soient pas plus attachés à la description des phénomènes qui sont relatifs à la bouche et au ventre, lors de l'invasion du Cholera. Je suis persuadé qu'on reconnaîtrait alors dans ces symptômes l'accroissement progressif de la concentration sur les viscères de la digestion, comme on la reconnaît dans les phlegmasies de la poitrine et dans celles des autres parties du corps, si l'on examinait bien, parce que la nature, constante dans ses principes, ne s'en écarte jamais.

Cette marche est si soutenue dans les inflammations des extrémités, qu'il est impossible qu'elle n'ait pas lieu dans tous les temps; et quand je dis ce qui doit se passer à chaque époque du Cholera, quoique j'écrive loin de cette maladie, c'est que je suis certain de la constance de la nature, et que j'attends avec confiance que l'observation, tant qu'elle sera exacte, vienne confirmer mes prévisions. Beaucoup de gens regardent comme une témérité, qu'un homme qui n'est pas en face d'une maladie, en parle avec une assurance rare, qui cesseraient de penser

ainsi, s'ils savaient que je ressemble à l'astronome qui attend une éclipse, une comète, ne voyant ni l'une ni l'autre. J'ai bien pris la mesure des mouvemens de la nature, et, certain de sa constance, je dis ce qu'elle fait loin de moi, comme ce qui se passe sous mes yeux, parce que je ne peux pas douter de la constance avec laquelle cette nature agit, constance que je reconnais pour être sa marche, tout en admettant qu'il n'y a pas, dans le monde, deux choses absolument semblables, surtout dans celles qui sont en mouvement, et qui sont soumises à des mouvemens intrinsèques, comme ceux de la vie.

Le plaisir rehausse la vie, la peine l'abaisse; les passions sérieuses lui donnent de l'aridité; elles la brûlent, en l'usant rapidement. C'est un terme donné, qui est parcouru de tant de manières, qui repose sur des moyens si différens, sur des circonstances si changeantes, si multipliées, que tout est variation dans le monde, où tout ce qui est *nature* est si bien réglé par la loi universelle. Toute passion sérieuse et triste s'attache à l'organe d'où provient la bile; et comme les fonctions de cet organe ont sur le moral un pouvoir considérable, comme ce pouvoir est une sorte d'affinité qui établit des rapports et qui dispose des mouvemens, suivant la loi de l'excitation, il y a entre les opérations de

l'entendement une telle connexion, que les organes qui concourent à l'une ou à plusieurs d'elles, se trouvent sous leur influence. Ainsi la bile, qui abonde sous le pouvoir de la colère, dispose à la fureur. Mais cette humeur, susceptible comme toute autre, de changemens infinis, a sans doute un caractère qui coïncide avec cette passion, comme elle en a un qui se conforme à la frayeur. C'est ainsi que la salive excite l'appétit à l'aspect d'un mets qu'on aime, et produit un effet contraire en présence d'une chose qui dégoûte. Le lait que fait couler la douleur, chez la nourrice, n'est pas celui du plaisir. La bile qui rend furieux dans l'indignation n'est pas celle qui coule à l'approche de la mort, qu'il faut subir. Et comme la bile confond son influence avec celle du foie, ce viscère avec celle de tout le système abdominal, du cerveau, des nerfs, de tout le corps; enfin, ce que fait cette humeur, devient général. Tout se lie : la faiblesse favorise la faiblesse. Le premier pas règle les autres, tout s'identifie dans la vie. Le plaisir lui-même, qui exerce peu d'influence sur le foie, en a une toujours qui est négative à son égard; il ne répand rien d'irritant, et c'est beaucoup. C'est l'essentiel sous le rapport des passions. Rien, c'est quelque chose, puisque c'est la condition où le mal n'a pas de motifs.

La bile étant passive, autant que peut l'être une humeur douée de la vie, laisse au sang la liberté de contracter des qualités qu'elle l'empêcherait de prendre, si elle avait un autre caractère; et ce fluide, dégagé des influences défavorables de cette première sécrétion, favorise la nutrition, et jette sur tout le corps la condition de la gaîté. De là cette empreinte pour le tempérament, quand le système biliaire n'exerce pas un grand pouvoir sur tout le mécanisme de la vie. Aussi, l'on peut définir le tempérament sanguin, celui où le système biliaire laisse à la poitrine et à tout le corps la faculté de pourvoir le sang d'albumine, de fibrine et de tout ce qui lui donne des qualités nutritives et fort peu excitantes. De même aussi le tempérament lymphatique est doublement négatif, c'est-à-dire qu'il consiste dans le peu d'activité de l'appareil biliaire, de celui de la digestion, de la poitrine et de tout le corps. Tout est pauvre dans le sang, et tout languit dans la vie; cependant comme la force concentrique commune ne perd jamais son droit de supériorité, soit dans la santé, soit dans les maladies, les phénomènes concentriques et excentriques sont toujours les plus importans; toujours le foie est prêt à se saisir de ses droits, et la bile reste assez excitante pour se faire sentir sur les moindres dés-

ordres du mouvement. Tout le système abdominal conserve la même disposition. Qu'il s'agisse d'une maladie ou d'une autre, d'une nouvelle et inconnue, ou d'une ancienne, toujours on la verra parcourir les mêmes trajets : elle sera d'abord partielle et bientôt générale. Le cœur, le cerveau, le foie seront promptement de la partie, et chaque appareil organique prendra aux symptômes une part égale aux excitations qu'il aura reçues ; il s'exprimera avec force, ou avec faiblesse, suivant qu'il sera plus fort, doué d'une vie plus solide, et d'une excitabilité plus ou moins forte ; car un organe peut être moins excitable quoique plus fort, plus excitable, quoique plus faible, l'excitabilité se partageant entre deux types essentiels, l'un qui coïncide avec la force nutritive, l'autre avec la force sensitive ; deux caractères qui se confondent dans des variations infinies pour donner aux maladies des formes si variées, qu'il n'y a peut-être pas de phénomènes dans la nature qui présentent plus de mobilité, plus de nuances.

Ce que font la tristesse, la douleur, le chagrin, le malheur et les peines de l'esprit, quelle qu'en soit la nature, sur la bile et le ventre, le plaisir le fait sur les poumons, sur la poitrine, le sang, la circulation et l'exhalation. Une chaleur douce, des mouvemens modérés, une grande li-

berté de la respiration, une nutrition aisée, le calme dans le sommeil, rien d'orageux dans les sensations profondes; tels sont les effets des passions légères, des sensations extérieures, et des excitations modérées, dans tous les sens. Toujours subordonnés à tout ce qui agit sur nous, nous sommes susceptibles de tant d'états différens, que nous ne pouvons dire ce que nous deviendrons. Cependant, doués du tempérament sanguin, vivant loin des inquiétudes, des peines de l'esprit, des violences qu'imposent les passions, le tempérament bilieux n'exerçant pas sur nous son influence, nous sommes bien moins sujets aux maladies et moins dans le cas de les contracter aisément. Cela paraît fort clair à celui qui connaît la nature, et qui sait que la centralisation est son besoin continuel, son but infini. Tout se dirige sur le ventre, et cette région étant le foyer de la vie et celui de tous nos mouvemens, tout va là, excepté le plaisir, qui gagne le cœur. Mais comme la région précordiale n'est pas organisée pour reproduire ce qu'elle éprouve, le plaisir s'arrête et finit là. Au contraire, la douleur trouve dans le ventre des reproducteurs à l'infini; et ceux-ci la multiplient sous toutes les formes possibles, pour la jeter jusque dans les plus petites fibres, avec les moyens de la nutrition créés par la digestion.

Faut-il donc s'étonner si le tempérament bilieux, si les maladies bilieuses, si la sur-excitation du ventre, enfin, produisent tant, et de si grands mouvemens; cette région étant le foyer de tout ce que produit la vie.

Plus on étudie la nature dans l'universalité des phénomènes, dans tout ce qui constitue la vie, dans les influences sous lesquelles elle est placée, dans les causes des maladies, dans les rapports de nos organes entre eux, et plus on semble découvrir que ce vaste ensemble est un composé de causes réciproques, qui restent sans effets, tant que les unes ne rencontrent pas les autres, tant que celles qui prédisposent ne se trouvent pas en rapport avec celles qui donnent lieu à l'exécution. Cet ordre de choses est ce que quelques personnes nomment prédestinée, ce que le grand nombre appelle circonstances, ce qu'on peut dire influences réciproques, causes prédisposantes, causes efficientes, causes éloignées, causes rapprochées. Ces causes diverses se combinent de telle manière qu'elles identifient tous les êtres, que le plus petit est subordonné au plus gros, et le plus fort au plus faible. On donne le nom de *magnétique* à un grand nombre de ces causes, et ce qu'on peut entendre par ce mot est si considérable, si singulier, que plus nous nous instruisons sur les phénomènes de ce genre,

et plus notre étonnement augmente de voir le nombre de ceux qui se rapportent à ce genre de moyens. Certains animaux, certains corps d'un autre genre, certaines circonstances, certains procédés, donnent lieu, sous ce rapport, à des résultats si étonnans et si nombreux, que notre entendement s'y perd, et que faute de concevoir, on dit *ce n'est pas,* quand on n'a pas vu : et quand on a vu, on ne sait que dire, tant on est étonné de ce que sont ces phénomènes. S'agit-il de l'homme passant sous une influence magnétique imposée par un état de maladie, ou provenant de procédés extrêmement simples, on voit alors une sorte d'engourdissement s'emparer de toutes les facultés de l'individu qui subit cette influence, un sommeil apparent semble anéantir ses sens au point que j'ai pincé, piqué, brûlé, incisé, en pareil cas, des malades qui ne sentaient pas ces lésions faites sur les diverses parties de leur corps; mes doigts se promenaient sur leurs yeux sans les porter à se mouvoir, l'iris même restait immobile, le pouls, la respiration, étaient presque nuls; c'était tout l'aspect de la mort, et mille fois au moins j'ai été à portée d'observer cet état sur une même malade, quelquefois sur d'autres, mais dans des situations différentes. J'ai interrogé ces malades, cette première surtout; j'ai étudié avec une grande attention tout ce qu'un

pareil état offre de curieux, d'intéressant et d'instructif, et d'après la foule de choses que j'ai vues, des questions que j'ai faites, des réponses que j'ai reçues, il paraîtrait que le principe de la vie est en rapport, par sa nature et par son contact, avec des agens qui sont autant de formes d'un être infiniment étendu; que ceux-ci seraient pour l'air et pour tous les corps, ce qui les anime, les fait mouvoir, les identifie, en eux-mêmes et entre eux; que ces agens seraient chargés des rapports les plus intimes entre l'âme et le corps, entre les êtres en général dont ils seraient les moteurs, et en qui ils rempliraient les rôles les plus élevés, comme l'âme le fait en nous.

Ces puissans agens, effets eux-mêmes de l'action réciproque des corps, auraient cela de commun avec le principe de la vie, qu'ils proviendraient aussi du concours des corps, comme cela a lieu pour ce principe, qui n'est réellement que le résultat des rapports qui existent entre les agens qui nous environnent et nos organes, entre ceux-ci réciproquement et entre les parties fluides et solides de notre être, et de tout ce qui nous frappe. Ces modifications diverses seraient, pour l'air, le principe de ses mouvemens, les moyens essentiels de ses révolutions, soit sous la forme qu'on nomme magnétique, soit sous celle qu'on appelle électrique; ce serait en eux que

résideraient les dépravations dont provient le grand nombre de nos maladies, et par eux que seraient causés les phénomènes les plus étendus dont elles sont susceptibles; ce serait par eux, aussi, que se font nos relations plus ou moins éloignées, lesquelles sont toujours relatives à l'excitabilité organique. D'après cela, nos mouvemens, nos rapports avec toute la nature, se proportionneraient avec la force commune de la vie, qui est partout en nous, quoique son centre d'action se trouve au centre du corps, comme cela a lieu pour tous les corps vivans et pour ceux qui ne sont pas doués de la vie. L'âme, par conséquent, serait pour ces agens ce qu'ils sont eux-mêmes pour tous les êtres, le premier et le dernier pouvoir du mécanisme sur lequel elle règne, le pouvoir commun, le centre indéfini.

Cet ordre de choses, sur lequel j'ai eu de longs entretiens avec la malade dont j'ai étudié attentivement la situation nerveuse, se trouve tellement d'accord avec l'état actuel de nos connaissances sur la nature, qu'il m'a aidé à interroger les faits et à les apprécier, qu'il a même une grande part à la doctrine que je professe. C'est d'après ces recherches, mes observations et mes études continuelles sur la vie, que je regarde le principe vital comme étant l'égal des agens généraux dont je viens de parler, et je pense qu'il

se confond avec eux pour produire simultanément tout ce qui se passe en nous. C'est d'après un tel ordre de choses qu'on explique comment nous nous trouvons sous des influences si multipliées et si variables; et pourquoi chaque degré d'excitabilité organique donne une manière d'être particulière à nos mouvemens; pourquoi dans les maladies nerveuses, nos organes sont susceptibles de tant de variations, et pourquoi enfin la concentration des sens donne au pouvoir de la vie une manière d'être si différente, et comment ses relations au dehors de nous sont et peuvent être si étendues, si grandes, tant au-dessus de l'état naturel, qu'on a peine à s'en faire une idée. Mais tout cela tient à la législation de la nature; c'est un principe qui, moins resserré, a moins de pouvoir, et qui, fort concentré, en acquiert un immense : c'est un être intellectuel qui rassemble ses moyens pour les rendre plus forts; c'est un pouvoir qui s'associe à celui qui règne sur tout le globe, pour s'agrandir par son moyen, et avec lui, et par lui, aller au-delà de sa sphère naturelle, dans la sphère de ce grand agent, pour partager avec lui une puissance qui va toujours en croissant du côté de celle du souverain pouvoir, où notre entendement l'abandonne. Voilà enfin ce que tant de faits attestent et ce dont je me suis bien convaincu par mes sens.

L'âme d'abord, l'esprit vital ou le principe de la vie ensuite, le sang et toutes les parties fluides ou fixes du corps; c'est bien là l'homme: et, à part la nature de l'âme, c'est là encore celle de l'animal dans une situation commune. Vient la plante ensuite, puis tous les anneaux dont se forme la grande chaîne, et, au-dessus de tout cela, c'est cet état fort différent de tout cela encore!... J'interrogeai souvent la malade dont je viens de parler, lorsqu'elle se trouvait dans ses crises, sur les rapports de l'imagination, des sens, des sensations, de l'entendement et des passions avec les organes, et sur la manière dont ces phénomènes s'exécutent. Voici le résultat des explications que j'ai obtenues. Tout est feu dans le monde, parce qu'il n'y a rien qui ne consiste dans une flamme; l'imagination, les sensations, les mouvemens intérieurs du cerveau, sont autant de *flammes* qui se confondent dans une flamme commune, qui est la vie. Ces flammes, me disait-elle, me sont sensibles; je les distingue; elles sont vives quand elles sont dans le sens de l'esprit, dans celui d'un entendement élevé; elles sont pures quand elles se rapprochent de la nature du pouvoir qui domine tous les autres, et alors je leur trouve le caractère sous lequel je découvre un feu *dans lequel* se perdent toutes les flammes partielles.

J'étais ordinairement assisté de plusieurs personnes, de plusieurs médecins, dans ces interrogatoires, et nous avons fait des recherches sur des animaux, qui nous ont conduits à des données fort intéressantes. J'en communiquai quelques-unes aux professeurs Cuvier, de Jussieu et Deleuze, il y a quinze ans au moins; et comme elles avaient toutes rapport à la Physique, à la Physiologie et à la Médecine, ces messieurs ont fait de vives instances pour que je les publiasse, et si je ne l'ai fait, c'est que je ne crois pas que la masse des humains soit *mûre* pour les connaissances élevées. J'ai tant à me plaindre des hommes, que j'ai manqué souvent de courage quand j'ai pu m'occuper de leurs intérêts.

Qu'a-t-on fait de mes écrits? Ne sont-ils pas déjà trop au-dessus du temps! Qu'on les lise, et qu'on réponde; j'offre de répliquer à tout ce qu'on me dira. Mais le silence que le public médical, à qui ces écrits doivent être connus, a gardé, m'ayant persuadé que c'était aller trop loin pour lui, je me suis arrêté!....

L'entendement est le dernier degré de la vie; mais jusque là tout est *échelon*, et ces échelons se touchent. On monte lentement, même pour arriver aux états de l'esprit les plus élevés; cependant on y parvient en suivant la chaîne qu'a formée la nature. Le point de départ est celui

par où l'on termine le trajet qu'il nous est permis de suivre. L'*excitation*, cette condition essentielle de la vie, ressort de l'excitabilité, dans laquelle réside son pouvoir; celle-ci est la condition première, et l'excitation la condition seconde, pour l'ordre suivant lequel les phénomènes se succèdent, en partant du point où les germes entrent dans cette carrière, à laquelle ils sont destinés. C'est là que commence la vie, là où le produit reproduit son producteur, et reproduit la production, époque où le présent hérite du passé, où le moment livre au temps prochain ce que celui-ci livrera aux temps éloignés.

Ainsi le pouvoir s'acquiert, se transmet; et le sentiment, l'intelligence, s'éveillent à mesure que les organes se forment. Procréateurs mutuels, ces êtres, si différens en apparence, sont cependant une seule et même chose; c'est le Créateur perpétuant la création, donnant aujourd'hui ce qu'il donnait hier, ce qu'il donna au premier des momens, ce qu'il a continué de donner dans tous les temps qui se sont succédé, qui se succèdent et se succéderont, pour ne former du monde et de la vie qu'un seul moment, moment toujours varié, toujours semblable. Le producteur, la production et les produits, voilà les temps passés, présens et futurs; voilà le point où il faut étudier la vie, car elle est

là, toute là; elle n'est que là. Allez ailleurs chercher le mensonge; ici est la vérité, toute la vérité, rien que la vérité.

L'esprit se développe avec le corps, avec les ressorts qui lient les organes, et dont chacun se sert pour mettre l'autre en mouvement. Ces ressorts sont des productions qui se combinent dans une réciprocité soutenue, dans une intention qui est toujours la même, c'est de confondre ce qui se passe avec ce qui s'est passé, et avec ce qui se passera. Les sens agissent sur le cerveau, et cet organe sur toute la vie. La vie agit sur l'atmosphère dans laquelle elle est plongée, et dont elle fait partie, en éprouvant l'influence de cette atmosphère, comme chacun de nos organes ressent celle qui constitue toute la vie, comme chaque fibre d'un organe éprouve le pouvoir de cet être, qui est pour lui ce qu'est tout un individu pour un organe, ce qu'est le monde pour chaque corps.

C'est dans cet ordre de choses que se trouve l'explication du pouvoir qu'exerce l'imagination, je ne dis pas seulement pour favoriser une maladie du genre du Cholera, mais pour la produire. Le principe de ces maladies serait donc dans l'air, dans le pouvoir qui anime l'air, et que forment les êtres plus élevés encore que celui-ci, qu'on nomme *électricité* et *magnétisme;* il sera dans les gaz ou les corps de cette nature que contient l'at-

mosphère. Nos sens n'allant pas jusque là, nous ne pouvons pas préciser; mais en suivant la marche que suit la nature, nous pouvons penser et dire que c'est à ce degré de la production générale qu'existent les causes de ces maladies.

Ces causes montent dans la chaîne des produits jusqu'au principe de nos mouvemens, jusqu'au principe de ceux de la nature, et d'après le pouvoir qu'exerce l'imagination sur ce premier, d'après l'affinité de ce dernier avec l'agent qui anime l'atmosphère, nos sensations, nos excitations, s'uniraient à ces agens élevés, pour leur imprimer telle forme ou telle autre, suivant le degré et la nature de la vie dans le corps qui en jouit. C'est ainsi que les passions disposent des moyens qui sortent de nos humeurs pour entrer dans le principe vital comme partie intégrante. C'est de la même manière que ces agens, sortis du sang, sortis de toutes les parties vivantes auxquelles ils s'étaient communiqués, deviennent, pour le cerveau, pour les ganglions et l'appareil nerveux, la couleur qui caractérise l'homme moral. Nous sommes intelligens ou sots, doués d'une qualité ou d'une autre; nos passions ont une forme ou une autre forme, sont fortes ou faibles, suivant que nos organes sécréteurs ont répandu des sécrétions, qui ont elles-mêmes produit des moyens plus propres ou moins favorables à ces mouvemens élevés dans lesquels consiste

l'être moral, mouvemens dont chacun s'exécute dans l'organe où il doit avoir lieu, de telle manière que tout monte, tout descend dans cette grande chaîne, toujours disposée en cercle, et dont tous les points se touchent.

Centre commun de ce cercle, l'excitabilité est relative à chacun de ces points, tandis que chacun de ceux-ci est relatif à l'excitation. Ainsi qu'un filet qui enveloppe un corps, l'excitabilité est l'être absolu dans lequel tout cet ensemble s'identifie; on ne peut rien obtenir qui ne l'ait traversée, qui ne soit donné par elle. Cet appareil, qui est la vie, qui est elle, bien elle, en nous, ainsi que tout autre appareil organique, flotte dans un vaste océan. C'est un système complet, qui se conforme à celui de l'univers lui-même. Chaque corps est fait sur le même modèle, et devient l'égal, plus simple ou plus composé, du système commun. C'est un point d'un grand mouvement, un abrégé du grandissime tableau!... Otez ce point à cette copie; arrangez-la selon vos goûts; laissez à la pauvreté de votre entendement de lui donner l'attitude qu'une crainte mal entendue ou qu'une vaine espérance vous portent à lui donner, et vous n'avez plus de l'œuvre sublime, et de son Créateur bien plus sublime encore, que de pitoyables idées. Au lieu de rester à ce point élevé où Dieu plaça l'homme dans la chaîne des êtres, l'homme, par sa

faiblesse, redescendrait-il au-dessous du plus simple des anneaux, tandis qu'il est le plus sublime des êtres dont cette grande chaîne est composée?

Oui, mortels! telle est votre faiblesse, tels sont vos passions, vos chimériques besoins; tel est votre orgueil, que chaque jour vous vous traînez dans la fange que la nature vous a destinés à produire, au lieu de vous élever religieusement vers le sublime producteur qui ne cesse de parler à votre cœur, pour le faire jouir du bien que vous dédaignez, en vous rendant malheureux par votre propre faute. Restez, restez ce que la nature vous a faits; vous ne pouvez rien être mieux que l'homme, *qui est bien lui-même*.

Porté sur les ailes de la crainte, le Cholera court le monde, trouvant dans la frayeur ce que l'œuf reçoit de l'incubation; l'imagination est sa nourrice: elle le rend vigoureux, pour tourmenter le genre humain, tandis que le seul bon sens, la connaissance exacte de cette maladie, nous assure qu'elle ne pourrait pas se perpétuer long-temps, si nous le voulions; car tenir la peau bien pourvue de vie, abritée des causes de cette maladie, capable de les repousser, voilà le grand secret pour en rendre les moyens impuissans, pour en éteindre les germes essentiels.

Combattu sur la peau et dans les poumons, il ne faut pas lui ouvrir des portes intérieures, par

de trop fortes excitations sur les organes profonds, et surtout par l'abus des alimens excitans, puisque tout désordre de l'équilibration tend en même temps à affaiblir la peau et à sur-exciter les viscères. N'importe par où entre le mal s'il trouve le moyen de s'établir, et tout ce qui augmente les forces centrales au-delà de la mesure qui convient à l'équilibration régulière, tend à donner cette maladie. Qu'elle commence par la sur-excitation du cerveau ou par celle des organes de la digestion, les conséquences sont les mêmes. C'est toujours une sur-excitation profonde, et comme cette sur-excitation est bientôt commune à toute cette région, qu'elle commence par ici ou par là, l'incendie sera bientôt général pour toutes les parties du corps. Cet incendie sera plus prompt et plus vif, s'il trouve des moyens qui le favorisent; plus lent et plus faible, si ces moyens ne le secondent pas, si la température du ventre se trouve peu au-dessus de celle de la peau, si les pieds et les mains surtout restent chauds et éprouvent une sueur qui a le même caractère; alors, les causes de la maladie resteront impuissantes.

C'est ainsi que tout se passe autour de nous. C'est la double condition qui fait la chose. Qu'une cause soit seule, elle est comme si elle n'existait pas; c'est quand elle se met en rapport avec celle

qui peut donner le résultat, que celui-ci a lieu. Cette théorie est celle de tous les phénomènes; c'est celle de la production. Tous les êtres possibles lui doivent leur existence. C'est dans cette condition que le philosophe cherche la destinée, la marche de la nature, la bizarrerie, la multitude et la variété des productions. C'est en elle que le chimiste trouve toute sa science; mais pourquoi la Médecine ne lui demande-t-elle rien, elle qui a tant besoin d'apprendre? Ce qu'est le monde, se reproduit dans nos organes. Ce sont des excitateurs réciproques, qui se lient de manière que la même fonction est constamment confiée à plusieurs d'entre eux. Le cerveau, par exemple, qui jouit d'un si grand pouvoir, et auquel le préjugé en donne bien plus encore, serait sans action s'il n'était provoqué. Mais le public ne voit de ces provocations que la plus faible partie, parce que le public qui s'occupe du cerveau, est fort stationnaire, et veut rester là.

Le cerveau est mis sur un ton quelconque par les organes abdominaux, et les sens le prennent sur ce ton, quand ils agissent sur lui, pour le faire agir.

Cause de l'ordre et du désordre, du bien et du mal, cette régulation se trouve si éloignée des sensations, qu'on ne se rend aucun compte des

variations qui en proviennent dans la même faculté, tant ces moyens intérieurs se passent dans une sorte de silence.

Telle est la cause d'une partie des affections nerveuses et mentales, qu'on rapporte toujours à la tête et au cerveau tout ce que fait cet organe; c'est parce que ses organes régulateurs le lui font faire, en le portant à des degrés d'excitabilité qui décident de l'ordre ou du désordre de ses propres mouvemens.

C'est ainsi que l'occiput correspond avec les organes génitaux, pour former une correspondance sympathique, dans laquelle ces organes divers se provoquent, en disposant les uns des autres. Qu'on touche une partie enflammée, et le cerveau perçoit la sensation, comme s'il était lui-même malade; agissez sur cet organe dans l'hystérie, où cependant cette affection a son siége dans l'utérus, et le cerveau perçoit l'excitation, comme si ce dernier organe était dans le crâne, parce qu'il s'est mis à l'unisson avec lui et d'après lui.

Que d'erreurs ne commet-on pas en Médecine, faute d'apprécier ces correspondances entre les organes! correspondances qui se passent de plusieurs manières, et qui décident essentiellement des rapports de l'entendement avec les diverses parties du corps, de la situation de chaque

organe envers tous les autres, et particulièrement envers ceux de l'entendement.

Telles sont les causes prédisposantes et efficientes, que leur connaissance, bien exposée, peindrait la nature dans les rapports des corps, de manière à en découvrir toute la philosophie, et à nous découvrir sur les sympathies des organes, et sur celles des individus entre eux, des choses d'un grand intérêt. Mais devant me borner ici aux principales liaisons du cerveau et des sens, avec les autres parties de l'individu, aux rapports réciproques de l'entendement et des organes, je me renfermerai dans ces limites, voulant démontrer que le Cholera est tellement sous de doubles influences, que la peau, le cerveau, les viscères pectoraux, et particulièrement ceux du ventre, peuvent introduire cette maladie, chacun suivant la nature de ses fonctions, et après l'avoir introduite, la favoriser. Si c'est la crainte qui affecte le cerveau, ce sera cet organe qui deviendra le producteur du Cholera, car il se développera par son moyen.

Mais ce viscère tourmenté, ou bien soutenu par quelque autre organe, est-il donc seul dans cette opération? Qu'un ver, qui irrite les intestins, qu'un corps, qui trouble l'estomac, que par le fait du tempérament, et de maintes autres causes, la tête soit fatiguée ou affaiblie, est-ce à elle

qu'il faut demander pourquoi elle a fait, ou n'a pas fait? Il est donc évident qu'il faut tout voir dans la recherche des causes de nos mouvemens, en santé, et bien plus encore dans les maladies, car c'est aux causes premières qu'on doit s'adresser; c'est d'elles qu'il faut s'occuper, si l'on veut arrêter le mal. Or, d'après l'enchaînement de nos mouvemens, la peau et les organes de la digestion doivent devenir les objets essentiels de tous nos regards et de toutes nos recherches. Il y a peu de maladies qui ne consistent essentiellement dans ces appareils; aucune sur laquelle ils n'agissent, soit sympathiquement, soit par leur concours. Aussi est-ce quand on aura étudié les désordres de l'entendement dans ceux de la peau, des membranes digestives et dans ceux de l'utérus, qu'on sera bien près d'en savoir beaucoup sur ces désordres. Alors on aura appris beaucoup de choses sur les sympathies en général : ce qui règlera la Physiologie et la Médecine, dans leurs définitions et leurs théories.

Mais cette étude, il faut la faire sur place, dans la nature, dans les appareils qu'on veut connaître. A eux seuls il appartient de dire ce qu'ils font, ce qu'ils peuvent faire, en indiquant les causes auxquelles ils doivent tant de variations.

CHAPITRE V.

DU CHOLERA

EXAMINÉ DANS LES OUVRAGES ANCIENS.

Avant d'étudier cette maladie dans son existence moderne, dans certains caractères sous lesquels elles se présente, depuis le milieu du siècle dernier, où elle a commencé à frapper l'attention par des résultats qui ont paru graves, nouveaux même; nous allons jeter un coup d'œil sur cette affection, observée d'après Hippocrate, avec un intérêt assez remarquable, pour la reprendre ensuite dans une intensité nouvelle, à une époque où elle semblait naître. Le nom donné à cette maladie indique son origine, puisqu'il dérive des mots grecs χολὴ-ῥέω, *bile-flux,* et de χολὰς-ῥέω, *intestin-flux.*

Paul Eginette, lib. III, cap. 39, définit cette maladie, une *agitation excessive du ventre,* accompagnée d'une évacuation de bile par haut et par bas, et qui a pour cause une *indigestion d'alimens* continuée pendant un temps considérable.

Hippocrate distingue deux espèces de Cholera, le sec et l'humide. Galien l'attribue à la chair de bouc et de cochon, qui donne lieu à des selles

et des vomissemens acrimonieux et bilieux, ce qui produit des picotemens des orifices de l'estomac, des humeurs acrimonieuses et flatulentes qui viennent de toutes les parties du corps. Le Cholera *sec*, d'après Hippocrate, cause le bruit du corps : c'est le mouvement des gaz, dans le ventre, accompagné de constipation et de *sonoréité*, les parties nerveuses adjacentes étant irritées et le ventre distendu. *Celse* définit cette maladie comme *Hippocrate*, il lui donne les mêmes caractères, le même siége; la fièvre que cet auteur nomme *lipynie* se termine, dit-il, par un Cholera. Les femmes qui éprouvent cette maladie à la fin de leur grossesse ont un accouchement heureux et facile; aussi place-t-il le Cholera au nombre des maladies *critiques*.

Thomas Bartholin, cent. II, histoire 81, dit qu'une fille de 20 ans étant morte dans un Cholera, son corps fut ouvert, et qu'à la dissection qu'on en fit, on ne trouva point de vaisseaux mammaires, quel que fût le soin qu'on mît à les *rechercher*, ce qu'il faut entendre dans le sens que le sang était devenu si rare à la surface du corps, qu'on n'y apercevait plus ces vaisseaux; les parties contenues dans *son abdomen étaient altérées*, le fond de l'estomac était descendu quatre doigts plus bas que les fausses côtes, et entièrement privé des avantages que procure

l'épiploon. Les vomissemens avaient été si violens, qu'il s'était fait un transport habituel de sang vers la tête, et que les *ligamens* de l'estomac en étaient rompus, que ces viscères ainsi que l'épiploon étaient tombés jusque sur l'*os ischion.* Le colon était placé beaucoup plus bas que dans l'état naturel, et il formait de *petites inflexions* disposées alternativement comme les dents d'*une scie.* On trouva dans les intestins un ver *rougeâtre, dont la présence dénotait suffisamment une habitude cacochymique;* la rate occupait un volume double de celui qu'elle a dans l'état naturel, elle avait pris la forme d'un *sphéroïde allongé;* le canal cholédoque était divisé en plusieurs *petites ramifications* dont les diamètres se trouvaient si étroits, que la bile était contrainte de *regorger* en grande quantité, ce qui donnait lieu à ce vomissement funeste.

Cette observation, écrite à une époque où l'on ne se piquait pas d'autant de savoir en Anatomie pathologique qu'on le fait aujourd'hui, est plus instructive que beaucoup de celles qu'on fait maintenant : d'une part, elle indique des efforts si violens, que l'estomac, l'épiploon et le mésentère, étaient tombés sur le pubis, et d'autre part, que le conduit cholédoque étant resserré, découpé même, par des intersections, il y avait eu des sur-excitations phlogistiques dans les conduits

biliaires, auxquelles excitations il convient de rapporter ces adhérences qu'on peut comparer à celles que contractent avec elles-mêmes les séreuses pectorale et abdominale. Or, comme nous sommes conduits par la généralité des faits à trouver le Cholera, en partie dans la sur-excitation spasmodique et même inflammatoire de l'appareil biliaire, nous voyons dans les observations du premier âge une philosophie dont l'époque présente est loin de faire preuve, car l'Anatomie pathologique est pour nous une sorte de luxe sans but, sans importance, sans utilité, par la manière légère d'observer.

Riolan, Anthropographia, lib. II, cap. 10, a remarqué que dans les personnes qui sont mortes du Cholera dans les quatre premiers jours, toute la bile était évacuée, le foie *sec* et *brûlé*, la vésicule du fiel excessivement *gonflée;* que cependant si on la comprimait, il n'en sortait pas une goutte de bile. Mais, ajoute cet auteur, ce conduit, qui va droit du foie aux intestins, avait *presque la grosseur du petit doigt;* d'où il conclut que la bile allait immédiatement du foie dans les intestins.

Cette observation se réunit à la précédente pour indiquer une participation frappante des conduits biliaires au Cholera, circonstance que les faits subséquens démontreront bien mieux encore.

Diemerbroal, anat., lib. 1, cap. 5, prétend que la bile rendue en grande quantité dans le Cholera est *âcre*, *érugineuse*, ou verte; qu'elle abonde beaucoup dans la vésicule; que jamais cependant, il n'en a trouvé dans l'estomac pendant le Cholera, mais que cette poche est ordinairement épaissie et volumineuse.

Bartholomæus, *Cabrollius*, *Cœlius Aurelianus*, nomment *fellistua passia*, *dyssenteria incruenta*, ou dyssenterie non-sanglante, certains mouvemens péristaltiques des intestins et de l'estomac en convulsion accompagnés d'évacuations excessives d'excrémens, bilieux d'abord, tant par la bouche que par l'anus : dans ce cas, l'estomac était enflammé, les évacuations se prolongeaient quelques jours; si elles persévéraient, si elles étaient mêlées de sang, cela était nommé *dyssenterie*, et la maladie était contagieuse, suivant ces auteurs qui parlent du *causus*, genre de fièvre intermittente qui complique le Cholera, et des symptômes *errotiques* qui en sont des variations. *Sydenham* et *Rivière* font mention d'un Cholera qui tient à la dentition chez les enfans, et qui ne paraît être qu'une fièvre bilieuse compliquée de symptômes nerveux.

Butius, liv. IV, chap. 6, *Thevenot*, part. II, cap. 20, rapportent les symptômes et la marche d'un Cholera qui affectait les populations in-

diennes, et par lequel on arrive au Cholera indien.

Cette dernière variation se distingue par des phénomènes essentiels, puisque tout ce que nous venons de voir se compose de phénomènes auxquels la bile prend part, tandis que dans cette dernière espèce, le système bilieux serait généralement frappé d'une constriction spasmodique, d'une phlogose ayant un caractère nerveux, dans laquelle la sécrétion de la bile et celle de l'urine seraient suspendues et remplacées par une autre sécrétion, qui aurait lieu dans la muqueuse digestive, et qui comprendrait un fluide blanc, limpide, trouble, une humeur enfin qui se confondrait avec la lymphe, la sérosité, l'urine et tous les fluides *chyliformes*, matières diverses qui sont rendues, dès que celles qui proviennent de la digestion auraient été rejetées.

Cœlius Aurelianus et *Arêtée* auraient vu peu de maladies de ce genre, où les déjections n'auraient pas eu le caractère de la bile, ou quelques dispositions qui se rattachaient à l'aspect de cette humeur. *Asclépiade*, dans son livre *de Finibus*, dit : « Le Cholera est une évacuation vive et prompte des humeurs, hors de l'estomac et des intestins, *dont le principe est dans un certain concours ou dans une certaine protrusion de corpuscules.* » Cet auteur veut détacher cette maladie

des vomissemens que cause la mer ; il la rapporte à une sorte d'*indigestion*, et il en place les phénomènes essentiels dans l'appareil digestif. Il regarde ces phénomènes comme étant de peu d'importance en quelques cas ; et alors il les nomme *cœliaques*.

La secte des méthodistes s'occupa des causes de ces déjections, et elle crut les découvrir dans certaines obstructions des *passages* fermés aux *corpuscules* qu'on nomma *varitas viarum*. Ces désordres étaient, suivant cette opinion, une suite de la mauvaise confection des *corpuscules*, dans la *digestion*. *Soranus* voyait dans ces mauvaises *digestions* une *résolution de l'estomac, de l'abdomen et des intestins*, accompagnée *d'un danger prompt* et *instantané*. Toutes les choses qui agissaient trop vivement sur les organes de la digestion étaient regardées comme moyens du Cholera, et se rattachaient au mot *indigestion*. C'étaient autant de causes d'une mauvaise confection des matières propres à former les humeurs. Au mot indigestion se joignait celui *passage*. C'était une altération des *passages* qui fixait l'idée commune sur cette maladie ; elle avait un sens physiologique, puisque les auteurs de cet âge voyaient d'une part les *corpuscules* qui doivent parcourir les vaisseaux et ces corpuscules se formant dans la digestion ; s'ils étaient *indigérés*, ils manquaient des conditions

qui sont nécessaires à leur circulation; dès lors l'estomac et les intestins ne pouvant leur donner passage par les absorbans ouverts à leur surface, ces corpuscules étaient arrêtés; les organes en restaient surchargés; de là, la cause du Cholera. Ces *corpuscules* pénétraient-ils les vaisseaux, c'était pour les mettre en *souffrance* par la difficulté avec laquelle ils les parcouraient, par les engorgemens qui en résultaient.

Asclépiade et ses disciples mirent cependant une distinction entre la diarrhée et le Cholera; mais cette distinction portait bien plutôt sur le mode des lésions, sur la nature des troubles, que sur les causes premières des désordres qui se confondaient dans le mot *indigestion*. La diarrhée et la *résolution de l'estomac* faisaient donc deux maladies dans lesquelles on voyait des troubles différens et plusieurs organes compromis. *Flux* par les parties inférieures, *flux* par les parties supérieures: voilà, disait *Asclépiade*, ce qu'il faut distinguer. *Flux*, avec *vomissemeut* ou sans *vomissement*, ce qui voulait dire, complication des évacuations par la bouche et l'anus, ou simplement par cette dernière voie. *Indigestion* par l'estomac, *indigestion* par les intestins. Ainsi, cette école (celle d'Asclépiade) met une grande distinction entre les *résolutions* du ventre et celles de l'estomac. Le Cholera était toujours la lésion ou

propre à l'estomac, ou celle à laquelle il prenait part. Ce sont, disaient ces médecins, les différens degrés des *corpuscules*, qui donnent le caractère au Cholera, ou à la diarrhée; et ils ne négligeaient pas le genre des évacuations auxquelles, disaient-ils, concourent, suivant la nature du Cholera ou de la diarrhée, le sang, la bile, les autres humeurs et les *corpuscules* de tous les genres; car on en venait toujours à ces petits êtres.

Des alimens *trop délicatement préparés*, pris en *trop grande quantité*, les liqueurs échauffantes étaient mis au nombre des causes des *affections cholériques*, ainsi que les mouvemens des vaisseaux sur la mer. Le mot *corruption* est d'un emploi fréquent dans les écrits des Grecs et des auteurs qui sont venus ensuite, parce qu'ils voyaient surtout l'altération des matières soumises à l'action de l'estomac et des intestins. Les *corpuscules* provenant de cette double action étaient constamment l'objet de leur pensée.

Les signes indicatifs du Cholera, les effets de l'*indigestion* étaient différens, et cette différence formait les nuances de la maladie. Elles consistaient, selon ces observateurs, dans la *pesanteur* de l'estomac, l'anxiété, les borborigmes ou *bruits d'entrailles*, les *tranchées*, l'*agitation*, l'*insomnie*, les rapports *nidoreux*, l'évacuation des *vents*,

une salivation *excessive* et contre *nature*, l'oppression du *thorax*, accompagnée de l'abattement des membres.

Le vomissement, selon les écrits de ces époques, de matières *corrompues*, des humeurs et de la bile jaune, comme les *œufs*, formaient le commencement de la maladie, puis venaient les matières *érugineuses panacées*, l'agitation du ventre et les douleurs. Les envies de vomir allaient en augmentant, et les déjections devenaient écumeuses : elles se formaient de liqueurs claires, aqueuses, accompagnées de *raclures blanchâtres* et *pituiteuses*, comme la *lavure de chair*. Le pouls devenait *dense*, les membres se raidissaient, puis ils étaient *froids*, le corps prenait une couleur *noirâtre*. La soif insatiable et ardente, la tension des nerfs, du gras des jambes et des bras était extrême. Les parties circonvoisines du cœur se gonflaient; les malades *étaient affligés* d'une douleur semblable à celle qui se fait sentir dans la passion *iliaque*. Les excrémens, quelquefois *sanglans*, les déjections fort abondantes; le hoquet était de plus en plus fatigant; le malade enfin, était tellement abattu, qu'il mourait au second jour, ou bien plus tôt. Mais on trouve dans ces écrits, que si la maladie prenait un cours favorable, le froid du corps et des jointures diminuait, le pouls s'élevait sensiblement; les selles deve-

naient moins copieuses, moins fréquentes, et le malade reprenait de *jour en jour* des forces.

Il est constant, dit *Cœlius Aurelianus*, *Acut. Morb.*, lib. III, cap. 19, 20, que l'estomac, le ventre et les intestins sont les parties affectées le plus *fortement*, le plus *immédiatement* par le Cholera; mais qu'on ne peut nier qu'il se répande immédiatement *sur tous les membres, par la conspiration mutuelle qui règne entre eux.*

Le Cholera, dit *Arretée,* est un reflux de matières de toutes les parties du corps vers l'estomac, le ventre et les intestins; ce qui constitue une maladie très *aiguë,* dans laquelle on rend par le vomissement ce qui est contenu dans l'estomac; par les selles, *toutes les humeurs du ventre et des intestins.* Les matières qui viennent d'abord par le vomissement sont aqueuses, et les excrémens évacués par bas sont d'une consistance liquide. Comme la maladie a pour cause *une indigestion longue,* si elle se continue, toutes les matières rendues sont *excrémens fétides.* L'évacuation de ces matières liquides est suivie des *pituiteuses,* et les *pituiteuses* des *bilieuses.* Ces évacuations se font d'abord sans douleur, mais ensuite elles causent des tranchées et des maux d'estomac cruels. Les tranchées et la défaillance sont suivies de la *résolution* des membres, de l'*aversion* pour toutes sortes d'alimens. Le *vertige*

s'empare de la tête, les doigts sont recourbés, et le frisson s'étant répandu sur tous les membres, le hoquet fatigue l'estomac, les ongles deviennent livides. Tout le corps se refroidit, se couvre de sueurs froides, et la mort survient.

Arrétée attribue la suppression des urines aux *convulsions de la vessie*. « Souvent, dit-il, le malade a des envies continuelles et inutiles de vomir, d'aller à la selle, comme dans le ténesme ; mais il ne rend rien par haut, et par bas qu'une matière sèche, entièrement privée d'*humidité*, et il meurt tristement et cruellement, dans des efforts inutiles pour vomir. » (*De Causis et Signis*, lib. II, cap. 5.)

Sildanus s'exprime à peu près de la même manière sur cette maladie. *Decker*, dans ses *Notes* sur Barbette et Salmulh, cent. I, obs. 10, confond avec le Cholera, l'effet des poisons et les dyssenteries.

Rhodius, cent. II, obs. 73 ; *Forestus*, lib. XXVIII, obs. 44, citent des Cholera occasionés par la violence des purgatifs. « Une vieille femme, dit *Fontanus*, mourut du Cholera après avoir mangé du concombre en buvant de la bière. » Une autre personne, suivant Guldenklée, mangea des pêches, but de la bière, et mourut du Cholera. *Henricus*, dans sa quinzième observation, fait remarquer que l'usage imprudent du lait donne le Cholera.

Il est dit dans les *Act. Med. Berol.*, dec. 2, vol. I : « Une femme, après un violent accès de passion hystérique, ayant mangé des choux, mourut du Cholera. » *Pluterus* et *Borelli* citent des faits de cette nature. *Schenckius*, au IIIe livre de ses *Observations*, rapporte l'histoire d'un Cholera qui provenait du refroidissement des pieds. Et lors même que *Sydenham*, IIIe livre de ses *Observations*, ne considère pas la débauche comme cause nécessaire de cette maladie, et ne regarde pas les excitations, qui l'occasionent souvent, comme ses causes efficientes, il n'en est pas moins d'avis que toutes les irritations violentes de l'estomac et des intestins peuvent la développer.

Pour prouver combien ces observations s'accordent avec les recherches de M. Fodéré, qui a traité ce sujet avec une précision admirable, j'emprunte à son excellent livre ce qui suit.

« Indépendamment de la complication du Cholera dont nous parlerons bientôt, *Hippocrate* en a fait mention, comme maladie spéciale, dans son quatrième livre *De ratione victus in acutis*, et *Galien* pareillement dans ses Commentaires sur ces livres, et ils en ont fait deux espèces, une sèche et l'autre humide, consistant l'une et l'autre dans des mouvemens tumultueux de l'estomac et des intestins de bas en haut et de haut en bas,

et provenant, la première, d'un esprit flatueux et âcre, occasionant, par sa présence, de vives douleurs, etc.; et la seconde provenant de certains alimens, de purgatifs drastiques, etc., ou spontanément d'humeurs devenues âcres, et surtout d'une bile érugineuse, etc. Il paraît que *Galien*, n'ayant égard qu'à la nécessité d'évacuer la cause qui est censée produire tous ces troubles, prescrivait des vomitifs et des purgatifs éminemment actifs, tels que l'ellébore, la coloquinte et la scammonée; médication qui produisait des convulsions atroces, sous lesquelles succombaient souvent les malades, comme il le rapporte d'un jeune homme traité de cette manière, dans son commentaire sur l'un des aphorismes d'*Hippocrate*. Du reste, rien ne prouve mieux que le Cholera est une maladie de tous les siècles et de tous les pays, surtout des pays chauds, qu'indépendamment de la citation ci-dessus, le vieillard de Cos en parle dans tous ses livres comme de toutes les autres maladies, mais il n'en rapporte aucune épidémie; et quoiqu'il en fasse plus spécialement mention dans le septième livre *des maladies populaires*, que ce livre lui appartienne ou qu'il soit d'un autre auteur du même temps, le Cholera y est mentionné au milieu de plusieurs autres affections de nature différente, même de cas chirurgicaux (car il y est question de siéges

et de combats), comme une maladie intercurrente. J'ai consulté plusieurs médecins de l'armée de Morée, qui ont fait un long séjour sur différens points de cette terre classique, pour savoir s'ils connaissaient que le Cholera y fût endémique ou épidémique, et tous m'ont répondu qu'ils n'avaient pas eu occasion d'y observer cette maladie, qui est certes bien remarquable; et, soit dit en passant, il en a été de même des questions que j'ai adressées à MM. les médecins de l'armée d'Afrique. Dans ce septième livre des *maladies populaires, Hippocrate* nous parle d'abord d'un Eutychis, qui avait passé trois jours et trois nuits à rendre continuellement de la bile très colorée sans pouvoir rien retenir, et qui en était devenu paralysé des extrémités inférieures; puis, après avoir passé à une vingtaine d'autres maladies, il revient à l'affection cholérique, qu'il dit provenir de l'usage de la viande de porc, d'alimens insolites, d'une trop grande quantité de vin, des pois chiches; pour s'être nourri de seiches, de sauterelles, d'écrevisses, de fruits crus, de gâteaux, de choses douces et apprêtées avec du miel, de citrouilles, de melons, de polenta faite avec des farines fraîches; pour avoir bu du vin mêlé avec du lait et pour s'être exposé à un soleil ardent. Le Cholera a surtout lieu en été durant le règne des fièvres

intermittentes, avec lesquelles il se méle quelquefois, principalement dans la période du froid. (*De morb. populor.*, lib. VII, sect. 2.) *Hippocrate* répète les mêmes choses, ni plus ni moins, dans la section 1re, chapitre VII, de son livre *De adfectionibus*, consacré à la dyssenterie, à la lienterie, à la diarrhée, au ténesme et au Cholera, qu'il conseille de traiter par des potions délayantes et adoucissantes, et par des bains chauds et émolliens; et ailleurs (*In coacis prænotionibus*) le vieillard de Cos regarde certaines affections cholériques comme critiques, et il parle de fièvres *lipyries*, qui n'ont été guéries que par un débordement de bile par haut et par bas. Nous verrons plus loin que *Maximilien Stoll* a fait des observations analogues.

» *Alexandre de Tralles*, auteur plutôt praticien que théoricien, a fort bien reconnu la marche très aiguë de cette maladie, la prompte résolution des forces qui s'y manifeste et le danger imminent des malades, s'ils ne sont aussitôt secourus. Il y voit quelque analogie avec l'iléus, et prévient qu'on a tort de déduire le mot de *Cholera* de celui de la bile, puisqu'on peut aussi bien le faire du nom des intestins, que les Grecs appelaient *choladas*, d'autant plus que le bouleversement du ventre et la matière abondante rendue par les malades paraissent absolument

partir des intestins; opposé à *Galien*, dont la doctrine avait déjà prévalu pour faire regarder la bile comme la cause prochaine du Cholera, il veut que cette maladie provienne de plusieurs causes, qui en constituent diverses espèces; savoir: provenant d'une trop grande quantité d'alimens non digérés, d'alimens ou de boissons de mauvaise qualité, propres à offenser l'estomac; de melons, viandes de porc et substances huileuses et douceâtres; d'une trop grande quantité de bile âcre et irritante; de l'application de corps froids sur la région de l'estomac, ou de la boisson de certaines eaux trop froides, ou dans lesquelles on s'est immergé; espèces, suivant *Alexandre*, qui exigent un traitement différent. (*Alexander Trall.*, lib. VII, cap. XIV). Mais il est évident que cet auteur a confondu des maladies bien différentes. L'indigestion, en effet, l'iléus et beaucoup d'autres accidens, n'ont de commun avec le Cholera que le vomissement, et, comme je l'ai déjà dit et le répéterai encore, cet auteur, ainsi que la plupart des autres, même de notre âge, ont eu plus d'égard aux effets qu'à la cause et à l'essence même de la maladie; ce qui a dû retarder beaucoup la connaissance de sa véritable thérapeutique. Car je vois répéter la même chose par *Oribase*, *Aetius* et plusieurs autres écrivains qui ont précédé le moyen âge, le-

quel, sous le rapport médical, n'a pas été aussi barbare que les ignorans se plaisent à le répéter.

» La Médecine n'a surtout pas été sans gloire au seizième siècle, siècle fécond en bons observateurs, parmi lesquels je me contenterai de nommer, parce qu'ils se sont occupés de mon sujet, *Houlier* (*Jacobus Holerius*), *Heurnius*, *Valetius*, *Duret*, médecin de Charles IX et de Henri III, et *Guillaume de Baillou* (*Ballonius*), doyen de la Faculté de Médecine de Paris. Les opinions des trois premiers sur le *Cholera* et les autres maladies internes se trouvent réunies dans un volume in-4°, publié par *Charter*, où l'on voit que la maladie en question est désignée comme une maladie très aiguë, presque sans fièvre, qui fait périr au plus tard en trois jours au milieu de l'effusion des forces vitales, par les vomissemens, les selles et la dissipation des esprits animaux. Ces auteurs pensaient avec *Galien*, que la cause de la maladie consistait dans une bile âcre et autres humeurs viciées provenant de tout le corps, qu'il fallait laisser sortir pendant un certain temps, même en les aidant par des boissons appropriées prises en petite quantité à la fois. Ils eurent cependant le bon sens de blâmer leur modèle d'avoir conseillé de violens vomitifs et purgatifs pour opérer plus tôt cette évacuation, disant qu'ils étaient plus propres à occasioner le

Cholera qu'à le guérir, ce dont ils rapportent des exemples pris dans la pratique des médecins de leur temps. Après qu'on a jugé que l'évacuation spontanée a été suffisante, *Houlier* et *Duret* veulent qu'on l'arrête par des boissons et des topiques astringens et odoriférans, par de bon vin, de la thériaque, du musc, de larges ventouses sèches souvent renouvelées, par des ligatures des extrémités et autres moyens aussi peu efficaces, dont ils ne rapportent aucun succès, et surtout en procurant le sommeil, sans dire pourtant de quelle manière. (*Vid. Hollerium, De morbis internis*, lib. I, cap. XXXI, pag. 231 et seq.)

» C'était la mode alors de ne pas s'écarter d'*Hippocrate* et de *Galien*, et le plus illustre des auteurs en Médecine était celui qui avait le plus longuement commenté les écrits des pères de l'art. *Baillou* ne fut inférieur à aucun dans ce genre d'études, et s'écarte peu de ses prédécesseurs dans l'étiologie, la description et le traitement du *Cholera;* mais il est remarquable en ce qu'il a signalé une fièvre qui a précédé et accompagné de son temps cette maladie qui en est devenue plus funeste, et ce qui commence à porter un trait de lumière sur les épidémies graves de l'Inde et de Russie. Arrêtant sa pensée sur un aphorisme d'*Hippocrate*, inséré dans ses *Coaques*,

qui dit *que les fièvres lipyries ne se terminent que par le Cholera-morbus, Baillou* observe avec raison que cette terminaison ne saurait être par la guérison, mais bien par la mort, à cause de la grande malignité de ces deux maladies. En effet, les anciens entendaient sous le nom de *lipyrie*, un état morbide dans lequel se rencontrent à la fois un grand refroidissement de toutes les parties extérieures du corps et une chaleur brûlante des parties internes, qui occasione un érysipèle de l'estomac, d'où résulte un vomissement sans fin qui achève d'épuiser le malade. Il en rapporte des exemples funestes qu'il a observés en 1573, notamment celui d'une femme qui, au sortir d'une étuve publique où elle s'était rendue pour se soulager d'un certain mal-aise qu'elle éprouvait, fut atteinte de syncopes fréquentes, de douleurs à l'estomac, où elle disait avoir un charbon enflammé, de sueurs froides sur le ventre et la poitrine, de froid intense aux extrémités, de vomissemens qui se succédaient avec rapidité, d'un pouls fugitif et de constipation : état que des lavemens âcres et carminatifs, ordonnés par son médecin, ne firent qu'empirer. Cette femme mourut le troisième jour. Cette année, continue l'auteur, avait été féconde, tant à la ville qu'à la campagne, en pleurésies et angines malignes, feu sacré, apostèmes, convul-

sions, etc. (et l'on sait combien la ville de Paris et ses environs étaient malsains à cette époque, 1573); et il s'appuie de l'autorité d'*Arnauld de Villeneuve,* qui avait observé des faits semblables rapportés à la fièvre lipyrie, soit à une fièvre maligne, pernicieuse et pestilentielle. (G. Ballou, *Consilia medicinal.*, lib. I, consil. LV et LVII.)

» *Lazare Rivière*, professeur à Montpellier en 1653, a pareillement défini le Cholera une évacuation des plus violentes par haut et par bas, de bile extrêmement âcre, ainsi qu'une altération de la faculté retentrice et expultrice de l'estomac, d'après la définition que *Galien* en avait déjà donnée. »

PROPOSITIONS.

1

Les phénomènes de la vie, pendant la santé et dans les maladies, sont relatifs à l'excitabilité des organes; ils diffèrent comme elle, avec elle et suivant les excitations dont ils résultent et suivant toutes les circonstances auxquelles elles se rapportent.

2

L'excitation est la cause indispensable de la vie; elle a pour objet la concentration sur le point qui l'éprouve; l'excentricité, partant de ce point, sur le centre de l'organe excité, et de ce centre d'action à l'organe central de l'appareil auquel celui-ci appartient : de là l'excitation se porte au centre commun du système, qui est l'épigastre.

3

Toute excitation est commune, identique, et s'accroît à mesure qu'elle passe sous un nouveau centre d'action, en raison surtout de ce que ce centre est plus ou moins considérable, c'est-à-dire plus excitable. La sensibilité subit la même loi dans toutes ses expansions.

4

Toute transmission de ce genre s'opère suivant une loi, qui a pour principe la similitude; c'est ce qu'on nomme *affinité* en Chimie, et en

Physiologie *rapport, sympathie :* elle s'opère suivant les degrés plus élevés de cette attribution, et suivant la nature de ces organes.

5

Il n'y a pas d'excitation sans la participation de la force commune; d'où il résulte qu'il n'y a pas de maladie dont le foyer ne soit général sur les organes, dans lesquels est établie cette force, pas une qui ne soit plus intense en cet endroit que sur tout autre. Cela provient de la loi de la concentration, qui comporte la vitesse et la force dans la proportion du rapprochement du point central du mouvement.

6

L'action et la réaction, l'alternative, le plus et le moins, le mouvement et le repos, les oscillations dans lesquelles se passe la vie, les équilibrations, qui se partagent nos mouvemens, et les phénomènes sympathiques, sont autant de conséquences de cette même législation.

7

Les mouvemens, les oscillations, les équilibrations, quand ils sont réguliers, confondent la santé à l'harmonie. Ces deux mots rendent la même idée, dans la loi de l'excitation, car cette loi comporte l'ordre et le désordre.

8

Tous les phénomènes organiques, réguliers ou

irréguliers, la santé et les maladies, étant soumis à la même législation, doivent donc être définis et expliqués dans une seule et même théorie, qui est celle de l'excitation, de l'unité, de la concentricité et de l'excentricité. Aucune autre ne peut les rendre avec clarté et vérité.

9

Par identité, il faut entendre l'accord entre l'excitabilité, l'excitation, le mouvement qui la produit, celui qui en résulte; la production, comprenant les humeurs, quelles qu'elles soient, les tissus divers, les vaisseaux, enfin tout ce qui concourt au mécanisme de la vie, en faisant partie de l'individu qui en jouit.

10

Tout change sous le pouvoir de la vie, en raison des mouvemens, et par conséquent en raison de la concentricité et de l'excentricité. Les fluides se dilatent ou se resserrent, suivant la chaleur à laquelle ils sont soumis; leurs molécules occupent un plus ou moins grand espace dans la tête, la poitrine, et surtout dans le ventre, parce que la température de ces cavités est plus élevée que celle des autres parties du corps.

L'excitabilité des organes qu'elles contiennent augmente dans la même proportion; et, d'après toutes ces raisons, exerce sur le mouvement une

influence relative, qui s'accroît suivant toutes ces conditions.

La circulation des petits vaisseaux va en augmentant, et la sensibilité s'élève dans la même proportion. Les mouvemens des organes se multiplient simultanément, suivant les régions où ces phénomènes sont plus considérables; et comme ils le sont bien plus encore à l'épigastre, d'après la nature des viscères que renferme le ventre, d'après leur volume, l'abondance des humeurs des vaisseaux et des nerfs, d'après la chaleur même de cette région; il est incontestable que là est le pouvoir central de la vie.

11

C'est d'après une telle organisation que la région épigastrique, centre de tous nos mouvemens, en santé et dans les maladies, est l'objet de tous les désordres, et qu'ils consistent dans l'immodération des phénomènes qui s'y passent.

C'est par suite de cette organisation et de ces mêmes phénomènes, que cette région éprouve la multiplicité des maux qui l'accablent.

Son grand pouvoir est la cause de ses tourmens, et ses revers égalent sa puissance.

12

Ce sont ces désordres divers qui constituent les fièvres et les typhus dont le Cholera fait partie.

La différence de ces maladies vient des degrés

des lésions dont elles résultent, du mode de ces lésions et des qualités variables des humeurs.

Ce sont autant d'immodérations de la concentricité et de l'excentricité générales, c'est-à-dire des mouvemens essentiels de la vie.

La sur-excitation est toujours le caractère de tous ces troubles. En fît-on cent maladies, au lieu de cinquante, on ne changerait rien à ce type.

13

Ces diverses maladies sont les troubles qui les constituent et les moyens employés par la nature pour les faire cesser. Elles consistent dans une succession de phénomènes, dont les premiers sont la maladie essentielle, et les seconds les efforts que fait la nature pour la détruire.

La maladie est ce qu'éprouvent les extrémités et la surface du corps : les moyens mis en usage par la nature pour y remédier, ce sont les phénomènes qui se passent intérieurement, et dont le ventre est le foyer principal.

14

L'objet essentiel de la nature, c'est de détruire le trouble qu'elle n'a pu empêcher, contre lequel elle a lutté sans succès.

C'est de secourir la peau ; intention pour laquelle elle fait tout ce qui se passe au dedans du corps. Veut-on lui suppléer, il faut commencer par là ; il serait imprudent de dé-

truire des moyens dont le but est de faire cesser le mal, sans les avoir remplacés.

La peau, secourue, soulagée au moins, les phénomènes intérieurs se calmeront d'eux-mêmes, parce que leur objet une fois rempli, ils s'arrêtent.

Si la peau, si les extrémités remplissant leurs fonctions, les mouvemens intérieurs restent violens, ce qui est fort rare, il faut chercher à les tempérer par des remèdes immédiatement administrés; ce qu'on fera toujours par des calmans appropriés aux phénomènes.

Voilà tout ce que peut, tout ce que doit faire le médecin, ou celui qui le remplace.

15

Le Cholera fût-il généralement reconnu pour être contagieux, sa transmission n'en serait pas moins contrariée par tout ce qui augmente les forces vitales de la peau, par tout ce qui diminue l'irritation des viscères de la digestion.

Ces moyens préservatifs et curatifs n'ayant pas encore été mis en usage avec une attention propre à en constater l'efficacité, il faut attendre, de leur administration, le jugement qu'il convient d'en porter.

En attendant, leur avantage peut être regardé comme certain; ils doivent faire la base de tout traitement rationnel : en eux résident les moyens hygiéniques les plus certains.

DEUXIÈME PARTIE,

FORMANT

La justification de la première, par le rapprochement des symptômes du Cholera avec les lésions anatomiques, observées ensuite, ensemble comparés aux symptômes et aux lésions anatomiques des autres maladies de ce genre, et de genres différens.

CHAPITRE PREMIER.

CAUSES ÉLOIGNÉES, CAUSES PROCHAINES, MOYENS EFFICIENS DU CHOLERA.

L'origine du Cholera, son caractère spécial et ses variations, les circonstances dans lesquelles il exerce ses ravages, voilà les sujets où il faut chercher la nature de cette maladie. Exista-t-elle de temps immémorial? quand a-t-elle apparu ou reparu? Ce sont là les questions dans les-

quelles il importe de chercher la solution d'un mal qui est un problème, dans l'état actuel de la science, et de la discussion qui le concerne.

Sortie des Indes où elle est endémique, cette affection porta d'abord des dénominations différentes, toujours relatives aux changemens qu'elle affectait. Dès cette époque elle montra des dispositions à peu près constantes, et des particularités infinies : ainsi que toutes les autres altérations de nos mouvemens, elle se signala par des phénomènes dont la physionomie n'a cessé de changer, quoique ce fût toujours la même figure. Ce qu'a été le Cholera aux premiers momens de son histoire, il l'est encore; produit de la nature, il en porte le cachet. C'est vers l'an 1756 qu'on rapporte son apparition aux Indes. Son histoire est décrite dans un bon ouvrage, dans un livre riche d'observations, qui a été analysé par un savant naturaliste, et rapportée par une plume exercée. J'en ai emprunté le récit à la *Gazette de Santé* du 22 janvier dernier : le voici.

« A Calcutta, elle se manifesta pour la première fois au commencement du mois de septembre et parut gagner de plus en plus de terrain; mais elle n'atteignit son acmé que dans les cinq premiers mois de l'année suivante; le nombre des victimes fut rarement au-dessous de 200 par semaine, sur une population d'un million d'habitans. Elle fut

bien plus meurtrière, lorsque le 7, suivant d'autres le 9 novembre, elle attaqua, en se portant de l'est à l'ouest, l'armée campée sur la rive droite du Betoah. Le Cholera-morbus fit des ravages si terrible dans cette armée, composée de 10,000 Anglais et de 80,000 indigènes, qu'une multitude de domestiques et d'autres individus à la suite de l'armée, qui furent affectés en route, expirèrent en quelques minutes. Ceux qui se nourrissaient de substances végétales succombèrent les premiers; les femmes et les enfans semblaient être épargnés. Mais, chose digne de remarque, autant l'invasion du mal fut subite, autant il cessa promptement et se montra comme coupé, lorsque l'armée eut passé le fleuve du Betoah. Le nombre des morts et des fuyards, dans l'espace de dix jours qu'a duré l'épidémie, est évalué de 20 à 25,000; toutefois, suivant d'autres données, le nombre des morts aurait été seulement de 3000.

» Irrésistible dans sa marche, le Cholera-morbus s'étendit en peu de temps sur la plus grande largeur de la presqu'île de l'Inde, ravageant successivement les villes et le voisinage de Nagpour, Auroungabad, Aumenadgour et Pounah, dans la direction desquelles il s'opérait alors de grands mouvemens de troupes, sans toutefois s'astreindre à suivre exactement ces grandes réunions d'hommes. Le 11 août, il éclata à Bombay, et n'enleva jus-

qu'au mois de février, que 1138 victimes; lorsqu'il revint au mois de septembre 1820 et 1821, il y fit périr 235 personnes, du 23 au 28 mai, par une chaleur excessive.

» Au mois de mars 1818, il parvint, toujours dans la direction de l'est à l'ouest, à Allahabad, ville située au confluent de l'Ioumna et du Gange : il s'y maintint jusqu'au mois d'août. De là, il gagna Dehly, Jeypour, et un camp composé de 15,000 indigènes et d'une compagnie d'artilleurs européens. La maladie portait principalement sur la classe des pauvres, qui n'ont pas même de riz à manger. Toutefois, les Européens qui étaient plus ménagés par le Cholera-morbus, succombaient davantage aux fièvres intermittentes qui régnaient simultanément. Les animaux eux-mêmes étaient sous l'influence d'une constitution morbifique; beaucoup de chameaux et de chèvres périrent de la diarrhée; ailleurs, on observa une grande mortalité parmi les chiens et les bêtes à cornes.

Les Indous croient même avoir remarqué que les troncs des bambous pourrissent sur pied et tombent, lorsque le Cholera se déclare dans le voisinage. On a vu des hommes, faisant la conversation dans la rue, tomber à la renverse; d'autres étaient pris de nausées, maux de tête et vomissemens; ces derniers symptômes étaient plus redoutés que les accidens spasmodiques. On

pouvait toujours espérer que la terminaison serait heureuse, lorsque le malade était attaqué à jeun. On commençait le traitement à l'instant même de l'invasion; aux premiers symptômes du Cholera, le malade était déshabillé, fût-ce même dans la rue, puis soumis au massage et aux affusions froides. On frottait et pinçait surtout les membres, le tronc, et particulièrement la poitrine et les épaules, et les membres contractés étaient mis à l'état d'extension. Ces manipulations étaient exécutées pendant deux ou trois heures, par une dixaine de personnes, sur le même malade, tandis qu'on continuait à l'arroser d'eau fraîche. Revenu à lui, on le mettait au lit; on lui faisait prendre une infusion théiforme, jusqu'à production de sueurs; lorsque celles-ci se montraient, le malade pouvait être regardé comme hors de danger. Néanmoins, on lui faisait encore suivre un régime sévère pendant neuf jours, on ne lui permettait que des soupes légères de riz et de viandes tendres, et l'on prescrivait ordinairement un exercice modéré en plein air. Les mesures étaient si bien prises par les autorités qu'il y avait des vases pleins d'eau à tous les coins des rues et même sur les routes. Personne ne passait la nuit tout seul; dès que quelqu'un était attaqué de la maladie dans la rue, tous les passans s'en occupaient; tout le monde accourait des seaux d'eau

à la main; quand l'un était fatigué de frotter, l'autre le relevait. Quelqu'un tombait-il malade chez lui, ses gens appelaient au secours du haut du toit de la maison, et aussitôt tout le monde se rendait à cette invitation.

» Enfin, au mois de septembre le Cholera gagna Astracan, puis Kransnojar; il dura un mois dans la première ville et seulement quinze jours dans la seconde. D'après ce qui s'était passé les trois ou quatre dernières années en Perse et dans l'Asie-Mineure, on savait que, dans les lieux où l'épidémie se montrait pour la première fois, son invasion avait lieu communément vers la fin de l'été et qu'elle n'était alors pas très violente, mais qu'elle augmentait d'intensité sitôt que l'hiver était passé. Or, comme le Cholera ne reparut dans le cours de l'année 1824, ni en Syrie, ni sur les côtes de la mer Caspienne, on put croire avec quelque fondement que la maladie avait atteint ses limites naturelles à Astracan et Krasnojar. Malheureusement il n'en fut pas ainsi; après avoir, de 1824 à 1827, visité de nouveau une partie des lieux qu'il avait ravagés les années précédentes, tels que Chakolly (avant l'invasion de la maladie il y eut dans cette ville une épizootie qui fit périr les quinze seizièmes des chiens), Calcutta, Madras, l'île de Java, etc., et régné à Pékin durant les années 1821, 1822, 1823, et en 1826 à Kou-

kou, ville située à 100 werstes au nord de la muraille, le Cholera-morbus se manifesta le 7 septembre à Orenbourg, s'avança dans l'été de 1830 sur les bords du Wolga, du Don et du Kour (sur les rives duquel il s'était déjà montré en 1823), et arriva en octobre dernier à Moscou, où il commence à se ralentir en ce moment, sans que l'on sache s'il y arrêtera sa marche, ou s'il y fait seulement une halte pour porter plus loin ses dévastations.

» Dans tous les lieux visités par le Cholera-morbus, ses symptômes furent, à peu de chose près, les mêmes que ceux observés au Bengale, en 1817. Invasion subite, ayant lieu le plus souvent de nuit ou entre deux et cinq heures du matin, d'une douleur particulière entre le creux de l'estomac et l'ombilic, suivie d'évacuations copieuses par haut et par bas, après une sensation particulière d'affaissement et de vide dans le ventre. Lorsque les déjections se répètent, les matières évacuées se montrent blanchâtres, comme de l'amidon ou de l'eau de riz, sans mélange de bile ou d'acide gastrique. Le vomissement diminue avec les progrès de la maladie, et n'augmente dans aucun cas en proportion de l'intensité du mal. L'abattement du malade est extrême; le teint devient d'un pâle bleuâtre, les parties molles de la face s'affaissent; les yeux s'enfoncent, ont l'air sale, comme con-

verts d'une pellicule (Adam est le seul qui prétende avoir vu les yeux clairs et le visage gonflé). Le bout du nez et les lèvres deviennent bleus, la voix s'affaiblit, la peau est froide, malgré la grande chaleur que le malade éprouve à l'intérieur, et se couvre d'une sueur visqueuse. Toutes les autres sécrétions sont supprimées; il ne se montre pas de bile dans les évacuations, pas plus que les yeux ne se montrent colorés en jaune. Les urines restent supprimées pendant des cinquante heures et plus; l'air expiré contient moins d'acide carbonique : toutefois la langue reste humide et blanchâtre. La soif est inextinguible, tellement que le désir de boire est irrésistible, même chez les personnes qui savent que l'ingestion de l'eau froide est mortelle. Un des symptômes les plus invariables est l'affaissement du pouls, qui succède aux vomissemens. Dans les cas les plus graves, chez les sujets débiles et mal nourris, la mort a lieu sans spasmes, même sans trouble particulier des facultés intellectuelles, mais le moribond est plongé dans une indifférence parfaite. Les sujets doués d'une constitution plus vigoureuse sont pris de spasmes violens qui, bien qu'ils commencent ordinairement aux doigts et aux orteils, ont pourtant leur siége principal dans les muscles des jambes et des avant-bras; il faut quelquefois six hommes pour tenir un malade. Le sang des

artères et des veines est épais, tenace et bien plus foncé qu'à l'état sain; il reste liquide après la mort. La putréfaction du cadavre n'est pas aussi rapide qu'on pourrait se l'imaginer d'après la marche précipitée de la maladie. Les intestins n'ont pas leur éclat accoutumé; ils sont très flasques et extensibles; le tissu sous-muqueux est le siége de *congestions sanguines,* la muqueuse est ridée et pâteuse : en général, la coloration foncée des intestins augmentait à mesure que l'on s'approchait du cœcum. Jamais on n'a vu de congestions sanguines dans la rate, bien qu'il y eût quelquefois dans le foie du sang épais et visqueux. On prétend aussi avoir trouvé l'encéphale surchargé d'un sang foncé et tenace. »

Je mets ces détails sous les yeux de mes lecteurs avec d'autant plus de satisfaction que, riches en faits, ils comprennent les phénomènes éloignés dans lesquels il nous importe de chercher les causes essentielles de cette maladie, en la dégageant du cercle étroit où les petits esprits s'efforcent de la renfermer.

Né dans des lieux malsains, dans un air humide, remué, entretenu par les rayons ardens du soleil, le Cholera s'exerce dans les mêmes circonstances; il recherche les masses aqueuses, les fleuves, les rivières, les eaux stagnantes; il va de l'est à l'ouest, suivant les trajets des volcans, se fai-

sant sentir sur les malheureux, dont les humeurs appauvries par le besoin, par de mauvais alimens, par des habitations malsaines, par la servitude, favorisent ses germes, en indiquant quelle en est la nature, quelles sont les sympathies de ces élémens d'une maladie terrible avec les misères humaines.

Les mêmes circonstances s'unissent pour donner lieu aux mêmes résultats, et ceux-ci sont toujours des phénomènes contradictoires aux besoins de nos organes. Ce sont des moyens qui affaiblissent la vie au dehors, en la rendant tumultueuse au dedans; ce sont des circonstances qui se présentent partout sous un double point de vue : des causes éloignées, des causes immédiates. Les unes comprennent l'air et tout ce qui nous environne; les autres, nos organes et leurs mouvemens; les premières consistent dans l'impureté de l'air primitivement, puis dans des productions qu'on nomme miasmes, effets immédiats de ces premiers effets, qui viennent de causes plus élevées encore. Si notre œil se perd dans cet enchaînement des phénomènes, c'est à nos connaissances sur la nature, c'est aux choses que nous pouvons apprécier, qu'il appartient de nous éclairer, et c'est à nous et à notre jugement, à nos facultés intellectuelles, qu'il convient de remplacer les anneaux de cette grande chaîne qui se trouvent plus ou moins loin de nos sens, en

disant ce qu'il doit y avoir à telle ou telle place, d'après l'ordre que suit la nature, d'après sa législation, d'après la sévérité avec laquelle cette législation s'accomplit. Partout le Cholera ressort des moyens qui sont contraires à la pureté de nos humeurs, à l'exactitude de nos mouvemens. Toujours dans cette maladie la peau manque de force et les organes profonds en ont trop; le sang n'est plus proportionné aux besoins: rare aux extrémités, il surabonde au centre; et d'où sortirait sa richesse, si l'on pouvait le soupçonner d'en avoir? Mais au milieu des faiblesses humaines qui ont constaté la nature du sang des cholériques, perce son mauvais état, sa détérioration, mal étudiée et mal indiquée. On ne peut accuser de prévention les médecins qui nous ont dit que cette humeur surabonde dans le cerveau, la poitrine et le ventre, car ils racontent ce qu'ils ont remarqué avec des idées si simples, si ingénues, qu'on ne peut les accuser de rien, si ce n'est de ne pas avoir assez bien analysé la nature ici, là, ailleurs, dans les fièvres, en santé et dans toutes les maladies.

Les causes éloignées sont tout ce qui dispose nos organes au désordre; les causes rapprochées, celles qui s'adjoignent à celles-ci. La maladie, c'est le désordre; c'est le caractère de ce désordre; c'est d'être une conséquence de l'organisation, d'être un phénomène organique, un

trouble du genre de tous les troubles auxquels nous sommes exposés, un affaiblissement des organes extérieurs, une agitation plus ou moins violente des organes profonds.

Supposons donc ces causes diverses en présence; il leur suffit de se joindre pour que la maladie ait lieu. Mais si la vie s'interpose entre elles, si les causes éloignées sont seules, elles sont nulles, parce qu'elles ne remplissent qu'une partie de la mesure, qu'elles ne font qu'une portion du poids.

Qu'un individu soit donc couvert, ou fortement imprégné des principes de la maladie, mais doué d'une vie forte, il n'éprouvera aucun trouble. Que tout à coup il apprenne une nouvelle affligeante, il pourra en être atteint. Qu'un homme, faiblement chargé des causes du Choléra, mais conservant une bonne santé, éprouve un courant d'air, un froid humide aux pieds, il pourra subir le même sort; tandis que celui qui se porte bien, quoique imprégné des causes du mal, traversera des nuages de ces causes, s'en surchargera encore davantage, et ne ressentira rien, si aucun évènement ne trouble cette heureuse position, où l'équilibration est fortement établie.

Tel est l'ordre de la nature, que l'absence d'une des conditions d'un phénomène paralyse

les autres conditions, et que, quels que soient les maux qui nous environnent, nous avons en nous un pouvoir prodigieux pour les contenir, c'est de ne pas les craindre. Ce pouvoir, dont nous ne parlons ici qu'en passant, est si étendu, que le rapprochement des phénomènes auxquels il préside semblerait un rêve, une exagération pour toute personne qui ne voit la nature qu'avec les yeux qui sont ceux de l'immense multitude.

Que le public sache donc que si les causes du Cholera sont infinies, une seule condition de cette maladie, celle qui est en notre pouvoir, peut l'arrêter, en condamnant les autres à rester à la porte par où elles entrent, *les vaisseaux absorbans*. Qu'il sache, ce public, que la nature, en nous fabriquant, nous fit plus puissans que nous ne le savons et ne le croyons. Qu'il sache que la vie est le pouvoir le plus fort de la nature; que ce pouvoir peut braver le Cholera, l'arbitraire et l'injustice.....

Les causes des maladies épidémiques se perdent souvent dans des phénomènes que nous ne connaissons pas, qui sont hors de notre portée, et dans lesquels se trouve cependant la source du très grand nombre des désordres de nos mouvemens. Pour celles-là, nous serons peut-être toujours dans l'impossibilité de les apprécier. Mais les troubles se multiplient souvent sous nos

yeux, et quoiqu'à portée de les apercevoir, nous ne les voyons pas, et nous n'en tenons aucun compte. Telles sont les altérations qui précèdent toutes les fièvres et les maladies qui consistent, comme elles, dans des phénomènes généraux pour la vie, tels que les typhus. Ce sont ces maladies elles-mêmes, trop faibles alors pour causer des dérangemens qui frappent nos sens, ou éveillent notre attention; mais c'est leur marche, ce sont leurs premiers degrés; et comme ces troubles, légers, se font souvent sentir sans autre importance, ils n'éveillent pas plus notre attention lorsqu'ils préludent à de graves dérangemens. Ces lésions, si fréquentes, c'est la surexcitation des organes profonds marchant simultanément avec l'affaiblissement des propriétés de la peau.

Ces premiers troubles, qu'on peut appeler les causes prédisposantes des maladies, lors même qu'ils consistent dans des désordres qui sont identiques avec les maladies, peuvent ne pas avoir de suite, se dissiper d'eux-mêmes, si aucune cause nouvelle ne vient les compliquer ou les aggraver, en faire enfin des maladies réelles, telles que celles qui règnent. Mais si quelque chose aggrave ces symptômes, si des circonstances telles que celles dont proviennent les affections régnantes, si les mêmes circonstances persévè-

rent, alors les maladies épidémiques ont lieu. C'est parce que ce concours ne se rencontre pas, que certaines personnes traversent impunément des lieux pestiférés, et c'est parce qu'il existe, que d'autres personnes éprouvent ces maladies dans les mêmes circonstances que les premières. Nous l'avons déjà dit, cela tient à une loi qui est universelle, et qui se rattache à celle de l'affinité et des sympathies, loi secondaire qui ressort d'une loi qui régit le monde par les convenances.

C'est en nous qu'existe cette condition secondaire; c'est dans nos organes qu'elle gît, souvent fort silencieuse, et souvent aussi fort expressive; mais souvent, je viens de le dire, consistant dans des troubles assez peu importans et qui restent inaperçus. Tels sont les premiers degrés de sur-excitation des organes biliaires, de tout l'appareil digestif qui se joignent à une lésion, moins manifeste encore, celle des propriétés de la peau. M'étant habitué à tenir compte des plus faibles circonstances, tant pour les causes diverses des maladies, que pour leur terminaison, je suis parvenu à voir ces désordres bien plus étendus que beaucoup d'autres personnes ne l'ont fait, parce que j'en découvre la marche avant elles, par suite de cette habitude de tenir compte des plus petits signes. Cette suite d'observations

m'a convaincu que les sur-excitations des organes profonds, et surtout de ceux de la digestion, s'annoncent ordinairement comme avant-coureurs de la plus subite des maladies. Ces symptômes sont généralement ce qu'on nomme *signes gastriques,* à leur premier état; savoir la sécheresse de la langue, l'empâtement de la bouche, son amertume; une chaleur plus forte; la diminution ou la suppression de la salive; la constipation ou le dévoiement; l'accroissement de la chaleur du ventre et de la peau, mais une chaleur sèche, profonde et fort variable; la diminution et la coloration des urines; le changement de nature de toutes les déjections; tout cela, accompagné de douleurs de tête, du réveil de la sensibilité du ventre, d'un malaise plus ou moins général, qui tient de la courbature. Tous ces signes se rattachant à la sur-excitation des organes profonds, et à l'affaiblissement du pouvoir de la vie sur les extrémités; j'ai toujours mis un grand intérêt à les reconnaître, et je me suis convaincu que des symptômes de ce genre préludent presque toujours assez évidemment aux maladies fébriles et aux typhus. Ces symptômes, dont les variations sont infinies, indiquent toujours cet état qui me paraît être la cause la plus rapprochée de toutes ces maladies. C'est pour cette raison que je les regarde comme les moyens

dont dépendent tous, ou presque tous nos désordres.

Je n'ai peut-être pas vu de maladie qui n'ait commencé de cette manière, si je n'excepte les troubles qui succèdent à des scènes capables de bouleverser tous nos mouvemens en quelques instans : mais encore sont-ils suivis de ces premières lésions.

Si, comme tout l'annonce, une condition de ce genre devient nécessaire au Cholera, il est aisé de concevoir pourquoi son cours est si variable, pourquoi son invasion est si incertaine, pourquoi, dès son début, ses symptômes diffèrent autant réciproquement. Le mal peut donc être déjà fort grave, lorsqu'on le croit à son début. Le sang, toutes les humeurs, toutes les propriétés sont plus ou moins altérés : toutes les oscillations peuvent être irrégulières, et les phénomènes principaux de la vie se passer dans un dérangement assez grand, sans qu'on en tienne compte. Qu'on joigne à ces premières dispositions, qui proviennent des troubles éloignés répandus dans l'air, celles que causeraient une mauvaise nourriture, la crainte d'un mal qui désole le pays qu'il a envahi, ou qui le menace, et l'on verra qu'une partie des lésions dont se constitue une maladie épidémique, avait lieu avant que cette maladie fût positivement reconnue.

Toutes ces circonstances cependant ne sont encore que prédisposantes, et il s'agit de savoir de combien de manières on peut acquérir la maladie régnante. Ces moyens sont nombreux, si toutes les parties de notre corps, qui admettent des agens extérieurs, sont propres à leur insinuation, si les agens pernicieux sont répandus dans l'air et attachés aux corps qui nous environnent, et qui sont susceptibles de contact. Cette double condition peut suffire à la communication, si le moral ne s'y oppose par une forte volonté; d'où il résulte que le cours de ces maladies est la conséquence nécessaire de ce que sont trois ordres de moyens d'introduction; que si nos organes ne repoussent ces causes, elles produisent le mal en les admettant.

Les préventions qu'on a toujours eues sur la contagion des maladies pestilentielles ne sont pas mal fondées, la plupart du temps; mais les mesures propres à empêcher ce mode de transmission entraînent de si graves inconvéniens, pour ne faire que restreindre à deux les autres moyens de communication, qu'il est généralement admis aujourd'hui qu'il faut s'en tenir aux mesures sanitaires. Ce parti est motivé sur l'insuffisance des cordons, sur les inconvéniens qu'ils entraînent et sur l'épouvante que répandent toutes les mesures qui se rattachent à celle-ci.

Le cordon le plus sûr, ce sont les moyens préservatifs, comme la confiance qu'inspire la connaissance des procédés par lesquels on peut entretenir l'action de la peau, en contenant l'irritabilité des organes profonds.

Tout le monde connaît l'influence des lieux malsains sur le Cholera, et l'on sait aussi qu'il peut se développer et s'exercer dans les endroits les plus salubres; ce qui prouve que ses causes se dégagent ou peuvent se dégager de cette condition. Cela démontre qu'il dépend de quelques influences, autres que l'air, et fait penser que ses causes proviennent des agens de la nature, qui animent ce fluide et le mettent en mouvement, tels sont les principes électrique et magnétique; mais ces agens sont tellement au-dessus de nos facultés, vu l'état actuel de nos connaissances, que nous ne savons rien qui puisse nous mettre dans le cas d'en tirer avantage comme preuves, lors même que les raisons les plus fortes nous font penser qu'ils jouent les principaux rôles des maladies de ce genre, soit en nous, soit au dehors.

Les causes efficientes de cette maladie se réduisent donc en principe à tout ce qui affaiblit la peau et à tout ce qui sur-excite les organes profonds, en favorisant ce double désordre : la frayeur, les passions vives et graves, les peines,

les chagrins, l'abstinence, la mauvaise nourriture, l'abus des liqueurs fortes, enfin tout ce qui excite vivement les organes de la digestion et tout ce qui affaiblit la peau.

Ce que j'ai dit du pouvoir de l'entendement sur les organes a suffisamment indiqué la réciprocité de la tête avec la poitrine, le ventre, la peau, et toutes les extrémités des nerfs, pour ne pas avoir besoin de revenir sur ce sujet. Je m'adresserai, pour ce qu'il me reste à dire, sur le pouvoir de l'esprit, aux gouvernemens; c'est à eux qu'il appartient d'opposer au Cholera une digue, qu'aucun cordon, le plus sanitaire même, ne peut remplacer. C'est le sort des populations qu'il faut améliorer ! Et puisque les besoins et la détresse propagent cette effroyable maladie, puisque la crainte l'enfante, qu'on change le sort des masses, en diminuant le prix des jouissances de ces hommes que le ciel a créés pour désoler les autres, de ces ambitieux qui ne flattent les rois que pour les tromper, que pour détourner le père de ses enfans, en répandant la plainte dans tous les esprits.

CHAPITRE II.

SYMPTÔMES ET SIGNES CARACTÉRISTIQUES DU CHOLERA.

Ces mots ne sont pas synonymes pour moi. Je donne particulièrement le nom de *symptômes* aux phénomènes actifs des maladies, et j'emploie le mot *signe* de préférence pour les lésions passives. Je dirai du trouble de la peau, que c'est un signe du Cholera; et des mouvemens qui ont lieu dans le ventre, que ce sont les symptômes de la maladie; c'est comme si je prétendais que l'état de la peau est un effet déterminé, et que les mouvemens qui ont lieu dans le ventre sont des effets déterminant d'autres effets, agissant pour les produire.

Ce sens, donné à chacun de ces mots, sans être rendu trop rigoureux, se prête à la marche que suit la nature, inactive d'un côté quand elle est active de l'autre. Je dirai donc que le Cholera a des signes et des symptômes simultanés; qu'on le reconnaît d'une part par une sorte de nullité, et de l'autre par une activité démesurée; par un signe de prostration considérable et par des symptômes violens. Telle est cette maladie, portée à son plus haut degré. Mais à son premier état, c'est bien autre

chose, c'est le Cholera benin, le Cholera *sporadique*, le Cholera *indigène ;* car il ne vient d'aucun pays, il est né sur place. Que pensera le public quand il saura que cette épouvantable maladie va en se multipliant? Il faut donc nous hâter de lui dire que la Médecine est avide de dénominations, et que certains médecins tiennent à orgueil de faire une maladie, ou, pour parler le langage médical, d'en reconnaître autant qu'il y a de particularités dans un désordre principal. Le Cholera *sporadique* est un diminutif de l'indien, c'est le premier degré des lésions qui constituent celui-ci. Mais, que de *Cholera* ne ferons-nous pas, si nous en admettons autant que le trouble cholérique a de nuances !

Que ces observations rassurent le public, car tout annonce que cette maladie, bien connue, bien traitée, finira par le caractère du Cholera sporadique, pour disparaître ensuite. Ce nouveau caractère fonde cet espoir, puisqu'il est le résultat d'une gravité moindre dans les effets, provenant de ce que les causes sont moins graves. De quelles causes s'agit-il ? Voilà ce qu'il faut dire, et je vais faire en sorte de l'expliquer par un raisonnement simple. Cette maladie provient de deux ordres de troubles, dont les uns nous environnent et sont dans l'air et dans la terre, ou au moins qui proviennent en partie de cette

dernière source, tandis que les autres sont en nous. Ces causes sont des multiplicateurs réciproques, c'est-à-dire qu'elles se multiplient les unes par les autres. Pour que cette multiplication ait lieu, il faut que chaque individu ait la qualité multiplicatrice, c'est-à-dire qu'il soit susceptible, ou d'agir par lui-même sur le second genre des causes dont nous parlons, ou d'éprouver l'action de ces causes; et s'il n'a pas cette faculté, s'il n'est pas l'une de celles-là, il ne produit rien sur les causes du second ordre, celles-ci ne produisent rien sur lui; c'est pour cela que plusieurs personnes étant dans un même lieu, les unes sont affectées du mal, les autres lui échappent.

Le pouvoir de multiplier celles de ces causes qui seraient répandues dans l'air, consiste dans certains degrés du mode d'altération qui constitue le Cholera, qui sont l'affaiblissement des propriétés de la peau, tandis que les organes profonds sont devenus plus excitables. C'est à ce double état qu'on donne le nom de *faiblesse,* de *mauvais côté,* expressions vides de sens, quelle que soit la bouche qui les prononce, la plume qui les trace; cependant partout on emploie ces mots sans mieux les entendre. Le multiplicateur et le dividende sont les deux conditions premières du Cholera. Si un individu se trouve fortement at-

teint de ce double désordre, si les organes profonds sont très excitables tandis que les extrémités et la peau le sont peu, la plus légère cause du Cholera le produira. Au contraire, si la peau est bien vivante, si elle est chaude, active, si les mouvemens intérieurs sont modérés, si les attributions des viscères sont peu élevées, si la circulation du sang dans les capillaires n'est pas trop active d'aucun côté, si cette humeur est convenablement répartie, ni trop abondante, ni trop excitante, alors les causes du Cholera n'auront rien à multiplier; car elles n'agissent positivement que sur les troubles de ce genre, que lorsqu'elles rencontrent ces deux genres de troubles, quand la vie se trouve très affaiblie sur les extrémités et la peau, et trop active au centre du corps. Les causes efficientes extérieures sont partout; mais elles sont nulles, tant qu'elles ne multiplient pas des désordres, ou ne sont pas mises en action par ces désordres.

Le contact de la terre humide sur une partie du corps, comme cela a lieu quand on est couché dessus, l'impression d'un air humide et froid; voilà pour ce qui concerne la peau, la cause la plus commune qui met en action celles des maladies de ce genre, qui se trouvent répandues autour de nous ou qui restent inactives à la surface de notre corps, ou qui séjournent dans nos

organes, sans y produire des troubles apparens. Nous l'avons répété mille fois, une cause plus redoutable encore, c'est l'appareil des chagrins, des souffrances, et surtout la peur; ces causes s'unissent pour donner lieu à des commotions, à des mouvemens plus ou moins violens qui opèrent l'ébranlement auquel on rapporte le commencement du Cholera. Mais loin d'être le premier mouvement dans lequel consistent les troubles dont se forme celui-ci, cette crise est pour ainsi dire une période très élevée de ces désordres, et ils n'ont lieu que lorsque la vie, fatiguée de lutter avec le mal, tombe, abattue d'un combat trop inégal contre un ennemi rendu terrible, du moment où la peau est devenue impuissante; car son pouvoir est celui qu'il redoute le plus, celui qui le contient avec plus de succès, celui qui le retient ou le favorise. Le Cholera sporadique est un demi-Cholera, un quart de cette maladie, plus ou moins; et s'il ne présente qu'une petite partie des phénomènes du Cholera indien, c'est qu'il est dans la nature que tout se conforme à l'excitation dans un être vivant. Dans le Cholera sporadique, toutes les parties du corps remplissent encore leurs fonctions : le sang se répand partout; les extrémités et la peau conservent une partie de leur chaleur; la transpiration n'est qu'affaiblie; les membranes

muqueuses ne sont pas sur-excitées au point d'éprouver des inflammations. Tout l'appareil muqueux, enfin, a conservé une grande partie de ses attributions : les sécrétions se font encore.

L'équilibration qui a lieu de l'épigastre à la surface du corps, et qui comprend la tête et le cœur, se maintient assez bien, et de mutuelles excitations donnent l'espoir de voir ce désordre cesser bientôt. Ce Cholera est une presque fièvre bilieuse, c'est une grande partie de cette fièvre. La peau et les glandes muqueuses restent assez actives, pour rejeter au dehors ce qui est retenu dans le Cholera indien, et cela fait une différence prodigieuse, quant à la gravité des désordres ; car le séjour des matières excrétées devient un mal terrible.

Ce Cholera, c'est le type inflammatoire, simplement biliaire ; car c'est ce type qui domine dans cette affection, au lieu que dans le Cholera indien, au contraire, c'est le type nerveux qui prédomine. Aussi, tout est-il extrême dans ce dernier cas, tant pour les phénomènes adynamiques que pour les symptômes intérieurs, et les matières excrémentitielles, repoussées de toutes parts sur les régions profondes, y parviennent tellement dépravées, qu'elles engorgent et encombrent tous les petits vaisseaux et même ceux d'un calibre supérieur. Chacun de ces organes souffre et éprouve ce qui a lieu dans toutes les

inflammations, par la distension des parties. La molécule qui se déplace devient un corps irritant; et ce qui a lieu lorsque la matrice repousse l'enfant, se reproduit pour les molécules qui s'échappent des bouches exhalantes. Quoique minimes, ces organes connaissent la souffrance, et tant de parties l'éprouvent en même temps dans le ventre, que cette région est toute en douleur. Toutes les fibres souffrent, toutes les molécules font souffrir!

A travers tant de tourmens, ce sont les intestins et l'estomac qui sont le plus accablés, soit par le fait de leur contractilité spasmodique, soit par le contact des matières qu'ils contiennent, soit par suite de la structure nerveuse de leur tunique interne. Je signale la contractilité comme cause grave de souffrance, pour l'estomac et les intestins, parce que leurs mouvemens opèrent le froissement des nerfs qui se mêlent aux vaisseaux divers qui composent les muqueuses; et comme la souffrance reproduit et accroît la contractilité de ces organes, il y a mille causes de douleur pour eux, quand il y en a vingt pour une glande. La grande excitabilité dont jouissent ces viscères altère encore davantage le sang en eux, et cette humeur multiplie tous les maux par son abondance et par l'accroissement qu'elle donne à l'excitabilité. La partie blanche du sang suinte des

bouches exhalantes des intestins et de l'estomac, en grande quantité, et cette humeur entraîne le mucus qui enduit cette tunique en le délayant; ce qui donne aux matières qui sortent par la bouche et l'anus le caractère floconneux sous lequel elles se montrent. L'abdomen est donc un foyer terrible d'inflammation dans lequel la muqueuse digestive est la plus compromise, et il y a tant de différence encore dans la nature des souffrances, d'après celle des parties de ces membranes qui l'éprouve, que certaines d'entre elles sont frappées d'inflammations partielles, éprouvent des excoriations qui vont jusqu'à la gangrène, tandis que des parties voisines sont singulièrement moins malades.

Il y a de si grands rapports entre le Cholera indien, la fièvre nerveuse putride et les dyssenteries, qu'on se demande si l'accusation de contagion, dont on a chargé ces dernières maladies, ne devient pas une preuve de plus de leur similitude. Ces désordres, en effet, restent dans la même incertitude sur ce point. Que n'a-t-on pas dit pour et contre cette propagation, sans résoudre aucun de ces problèmes! Au moins est-il vrai que dans ces trois maladies, comme dans la phthisie pulmonaire, les témoignages pour une prétention, et ceux qu'on lui a opposés, ont trouvé d'aussi nombreux partisans.

Un sujet intéressant dans la discussion de la marche que suit le Cholera, aujourd'hui que tout le monde convient que les phénomènes actifs, que les symptômes de cette maladie se passent dans le ventre, c'est de suivre la nature pas à pas, non-seulement dans cette circonstance et dans toutes les autres affections de ce genre, mais dans toutes les maladies et dans tous les temps de la vie, pour arriver à une théorie raisonnée, déduite des faits, avouée par tout ce que nous pouvons savoir de la nature. Les livres les plus modernes sont remplis d'explications si vagues, si peu philosophiques, si peu physiologiques, qu'il faut tâcher d'en finir de ces définitions sans principes, sans cohérence, sans clarté. C'est le cas de démontrer la nécessité de reprendre la science à la théorie de la vie, à celle du mouvement, par conséquent; ce qui nous ramène nécessairement à l'excitation, et de ce phénomène à l'excitabilité, comme cause première de la vie. C'est ce besoin que j'ai bien connu quand j'ai composé ce livre, et auquel j'ai cherché à satisfaire en faisant précéder ce chapitre de ceux qu'on a pu ou dû lire, si l'on a suivi le plan que j'ai adopté.

J'accuse hautement les autopsies cadavériques faites jusqu'à ce jour, même en Pologne, parce qu'on n'y fait connaître qu'une partie des troubles qu'on aurait dû apprécier et décrire, et

qu'on aurait signalés, si la nature était mieux appréciée, mieux étudiée, parce que, d'après ces recherches, on nous explique le Cholera tout aussi mal qu'on l'aurait fait avant elles.

Comme au chapitre suivant j'entrerai dans de plus grands détails sur ce sujet, je me borne ici à demander quelle idée on a de la vie pour l'envisager comme on le fait dans le Cholera. Pourquoi l'historique de chaque malade ne commence-t-il pas par l'âge, le tempérament, l'état de toutes les parties du corps, de la peau, de la bouche, de toutes les sécrétions; des antécédens du malade et de la maladie, qui ont dû prendre part à l'état où se trouve le désordre? Est-ce que ce n'est pas dans cette connaissance que se trouve la nature des causes, celle même des évènemens présens? Comment! on ne voit pas qu'il n'y a presque plus de sang au dehors, et par conséquent qu'il y en a trop au dedans? Et où va-t-on chercher les causes de ce désordre, lorsqu'en présence des cadavres, on trouve ce sang dans la tête, la poitrine; un peu, fort peu le long de la moelle épinière, beaucoup dans le ventre!..... Et lorsqu'on a vu cela une fois, deux fois, dix fois, et chaque fois qu'on a ouvert des cholériques, on n'a pas réformé ses idées! on n'a pas eu des pensées nouvelles! Des médecins de toutes les parties de l'Europe se réunissent autour du cadavre d'un

grand personnage à Varsovie, et cela pour une autopsie si incomplète ! et pour mener à quoi ?

Quel compte tiendrait-on de la bouche et des autres phénomènes qui indiquent la sur-excitation de l'appareil muqueux avant le début des maladies, puisque l'on n'a aucune idée de ce qui se passe dans cet appareil avant les époques où l'on rapporte l'invasion du désordre! Il est donc évident que la théorie du Cholera est incomplète; et je soutiens que l'époque première, celle dont on ne tient aucun compte, est extrêmement importante pour comprendre et juger la nature. On parle de l'ivrognerie, des excès dans les jouissances diverses, comme causes de ces maladies ! puis on dit que ces causes sont affaiblissantes ! cela est vrai pour la peau, mais cela est faux pour les organes profonds.

C'est là le cas du verre de vin qui donne des forces, tandis que cinq verres les ôtent ; c'est là aussi le principe des faux jugemens qu'on porte sur la plénitude des vaisseaux! plénitude annoncée par la petitesse du pouls, par sa gêne, et par des signes contradictoires à ceux que cause une certaine abondance du sang circulant avec liberté, ainsi que cela a lieu dans une inflammation, et dans la fièvre qu'on nomme *inflammatoire*. Ce sont les degrés des troubles qu'il faut juger, et non une faiblesse relative qui vient de la trop

grande plénitude des vaisseaux. Il faut bien aussi juger cet état de la circulation; mais il faut l'apprécier et ne pas le confondre avec la faiblesse positive, avec celle qui résulte du manque de moyens. Les phénomènes ont beau se ressembler, les causes n'en sont pas moins tout-à-fait opposées.

Tel est donc le véritable état de la théorie du Cholera, qu'elle repose sur des principes faux, et que tous les médecins qui se sont livrés au traitement de cette maladie partagent cette théorie. Pour tous, c'est la faiblesse qui dispose au Cholera; c'est la faiblesse qui le constitue, et la surexcitation, c'est la faiblesse! La prostration des forces vitales, c'est encore la faiblesse! Certainement, d'après une telle manière de voir et de juger, la faiblesse est partout; mais elle est bien plus grande encore dans la source de ce jugement que partout ailleurs.

Qu'on change de manière d'étudier la nature, qu'on la voie dans chaque organe telle qu'elle est, telle qu'elle se comporte, et aussitôt ce colosse d'illusions tombera anéanti, sous son poids énorme. On verra dans le Cholera étranger deux états tout-à-fait contraires, tout-à-fait opposés entre eux, et dans le Cholera indigène un premier degré du précédent: celui-ci, le Cholera local, se montrera, à l'homme instruit, comme

un témoignage consolateur, donnant la preuve qu'on détruira cette maladie en l'affaiblissant de plus en plus. Voici ce que j'entends à ce sujet : si le Cholera indien se reproduit de lui-même, c'est qu'il reproduit ses causes, qui sont les moyens qui se répandent dans l'air ou qui s'attachent aux corps. Ces causes étant nécessairement aussi graves que leur producteur, dès qu'on trouvera le moyen d'atténuer la production, on atténuera les produits; et comme ce sont ces produits qui deviennent successivement les causes de la reproduction, dès lors chacune de ces productions, chacun de ces produits, perdant de son intensité, on arrivera au point où les causes positives de la maladie seront si faibles, que le public ne les redoutera plus. Alors tout sera fini, la frayeur n'étant plus là pour favoriser la fécondation des germes; et ceux-ci étant faibles de leur nature, la reproduction ne sera plus possible.

La destruction suivra la loi de la production, mais en sens inverse. La première se fait selon la marche de l'excentricité; la seconde a lieu suivant la concentricité. Le vice de nos humeurs, produit par les causes éloignées, devenu ensuite cause immédiate, s'affaiblira de plus en plus. La maladie suivra la même direction, et l'équilibration, reprenant ses droits, jouissant de sa force, ramènera la santé publique et privée.

Combien je regrette de n'avoir pu observer ce typhus au milieu des foyers où j'aurais été l'étudier, si des persécutions domestiques, si des malheurs causés par les circonstances, si de cruels, d'avides persécuteurs, ne m'eussent tenu sous un poignard toujours suspendu sur ma tête, et dans des tourmens tels, que je me demande comment ma plume a pu tracer ce livre dans un tel supplice !...

Après avoir jeté ce rapide coup d'œil sur le Cholera, je vais confier à quelques écrivains l'exposé des phénomènes par lesquels il débute.

Je laisse parler d'abord M. Moreau de Jonnès :

« Le symptôme principal du Cholera consiste dans des vomissemens et des déjections d'un fluide aqueux, sans saveur et sans odeur.

» Ces évacuations sont ordinairement précédées d'un sentiment de plénitude et de douleur dans l'estomac, gonflement de l'abdomen, envie pénible d'aller à la selle; elles sont accompagnées d'oppression, constriction du cœur, soif et chaleur interne. Les symptômes qui suivent ou qui ont lieu en même temps sont des crampes violentes commençant aux doigts et aux orteils, s'étendant aux doigts et aux avant-bras, aux jambes, aux cuisses, à l'abdomen et à la partie inférieure du thorax.

» Concurremment avec ces signes, il y a di-

minution uniforme de l'action du cœur et des artères; affaissement du pouls aux poignets et aux tempes jusqu'à un degré où il devient imperceptible; respiration laborieuse, embarrassée, avec soupirs et inspirations entrecoupées; apâlissement et refroidissement du corps par l'effet du mouvement du sang, qui se retire vers les grandes cavités; sueurs froides; nuance plombée, bleuâtre, pourpre et livide de la peau, figure effarée, abattue, consternée; yeux fixes, vitrés, enfoncés dans leurs orbites, environnés de cercles noirs; lèvres pourpres ou livides; ongles d'une teinte bleue; bouche sèche et aride, langue blanche ou bleuâtre, tremblante; voix basse et dure.

» Il y a soudainement une grande prostration des forces; les mains tremblent; l'action volontaire des muscles devient vacillante et incertaine; le malade ne peut marcher ou se tenir debout sans assistance; il devient faible comme un enfant, et tombe, s'il n'est soutenu, comme l'homme plongé dans une profonde ivresse.

» Dans les individus d'une constitution faible, ou lorsque la maladie est d'une extrême violence, le terme de la vie survient bientôt. Il n'y a aucun retour de la circulation ni de la chaleur animale. Les spasmes, les vomissemens et les autres évacuations se renouvellent fréquemment.

La soif est continuelle et inextinguible; l'affaiblissement progressif et rapide; le malade est froid comme un cadavre; il cesse de vivre par degrés insensibles, ou bien une suite de spasmes l'emportent quelquefois au bout d'une heure, mais plus souvent après quatre, six ou douze heures de maladie.

» Il y a beaucoup de variétés dans la rapidité, l'ordre et les effets des symptômes, qui semblent différer selon que le virus est plus ou moins concentré, ou selon la constitution des individus. Les vomissemens sont les plus fréquens et les plus prompts, puis les évacuations alvines, ensuite les crampes et les spasmes. Souvent, néanmoins, cet ordre est renversé : ou tous ces symptômes sont simultanés, ou bien leur développement est prévenu par la mort, et il n'en paraît aucun; l'homme atteint de la maladie tombe comme s'il était frappé par la foudre, et il expire à l'instant.

» Le fluide des déjections est aqueux, transparent, blanchâtre ou légèrement cendré. Quelquefois il est vert, obscur, comme une infusion de thé, viscide, mêlé de mucus; et sa saveur est acide. Dans quelques exemples très rares, il a été vomi de la bile; mais l'absence de cette sécrétion dans toute l'étendue du canal alimentaire est l'un des caractères spéciaux de la maladie. La quan-

tité des éjections est prodigieuse; elle semble plus grande que celle de toute la masse des fluides du corps humain.

» Les spasmes sont extrêmement violens, et causent une torture insupportable; celui qui les éprouve peut à peine être contenu par quatre à cinq personnes.

» Quand l'attaque du mal est repoussée par la force de la vie, ou quand elle cède à quelques moyens curatifs les plus simples, les symptômes diminuent promptement de violence. Un sommeil profond, une forte transpiration, sont les signes d'une crise heureuse. Une légère faiblesse, l'action irrégulière des intestins, une évacuation de bile, complètent la guérison. Quand l'invasion a eu plus d'intensité, le rétablissement est long et difficile, accompagné de débilité dans les organes, de paralysie de la vessie, de dyssenterie ou d'une hydropisie incurable.

» L'autopsie cadavérique a fait reconnaître ce qui suit :

» Tout le canal intestinal est pâle, mollasse, enflé d'air, et rempli d'une quantité étonnante de fluide blanchâtre ou trouble. L'estomac est contracté; sa substance dure et fréquemment épaissie; sa capacité vide ou remplie d'un fluide de couleur et de consistance très diverses, clair ou grumeleux, blanc, vert ou noir. Des ulcéra-

tions ou des taches rouges se trouvent parfois dans sa membrane ainsi que dans les intestins.

» Le foie présente des congestions, des inflammations, et une couleur plus sombre qu'à l'ordinaire.

» Les autres organes nécessaires à la vie semblent n'avoir éprouvé aucune altération, notamment le cerveau; ils paraissent du moins n'avoir été affectés que sympathiquement.

» La particularité la plus frappante de l'état des organes internes est l'existence, dans le canal alimentaire, d'une substance argileuse qui semble déposée par le fluide trouble dont il est rempli, et qui tapisse, pour ainsi dire, sa surface. Cette substance est en une telle quantité que, entraînée au dehors par les déjections, elle demeure comme un épais sédiment terreux sur le drap dans lequel le corps est enveloppé, quand la partie aqueuse du fluide s'est écoulée à travers. Ce singulier produit, sur lequel nous avons vainement cherché à obtenir d'autres particularités, ne caractérise pas moins le Cholera pestilentiel que ne le fait, pour la fièvre jaune, la matière du vomissement noir. »

« Le Cholera-morbus, dit le docteur Comet, est caractérisé par des douleurs violentes à la tête, des nausées, le hoquet, avec sentiment d'ardeur à l'estomac et de sécheresse à la gorge.

Prostration générale, respiration convulsive et renversement de la tête en arrière. Soif vive ou nulle; vomissemens abondans de matières floconeuses ou liquides, rougeâtres, jaunâtres ou vertes; évacuations alvines de même nature. Contraction forte des muscles de l'abdomen, qui est très sensible à la plus légère pression; douleurs d'entrailles continuelles et déchirantes. Bientôt le ventre se rétracte en arrière ou se ballone : spasme général, stupeur, refroidissement de la peau, qui est couverte d'une excrétion glutineuse. Le trouble de la circulation est considérable; le pouls est alternativement fort, fréquent, irrégulier, insensible et rare; il se manifeste des palpitations, quelquefois suivies de syncope. Si ces accidens ne sont pas promptement combattus, la mort est imminente : cependant l'on a vu quelques sujets revenir à la vie par les seuls efforts de la nature, au moment où leur état semblait le plus désespéré, et avait fait renoncer à suivre un traitement qu'on croyait devoir être impuissant.

» Tous les individus atteints du Cholera ne le sont pas à un degré aussi violent, et il ne faudrait pas attendre, pour mettre en usage le traitement du second degré, que la plupart des symptômes indiqués ci-dessus se manifestassent. »

Dans ses relations historiques et médicales du Cholera-morbus en Pologne, M. Brierre-de-Boismont dit : « Au premier coup d'œil, le diagnostic du Cholera-morbus paraît peu difficile à établir. Comment se méprendre sur une maladie qui débute par un appareil de symptômes aussi effrayans? Si le Cholera, en effet, se montrait toujours avec l'altération de la figure, l'insensibilité du pouls, le froid de la surface, la lividité des extrémités, la suppression de l'urine, l'absence de la bile, les vomissemens et les déjections blanchâtres ou troubles, il y aurait vraisemblablement peu de doute sur ses caractères, on pourrait tout au plus le confondre avec le Cholera-morbus sporadique, comme nous l'avons vu faire plusieurs fois. Mais le Cholera ne traîne pas toujours après lui ce cortége redoutable de symptômes; souvent il ne s'annonce que par une simple diarrhée, et cependant l'expérience a appris aux médecins anglais, que ce seul signe suffisait, dans les épidémies du Cholera, pour reconnaître l'existence de la maladie. Quelquefois les vomissemens et les évacuations n'existent point; dans d'autres circonstances, les vomissemens, les évacuations alvines et les spasmes manquent, et l'on n'observe que des vertiges, des tintemens d'oreille et des défaillances. Il suffit d'avoir bien étudié la maladie pour être en garde

contre ces erreurs, qui d'ailleurs, dans les épidémies, ne sauraient être de longue durée. Les symptômes qui résultent de l'empoisonnement pourraient faire croire à la réalité du Cholera; mais, en interrogeant le malade et les assistans, on sait de suite à quoi s'en tenir : l'examen des matières vomies achèvera d'ailleurs de lever tous les doutes. La fièvre intermittente pernicieuse cholérique se rapproche beaucoup du Cholera. Le premier, et quelquefois le second accès, n'offrent qu'une intensité médiocre : tout à coup, dans un nouvel accès, surviennent à la fois des vomissemens et des déjections fréquentes de matières altérées, de mauvais aspect, extrêmement abondantes, mélangées de divers liquides, mais offrant toujours une certaine quantité de bile érugineuse. A ces vomissemens et à ces déjections se joignent le hoquet, la raucité de la voix, l'enfoncement des yeux dans les orbites, l'anxiété épigastrique, de petites sueurs vers le front, la faiblesse du pouls, le refroidissement et la lividité des pieds et des mains, quelquefois l'impossibilité de faire le moindre mouvement, même pour vomir ou pour aller à la garde-robe. Mais ici le Cholera-morbus n'est pas l'affection primitive, il n'est qu'un des symptômes de l'accès ; il suit la fièvre comme l'ombre suit le corps, et disparaît dans l'intermission. La

fièvre cholérique affecte, plus constamment encore que plusieurs autres variétés, le type tierce; elle n'attaque point un grand nombre d'individus à la fois, ou elle se trouve bornée à certaines localités. C'est probablement l'analogie qui semble exister entre cette fièvre et le Cholera-morbus de l'Inde, qui a porté plusieurs médecins anglais, et notamment M. le docteur Searle, à établir une comparaison entre le Cholera et les fièvres intermittentes pernicieuses. Ce rapprochement est intéressant, en ce qu'il peut faire employer le sulfate de quinine dans le traitement du Cholera. Nous ferons la remarque que, dans les fièvres intermittentes, la sensation de froid est fort différente de celle qu'on éprouve dans le Cholera, quoiqu'il y ait dans les deux cas une injection bleuâtre. Les individus malades du Cholera n'ont pas la conscience de ce froid; ils se plaignent d'une extrême chaleur, cherchent à se débarrasser de leurs couvertures, et demandent sans cesse à boire des liquides froids. Les personnes en proie aux fièvres intermittentes sentent, au contraire, parfaitement la période de froid, et cherchent, par tous les moyens possibles, à se réchauffer. Enfin, le Cholera-morbus sporadique se distingue du Cholera épidémique, en ce qu'il est borné à l'individu qui en est atteint, tandis que celui-ci attaque des mil-

liers d'hommes; en outre, dans le Cholera de nos contrées, les évacuations sont bilieuses ou purement muqueuses et transparentes, et n'ont point l'aspect blanchâtre et opaque de la matière trouvée dans les intestins des individus qui ont succombé au Cholera indien.

» Dans les épidémies du Cholera, comme dans toutes les autres, les médecins ont remarqué que les maladies revêtaient souvent les caractères de la constitution régnante. »

Selon Lamare-Picquot, « cette affreuse maladie prélude peu à son invasion; les symptômes sont: violentes coliques, déjections par en haut et par en bas, réitérées à des intervalles rapprochés; le pouls disparaît; il y a anéantissement total de forces physiques: quelquefois on remarque une sorte de transpiration visqueuse peu abondante. Le plus ordinairement la peau est froide et sèche; une soif ardente se manifeste; l'œil se trouble en peu de temps et se retire dans l'orbite; les joues et le reste de la figure deviennent grippés; des mouvemens convulsifs et des engourdissemens se manifestent. Dans cet état, le malade y voit peu, quelquefois pas du tout, et, malgré cette espèce de mort physique, il conserve une pleine connaissance de son état, lors même qu'il ne peut l'exprimer. »

CHAPITRE III.

CONFIRMATION DE TOUT CE QUI A ÉTÉ DIT DANS LES CHAPITRES PRÉCÉDENS PAR LES LÉSIONS RECONNUES DANS L'OUVERTURE DES CORPS ; SOURCE ET PREUVE DE CETTE DOCTRINE.

En 1804, un jeune homme très vigoureux, d'une constitution sanguine et bilieuse, mourut à l'hôpital de la Charité d'un typhus fort intense. Son corps porté à l'amphithéâtre, j'allais l'ouvrir en présence de MM. Bayle et Laennec, lorsque je dis que j'apercevais à travers les tégumens une gangrène assez considérable des intestins. J'indiquai même le point de ces viscères où elle était le plus considérable. Le ton d'assurance avec lequel je m'exprimais m'attira quelques plaisanteries ; mais comme en quelques minutes le fait fut démontré, on se borna à dire qu'un heureux hasard m'avait bien servi. Mes yeux ne traversaient pas des tégumens, mais la marche de la maladie m'avait donné l'assurance d'un tel résultat.

Le docteur O'Halloran, qui était en Espagne en 1820, en donnant la relation de la peste qui ravagea l'Andalousie dans le courant de cette année, a publié les observations qui suivent, avec

assez d'exactitude pour indiquer l'état des organes après la mort. Il faut lui en tenir compte, car on a toujours été peu dans l'usage des autopsies; celles-ci, les seules que contienne l'ouvrage où je les trouve, sont textuellement transcrites.

La première de ces relations concerne Antonio Moratini, âgé de 19 ans, qui avait éprouvé l'affection pestilentielle à des degrés assez intenses, dont il mourut le 11 novembre. Son cadavre fut examiné, et voici ce qu'il en est dit : « Les poumons consommés; le péricarde contient peu ou point de fluide; le cœur jaune; le diaphragme jaune; le foie de grandeur naturelle, mais dur et contenant une grande quantité de grumeaux de sang; la vessie du fiel, tendue et contenant de la bile noire. L'estomac extrêmement enflammé et couvert d'une matière visqueuse près de l'orifice cordiaque; le duodénum brun au dehors, plus noir intérieurement, et contenant une quantité de fluide ressemblant à un vomissement noir. Le jejunum en partie gangréné, et montrant des intersections en trois points; deux à cinq pouces l'un de l'autre, le troisième distant d'un pied des deux autres, le jejunum contenant quelques excrémens mêlés avec une matière qui ressemblait à un vomissement noir. L'iléon en partie gangréné; le cœcum brun à l'extrémité et contenant des excrémens qui avaient quelque consistance;

le colon tendu par l'air et inclinant dans plusieurs de ses parties à un état de gangrène.

» Jean Morateli, âgé de 13 ans, tomba malade le 7 novembre; le 10, le délire, l'inquiétude extraordinaire, fréquens vomissemens de matière noire; quand on lui demandait où était la douleur, il répondait qu'il n'en avait point, gémissant et criant continuellement. La mort eut lieu dans cet état.

» Le corps examiné deux heures après : les poumons pâles et en bon état, point de sang dans le cœur; le foie plus dur que naturel et pâle. La vésicule du fiel contenait une grande quantité de bile noire et visqueuse; l'estomac tendu par l'air, pâle à l'extérieur et plus encore à l'intérieur; il contenait une petite quantité de matière ressemblant à un vomissement noir : la surface intérieure était couverte de mucus glaireux qui disparaissait par l'effet du frottement, découvrait une surface pâle et saine, à l'exception d'un petit nombre de taches *rouges* à l'orifice cordiaque; la vessie distendue par l'urine, l'amertume et tous les intestins pâles, dépourvus de sang, excepté cette partie de l'iléon qui est unie au cœcum, et qui était gangrénée de cinq à six pouces, sans aucune marque évidente d'inflammation aux portions contiguës des intestins. L'intérieur des intestins était dans le même état que celui de l'es-

tomac, excepté dans la partie gangrénée couverte de sang caillé. L'aorte et les veines caves étaient dépourvues de sang, et leur intérieur d'une teinte jaune, la première surtout. »

Ce médecin ajoute : « Je ne peux rendre aucun compte de l'état de la tête; je fus obligé de faire cette dissection promptement, à la dérobée, et au hasard d'être surpris par ceux qui m'auraient vraisemblablement très maltraité s'ils m'avaient trouvé faisant cette opération. J'agissais, à la vérité, par la permission d'un Français à qui appartenait la maison où mourut le malade; mais l'aversion des Espagnols pour tous les examens de cette espèce est si grande, que je fus obligé d'omettre la fatigante opération d'ouvrir la tête.

» Samuel Martin, âgé de 20 ans, atteint de la peste à Cadix le 2 septembre, y mourut le septième jour de sa maladie. A l'ouverture de son corps, on trouva les poumons consommés, le cœur dépourvu de sang; l'intérieur de l'aorte légèrement enflammé et d'une teinte jaunâtre; l'artère elle-même paraissait contractée. L'estomac un peu tendu par l'air; une petite quantité de mucosité verte était inhérente à tout l'intérieur, qui était gangréné vers l'orifice cordiaque; il ne contenait qu'une petite quantité de fluide qui ressemblait à celui que le malade avait vomi peu de temps avant sa mort. Le foie et la rate en bon

état; la vésicule du fiel n'avait point augmenté de dimension, mais elle contenait de la bile noire un peu plus liquide qu'à l'ordinaire. Le pancréas était gangréné à son extrémité droite, de la largeur d'une pièce d'un franc; le duodénum contracté en quelques parties; le cœcum entièrement gangréné; le duodénum et le rectum également contractés en plusieurs parties, mais sans aucune apparence d'inflammation dans les portions avoisinant les intestins. La vessie urinaire tendue et contenant de l'urine. Point de sang dans les veines, le cœur et les artères, ce qui était probablement le résultat de l'activité constante qui distingue si particulièrement cette forme de la maladie. »

Je me bornerai ici à faire remarquer que les inflammations, et la gangrène qui en est la suite, sont partielles; que pour l'estomac elles ont surtout lieu près du cardia, et pour les intestins, vers la fin de l'iléon et dans le cœcum; que la gangrène est, dans ces observations, le phénomène le plus constant; que la rareté du sang dans le cœur et les gros vaisseaux est également remarquable.

Ce sont les mêmes organes, les mêmes points de ces organes qu'affectent la fièvre jaune et le Cholera.

Ces lésions, comparées à celles décrites par le docteur Brierre, ci-après rapportées, ne diffèrent

que par leur intensité; souvent même on parle de taches noires dans le Cholera.

Il faut rendre justice au médecin anglais; ses détails sont plus précis, plus instructifs que beaucoup d'autres descriptions des phénomènes anatomiques.

« C'est dans la membrane muqueuse gastro-entérique, dit M. Eusèbe de Salle (*Gazette de Santé*, page 210, 2e vol.), analysant l'ouvrage du docteur Christie, que se rencontrent invariablement les traces du Cholera. On y a toujours trouvé plusieurs points couverts d'une substance blanchâtre, opaque et visqueuse qui était adhérente dans les intestins. Cette substance était assez abondante pour remplir une longue étendue de leur cavité. Dans l'estomac et dans quelques points des intestins on trouvait une sérosité fort abondante, soit trouble, soit transparente; parfois elle était mêlée intimement à la matière visqueuse déjà mentionnée, d'autres fois elle flottait par flocons dans le liquide. L'estomac et les intestins présentent souvent des traces d'inflammation; les intestins n'ont pas leur état accoutumé; ils sont très flasques et extensibles; le tissu sous-muqueux est le siége de congestions sanguines; la muqueuse est ridée et pâteuse.

Un peu plus loin on lit : « Nous prenons au hasard les deux autopsies faites au camp de Praga;

voici ce qu'elles nous présentent : l'estomac et les intestins de l'un d'eux contenaient une quantité considérable d'un liquide séreux et blanchâtre ; après l'écoulement de ce liquide on voyait la membrane muqueuse généralement enduite d'une matière blanche et crémeuse. L'épaisseur des tuniques intestinales était sensiblement augmentée, et elles donnaient sous le doigt une sensation d'empâtement; elles étaient d'une blancheur remarquable, et n'offraient chez ce sujet qu'une légère injection linéaire occupant la partie la plus déclive de l'intestin. Le canal digestif du second sujet ne renfermait point de sérosité, mais il était presque partout enduit d'une matière d'un blanc mat, opaque, visqueuse et adhérente aux membranes; celles-ci étaient tantôt d'une blancheur extraordinaire, tantôt fortement injectées. Chez ces deux sujets la matière blanche se retrouvait encore dans la vessie, mais en quantité bien plus notable dans l'un que chez l'autre. Chez tous deux la rate était petite, le foie sain, la vésicule médiocrement distendue par une bile épaisse et foncée. Les autres organes n'offraient rien de remarquable. »

Que de choses à dire sur cette manière de traiter l'anatomie pathologique, sur l'impossibilité de marcher vers des connaissances exactes en examinant les faits anatomiques aussi vaguement

qu'on l'a fait dans ces circonstances! Dans les observations rapportées par le docteur O'Halloran, les faits ont encore quelque précision; on y découvre que le cardia est le siége des lésions principales de l'estomac; que la fin de l'iléon et le cœcum sont des points particuliers où l'inflammation des intestins acquiert de l'intensité. On y découvre des inflammations partielles, des points de comparaison, enfin, qu'on peut joindre aux lésions découvertes dans des cas de même nature, et dans des cas différens; mais ici nous retrouverons la manière de traiter cette branche si précieuse de la science, l'ouverture des corps, comme on le faisait il y a plusieurs siècles. On y remarque quelque chose d'affligeant, c'est l'impossibilité de découvrir la marche que suit la nature dans l'altération des organes; et cette négligence va fort loin, d'après cette manière de voir et de décrire. Ce n'est pas que j'accuse l'exactitude des récits, mais bien l'insuffisance des observations, le vague des dépositions, le défaut de l'œil enfin, et celui de la méthode, pour dire ce qu'il y avait à chaque place; toutes doivent être observées, et chacune décrite avec soin, de manière à ce que de la comparaison d'un grand nombre d'ouvertures de cadavres, dans les mêmes circonstances, et dans tous les temps de la vie, on soit à portée, par le moyen des comparaisons, de faire les rapproche-

mens qui, seuls, peuvent donner des résultats lumineux et fonder la théorie dont la Médecine doit faire usage.

Pour appuyer ce raisonnement, je vais placer ici quelques observations, dont la première publiée en 1804. (*Ouverture des Corps*, 2e volume, p. 115, observation 68.)

Pustule maligne.

« Horneur, faïencier, d'un tempérament sanguin-lymphatique, d'un embonpoint passable, avait constamment joui d'une bonne santé, lorsqu'à 43 ans environ, il commença à éprouver des maux de tête qui se renouvelaient souvent.

» Au mois de germinal an XI, Horneur, alors âgé de 47 ans, ne ressentit plus de céphalalgie, mais il s'aperçut que son appétit diminuait; les selles devinrent liquides, et n'avaient lieu que tous les deux jours environ; elles s'annonçaient par des douleurs dans les hypocondres, qui se continuaient pendant l'évacuation : il lui semblait, disait-il, *qu'on lui donnait des coups d'épée au-dessous des fausses-côtes;* ces douleurs furent d'autant plus vives que les évacuations étaient plus rares.

» Le sommeil disparut tout-à-fait, et un sentiment d'inquiétude et de froid se manifesta dans les pieds, surtout pendant la nuit. Sans cesse

Horneur les déplaçait étant au lit; il se plaignait d'un fourmillement dans ces parties, qui augmentait chaque fois qu'il montait un escalier; si le ventre se ballonnait, le mal-aise était plus grand; il diminuait avec son affaissement. L'appétit devenait constamment moindre, et la soif plus vive.

» Le premier prairial, cessation de tout travail, provoquée par l'augmentation des symptômes décrits.

» Le 14, un sentiment subit de chaleur se manifesta à la joue gauche; le malade y éprouvait une espèce de pulsation qui s'étendait au-dessous de l'œil, du côté de la pommette; pendant cinq jours l'enflure fit des progrès; le dégoût des alimens s'accroissait dans la même proportion que la soif; des nausées et le vomissement avaient souvent lieu, surtout dès que ce malade mangeait quelque chose; la salive procurait un goût salé et particulier que Horneur ne pouvait définir.

» Le 19, une espèce de bouton conique se manifesta au-dessus de la tumeur de la joue; il était dur et ne causait aucune douleur.

» Le 20, ce bouton s'ouvrit; il en sortit une liqueur ressemblant à de la graisse bien rousse; le sentiment de pulsation qui s'était accru avec la tumeur se continuait.

» Deux selles liquides, seulement, avaient eu lieu depuis le 14.

» La soif faisait des progrès constans, et l'ulcère de la joue s'agrandissait.

» Le 27, Horneur fut reçu à l'hôpital de la Charité; il présentait les signes suivans :

» Point de céphalalgie; paupières tuméfiées et un peu rosées, surtout celles du côté droit; la pommette de ce côté était un peu enflée; une escarre d'un jaune-brun se remarquait à sa partie externe; il en suintait une liqueur semblable à de l'huile épaisse et bien jaune; un rebord fort dur, d'un blanc azuré, la bordait; le contour de celui-ci était érysipélateux, et conservait l'impression du doigt pendant quelques instans; aucune douleur ne se faisait sentir dans cette partie; la rougeur se continuait jusqu'au-dessous du menton. On touchait impunément l'escarre et les parties voisines sans causer de douleur; un stylet, enfoncé à six lignes au moins de profondeur, ne fut pas senti par le malade : on touchait en cet endroit une substance qui paraissait fort dure.

» Le pouls, petit, faible, un peu plein, sans fréquence.

» La gêne de la respiration allait en augmentant, et le malade disait ressentir une barre au niveau de l'appendice xiphoïde, à laquelle il l'attribuait.

» Une purgation produisit deux selles ; le fourmillement des jambes ne discontinuait pas ; la soif était extrême, et la chaleur de la peau naturelle.

» Le 28, Horneur ayant déchiré l'escarre avec ses doigts, on voyait à sa place des cloisons épaisses et blanchâtres, mêlées à des matières jaunes, floconneuses et semblables à de la graisse.

» La langue était rouge, luisante et peu humide; l'ouie difficile; le visage un peu plus coloré que la veille.

» Le 29, la langue se recouvrit d'une couche muqueuse blanchâtre; le ventre faisait entendre beaucoup de borborygmes. La rougeur légère qu'on remarquait à la joue et au cou continuait de s'étendre du côté de la clavicule, et se portait même un peu en dessous; la difficulté de la respiration s'accrut sans cesse; la soif devint plus intense, et la nuit suivante fut extrêmement pénible.

» Le 30, chaque inspiration se faisait avec un effort violent; l'œil droit, presque fermé; la largeur de l'escarre était celle d'une pièce de cinq francs; des matières liquides et jaunes en découlaient et l'entouraient. La soif continuait d'être insatiable; une éruption de petites vésicules blanches se remarquait au-devant de la poitrine. Dès que Horneur buvait, la suffocation s'accroissait; il ne pouvait avaler qu'à petites gorgées;

les inspirations devinrent si difficiles que le soir on les entendait de très loin. La mort eut lieu pendant la nuit suivante.

» *Nota.* Tous les renseignemens que nous pûmes obtenir sur ce malade n'indiquaient point une communication à laquelle on dût attribuer cet ulcère. »

Cette observation ne figure ici avec ses détails que pour prouver le besoin de lier les phénomènes d'une maladie avec le récit exact de ce qu'on a pu remarquer sur le cadavre.

Certainement cette observation offre un grand intérêt; l'apparition et la cessation du mal de tête, la marche des troubles ultérieurs, les lésions observées sur le cadavre, la remarque des mêmes altérations dans un cas pareil: voilà de véritables moyens d'instruction; ils font regretter qu'on n'en ait pas senti l'importance, puisqu'on n'a pas suivi la même marche depuis cette époque.

On nous parle beaucoup de matières trouvées dans toutes les cavités muqueuses, dans le Choléra, mais je peux dire que cela est fort remarquable dans les fièvres ataxiques et adynamiques. Il n'y a ici de plus que la diversité, et je crains bien que la surprise causée par ce phénomène n'ait été si grande que pour ceux qui n'ont aucune habitude d'observer les cadavres dans les fièvres malignes et dans beaucoup d'autres fièvres.

Dans la santé la plus parfaite, on trouve un enduit plus ou moins épais sur la surface de la muqueuse des intestins. L'observation suivante va le prouver; elle est du 19 novembre 1818.

Lacave, âgé de 19 ans, était fort bien portant quand il fut tué subitement par une très grosse pierre, dans une carrière. J'ouvris son corps peu d'heures après cet accident, et je trouvai dans le duodénum des matières alimentaires qui avaient subi une demi-décomposition; le jejunum offrait des matières fort différentes, liquides et glaireuses; il était beaucoup plus dilaté que l'iléon, dans lequel les matières présentaient un aspect très nouveau: une teinte jaunâtre, et le mucus qui enduisait cette portion de l'intestin grêle, fort différent de celui que j'avais remarqué dans les parties antécédentes; il était épais là où l'intestin se trouvait vide, presque nul au-dessous du bol alimentaire. Nulle part je ne vis de développement fort marqué des vaisseaux sanguins; cependant il y avait quelques vers tricurides dans le cœcum, un lombric près de la fin de l'iléon, où on découvrait des granulations jaunes comme des grains de millet, mais ces grains n'étaient accompagnés d'aucun signe de trouble, comme la rougeur. Le mucus qui les recouvrait était toujours blanchâtre, épais, abondant, semblable à de l'amidon, là où les matières alimentaires n'abondaient pas: dispo-

sition toujours remarquable chez les personnes mortes en santé par des accidens.

Les replis qu'on nomme *valvules conniventes* se touchaient, comme dans tout état naturel; les capillaires sanguins n'étaient ni abondans, ni gorgés de sang, comme dans l'inflammation de cette membrane, ni peu nombreux, peu rouges, peu tendus, ainsi qu'on le remarque chez les sujets morts dans de grandes hémorrhagies, dans les fièvres putrides à leur dernier degré. L'habitude d'observer ces divers états me présentait un spectacle nouveau, et une situation tranchante, pour un œil exercé dans l'étude de ces divers états de la vie. C'était ici la santé parfaite.

Tout était expression pour le langage de la vie; le sang formait des caillots consistans, mais moins que dans la fièvre inflammatoire. L'albumine *poissait* un peu aux doigts, ce qui n'a pas lieu dans l'anasarque surtout; le tissu cellulaire était ferme, non arrosé par la sérosité, *comme on l'observe à la fin des maladies d'un long cours*; les muscles étaient secs, leurs fibres tendues et fermes, les cavités séreuses n'étaient *ni sèches ni humides*.

Je dois dire ici que plus de quarante fois ayant ouvert des cadavres dans de pareilles circonstances, sur des hommes accoutumés à une vie dure, j'ai toujours remarqué la même disposi-

tion, se modifiant sur l'âge, le tempérament et le régime; et comme la plupart de ces observations ont été faites, soit à Montmartre où je connaissais les individus, soit à l'armée sur des cavaliers du régiment des carabiniers dont j'ai été chirurgien en chef, j'ai toujours pu apprécier toutes les circonstances qu'il importe de rapprocher quand on veut juger avec précision. Aussi j'ai toujours trouvé les mêmes dispositions dans une parfaite santé.

Une jeune fille devenue enceinte, accoucha après bien des souffrances que lui causa sa fâcheuse position; l'accouchement fut très pénible, et une fièvre nerveuse fort grave mit fin à ses jours. Une grande partie des intestins paraissait saine ou peu altérée; mais à mesure qu'on approchait du cœcum, on trouvait des points enflammés, et, chose rare, c'est que la phlogose se communiquait au péritoine; la fin de l'iléon et le cœcum se trouvaient fort enflammés; l'estomac, qui prenait quelque part à ce mode de lésion, contenait, ainsi que les intestins, beaucoup de sérosités *troubles* et *floconneuses;* les ovaires et la matrice participaient à ce genre de lésion; ce dernier organe n'avait guère plus de son volume naturel. Une partie du placenta, grande comme une pièce de cinq francs, adhérait à la partie la plus élevée de ce viscère par une sorte de tissu

cellulaire, spongieux, contenant du sang, et assez semblable à la portion de cet organe auquel elle tenait par une certaine phlogose. L'inflammation ne s'étendait pas fort loin ; d'ailleurs, le surplus de ce viscère n'était pas sensiblement affecté, quoiqu'il ait dû partager la souffrance des points lésés.

L'à-propos de cette observation, à la place que je lui donne, c'est de prouver, que lors même que l'inflammation d'un organe autre que les intestins, a dû être le principe de la maladie, ces viscères, cependant, y ont pris une part éminente : c'est encore la fin de l'iléon et le cœcum qui sont les plus enflammés. Cette autopsie inspire cet intérêt particulier, que les phlogoses de la muqueuse se transmettaient au péritoine, circonstance extrêmement rare. Le cerveau n'offrait rien de particulier.

Louise Debray, âgée de 2 ans, d'une constitution très forte, fut atteinte tout à coup de violens maux de tête, au mois de mai 1819. Je prescrivis des lavemens émolliens, des fomentations sur le ventre; on appliqua des sangsues vers les lombes, au cou; on fit prendre des potions huileuses et des vermifuges. Quelques vers tricurides et un lombric furent rendus, et les symptômes se calmèrent; mais ils se réveillèrent bientôt avec de fortes convulsions, et une fièvre

nerveuse très ardente, dans laquelle cet enfant mourut.

La tête ne présenta rien de particulier, si ce n'est une grande quantité de sang dans les vaisseaux et les sinus, de la sérosité dans les ventricules. Les gros vaisseaux et le cœur en étaient bien pourvus, et les caillots annonçaient une vitalité très marquée. L'estomac était fort contracté; on ne put y faire aucune remarque. Les premiers intestins, assez resserrés, offraient une forte couche de mucus blanchâtre, très lié dans le jejunum. On apercevait quelques resserremens du tube intestinal, de l'iléon surtout; et comme j'avais l'habitude de tout voir, j'incisai ce viscère dans sa longueur. Mais, parvenu aux rétrécissemens dont il s'agit, je trouvai quelques points injectés, plus ou moins phlogosés, et de petits vers; près du cœcum se trouvait le rétrécissement le plus considérable, de six pouces d'étendue environ; il contenait un lombric fort gros, et toute la muqueuse, en cet endroit, était enflammée. Rien autre qui doive figurer ici.

Cette observation démontre combien les affections de la tête, par des causes éloignées, sont trompeuses. Point de douleurs dans le ventre où était le siége des causes principales, mais bien à la tête. La fièvre nerveuse fut très forte, et le cerveau n'offrit de remarquable, qu'une grande

quantité de sang. Sa substance était ferme ; les inflammations de la muqueuse venaient de causes immédiates, dynamiques par conséquent. Le sang était généreux, la peau pleine de vie ; cependant on voit que le mucus, qui enduit naturellement les intestins, abondait sur les parties non souffrantes; celles qui étaient enflammées se trouvaient à découvert, et les matières en contact avec ces points enflammés étaient liquides et glaireuses ; leur couleur était le jaune-rouge, ce qui annonçait un mélange de bile et de sang avec l'humeur exhalée par cette surface, matière fort différente de celle dont les surfaces, peu ou pas altérées, se trouvaient recouvertes.

Je conclus de tous ces faits que si j'eusse suivi la marche ordinaire, le cadavre eût pu sortir de mes mains sans que j'eusse rien vu; et j'aurais pu dire, comme cela a eu lieu fort souvent : *tout était sain,* car le jejunum n'offrait rien de particulier.

Je pourrais remplir vingt pages de ce que cette maladie et cette autopsie offrent d'instructif, si je pouvais le faire dans ce chapitre. Je citerais cent observations que j'ai recueillies par moi-même, qui n'ont pas encore été imprimées, et qui tendent toutes à démontrer que les muqueuses digestives sont le point central des excitations de tout le corps, et que la fin de l'iléon et

le cœcum sont, par leur position et leurs attributions, le centre spécial de ces viscères. Mais comme l'ouvrage que je publiai en 1804, sous le titre de *Médecine éclairée par l'ouverture des corps,* contient ces preuves en abondance, j'y renvoie les personnes qui veulent des faits, sachant fort bien que cet ouvrage est susceptible d'une forme beaucoup plus méthodique; mais comme ici il s'agit du fond, c'est-à-dire de l'importance de la doctrine que je propose, comme la marche suivie par la nature est celle des faits, et que j'en trouve peu chez les auteurs, je vais continuer à les recueillir et à en fournir qui me sont propres.

Ceux qui suivent ont été recueillis par MM. Legallois et Brierre de Boismont.

Ces médecins ont reconnu le besoin de juger le mal dans les lésions qui le constatent; et l'ouvrage qui succède à des Mémoires fort instructifs ajoute une instruction très grande aux lumières déjà répandues par des plumes exercées.

Je vais donc puiser dans ces écrits les faits les plus propres à montrer le Cholera dans tout son jour.

Ces messieurs rendent compte d'abord des ouvertures de corps qu'ils firent vers le 15 avril 1831, à la brave, à la noble armée polonaise, auprès de laquelle ils allaient payer la dette d'un peuple malheureux;... car il n'a pu que souffrir

des maux d'un autre peuple plus infortuné encore et plus recommandable qu'il ne l'est lui-même.

« Le premier *soldat* que nous ouvrîmes, dit le docteur Brierre, était celui d'un jeune sous-officier de 20 ans, mort la veille à 2 heures d'après-midi, après 3 jours de maladie. Le corps avait peu changé; il était seulement très rigide et bleuâtre. Nous procédâmes de suite à l'ouverture de l'abdomen; la tunique superficielle des intestins était généralement rosée. Deux ligatures ayant été placées aux extrémités du canal intestinal, on enleva tout le paquet, pour l'examiner avec soin. Le péritoine ne contenait point de sérosité; le sang qui coulait des vaisseaux était noir et liquide; la rate était petite et molle; l'estomac offrait une coloration d'un rouge livide; il était rempli d'un mucus épais, jaunâtre, mais qui se détachait facilement; la muqueuse était ramollie; les membranes semblaient en général plus épaisses que dans l'état normal. En promenant le doigt sur la membrane muqueuse, on éprouvait la sensation d'une matière visqueuse. La partie supérieure de l'intestin grêle contenait une très grande quantité de mucus épais d'un jaune plus clair, mais s'enlevant avec facilité. Cette matière, à mesure qu'on avançait dans l'intestin, devenait plus

blanche, plus consistante et plus adhérente; elle redevenait jaunâtre et blanchâtre dans plusieurs points. La quantité de la matière sécrétée était très considérable; il y avait des injections partielles de l'intestin grêle, et une tuméfaction des cryptes dans une assez grande étendue: on remarquait aussi quelques plaques sanguines. Dans plusieurs endroits on distinguait des points comme sablonneux. Le gros intestin était également injecté dans quelques parties, et présentait la tuméfaction des cryptes. On y retrouvait cette matière blanchâtre d'aspect crémeux; vers la fin de l'intestin, elle ressemblait à de la purée. La vessie, beaucoup moins volumineuse que dans l'état ordinaire, contractée, légèrement rougeâtre, renfermait une matière blanchâtre offrant les mêmes caractères que celle des intestins. L'œsophage et les fosses nasales présentaient des traces de cette même matière. Les poumons étaient engoués; la vésicule biliaire, médiocrement distendue, était pleine d'une bile noire de consistance ordinaire; le foie était dans l'état normal; le sang était liquide dans les cavités du cœur; les veines abdominales étaient remplies d'un sang liquide, plus noir que dans l'état de nature: au bout d'un temps plus ou moins court il se prenait en caillots. Le cerveau était sablé de sang.

» Le second individu dont nous fîmes l'ouverture était un militaire d'environ 30 ans, fort et vigoureux, également mort la veille. Il n'y avait point d'émaciation appréciable ; le sang concrété remplissait toutes les cavités du cœur; quelques concrétions étaient d'apparence fibreuse. Les poumons étaient engoués, et avaient formé d'anciennes adhérences avec la plèvre ; l'estomac était contracté, rougeâtre dans les plicatures, et présentait quelques ecchymoses, mais en nombre beaucoup moins considérable que dans le cas précédent; la muqueuse était ramollie ; les intestins grêles, dans leur première partie, étaient recouverts de cette matière blanchâtre visqueuse dont nous avons déjà parlé; mais, à mesure qu'on ouvrait l'intestin, elle prenait une couleur lie de vin. Cette sécrétion était très abondante, surtout dans le gros intestin ; la muqueuse en était imprégnée, mais en la grattant elle redevenait blanche. Cette sécrétion était véritablement énorme dans l'S iliaque du colon. Dans cet endroit, l'intestin offrait plusieurs étranglemens ; la vessie était contractée, elle contenait un peu d'urine : en raclant la muqueuse, on trouvait la matière blanchâtre déjà décrite ; elle existait aussi dans l'œsophage. Les bronches étaient remplies d'une sérosité écumeuse. La vésicule biliaire, légèrement disten-

due, renfermait une bile noire. Le foie paraissait sain. Le cerveau était mou, injecté ; les vaisseaux et les membranes offraient les traces d'une forte congestion. La moelle épinière, examinée sur d'autres cadavres, a été trouvée tantôt ramollie, tantôt injectée; les membranes sont souvent rouges, et le fluide séreux existe fréquemment en quantité notable. »

M. Brierre, parlant toujours de l'armée, dit :

« Plusieurs de ces soldats étaient morts, et 6 cadavres se trouvaient encore dans une salle basse. Deux de ces sujets furent ouverts par l'un de nous, sous les yeux de ses confrères. Voici en peu de mots le résultat de cet examen :

» L'estomac et les intestins de l'un d'eux contenaient une quantité notable d'un liquide séreux et blanchâtre ; après l'écoulement de ce liquide, on trouva la muqueuse enduite d'une matière blanche et crémeuse. L'épaisseur des tuniques intestinales était sensiblement augmentée, et elle donnait sous les doigts une sensation d'empâtement. Elles étaient d'une blancheur remarquable, et n'offraient chez ce sujet qu'une légère injection linéaire occupant la portion la plus déclive de l'intestin. Le canal digestif du second sujet ne renfermait point de sérosité, mais il était presque partout enduit d'une matière d'un blanc mat, opaque, visqueuse et adhé-

rente aux membranes. Celles-ci étaient tantôt d'une blancheur extraordinaire, tantôt fortement injectées. Chez ces deux sujets, la matière blanche se retrouvait encore dans la vessie, mais en quantité bien plus notable chez l'un que chez l'autre; chez tous deux la rate était petite, le foie sain, la vésicule médiocrement distendue par une bile épaisse et foncée : les autres organes n'offraient rien de remarquable. »

A l'occasion d'une autre observation, on lit : « A l'ouverture du crâne il s'écoule beaucoup de sang noir, épais, semblable à celui qui a été obtenu par la saignée; les veines du cerveau en sont gorgées; le cerveau est dans l'état naturel. La gaîne de la moelle épinière est remplie de sang; dans l'endroit qui porte le nom de *queue de cheval,* il y a une exsudation gélatineuse dont le poids peut être évalué à environ une demi-once; la substance médullaire et les veines du rachis sont gorgées de sang. Le poumon paraît sain; mais il contient une grande quantité de sang d'une couleur bleue et noire. Le cœur est volumineux; le ventricule gauche est distendu par un sang noir non épais; le ventricule droit contient moins de sang, mais il y a des concrétions polypeuses. Après avoir ouvert la cavité abdominale, on examine avec soin l'état du canal digestif. L'intestin grêle est légèrement rouge à l'exté-

rieur; cette couleur est beaucoup plus prononcée à l'intérieur. Le duodénum et le jejunum sont remplis d'une matière blanchâtre et gélatineuse. Dans l'iléum elle prend une teinte verdâtre; cette portion de l'intestin n'offre point de traces d'inflammation. Le colon descendant et transverse contiennent également de la matière blanchâtre. L'S romaine et le rectum sont rouges, mais l'inflammation y est moins prononcée que dans les autres parties du tube intestinal. L'estomac est fortement enflammé, et rempli d'une matière noirâtre. Le foie est plein de sang noir. La vésicule biliaire renferme une bile verte, noire, épaisse et collante. La vessie ne contient point d'urine, mais on y trouve une petite quantité de la matière blanchâtre. »

Plus loin, on lit : « Le lendemain on fait l'ouverture du corps. On trouve les vaisseaux du cerveau gorgés de sang; il y a un peu de sérosité épanchée dans l'arachnoïde; le ventricule droit est rempli de sang; l'estomac est contracté; la membrane muqueuse est crispée, rugueuse; les intestins sont fortement distendus par des gaz; la matière blanchâtre existe, mais elle est en petite quantité. La rate est plus grosse que dans l'état normal; les autres organes ne présentent rien de remarquable. »

Il est évident qu'on n'a pas ouvert les intes-

tins dans cette autopsie ; preuve qu'on ne tenait guère à savoir ce qu'on pouvait remarquer dans ces viscères.

A la cinquième observation de cet ouvrage, il y est dit :

« A l'ouverture du cadavre, on reconnaît que les veines du cerveau sont distendues par le sang; à la base du crâne il existe un épanchement d'environ 2 onces de sérosité ; les veines du rachis sont également distendues et remplies de sang, les membranes sont injectées, le fluide cérébro-spinal est augmenté ; le péritoine a une couleur bleue-noire ; les intestins grêles sont enflammés, parsemés de plaques rouges, dont quelques-unes offrent une teinte livide, comme si elles eussent été frappées de gangrène ; la muqueuse est amincie, se déchire facilement ; les gros intestins sont dans l'état naturel ; ils contiennent de la matière blanchâtre et aqueuse ; la vésicule biliaire renferme une grande quantité de bile. »

Nouvelle observation : « Le lendemain l'autopsie a lieu en présence des médecins de l'hôpital. Le corps et les membres présentent une rigidité très grande ; on y remarque en plusieurs endroits des taches livides. La pupille est dilatée ; la poitrine offre les traces d'une violente pleurésie ; la fausse membrane est très épaisse et rougeâtre ; elle adhère fortement aux parois de

la poitrine, et ressemble à un muscle par son épaisseur. Les poumons sont petits, resserrés et évidemment diminués de volume. Le ventricule gauche du cœur contient une petite quantité de sang noir; le diaphragme est rouge, couvert d'une fausse membrane, et remonte dans la cavité de la poitrine. On incise l'abdomen, qui, pendant la vie de l'individu, avait donné un son mat, à cause des liquides dont il était rempli; on trouve le foie augmenté de volume, couleur de cendre et très fragile; l'estomac est rouge; il contient une quantité notable de la matière blanchâtre, aqueuse, rejetée pendant la vie : cette matière se trouve en proportion considérable dans les intestins grêles et les gros intestins; ceux-ci sont rouges, et présentent des traces évidentes d'inflammation. La vessie est petite, revenue sur elle-même, et ne contient pas d'urine. »

Autre observation : « L'autopsie a lieu deux jours après, en présence de plusieurs médecins nationaux et étrangers. Le corps présente à un haut degré la rigidité cadavérique; les extrémités sont bleuâtres, les ongles et les lèvres ont la même coloration; la pulpe des doigts est très foncée; les yeux sont enfoncés dans l'orbite; l'habitude extérieure a peu changé. On incise la poitrine et l'abdomen. Les poumons sont sains; ils

ne sont point gorgés de sang. Le cœur, plus volumineux que d'habitude, est très flasque. Le ventricule droit, dilaté, contient à peu près 3 onces de sang liquide; l'oreillette droite est également très flasque. Toutes les veines sont pleines de sang; l'estomac et les intestins ont un aspect mat, et font éprouver au doigt une sensation d'empâtement. A l'extérieur on remarque quelques injections légères; à l'intérieur l'estomac est pâle, et contient, ainsi que les intestins, une quantité considérable d'une matière liquide, crémeuse et jaunâtre; la muqueuse des intestins est généralement pâle; elle est partout enduite de la matière crémeuse, qu'on en détache cependant avec la plus grande facilité. Le foie est dans l'état normal. La vésicule biliaire est remplie de bile, et renferme deux calculs de la grosseur d'une noisette. La rate est flasque et exsangue. La vessie, un peu contractée, contient cependant environ 4 à 5 onces d'urine. Le cerveau est injecté; l'arachnoïde, de couleur opaline, est légèrement injectée. Point de sérosité. M. le docteur Searle, qui a pratiqué 14 ans aux Indes-Orientales, assistait à l'autopsie. »

Ces observations prouvent combien le livre dont je les ai extraites mérite d'être lu. Voici comment s'exprime son auteur sur les ouvertures de cadavres :

« Avant de faire le récit des lésions anatomiques qui se sont présentées à notre observation, nous ferons deux remarques importantes : la première, c'est que les altérations sont souvent nulles ou peu appréciables dans le Cholera foudroyant, et qu'elles n'offrent de résultats sensibles que lorsque la maladie a duré quelque temps ; la deuxième, c'est que les produits morbides ne sont pas identiques dans toutes les épidémies de Cholera, et qu'à Varsovie même ils ont, dans quelques cas, présenté des différences. Au reste, dans cette ville, l'épidémie a paru revêtir les mêmes caractères que celles qui ont été décrites par les docteurs Christie et Searle.

» Les signes qui nous ont d'abord frappé sont la lividité de l'extérieur du corps et sa rigidité ; ils s'observent dans le plus grand nombre de cas. Voici, au reste, comme je m'exprimais sur les lésions des premiers cadavres ouverts par M. le Gallois et moi, dans une lettre écrite au docteur Jules Guérin, rédacteur en chef de la *Gazette médicale*, et lue le 2 mai à l'Académie des Sciences : « La tunique superficielle des intestins avait » une couleur rosée ; le sang qui s'écoulait des » vaisseaux était généralement liquide, abon- » dant, noirâtre ; la rate était petite et molle ; le » foie dans l'état ordinaire ; la vésicule était rem- » plie d'une bile noirâtre. L'estomac présentait

» des taches d'un rouge livide, et des injections
» linéaires de même couleur ; il était rempli
» d'un mucus épais, d'un blanc jaunâtre, vis-
» queux ; la membrane villeuse se détachait fa-
» cilement. La portion supérieure de l'intestin
» grêle contenait une très grande quantité de
» mucus épais, semblable à celui de l'estomac; à
» mesure qu'on avançait dans l'intestin, ce mu-
» cus devenait plus blanc et plus consistant;
» quelquefois il prenait une teinte jaunâtre. La
» quantité de la matière sécrétée était très consi-
» dérable. Il y avait une injection partielle de
» l'intestin grêle, une tuméfaction des cryptes
» dans une assez grande étendue, et quelques
» plaques d'un rouge plus ou moins foncé ; sous
» le doigt, les intestins faisaient éprouver une
» sensation d'empâtement; çà et là on distinguait
» quelques petits corps sablonneux. On retrou-
» vait dans le gros intestin la matière blanchâtre,
» épaisse et visqueuse, qui, par places, avait un
» aspect purulent. Vers la fin de l'intestin, cette
» matière ressemblait à de la purée. La ves-
» sie, contractée, légèrement injectée, offrait
» également ce mucus blanchâtre, qu'on re-
» trouvait aussi dans les fosses nasales et dans
» l'œsophage. Les poumons étaient engoués,
» le cerveau injecté, et d'une consistance plus
» molle que dans l'état normal ; le sang était

» partout liquide dans les cavités splanchni-
» ques. »

Telles furent les premières lésions aperçues par nous; un plus grand nombre d'ouvertures nous permit de constater quelques différences. C'est ainsi que, dans beaucoup de cas, outre la matière crémeuse, blanchâtre, épaisse, nous trouvâmes un fluide séreux, trouble, aqueux, incolore, inodore, au milieu duquel nageaient assez fréquemment des flocons albumineux. Ces deux matières n'existaient pas toujours; elles manquaient dans plusieurs des observations que nous avons rapportées, ou ne se présentaient qu'en très petite proportion. Le 13 juin M. Sédillot fit l'autopsie d'un individu mort du Choléra. L'estomac et les intestins offraient les traces d'une violente inflammation. L'estomac contenait beaucoup de sang que, d'après les lésions observées dans le tube digestif, notre confrère n'a point hésité à regarder comme un résultat de la phlogose. Les veines abdominales étaient remplies d'un sang liquide, mais huileux. La vessie était fortement contractée et sans vestige d'urine. Il n'a point trouvé, du moins d'une manière appréciable, la matière blanchâtre qu'on rencontre si habituellement dans le canal digestif, ce qui tenait probablement à la violence de l'inflammation.

» Dans la plupart des autopsies on remarque que les viscères, les tuniques et le système veineux abdominal sont remplis de sang. Les membranes muqueuses, le foie, les reins, les veines mésentériques, la veine-porte, le cœur, les poumons, le cerveau et la moelle épinière, sont les principaux siéges de cette congestion. Ce retrait considérable du sang à l'intérieur, ainsi que l'énorme quantité de matières rejetées ou contenues dans les intestins, que l'analyse a démontrées avoir à peu près les mêmes élémens que le sang, nous paraissent très bien expliquer le froid de la surface et la cessation de la vie extérieure.

» La matière blanchâtre, crémeuse, opaque, visqueuse, dont nous avons constaté la présence dans le tube digestif, se retrouve aussi dans l'œsophage, dans les fosses nasales et dans la vessie. Dans plusieurs cas, elle existe dans les divisions bronchiques. Chez les individus dont la mort a été rapide, ou qui n'ont pas eu de vomissemens et d'évacuations alvines, cette matière manque fréquemment.

» La membrane muqueuse, qui offre ordinairement des traces d'injection et de phlogose, est souvent aussi blanchâtre. Dans plusieurs observations nous avons remarqué des plaques noirâtres d'apparence gangréneuse. Sans vou-

loir faire jouer ici à l'inflammation le premier rôle, on ne saurait se dissimuler que fort souvent elle ne vienne compliquer les accidens. La sécheresse de la langue, la soif extrême dont sont tourmentés les malades, les violentes douleurs d'épigastre, calmées par des applications locales de sangsues et par les bains; l'utilité de la saignée, lorsqu'il y a des signes de réaction, ne sont-ils pas de fortes présomptions en faveur de cette opinion? L'épidémie de Cholera-morbus décrite par Sydenham, et qui présente une si grande ressemblance avec celle que nous avons observée en Pologne, n'était-elle pas avantageusement combattue par les moyens adoucissans?

» Les altérations pathologiques de la moelle épinière sont assez identiques: tantôt il existe une quantité notable de sérosité dans le canal médullaire, tantôt on y trouve un épanchement sanguin ou une exsudation gélatiniforme; plus ordinairement les veines du rachis, les membres et la substance de la moelle sont fortement injectés.

» Le foie a été trouvé volumineux chez plusieurs individus adonnés à l'ivrognerie; mais dans un grand nombre de cas il paraissait peu ou point différer de l'état normal. La vésicule biliaire contenait souvent une bile verte, noire,

épaisse ; dans cette épidémie, comme dans celle de l'Indoustan, cette sécrétion n'avait point lieu, ou du moins ne s'observait que rarement. La turgescence du foie dans l'Inde et la grande quantité de bile contenue dans la vésicule, s'expliquent très bien par l'influence de la chaleur qui exerce une action particulière sur l'appareil biliaire, comme l'atteste l'histoire de la plupart des Européens qui vont aux Indes. L'absence de la bile ne tiendrait-elle pas à un spasme des conduits, ou, mieux encore, au mode de perversion des sécrétions des muqueuses ? Ces fluides morbifiques renferment, d'après les analyses du docteur Christie, les élémens du sang, moins la fibrine ; ils doivent donc enlever à la circulation d'utiles matériaux qui eussent sans doute servi à alimenter le foie et les reins, qui, dans le Choléra, semblent bien évidemment ne plus remplir leurs fonctions.

» Le mode d'altération de la vessie est presque invariable ; ce viscère est contracté, plissé, caché sous l'arcade pubienne, et ne renferme point d'urine, tandis qu'on y observe la matière blanchâtre visqueuse, particulière aux intestins : la vessie peut cependant contenir de l'urine ; l'absence de ce fluide a également lieu dans les reins.

» Le cœur, dans un grand nombre de cas, ne

nous a point offert de changemens appréciables; quelquefois il était mou et flasque; les ventricules contenaient un sang noir, liquide : nous y avons aussi remarqué des concrétions polypeuses. Le cerveau est presque toujours gorgé de sang; les ventricules renferment quelquefois de la sérosité; on la retrouve aussi, dans plusieurs cas, à la base du cerveau.

» Le sang, chez les cholériques, subit des changemens remarquables; il devient noirâtre, épais, visqueux, et forme souvent une masse compacte; il se sépare fort difficilement en sérum et en caillot. Lorsque la maladie a duré quelque temps, on ne trouve plus de sérosité dans le sang, tandis qu'au début il en contient une certaine quantité. La proportion de sérosité paraît évidemment diminuer avec les progrès du mal. Lorsque nous visitâmes l'hôpital de Mienia, il y avait plusieurs malades qu'on venait de saigner; nous remarquâmes que, chez le plus grand nombre, le sang bavait, coulait difficilement, s'arrêtait même, de sorte qu'on était souvent obligé de faire une seconde saignée ou de les mettre dans un bain : le sang avait une couleur noire, était visqueux, huileux, et, en se refroidissant, il ne présentait point de coagulum. Dans les cadavres que nous ouvrîmes, nous remarquâmes également que dans les veines abdomi-

nales, où il se trouvait en abondance, il était visqueux, épais, noirâtre, et qu'en le mettant dans un vase, il se prenait en gelée. Cette densité et cette viscosité du sang ne sont cependant pas des phénomènes constans : chez plusieurs malades nous l'avons trouvé liquide, mais offrant la couleur brune. On a fait, à Varsovie, des analyses du sang, de la bile, de l'urine et des matières vomies ; elles n'ont rien présenté de bien remarquable : l'urine contenait seulement moins d'eau et d'urée, et le sang beaucoup moins de sérosité. Le docteur Christie avait reconnu précédemment que la matière des vomissemens renfermait les élémens du sang, moins la fibrine. Le docteur Orton, dans son *Essai sur les Maladies épidémiques de l'Inde,* a écrit que le sang coagulait difficilement, quelquefois même qu'il ne coagulait point du tout. A Bombay et à Ceylan, on a observé que le sang veineux et le sang artériel avaient les mêmes caractères physiques, et qu'il n'existait aucun indice de matière fibrineuse dans celui qu'on obtenait dans la saignée ; il avait même si peu de cohésion, que lorsqu'une émission sanguine était jugée nécessaire, on n'ouvrait les vaisseaux qu'avec la plus grande précaution, à cause de la difficulté qu'on éprouvait à arrêter le cours du sang. Plusieurs praticiens ont encore fait la remarque que le

sang des cholériques, qui est habituellement brun, d'une couleur non naturelle et plus ou moins consistant, redevenait plus clair et moins épais à mesure qu'on en tirait une certaine quantité; à l'aide de ce moyen, la circulation se rétablissait, et ne tardait point à se régulariser. Ces résultats sont loin d'avoir été toujours observés, malgré l'heureuse terminaison de la maladie : on a encore constaté que, dans les cas d'excitation, le sang présentait beaucoup moins d'altération que lorsque la prostration s'est montrée dès le début.

» Avant de terminer ce qui est relatif aux lésions anatomiques, nous dirons quelques mots de celles qui ont été décrites par les docteurs Christie, Searle, Annesley, Mason Good, Burrel, Whyte, Orton et autres médecins distingués de la compagnie des Indes. « C'est dans la mem-
» brane muqueuse, gastro-entérique, dit le pre-
» mier de ces honorables praticiens, que se ren-
» contrent invariablement les traces du mal. On
» y a toujours trouvé plusieurs endroits cou-
» verts d'une substance blanchâtre, opaque et
» visqueuse, qui était adhérente dans les intes-
» tins. Cette substance remplissait une longue
» étendue de leur cavité; dans l'estomac et dans
» quelques points des intestins on remarquait
» une sérosité fort abondante, soit trouble, soit

» transparente ; parfois elle était mêlée intime-
» ment à la matière visqueuse déjà mentionnée,
» d'autres fois, celle-ci flottait par flocons dans
» le liquide. » Un autre médecin, le docteur Schnurrer, a signalé le sentiment indéfinissable d'empâtement des tuniques intestinales, que nous avons noté chez la plupart des sujets que nous avons ouverts. « Les intestins, dit-il, n'ont
» pas leur éclat accoutumé ; ils sont très flas-
» ques et extensibles : le tissu sous-muqueux est
» le siége des congestions sanguines, la mu-
» queuse est ridée et pâteuse. » M. Searle, dans son excellent ouvrage sur le Cholera, affirme qu'on trouve les organes intérieurs gorgés de sang ; de grandes portions d'intestins sont quelquefois assez contractées pour qu'on n'y puisse introduire le doigt ; l'estomac et les autres parties du digestif sont très fréquemment enflammés, surtout quand la maladie a duré quelques jours, tandis que les traces de phlogose sont beaucoup moins sensibles quand les accidens ont été rapides. Le foie, le cœur et les poumons ont aussi, dans plusieurs circonstances, offert des signes d'inflammation. On lit dans l'ouvrage de Mason Good, que l'estomac et les intestins des individus morts au Bengale contenaient une grande quantité de substance gélatineuse ; il existait à la surface des organes une congestion légère ; le foie

était considérablement augmenté de volume, par l'abondance de sang qui gorgeait les vaisseaux; la vésicule du fiel était remplie d'une bile noire, épaisse ou liquide; la vessie était vide et enfoncée sous le pubis; les reins semblaient diminués de volume. A Bombay, les cadavres présentaient plus de vestiges d'extravasation et de congestion que ceux du Bengale. Tous les organes thorachiques et abdominaux offraient de petites ruptures de vaisseaux ou une turgescence de sang noir; l'estomac et le foie étaient principalement affectés. A Ceylan, les lésions anatomiques ont présenté quelques différences; le cerveau était surtout l'organe congestionné, tandis que le foie paraissait dans l'état normal. Le docteur Davy a remarqué que, dans quelques cas, les muscles étaient d'une extrême flaccidité, comparable à celle des animaux tués par l'électricité ou morts de fatigue.

» L'examen rapide que nous venons de faire des procès-verbaux d'autopsies consignés dans plusieurs ouvrages anglais, a suffi pour nous convaincre que si quelques épidémies se ressemblaient par leurs produits, d'autres, au contraire, présentaient des différences qu'il était intéressant de constater; elles nous donnent, en effet, l'explication naturelle de la variété des symptômes, et de l'inefficacité d'agens thérapeuti-

ques dont les bons effets ont été reconnus à d'autres époques. Cette considération importante, sur laquelle nous n'avons cessé d'insister, particulièrement dans une lettre écrite de Varsovie, le 23 juin dernier, à M. Esquirol, et insérée dans le numéro de juillet des *Annales d'hygiène,* sera plus tard l'objet de nouvelles réflexions.

» Nous avons déjà dit que l'étude des symptômes nous portait à croire que le système nerveux était le premier frappé dans cette grave maladie, qu'il réagissait à son tour sur les muqueuses, et principalement sur les muqueuses intestinales, au moyen de l'appareil ganglionaire. Dans un grand nombre de cas, ce mode d'action du système nerveux sur le tube digestif a donné lieu à des inflammations plus ou moins vives. Il ne s'agit point ici de se faire le champion d'une doctrine, mais seulement de reconnaître un fait. L'histoire des lésions anatomiques que nous venons d'avoir sous les yeux donne encore plus de poids à cette opinion. Si nous récapitulons les altérations les plus importantes et les plus constantes que nous ont présentées les nombreuses autopsies que nous avons été à même de faire, nous remarquerons d'abord que le cerveau était presque toujours gorgé de sang, qu'il y avait quelquefois de la sérosité dans les ventricules et

à la base du cerveau. La moelle épinière et ses membranes étaient souvent injectées; la gaîne médullaire contenait de la sérosité, du sang ou une exsudation gélatiniforme. La muqueuse intestinale était blanchâtre, pâle; mais souvent aussi elle était injectée, offrait des plaques plus ou moins rouges, quelquefois d'apparence gangréneuse; elle était, dans quelques cas, amincie, et se déchirait avec une extrême facilité. Ses cryptes muqueux étaient développés. Enfin, le canal intestinal contenait une quantité plus ou moins considérable d'une matière ou concrète ou liquide, évidemment due à une perversion du mode de sécrétion des muqueuses. Voilà donc des altérations morbides qui confirment notre manière de voir, en même temps qu'elles prouvent également que le principe qui agit sur l'économie animale atteint d'abord le système nerveux, et réagit ensuite sur les muqueuses, et en particulier sur le canal alimentaire. »

Certes, voilà des faits d'une grande importance! et l'auteur qui les rapporte prouve, dans ce peu de pages, combien son livre tout entier offre d'intérêt, et combien son auteur donne d'espérances, lorsque toutes ses connaissances seront *mûres* et appréciées, comme cela aura lieu sans doute, lorsqu'il aura vu, pendant plus

de 30 ans, des malades, et qu'il aura reconnu le besoin d'observer les membranes muqueuses et tous les organes de cet appareil avec une attention plus minutieuse que celle avec laquelle il les a observés jusqu'à ce jour.

Ce chapitre est une collection de témoins; et le besoin d'en entendre sur tous les points que comprend la doctrine de cet ouvrage, m'engage à en faire comparaître encore, m'attachant toujours aux faits qui sont propres à démontrer qu'on a donné à la tête plus que sa part dans le phénomène des maladies, et au ventre beaucoup moins que la sienne dans les divers états de la vie, puisque, cette question une fois résolue, on verra la Physiologie et la Médecine prendre vite un nouvel aspect.

« Tout le canal intestinal, dit M. Moreau, est pâle, mollasse, enflé d'air, et rempli d'une quantité étonnante de fluide blanchâtre ou trouble. L'estomac est contracté; sa substance dure et fréquemment épaissie; sa capacité vide ou remplie d'un fluide de couleur et de consistance très diverses, clair ou grumeleux, blanc, vert ou noir. Des ulcérations ou des taches rouges se trouvent parfois dans sa membrane ainsi que dans les intestins.

» Le foie présente des congestions, des inflammations, et une couleur plus sombre qu'à l'ordinaire.

» Les autres organes nécessaires à la vie semblent n'avoir éprouvé aucune altération, notamment le cerveau; ils paraissent du moins n'avoir été affectés que sympathiquement.

» Dans l'irruption du Cholera à Astrakhan, pendant l'automne de 1823, l'autopsie des individus que cette maladie fit périr offrit les caractères suivans : amas considérable de sang noir et caillé dans le crâne et les artères méningées; sérosité abondante dans les ventricules du cerveau; épanchemens considérables de sang dans les poumons qui, à l'extérieur, paraissaient sains; accroissement volumineux du cœur, dont la substance avait peu de cohésion; légère inflammation de la surface interne de l'estomac qui était vide; inflammation très vive des gros intestins et des intestins grêles; sang coagulé dans la rate et dans le foie, qui étaient distendus.

» Le Cholera s'est montré avec des symptômes identiques pendant l'irruption de 1830. Il est vrai que deux phénomènes pathologiques entièrement nouveaux ont été signalés; mais des doutes très forts s'élèvent contre leur existence. L'un est la découverte de polypes, qui, au rapport de plusieurs médecins russes, se trouvent constamment des deux côtés, dans le centre des enveloppes de la moelle épinière. L'autre est l'absence d'acide acétique libre dans le sang des individus

affectés, et la présence de cet acide dans les excrétions, qui en contiennent une quantité correspondante à celle manquant dans le sang. Cette découverte résulte des analyses chimiques de M. Hersmann, qui possède en Russie la réputation d'une grande habileté dans ces opérations; mais l'existence de l'acide acétique libre dans le sang humain, est un fait nouveau contesté par les plus savans chimistes de la France, d'après un ensemble de preuves qui le rendent au moins douteux.

» Les résultats de l'autopsie cadavérique et de l'examen général des symptômes de la maladie permettent de conjecturer que l'estomac et les petits intestins sont le siége de l'action morbide. C'est constamment l'estomac qui est la première partie affectée, et ensuite les entrailles. La diminution de l'action du cœur, la suspension des sécrétions, et même l'action du foie et celle du crâne semblent être seulement les conséquences des phénomènes qui ont lieu primitivement dans les organes de la digestion; les crampes et la contraction paraissent en être les suites; on sait qu'elles sont fréquentes dans les entérites et les gastrites, et qu'on observe souvent le tétanos et les spasmes des extrémités, parmi les symptômes de l'action qu'éprouve l'estomac dans les cas d'empoisonnement par l'arsenic, le sublimé,

l'acide nitrique, ou par un usage excessif de liqueurs alcooliques d'une nature dangereuse. Il y a certainement une analogie frappante entre les symptômes du Cholera pestilentiel, notamment son action sur l'estomac ou les intestins, et les lésions violentes que produisent, dans les mêmes organes, les poisons qui y sont introduits. »

MM. Bouneau et Sulpicy publièrent, en 1823, des recherches sur la contagion de la fièvre jaune. Ce recueil, où l'Anatomie pathologique a la part qu'elle mérite, m'a présenté un intérêt assez vif pour en extraire ce qui suit.

« L'Anatomie pathologique, considérée dans ses rapports avec l'affection qui nous occupe, est devenue une source trop féconde en vérités relatives à la nature des maladies, pour ne pas lui accorder une mention particulière dans tout ouvrage destiné à atteindre ce but difficile; mais avant d'aller plus avant, nous devons le dire, malgré des différences assez tranchées dans plusieurs résultats, c'est encore un des points qui fournissent le plus de données satisfaisantes et positives. En effet, si l'on parcourt l'ensemble des résultats généraux produits par les autopsies cadavériques, depuis l'histoire des maladies de Saint-Domingue observées par Pouppé-Desportes, de 1732 jusqu'à 1748, et depuis l'épidémie de

Cadix en 1764, dont la description est consignée dans Lind, jusqu'aux intéressantes observations publiées par M. Rochoux en 1820, presque tous les auteurs s'accordent sur ce point, qu'ils ont trouvé à peu près constamment des traces d'inflammation dans l'appareil gastro-intestinal.

» A l'inspection des parties qui le constituent, on a vu les cavités de l'estomac et des intestins contenir des quantités variables de matières fétides et noires, semblables aux liquides rejetés par le vomissement; on a vu la membrane muqueuse qui tapisse ces organes frappée d'une inflammation plus ou moins étendue, plus ou moins intense, injectée, épaissie, et pouvant, dans quelques endroits, être séparée de la tunique musculeuse; bien souvent des taches brunâtres, livides, gangréneuses étaient disséminées sur la surface phlogosée; la membrane interne de l'œsophage a été trouvée plusieurs fois frappée d'inflammation, et d'autant plus, que ce conduit se rapprochait de l'orifice cardiaque. M. Dubreuil assure qu'il a rencontré fréquemment quelques ulcérations dans la muqueuse du duodénum, et il ajoute que la seule différence présentée par l'autopsie ne consistait que dans l'état plus ou moins voisin de la gangrène dont la membrane muqueuse des voies digestives était affectée : l'aspect des désordres imprimés sur ces

organes par la fièvre jaune rappelle souvent l'effet de ceux que détermine l'empoisonnement par les substances minérales ; aussi beaucoup d'auteurs regardent-ils cette affection comme le produit d'un véritable empoisonnement miasmatique.

» S'il s'est présenté quelques cas où l'on n'a découvert aucune trace d'inflammation, ce sont en général ceux où les individus ont été, en quelque sorte, foudroyés par une attaque brusque et violente du mal, comme dans les cas de mort survenue du premier au deuxième ou au troisième jour.

» Tels sont, en somme, quant à l'appareil digestif, les résultats dont l'authenticité est établie par le témoignage unanime des médecins de tous les pays, qui ont eu le courage d'interroger avec soin les tristes débris des victimes moissonnées par ce terrible fléau ; mais d'accord sur ce premier point, ils sont loin de l'être sur l'état des autres parties essentielles à la vie.

» Ainsi en poursuivant l'examen des viscères renfermés dans la cavité abdominale, nous voyons que M. Rochoux a dû à une observation attentive de rencontrer constamment la surface interne de la vésicule biliaire injectée et rougeâtre, épaissie surtout vers le col, avec des rides très prononcées. Les vaisseaux biliaires iso-

lés, examinés avec soin, ont semblé à M. Dubreuil toujours augmentés de calibre. La plupart des autres auteurs ne mentionnent qu'une bile épaisse, visqueuse, noirâtre ou très noire, contenue en plus ou moins grande quantité dans ce réservoir membraneux.... Mais ont-ils toujours apporté à l'inspection de la membrane interne toute l'attention convenable? Il est permis d'en douter, quand on se rappelle le peu de soin et d'exactitude qu'on mettait en général aux recherches anatomico-pathologiques, à une époque encore bien peu éloignée de nous.

» Le foie est souvent intact, ou n'offre que des altérations variables de volume, de couleur, de densité, de consistance, etc.... Cependant quelques observateurs signalent des taches gangréneuses remarquées à sa surface, des plaques irrégulières plus ou moins larges, d'une couleur jaune assez foncée, tantôt superficielles, tantôt s'étendant à une plus ou moins grande profondeur.... M. Devèze dit avoir souvent rencontré des engorgemens volumineux dans toute la substance du foie, et des dépôts d'une matière sanguinolente. M. Rochoux n'a vu qu'une fois l'hépatite.

» Si l'on en croit le plus grand nombre des auteurs, les reins n'ont pas offert de lésions notables; seulement ils ont signalé quelquefois un

peu plus de rougeur; tantôt une augmentation de volume, tantôt la couleur jaune du tissu qui les environne; cependant Savarési assure que l'inflammation et l'engorgement de ces viscères furent constans à la Martinique en 1802 et 1803. D'après M. Rochoux, cette inflammation se rencontre dans un tiers ou au moins un quart de ceux qui succombent à la fièvre jaune.

» La vessie n'offre ordinairement aucune altération; cependant il est arrivé quelquefois de voir sa membrane interne enflammée; elle s'est trouvée l'être beaucoup chez un sujet qui avait éprouvé pendant sa vie une hématurie très abondante.

» Le péritoine s'est présenté le plus habituellement dans l'état sain; M. Larrey est le seul, je crois, qui l'ait trouvé le siége d'une phlegmasie constante.

» Si nous passons à l'inspection de la cavité thorachique, nous trouvons que les organes qui y sont contenus n'offrent que rarement quelques altérations accidentelles : ainsi on a remarqué dans quelques cas que les poumons étaient gorgés d'un sang noirâtre et écumeux, qui s'écoulait par les incisions; on a encore vu la surface de ces organes couverte de taches livides, de larges plaques brunes ou noires; on a vu la plèvre parsemée de taches rougeâtres, violettes et même

livides, avec de fréquentes adhérences à la plèvre costale. Pendant l'épidémie de Livourne, plusieurs médecins ont observé dans les poumons, sur la plèvre, le diaphragme, des traces manifestes d'inflammation, d'engorgement de sang, de disposition grangréneuse. M. Chabert a vu la coïncidence des phlegmasies du poumon avec celles du canal digestif. »

Les auteurs de ce bon ouvrage font preuve de bon esprit, car ils vont au fait. Les observations suivantes sont extraites de leur livre.

Saint-Domingue, de 1732 *à* 1746.

Symptômes de la fièvre décrite. — « Frisson, lassitude extrême, fièvre accompagnée de *vives douleurs de tête et de reins, d'une pesanteur dans la région épigastrique avec envies de vomir, vomissemens*, surtout s'il y a frisson au début; pouls élevé et fort ou mou; peau sèche, souvent aride; *visage et yeux comme enflammés;* accablement; urines rouges et chargées, ou naturelles, mais en petite quantité. Après une durée de deux, trois ou quatre jours, *cessation brusque de la fièvre; commencement de jaunisse.., absence de douleur, tranquillité apparente de* 24 *à* 48 *heures*, l'accablement seul persiste; *hémorrhagie par diverses ouvertures, ictère plus prononcé;* constipation ou selles *noires et couleur*

de marc de café ; vomissemens de même nature ; inquiétude, *hoquet;* délire, parotides, pourpre; ouverture des saignées, desquelles s'empare une gangrène charbonneuse; *douleurs abdominales,* avec ou sans gonflement de cette partie qui est alors le plus souvent molle et flasque; quelquefois vive souffrance dans les membres (les inférieurs surtout); *suppression d'urine,* que précèdent souvent des signes évidens d'une décomposition générale; mort.

» *Examen cadavérique.* Couleur rouge pourpre des parties extérieures du corps dans lesquelles le malade s'était plaint de souffrir. La plupart des *viscères abdominaux, le foie, la rate, les intestins grêles sont tout-à-fait gangrénés; la vésicule* du fiel est remplie d'une bile *noire couleur de café fort;* la partie supérieure du duodénum, le pilore et l'estomac partie *gangrénés* et partie *enflammés;* les gros intestins sont dans le même état lorsqu'il y a eu des selles noires..... S'il y a eu délire, sommeil léthargique, la dure-mère et la pie-mère sont enflammées, le cerveau injecté dans ces deux substances.

» L'auteur de cette description dit que ceux qui meurent dans le temps de la *contagion* ne présentent aucun changement dans leurs viscères. Il entend parler, sans doute, de l'action comme foudroyante des miasmes qui agissent

alors à la manière des gaz non respirables et enraient trop promptement les phénomènes de la vie, pour laisser des traces organiques de leur terrible influence. La même remarque se trouve dans un assez grand nombre d'auteurs pour que nous devions la noter ici comme à peu près générale.

Charleston de la Caroline du Sud, 1749.

» Ier stade. Lassitudes instantanées et sans cause évidente; douleur aiguë et fixe au front, vertiges, *algor et horror;* sueurs assez souvent froides; fièvre intense avec oppression, anxiété, douleurs *précordiales* s'étendant *aux lombes* et aux membres; pouls ordinairement fréquent, faible, dur et contracté; *ardeur et saillie des yeux,* qui semblent être dans un état voisin de l'ophthalmie; *rougeur* de la face, du cou et de la poitrine; chaleur intérieure intense; peau sèche, brûlante ou couverte d'une sueur visqueuse; respiration laborieuse, précipitée; *dégoûts, nausées, vomissemens..,* diarrhée ou constipation, insomnie ou sommeil interrompu et non réparateur; *épistaxis* fréquent; langue sèche..., soif vive, urine crue, décolorée ou rouge, etc.

» 2e stade. Après *un, deux ou trois jours de durée*, la *jaunisse survient;* sensible d'abord à la conjonctive, elle gagne successivement le cou,

la poitrine, et devient bientôt générale; l'urine forme un sédiment blanchâtre, et souvent prend l'aspect de celle des *ictériques;* la fièvre baisse au point que le pouls est souvent plus lent et plus mou qu'en santé...; la sueur froide persiste pourtant; les selles sont colliquatives, comme safranées, *de même que l'urine;* la langue est plus humide, mais elle est en même temps si rouge, ainsi que les lèvres, qu'on peut craindre une hémorrhagie imminente; le sommeil, quoique calme, ne soulage pas, et le mieux qu'il semble annoncer est ordinairement trompeur : *Attamen fronti nulla fides.*

» 3e stade. Il succède au précédent, dont la durée excède rarement 24 heures, et est annoncé par une abondante *hémorrhagie du nez, de la bouche, de la poitrine.* Le sang se fait également jour à travers divers endroits de la peau; d'anciennes saignées se rouvrent; il y a *évacuation* par *haut* et par *bas de matières noires* et comme gangréneuses; l'urine est *noire* et *fétide,* le pouls tremblottant et faible, les sueurs froides, le *hoquet* très pénible;... cependant la respiration s'embarrasse, la chaleur intérieure devient plus vive, les extrémités se refroidissent, des taches livides couvrent tout le corps, la léthargie apparaît, et après elle les convulsions et la mort.

» *Examen cadavérique.* — Le sang continue à

couler quelque temps encore après la mort; la teinte jaune se prononce davantage, et les taches deviennent plus larges et plus nombreuses. La surface des poumons et des viscères abdominaux est parsemée de taches livides assez étendues; *la face interne du ventricule et des intestins grêles fortement enflammée;* le foie très tuméfié et sa surface intérieure ou concave comme gangrénée; *la vésicule du fiel distendue par une bile épaisse,* difficilement soluble dans l'eau et obstruant probablement le canal cholédoque, etc. Il n'est question ni des gros intestins, ni de l'encéphale. »

2e *observation.* Ce sont les mêmes symptômes généraux.

« *Examen cadavérique.* — Celui de plus de cent cadavres a fourni à peu près toujours les mêmes résultats : différentes parties des épiploons ont été trouvées noires et décomposées; la vésicule du fiel *pleine* et très gonflée; l'estomac et les intestins inondés de matières bilieuses (celles du vomissement et des selles sans doute)... N'est-il pas probable qu'un peu d'attention donnée à la membrane muqueuse, aurait attesté son inflammation, et peut-être un véritable état gangréneux? La rate souvent très grosse, au point de peser jusqu'à cinq livres, molle, et tellement décomposée, qu'on l'aurait prise pour du sang

coagulé, enveloppé d'une membrane, plutôt que pour un corps véritablement organisé.

» On doit vivement regretter que l'auteur n'ait pas noté, d'une manière spéciale, les cas dans lesquels la fièvre intermittente avait devancé la manifestation des symptômes précédens : car on ne peut guère douter qu'ils n'aient été quelquefois spontanés, et alors les résultats cadavériques ont dû présenter au moins quelques variantes. (*Voy.* notre examen comparatif.)

» La poitrine et la tête n'offraient rien de particulier.

» *Autre autopsie.* — Les cadavres ne tardaient pas à devenir noirs; *l'estomac* renfermait une grande quantité de *matières* analogues à celles qui avaient été rejetées peu de temps avant la mort; celles que contenaient les intestins étaient plus consistantes, mais également noires et visqueuses et ressemblaient beaucoup à du goudron, et dans quelques cas, à du méconium très épais; le foie avait augmenté de volume et perdu sa consistance; la vésicule du fiel et les canaux biliaires étaient *pleins* d'une bile noire, épaisse et visqueuse, et la rate légèrement affectée, etc.

» Les résultats cadavériques ne sont pas parfaitement notés; il n'est rien dit, par exemple, de l'état des membranes muqueuses des intestins et de l'estomac. Mais peut-on douter de leur in-

flammation très intense, après l'examen des symptômes, et lorsqu'on pense à cette excessive torture *that they* (les malades) *felt at the pit of the stomach*, et que renouvelait la plus petite quantité de boissons. (Clark, page 15.)

» *Examen cadavérique.* — Peu de minutes après la mort, la peau est noire, jaune ou pourprée, ou jaune supérieurement et noire inférieurement ; dans quelques cas, elle ne diffère pas sensiblement d'avec celle des personnes qui ont succombé à une fièvre bilieuse ordinaire; souvent l'aspect du cadavre est celui de quelqu'un qui dort paisiblement ; la raideur est plus ou moins durable et la décomposition lente ou instantanée.

» Le cerveau est sain dans toutes ses parties, de même que les viscères contenus dans la poitrine; néanmoins le sang que renferment le cœur et les veines est fluide et semblable, pour la consistance, à celui d'un pendu ou d'une personne qui a succombé à des commotions électriques.

» *L'estomac et le commencement du duodénum sont les parties les plus malades; la membrane villeuse du ventricule est fortement enflammée,* surtout vers sa petite extrémité; cette inflammation, qui se propage quelquefois à travers le pylore dans le duodénum, ressemble à celle qui résulte de l'empoisonnement par l'arsenic; *la bile est vis-*

queuse, noire et *analogue* au liquide rendu par le vomissement, ou bien elle conserve sa couleur naturelle, mais elle est toujours très âcre; la surface externe des viscères abdominaux est à peu près dans son état naturel; les vaisseaux du péritoine sont souvent très distendus, ce qui donne à cette membrane un aspect noirâtre, etc. (*Gazette de M. Brown*, 1793, par les docteurs Phisick et Cathrall.)

» *Examen de plusieurs cadavres.*—Sérosité roussâtre épanchée, en quantité variable, dans les cavités abdominales et thorachiques; épiploons et viscères contenus dans l'abdomen, enflammés et parsemés de taches gangréneuses; le foie, qui participe constamment de cette affection morbide, renferme assez souvent dans sa propre substance des foyers purulens. Rien de pathologique, ordinairement du moins, dans les autres cavités.

» *Examen cadavérique.*—Le cerveau est quelquefois plus mou que dans l'état ordinaire; les sinus remplis d'un sang noir et grumelé; les ventricules laissent échapper un sérum sanguinolent; parfois aussi le cervelet a perdu de sa consistance, ses vaisseaux sont injectés, tandis que la moelle allongée se montre plus compacte et comme comprimée par la sérosité roussâtre ou teinte de sang.

» Les poumons sont assez souvent gorgés d'un

sang noir et écumeux, leur surface couverte de taches livides, de même que la plèvre costale;.... quelquefois le péricarde renferme un sérum abondant, jaune ou noirâtre;... un caillot considérable d'une couleur jaune d'ambre, parfaitement transparent, occupe dans quelques cas le cœur, et s'étend dans les oreillettes jusque dans l'aorte;... une humeur analogue, mais plus fluide, se trouve dans le péricarde ou à la surface des poumons. L'estomac renferme une matière *analogue* à celle du vomissement, ou est distendu par un gaz particulier; des taches brunâtres sont disséminées sur sa surface *phlogosée*, mais *la gangrène* dépasse rarement l'épaisseur de la muqueuse. Les intestins sont boursouflés et laissent dégager une odeur fétide lorsqu'on y pratique des ouvertures; leur membrane muqueuse présente d'ailleurs *les mêmes altérations* que celle de l'estomac, seulement la gangrène y est plus rare.

» Le foie est quelquefois plus volumineux, plus jaune ou plus pâle qu'il n'a coutume d'être; sa surface offre assez souvent des taches gangréneuses, et son intérieur des altérations organiques plus ou moins avancées; une bile épaisse, visqueuse, noire, *remplit* communément la vésicule du fiel, dont les membranes sont quelquefois marquées de taches livides : la rate est

dans quelques cas moins consistante que dans son état normal; les reins sont plus rouges, et comme injectés de sang, ou jaunes; la vessie est fortement contractée, et contient un liquide brun, noirâtre ou sanguinolent, ou enfin jaune foncé, si elle conserve sa capacité; son tissu a aussi été trouvé jaune comme celui des reins.

» *Examen cadavérique.* — La peau, celle de la partie supérieure du corps surtout, est jaune livide; des taches gangréneuses s'y observent et occupent principalement la région de l'estomac et celle du foie;... du sang noir, analogue à celui fourni par les hémorrhagies des derniers momens de l'existence, remplit les narines et sort par la bouche; les muscles sont noirâtres et d'une mollesse particulière.

» Les cavités thoraciques contiennent de la sérosité rouge, jaune; les poumons sont hépatisés, le droit surtout, et leur surface parsemée de taches gangréneuses; le liquide renfermé dans le péricarde est plus abondant qu'il n'a coutume d'être, etc.

» L'épiploon paraît détruit presque en entier; le diaphragme est livide, et présente des traces de phlogose dans sa partie adjacente au foie; la surface de l'estomac et des intestins jaune livide; la membrane muqueuse de ces viscères est *sphacélée*, et ses vaisseaux *engorgés* : le ven-

tricule renferme des matières du *vomissement*, et les intestins grêles sont distendus par des gaz; le foie est mou et sphacélé, surtout vers sa face concave; la vésicule du fiel ridée contient, en quantité variable, une bile *visqueuse et noirâtre;* la rate n'offre rien de particulier : quelquefois, pourtant, elle est remplie et comme engorgée par un sang noir. La vessie est sans urine et parsemée de taches gangréneuses; les reins laissent également voir des traces d'inflammation. Le cerveau et les méninges sont communément engorgés, et sont quelquefois le siége de légers épanchemens.

» *Examen cadavérique.* — Teinte du corps générale ou bornée aux parties supérieures, d'un jaune serin, ou tirant sur le jaune; face pâle ou livide et gonflée; pétéchies, ecchymoses plus ou moins nombreuses.

» Estomac d'un jaune plus ou moins foncé, contracté ou distendu, et contenant, dans le premier cas, une petite quantité de matière glaireuse, *sanguinolente*, ou *un sang* noir, épais et poisseux; dans le deuxième, des matières *analogues* à celles du *vomissement;* plus rarement du sang et des caillots noirs; quelquefois, enfin, ces matières ressemblent à du chocolat clair, ou à du sang corrompu étendu dans beaucoup d'eau; et lorsque la distension est considérable,

il renferme aussi du gaz en quantité variable; des mucosités plus ou moins épaisses, seules ou mêlées à du sang, en tapissent la membrane interne, laquelle paraît *détruite* à sa surface, lorsqu'on vient à la ratisser légèrement pour en enlever une matière comme pultacée, et présente des plaques irrégulières d'un rouge rosé, principalement le long de sa grande courbure, et dans le voisinage du cardia; d'autres fois, elle est enflammée *en totalité*, et souvent *épaissie* de plusieurs lignes; sa couleur est alors d'un rouge-brun, et des plaques bleuâtres ou noirâtres règnent vers sa grande extrémité; des gouttelettes de sang, qui reparaissent bientôt lorsqu'on vient à les éponger, suintent des points les plus enflammés de cette membrane, dont le tissu, ferme ou ramolli, se laisse facilement détacher.

» Teinte jaune des intestins nuancée de rouge, qui varie du rose au brun; *inflammation* de leur membrane interne, où l'on trouve des matières noirâtres ou roussâtres, et parfois assez analogues à de la suie délayée.

» Vésicule du fiel d'un jaune vert foncé, passant quelquefois au noir, ce qui semble dû à la distension des vaisseaux répandus sur sa surface, et rapprochés quelquefois au point de la colorer en rouge-marron; la bile, qui en occupe l'intérieur, est peu abondante, *très foncée* en couleur,

et d'un vert tirant sur le *noir;* sa membrane muqueuse est rouge et épaisse, principalement vers son col.

» Des taches larges, d'un jaune assez foncé, pénétrant rarement au-delà de quelques lignes, se remarquent à l'extérieur (à la face concave surtout) du foie, qui, une seule fois, a été trouvé enflammé.

» Chez le tiers ou le quart des malades, un seul rein ou tous les deux sont enflammés en totalité ou en partie.

» La vessie, plus ou moins distendue, est ordinairement sans traces d'inflammation.

» La rate est sans altération, ordinairement du moins.

» Le pancréas et les vésicules surrénales sont jaunes et comme injectés.

» Le péritoine et ses dépendances n'offrent aucune altération, à moins de regarder comme telle la plus grande plénitude de leurs vaisseaux qu'on observe quelquefois.

» Les taches répandues à la surface des poumons, d'ailleurs sains, n'altèrent point leur substance.

» Les vaisseaux des méninges et leurs sinus sont gorgés de sang; l'arachnoïde rouge, épaissie et imprégnée de sang dans une étendue variable, présente des plaques grisâtres, épaisses et

accompagnées de l'engorgement sanguin des parties sous-jacentes. Les exsudations puriformes sont rares, de même que la participation de la substance cérébrale à ces altérations; une seule fois le cervelet a été vu engorgé.

» *Examen cadavérique.* — Couleur jaune de la peau; ecchymoses larges au cou et au visage; graisse sous-cutanée d'un jaune foncé; distension des vaisseaux du péricarde, des méninges, du plexus choroïde et de la masse encéphalique; sang dissous occupant le sinus longitudinal supérieur; sérosité sanguinolente dans le péricarde; sang grumeleux et abondant dans les poumons, et en dissolution dans le cœur; couleur plombée ou jaune-verdâtre du foie; vésicule biliaire naturelle, ou noircie vers son col, contenant une bile d'un *gris de fer* ou d'un *brun obscur* et variable pour la consistance; estomac *phlogosé* dans son intérieur, contenant un liquide gris de fer ou noirâtre; rien de remarquable vers les organes urinaires.

» *Examen cadavérique.* — Sans chercher si la membrane muqueuse est primitivement ou secondairement affectée, si elle est toujours ou rarement enflammée, et si les traces de phlogose, plus ou moins intense, remarquées après la mort, sont le *résultat* de la présence de la matière noire, nous laisserons l'auteur suivre ses raisonnemens,

que nous avouons n'avoir pas toujours compris, et argumenter d'après des assertions que nous avons crues quelquefois un peu hasardées, bien qu'elles aient été admises, dans la suite de l'ouvrage, comme parfaitement prouvées; et nous nous en tiendrons à cette conclusion, à laquelle l'ont conduit ses observations cliniques, savoir : qu'après avoir consulté, pendant la vie, les phénomènes morbifiques et les résultats de l'autopsie, on en vient *toujours* à dire que c'est dans les *viscères gastriques* que se passent *tous* les désordres, etc. »

Nota. Le lecteur est prévenu que ces observations ont été recueillies de manière à ce qu'on n'y trouve rien qui ne soit et ne semble être un récit fidèle; mais que beaucoup de remarques intéressantes touchant les lésions anatomiques n'ont pas été décrites, parce qu'elles n'ont pas attiré les regards de ceux qui se livraient à ce travail.

Dans ses recherches historiques et médicales sur la fièvre jaune, M. Dalmas donne une seule ouverture de cadavre qui prouve le peu de goût de cet auteur pour les recherches anatomiques, son peu d'habitude dans ce genre d'instruction et les raisonnemens faux auxquels conduisent la prévention et l'ignorance des faits.

« *Des tégumens.* — La couleur jaune de la peau est ce qui frappe d'abord l'observateur; elle est

presque constante dans tous les cadavres; les malades mêmes qui n'étaient pas jaunes le deviennent plus ou moins en expirant. Une sérosité jaunâtre, répandue dans tout le tissu cellulaire et qu'on retrouve dans les nombreux replis du péritoine, en est la cause; elle ressemble au liquide qui suinte des scarifications faites à un charbon ou à un anthrax.

» *De l'abdomen.* — Lorsque, par la section des tégumens et des muscles abdominaux, on est parvenu dans le bas-ventre, on est étonné de ne pas trouver la putréfaction plus avancée. L'odeur qui s'en exhale a cela de particulier, qu'elle est peut-être moins cadavéreuse que celle de beaucoup d'autres malades; cependant, l'estomac et le canal intestinal sont communément distendus et boursouflés par un gaz extrêmement fétide, et remplis, surtout le premier, d'un sang noir et coagulé. Leurs vaisseaux, et principalement ceux qui rampent dans la partie supérieure gauche du ventricule, sont fortement injectés; c'est d'eux que suinte le liquide noirâtre et visqueux auquel les anciens avaient donné le nom d'*atrabile*. Des points livides et gangréneux sont répandus dans les tuniques des intestins; le foie et la rate ont, en général, acquis plus de volume. La vésicule du fiel et les canaux biliaires sont, tantôt obstrués par une bile épaisse et grasse, tantôt contiennent à peine une

petite quantité de matière verte et fluide; l'inspection de la vessie, qu'on trouve toujours vide quand la sécrétion des urines a été interrompue, celle des reins, qui paraissent seulement un peu flétris, ne rendent pas raison de ce phénomène.

» *De la poitrine* — Quoique la fièvre jaune semble moins affecter la capacité thorachique que la capacité abdominale, quelquefois, cependant, le coup mortel est porté dans la poitrine. Dans ce cas, la plèvre et le médiastin sont en partie ecchymosés; le poumon est livide, engorgé et plus dense; l'incision faite à ce viscère donne alors, au lieu d'un sang vermeil et écumeux, un liquide presque noir et sanieux; une grande quantité de sérosité jaunâtre, renfermée dans le péricarde, semble avoir macéré le cœur, dont le ventricule gauche et les principaux troncs artériels ne contiennent qu'une petite quantité de sang presque noir, lorsqu'ils ne sont pas entièrement vides. »

Le docteur Double, dans son rapport sur le Cholera à la Faculté de Médecine de Paris, s'exprime ainsi :

« C'est vraiment remarquable, nous venons de le voir, tout ce que présentent d'analogie, d'accord et comme d'identité, les nombreuses descriptions du Cholera prises au milieu de ces régions diverses. En Asie, en Perse, en Syrie, dans

le bas Bengale, dans le Mysore, sur la côte du Coromandel, en Russie, en Pologne; dans les rapports authentiques des conseils médicaux de Bombay, de Calcutta, de Madras, de Moscou et de Varsovie; dans les écrits particuliers d'Annesley, d'Ainslie, de Christie, de Scott, de Convell, de Johnson, de Jameson, de Searle, de Reymann, de Loder, de Moran, de Jachnichen, de Delaunay, de MM. Brière de Boismont et Legallois; soit que l'on médite les histoires particulières, soit qu'on lise les descriptions générales, toujours, partout et chez tous les écrivains, la symptomatologie est concordante, uniforme : on puiserait, ce semble, dans cette seule considération, un des argumens en faveur de la certitude de la Médecine.

» Mais bien s'en faut qu'il en arrive de même quand vient l'histoire des signes nécroscopiques. Soit que, pour ce genre de recherches, on ait eu à surmonter de grands obstacles, soit que l'habitude et l'habileté, le zèle et le courage aient manqué aux observateurs, soit que des opinions préconçues président souvent à cette partie de l'observation; soit enfin qu'en réalité, les lésions cadavériques aient été incertaines et variables, toujours est-il certain que, sur ce point, les détails des faits et les résumés des recherches sont souvent différens et quelquefois même opposés.

» Au milieu de cet ordre de travaux, une con-

sidération frappe pourtant le lecteur réfléchi ; c'est, d'une part, la grande diversité et même l'opposition formelle que présentent les résultats fournis par l'Anatomie pathologique, quand on les compare d'observateur à observateur, et d'autre part, la ressemblance ou même l'uniformité de ces mêmes résultats, dans tous les cas relatés par un seul et même observateur. Cela est poussé si loin, qu'Annesley, sans contredit un des hommes qui ont le mieux décrit cette maladie, après avoir accolé à quelques-unes de ses observations particulières les recherches d'Anatomie pathologique qui leur appartiennent, finit par ne plus relater les ouvertures des corps ; il se contente de déclarer que les circonstances anatomiques étaient les mêmes que dans les cas précédens.

» A la suite de ces réflexions, qui doivent servir à juger les travaux que nous allons examiner, disons en général que, sur le continent de l'Asie, les recherches d'Anatomie pathologique ont présenté, tantôt les altérations, les caractères anatomiques d'une phlegmasie gastro-intestinale, et tantôt un simple état catarrhal sans nulle trace d'inflammation de la membrane muqueuse des intestins. Ici on a signalé des congestions cérébrales, des injections considérables des vaisseaux du cerveau et de ses membranes ; ailleurs on a noté des altérations de la moelle épinière et de ses enve-

loppes. Dans beaucoup de circonstances, l'Anatomie pathologique n'a rien montré qui pût rendre une raison suffisante des symptômes de la maladie et de sa terminaison; et presque toujours alors on a cru devoir accuser une altération des propriétés vitales du système nerveux.

» Entrons cependant dans les détails de ces recherches; c'est le seul moyen de les connaître et de les apprécier.

» Le docteur Annesley trouve, à l'autopsie, que les intestins présentent une couleur vermeille qu'il dit être particulière à la maladie, et qu'il considère comme caractéristique du Choléra.

» Il attribue la même importance à un épanchement gélatineux, à une matière pultacée et comme crémeuse, jaunâtre, qui recouvre plusieurs points sur la surface interne des intestins grêles, et qui s'y rencontre en quantités variables.

» Suivant lui, la substance du cœur est plus molle et plus facilement lacérable qu'elle ne l'est en général dans les cadavres après d'autres maladies. Les cavités de cet organe, aussi bien que les principaux troncs artériels et veineux, sont remplis d'un sang noir, épais et visqueux.

» Les premiers et les principaux coups de la maladie sont dirigés, dit M. Annesley, sur le sys-

tème nerveux, dont la lésion retentit aussitôt sur le système sanguin.

» Le docteur Alexandre Gordon, chirurgien attaché à la présidence de Bombay, homme d'un mérite distingué, et qui a eu le malheur de succomber à l'épidémie, dans un mémoire adressé à l'assemblée médicale de Bombay, avance que, dans cette épidémie, les lésions du cerveau étaient primitives et essentielles, tandis que celles des intestins n'étaient que secondaires. Dans les premiers sujets qu'il a ouverts, il avait négligé d'examiner le cerveau, et alors il ne trouvait rien qui pût rendre raison de la marche de la maladie. Plus tard, il porta ses investigations sur l'encéphale; il en trouva les vaisseaux injectés, les membranes épaissies : toutefois ces lésions ne lui semblent point inflammatoires.

» M. le docteur Scott, secrétaire du conseil médical de Madras, regarde au contraire les lésions du cerveau comme secondaires et accessoires, puisque les facultés intellectuelles restent en général saines durant le cours de la maladie. Dans l'opinion du docteur Scott, c'est sur la membrane muqueuse des intestins que résident les faits importans d'Anatomie pathologique propres au Cholera.

» Que si le malade est pris de coma, si l'on remarque cet abandon extrême auquel se laissent

aller les individus frappés de l'épidémie, s'ils sont à ce point rentrés en eux-mêmes, comme le dit M. Scott, c'est à la faiblesse qu'il faut attribuer ces symptômes.

» Kennedy, auteur d'un ouvrage *ex professo* sur le Cholera de l'Inde, pense que cette maladie n'étant qu'une altération considérable des fonctions vitales des nerfs, le système de la circulation n'est que secondairement affecté. Il y a, suivant lui, dans le Cholera quelque chose d'occulte qui tient les forces vitales dans un état d'oppression violente; en un mot, dit-il, le Cholera consiste dans une concussion plus ou moins forte de l'encéphale, concussion dont le mode nous est entièrement inconnu.

» De l'avis des médecins qui l'ont observée, la maladie, à Samarang, n'a montré, dans les autopsies, rien qui pût en déceler la nature. A peine si l'on doit faire mention de très légères traces de phlogose disséminées sur les intestins; encore moins doit-on noter l'écume sanguinolente dont les bronches étaient remplies dans beaucoup de cas la contraction et la vacuité de la vessie, les vaisseaux injectés du cerveau et de ses membranes. Les médecins qui ont étudié l'épidémie de Samarang ont pensé en conséquence que la maladie, quant à sa cause première, consiste dans un état violemment spasmodique des

organes digestifs, et plus particulièrement de l'estomac et du duodénum.

» M. Mouet, chirurgien en chef du 24e régiment de S. M. Britannique, et qui a donné, dans les collections de la Société philosophico-médicale de Calcutta, un travail fort recommandable sur le Cholera, déclare que le plus souvent l'ouverture des corps ne fournissait aucun notable enseignement. Tantôt, dit-il, on trouvait, soit dans les intestins, soit dans l'encéphale, des injections considérables; tantôt il n'y en existait que peu, ou même on n'en trouvait pas du tout. Dans deux cas notamment, où les malades avaient été atteints de coma et de délire violent, il n'a cependant rien trouvé dans le cerveau : pourtant, ajoute-t-il, l'autopsie a toujours été faite très scrupuleusement. Ce n'est que dans trois sujets qu'il a retrouvé la matière pultacée que le docteur Annesley a le premier signalée dans cette maladie, la matière qu'il dit constante et qu'il regarde comme la cause spécifique, et conséquemment comme le signe pathognomonique du Cholera.

» Le docteur Turnbull Christie, attaché à l'établissement médical de Madras, et tout récemment chargé du dépôt civil de Médecine pour le district sud de Maratte, dans un ouvrage original et remarquable intitulé *Observations sur la nature et le traitement du Cholera, et sur le mode*

d'affection des membranes muqueuses, s'est livré à de nombreuses recherches d'Anatomie pathologique. Ses observations, recueillies pendant dix années consécutives, l'ont été particulièrement en 1823 et 1824, tant sur les hommes des régimens de S. M. Britannique, que sur les naturels des villes et des villages du pays; il a aussi vu beaucoup la maladie dans les prisons : en sorte qu'il a pu facilement se livrer à de nombreuses ouvertures de cadavres, ce que l'on n'obtient que très difficilement de la part des naturels libres. Pendant la seule année 1826, le nombre total des morts s'est élevé, dans tout le pays de Darwar, à 3,053. Du reste, on n'a aucune donnée sur la population fixe de ce district.

» Le système muqueux, dans l'opinion du docteur Christie, est le siége incontestable de la maladie. Ce système, par exception à tous les autres, est passible de deux modes de lésion : le mode inflammatoire, qui est commun à tous les autres tissus, et le mode catarrhal, qui est propre à celui-ci. Le mode catarrhal est tout-à-fait distinct du mode inflammatoire. Sur le tissu muqueux, ces deux modes existent le plus souvent isolément l'un de l'autre, mais souvent aussi ils se réunissent et se compliquent. Le mode catarrhal, en se prolongeant avec une certaine activité, entraîne le développement du mode inflammatoire.

Ces résultats de faits se trouvent éclairés par la symptomatologie comparée de plusieurs maladies, par l'action des médicamens sur l'homme et sur des animaux, et par des expériences directes faites sur ces derniers, aussi bien que par quelques vivisections. Le mode inflammatoire du tissu muqueux ne diffère point de ce que l'on sait sur l'inflammation en général. Le mode catarrhal est une affection maladive, spécifique, de l'appareil sécrétoire des membranes muqueuses, d'où résultent l'augmentation et l'altération de la sécrétion. Alors la membrane muqueuse est blanche, sans douleur, sans tuméfaction; il y a diminution des mouvemens du sang à la périphérie. On avance assez généralement, dit le docteur Christie, que, dans le Cholera, l'Anatomie pathologique ne découvre rien qui puisse rendre raison des désordres pendant la vie. Une semblable opinion, ajoute-t-il, ne peut provenir que de l'insuffisance des recherches. Les membranes muqueuses n'ont pas été assez attentivement étudiées: quelques médecins ont sans doute examiné avec soin la matière des sécrétions fournie par le système muqueux; mais il en est peu ou même il n'en est point qui aient convenablement étudié les lésions des membranes qui fournissent ces sécrétions.

» C'est en vain qu'on est allé chercher dans

l'encéphale, dans le système nerveux, dans le système sanguin, les lésions anatomiques du Cholera; c'est invariablement au système muqueux que ces lésions appartiennent; toutes les autres ne sont qu'accidentelles ou secondaires.

» Witelaw Ainslie a résidé pendant trente ans à Madras et dans plusieurs parties de l'Inde méridionale, en qualité de médecin, membre du comité chargé d'étudier le Cholera épidémique. Il considère comme de peu d'importance les lésions indiquées par l'Anatomie pathologique; il les connaît toutes, il les a vues toutes. L'essence de la maladie réside, suivant lui, dans un acide libre dont il a constaté l'existence dans les matières des selles et des vomissemens; et de là toutes ses opinions sur la nature de la maladie, sur les indications et sur les moyens de guérison.

» James Boyle, dans trois ouvertures de corps seulement, signale des traces légères de phlogose, d'inflammation sur l'estomac et sur les intestins; il s'appesantit sur cet ordre de considérations, et déclare en masse que toujours l'Anatomie pathologique du Cholera fournit des résultats semblables.

» A l'île Saint-Maurice, M. Guillemau rend ainsi compte de ses observations nécroscopiques; c'est à l'intéressant travail de notre collègue M. le docteur Keraudren, que nous devons cette communication.

» Encéphale sain; poumons dans l'état normal; cavité droite du cœur pleine d'un sang noirâtre, cavité gauche vide; l'estomac présentant diverses altérations; phlogose et injection des vaisseaux; la membrane muqueuse parfois lésée dans divers points et notamment près des orifices, qui quelquefois ont paru rétrécis : cet organe avait conservé les liquides presque sans changement. Les intestins grêles étaient en général sains, tandis que les tuniques des gros intestins étaient épaissies. Ces derniers phénomènes se montraient d'autant plus intenses que la maladie avait été plus longue.

» M. le docteur Labrousse donne ainsi le résultat de dix ouvertures faites sur des noirs qui, tous, ont succombé, dans l'espace de douze heures, à l'épidémie de l'île Bourbon.

» Après la mort, le corps, sans apparence de putréfaction, était généralement amaigri, décharné, quoique la constitution des malades fût très robuste.

» Le cerveau ne présentait aucune altération chez les uns; chez d'autres, on trouvait sa substance plus molle que dans l'état ordinaire. Le sinus longitudinal était gorgé de sang, et les ventricules supérieurs contenaient une petite quantité de sérosité sanguinolente.

» Les poumons étaient intacts; le péricarde renfermait peu de sérosité; le cœur avait un peu plus

de volume que dans l'état ordinaire; les vaisseaux coronaires étaient toujours remplis d'un sang très noir et coagulé : aucune adhérence n'a été observée dans cette cavité.

» L'épiploon gastro-colique et la surface intérieure des intestins, ainsi que le mésentère, offraient une légère phlogose et une grande réplétion de leurs vaisseaux.

» La vésicule du fiel, très distendue, contenait une bile noirâtre et épaisse. Les canaux hépatique, cystique et cholédoque avaient doublé de volume; la rate, le pancréas et les reins ne présentaient rien de particulier. La vessie était extraordinairement contractée, et dans un état de vacuité parfait. L'estomac, distendu par des gaz, était d'ailleurs vide chez plusieurs; chez quelques autres, il contenait un liquide visqueux, blanchâtre, grisâtre, et des vers. La membrane muqueuse gastro-intestinale, saine chez quelques individus, présentait chez d'autres une phlogose intense qui augmentait depuis le pylore jusqu'au rectum. Les autres tuniques participaient à l'inflammation, excepté celles du jejunum et de l'iléum.

» Leur cavité renfermait un liquide séro-purulent, et quelquefois des vers lombrics.

» L'ouverture de dix autres noirs morts dans les quatre premiers jours de la maladie, a présenté à peu près les mêmes phénomènes dans les

trois cavités, si ce n'est que la phlegmasie était plus intense. Des taches gangréneuses ont été alors remarquées dans les intestins grêles; les matières contenues dans leur cavité paraissaient les mêmes que celles des déjections.

» Dans quelques circonstances, les ouvertures des cadavres, faites à la suite du Cholera, ont montré des invaginations des intestins, des ulcérations partielles et même la gangrène; mais ce ne sont là que des accidens, des exceptions, il faut les noter comme complément de recherches. Mais il faut dire aussi que ce n'est que rarement que ces lésions ont été trouvées, et que ce n'est pas dans les cas les plus graves et les plus promptement meurtriers qu'elles ont été signalées.

» Les observateurs du Cholera indien, analysés par rapport à l'Anatomie pathologique, fournissent en résumé deux opinions originales et qui méritent un particulier examen.

» La première, représentée par M. Annesley, qui l'a, sinon découverte, au moins soutenue avec éclat, a pour caractère de faire consister le Cholera dans une coloration des intestins, dont la teinte varie depuis le vermillon clair jusqu'au pourpre foncé, et dans la sécrétion d'une matière pultacée, blanchâtre, visqueuse et opaque. La coloration est particulièrement remarquable à la surface péritonéale du duodénum et du jejunum.

Qu'est-il besoin d'insister beaucoup sur cette coloration? D'une part, il s'en faut que ces rougeurs aient été constatées par tous les observateurs; un grand nombre en ont au contraire nié l'existence; et d'autre part, dans combien de maladies aiguës différentes n'a-t-on pas observé ces rougeurs, ces injections? Ce lacis de petits vaisseaux injectés se retrouve presque toujours après la mort, surtout quand il ne s'est écoulé que très peu de temps entre le décès et l'ouverture du corps. Enfin, quelques rougeurs fugaces, des injections partielles de la muqueuse intestinale, si peu en rapport avec la symptomatologie générale, avec la marche rapide et la terminaison funeste de la maladie, pourraient-elles être sérieusement invoquées comme causes du Cholera épidémique.

» La deuxième opinion originale, parmi les médecins qui ont suivi la maladie en Asie, appartient presque exclusivement au docteur Christie. Dans la pensée de ce médecin, le système muqueux est le siége principal du Cholera épidemique, et c'est un état catarrhal de ce système qui en constitue la modification spéciale. Cette modification, à son tour, n'est autre chose que l'action accrue et viciée des vaisseaux sécréteurs de la membrane muqueuse, une altération profonde de la sécrétion. Le docteur Christie a presque

constamment trouvé la muqueuse intestinale pâle, blanche, ramollie, pâteuse, facilement lacérable et enduite d'une matière crémeuse, visqueuse, opaque, blanchâtre, en grande quantité.

» Voici, *continue ce médecin*, comment s'exprime sur ce point M. le chirurgien-major Sokolow, dans son travail intéressant sur l'épidémie observée à Orenbourg.

» Toutes les recherches anatomiques faites sur les corps de ceux qui ont été victimes du Choléra, soit dès le commencement de l'épidémie, soit à la fin, et répétées chaque fois que quelques particularités dans les symptômes ou que la violence et la rapidité de la maladie devaient attirer l'attention, se réduisent aux signes suivans : tension de la peau; flexibilité des muscles, du moins pendant les premières vingt-quatre heures après la mort; un certain affaissement, une mollesse des muscles, et la prompte tendance des cadavres à la putréfaction.

» Dans la cavité du crâne, on trouvait constamment un grand amas de sang noir, épais, épanché entre les sinuosités de la substance cérébrale, et une distension, une réplétion tant des veines du cerveau lui-même que de l'arachnoïde.

» Les poumons étaient affaissés et remplis d'un sang épais et noir; il en était de même du cœur qui, chez quelques-uns, offrait intérieurement

des concrétions polypiformes. Ce dernier signe se faisait surtout remarquer sur les cadavres des individus morts, après le Cholera, de fièvre léthargique avec stupeur. L'abdomen n'offrait jamais d'adhérences, d'épanchemens ni de météorisme. Le péritoine, le mésentère et les épiploons conservaient leur état normal; seulement les vaisseaux sanguins étaient plus remplis de sang qu'à l'ordinaire. L'estomac et les intestins offraient, tant à leur surface interne qu'à leur surface externe, des taches rougeâtres semblables à des égratignures enflammées qui s'étendaient longitudinalement. A l'intérieur, les intestins étaient recouverts de mucosités brunâtres et assez visqueuses; après avoir enlevé ces mucosités par le lavage, on voyait que les taches rougeâtres, épaisses, de l'estomac et du canal intestinal, et plus encore des intestins grêles, n'offraient ni l'apparence gangréneuse, ni cette rougeur pourpre qui caractérise une véritable inflammation. Des injections de sang épais se faisaient surtout remarquer dans les ramifications veineuses de l'estomac et du foie; la vésicule du fiel était injectée et remplie par une assez grande quantité de bile. La rate se trouvait quelquefois saine, mais le plus souvent elle était boursouflée et facile à déchirer. Les reins s'éloignaient peu de l'état naturel; la vessie était toujours vide et con-

tractée. On n'a trouvé sur aucun cadavre la moindre trace de gangrène.

» M. le docteur Meusnier, médecin de la Faculté de Paris, agent consulaire de France à Tangaroc, où il a observé la maladie, dans sa lettre à l'Académie sur le Cholera, s'exprime ainsi :

» La maladie est une vraie épidémie inflammatoire; la nécropsie m'a fait connaître l'inflammation très violente (surtout chez ceux qui périssaient rapidement) de l'épiploon, de l'intestin grêle et de quelques parties de l'estomac; la demi-plénitude de la vésicule du fiel, renfermant habituellement une bile foncée et épaisse; une coloration forte des muscles dans toutes leurs fibres, coloration que je n'ai jamais remarquée aussi fortement prononcée dans les autres cas de nécropsie, à la suite de la mort provenant de maladies ordinaires.

» Les docteurs Jachnichen et Marcus ont publié une collection de quarante cas de Cholera, suivis d'ouvertures de cadavres faites avec soin et exposées avec de grands détails. Écoutons d'abord M. Marcus résumant lui-même ces recherches d'Anatomie pathologique.

» Nous avons trouvé, dit M. Marcus, qu'un sang noir remplissait non-seulement les cavités du cœur, mais aussi beaucoup d'artères, particu-

lièrement les artères propres du cœur et celles de la base de l'encéphale ; il y avait, en outre, constamment des concrétions fibreuses polypeuses dans les cavités du cœur ; plus, quelques signes d'irritation et de phlogose apparente sur certains points de cet organe.

» Nous avons aussi porté notre attention sur l'état pathologique des tuniques de la moelle épinière et des tuniques de l'encéphale, dont toute la substance médullaire s'est trouvée saine, et nous avons vu que les premières étaient plus constamment dans un état pathologique que les secondes. En dernier lieu, nous avons trouvé que le tube intestinal non-seulement ne présente pas des signes constans, mais qu'il en présente même de contradictoires.

» Nous avons été portés à conclure que les altérations dans le système gastro-intestinal n'ont été que consécutives et accidentelles ; que celles de l'encéphale, quoique beaucoup plus importantes, n'étaient pourtant caractérisées que par un trouble des fonctions beaucoup moins considérable que celui que présentait le mouvement du cœur pendant la vie ; qu'en dernier résultat, les phénomènes offerts par le cœur, tel que l'amas d'un sang noir dans ses cavités et dans les artères, joint aux concrétions fibreuses, étaient les caractères anatomiques les plus constans.

» Plus loin on lit : « Les travaux d'Anatomie pa-
» thologique exécutés en Russie sur le Cholera épi-
» démique, considérés par rapport aux données
» originales ou neuves qu'ils peuvent présenter,
» se réduisent, comme on voit jusqu'ici, aux qua-
» tre publications décadaires de M. Marcus et de
» ses collègues. »

» Ces quarante cas, suivis tous d'ouvertures faites avec soin, exposées avec détail, méritent d'autant plus de fixer l'attention que, recueillis par trois, quatre ou cinq médecins, ces faits se présentent avec un degré d'authenticité que beaucoup d'autres n'ont pas.

» En résumé, ces quarante observations offrent deux circonstances qui paraissent d'abord mériter examen ; ce sont :

» 1° Des taches foncées et comme des sortes d'ecchymoses à la surface extérieure du cœur et à sa partie postérieure ; les diverses cavités du cœur et les grosses artères qui en partent contenant, dans tous les cas, une grande quantité de sang gélatiniforme ou même polypiforme ;

» 2° Des injections considérables de la dure-mère, et quelquefois aussi de la pie-mère ; le cerveau piqueté de sang et contenant, pour quelques cas, une certaine quantité de sérosité sanguinolente dans le rachis ; la pie-mère injectée le plus souvent à un degré remarquable ; la moelle épi-

nière ramollie sur plusieurs points de son étendue.

» L'accumulation du sang dans le cœur et les gros vaisseaux semblerait devoir attirer d'abord les regards, avec d'autant plus de raison que ce fait, dans l'Inde comme en Russie, a été noté par presque tous les observateurs. Mais cette accumulation du sang doit-elle constituer vraiment une lésion cadavérique à laquelle on puisse attribuer le Cholera épidémique? Le sang ne paraît avoir offert aucune altération sensible, et, en définitive, on n'a trouvé là que ce qui s'observe dans tous les cas de maladies aiguës à la suite desquelles la mort arrive promptement. Cet état est sans doute l'état normal du cœur et des gros vaisseaux, d'après les notions générales les plus répandues de l'Anatomie pathologique.

» Et quant à ce qui est des ecchymoses de la surface externe et postérieure du cœur, que dire d'une lésion que l'on ne trouve mentionnée par aucun autre observateur, et qui, même dans les ouvertures pratiquées par M. Marcus et ses collègues, n'a été notée que chez neuf sujets sur quarante?

» De toutes les lésions indiquées par M. Marcus, la plus grave est, sans contredit, le ramollissement de la moelle épinière, d'autant que, sur les quarante faits recueillis, ce ramollissement

a été observé dix-neuf fois; et l'on pourrait dire que si, ailleurs, et par d'autres observateurs, ce phénomène n'a pas été noté, c'est qu'on n'a pas fait les recherches nécessaires dans ce cas, puisque le rachis n'a été presque jamais ouvert, ou qu'il ne l'a été que rarement avec l'attention et les précautions voulues.

» Hâtons-nous toutefois de remarquer que cette lésion n'a été vue que sur la moitié au plus des sujets ouverts; que l'altération pouvait être le résultat des manœuvres employées pour observer le rachis; et que la maladie n'a été ni plus violente, ni plus rapide, ni plus meurtrière chez les sujets en qui on a trouvé ce ramollissement, que sur ceux où l'on n'a pu le constater. De ces diverses considérations, nous devons naturellement déduire ces conclusions :

» 1° Les diverses lésions anatomiques observées après la mort causée par le Cholera épidémique, n'ont rien de propre, rien d'exclusif à cette maladie ;

» 2° Ces lésions ne sont pas plus constantes quant au siége que quant à leur nature;

» 3° Ces lésions n'ont aucun rapport de causalité, ni avec la maladie, ni avec la mort, dans le Cholera; elles n'en peuvent être considérées que comme des suites plus ou moins accidentelles, plus ou moins éloignées.

» 4° Ni le siége, ni la nature du Cholera épidémique, ne trouve d'élucidation satisfaisante dans l'Anatomie pathologique, malgré les recherches et les tentatives du grand nombre d'hommes éclairés qui s'en sont occupés.

» Que si nous recherchons à présent ce qui avait été fait sur l'Anatomie pathologique du Cholera antérieurement à l'épidémie de l'Inde, nous apprenons que Celse, d'après la seule symptomatologie, avait pressenti d'avance combien il était difficile d'assigner un siége anatomique déterminé au Cholera-morbus.

» *Cholera*, dit-il, *inter intestina stomachumque versatur : ita ut, cujus potissimum partis sit, non facile dici queat.*

» Toutefois, il faut arriver au commencement du XVIIe siècle pour rencontrer de minces annotations anatomiques sur la lésion propre du Cholera.

» Diemerbroeck place le siége du Cholera dans la vésicule du fiel, qu'il a trouvée distendue et remplie de bile.

» Dolæus et Bartholin attribuent le Cholera à la gangrène des intestins grêles et de l'orifice pylorique de l'estomac. Ces deux anatomistes ont d'ailleurs vu l'estomac et les intestins recouverts extérieurement d'une couleur jaune prononcée.

» Riolan avance que le foie est desséché, ra-

corni, et que la vésicule du fiel, ainsi que les conduits biliaires, sont très dilatés.

» Bonnet envisage le Cholera comme une maladie du foie, quand il n'est pas la conséquence d'un empoisonnement.

» M. Portal partage les idées de Bonnet.

» D'où il résulte que, sous le rapport des caractères nécroscopiques, le Cholera n'a reçu, ni avant l'épidémie de l'Inde, ni pendant ce funeste évènement, ni depuis, aucune élucidation importante, malgré les nombreux travaux publiés sur ce sujet, soit en Asie, soit en Europe.

» Ainsi, jusque là, le Cholera épidémique n'a point de caractère anatomique arrêté, déterminé, fixe; et s'il est possible de découvrir le siége véritable de cette maladie, si l'on peut conserver l'espoir d'en connaître la nature, il faut chercher ailleurs que dans l'Anatomie pathologique les renseignemens propres à nous obtenir cet important résultat. »

Quelle terrible conclusion! Où est donc la science? où est la Médecine, et que fait le médecin dans cette cruelle maladie, s'il est vrai, comme le dit M. le rapporteur de ce travail, qu'il faut chercher ailleurs que dans les cadavres ce qu'est, ce que peut être le Cholera?..... C'est au XIXe siècle, c'est au sein de la faculté de Médecine de la première ville du monde, que ces

phrases ont été prononcées, ont été entendues, ont été écoutées dans un profond silence, les 28 et 30 juillet 1831, en *séance générale !*

Combien ce jugement serait accablant s'il était fondé. Qu'en pense le public, qui a tant besoin de courage et de confiance ; qu'en pensent les médecins, à qui l'on doit la justice que méritent les recherches courageuses auxquelles ils se sont livrés ? Les docteurs Christie, Legallois, Brierre, Pinnel et tant d'autres observateurs, ne se sont-ils pas assez approchés de la vérité ? N'ont-ils pas pour eux des faits ; ne les ont-ils pas consultés avec courage et patience ; leur zèle mérite-t-il un jugement si bref, si peu en harmonie avec les circonstances et avec les progrès de l'Anatomie pathologique ? De ce que M. Double n'est pas complètement satisfait, de ce qu'il a lu des observations contradictoires, mal faites, en petit nombre, pleines de préjugés, dépourvues de témoignages suffisans, dans lesquelles on ne parle que des lésions qu'on semble vouloir opposer à la masse des faits, et nullement de celles qui ont reçu tant de force, prononcer aussi vite une conclusion si fâcheuse ! cela est fort accablant. M. le rapporteur comptait donc bien sur le silence de l'assemblée générale de la Faculté, pour ne pas redouter une réplique un peu *humorale*. De ce qu'il aura vu le chef d'une nou-

velle doctrine, la proclamer au sein de cette faculté, sans qu'elle y éprouvât les plus faibles objections, les moindres discussions, il a pensé qu'il en serait de même de son rapport; mais n'eût-il pas été plus prudent de ne rien préjuger encore, puisqu'il est évident que les recherches n'ont pas été faites avec toute l'attention qu'un tel sujet commande? N'eût-il pas mieux valu appeler l'observation à reprendre ces recherches; car enfin M. Double sait bien qu'en dehors, comme en dedans de l'école, il y a des observateurs capables de discuter les faits, et de les juger.

Il faut être prudent, c'est une qualité qui distingue le siècle où nous vivons; il faut voir, bien voir, voir par soi-même, ne pas s'en tenir aux témoignages légers qu'on donne pour preuves: mais accuser si vite la nature, se décider sur un si petit nombre de faits, sur des faits si mal étudiés, sur des lésions tant de fois démenties, contre des altérations si fortement constatées, voilà qui étonne.

Au surplus, que le noble courage des observateurs, qui croient que l'Anatomie pathologique nous relèvera de l'ignorance dont le public reçoit tant de preuves, se soutienne, nous allons reprendre la discussion en public, le scalpel à la main, les faits sous les yeux, et sous des yeux et des mains accoutumés à l'ouverture des cadavres. Nous ferons en sorte d'arracher quelques

lumières à la nature; et nous nous présenterons à la discussion de si bonne foi, avec des faits que nous aurons si bien constatés, que nous espérons faire quelque sensation, et faire rapporter le jugement que je viens combattre. Ce sera donc en face des faits que nous essaierons de parler Physiologie et Pathologie, ayant l'espoir d'être écoutés et d'être entendus.

Le jugement contre lequel je m'élève, il faut en convenir, était le plus facile à prononcer dans la circonstance; il était le moins exposé à des répliques embarrassantes. Mais tel est ce monde, que nous ne nous dégageons pas souvent, et tout à coup, des peines qui nous environnent, et qu'au moment où nous nous y attendons le moins, le ciel les multiplie fréquemment. Ce n'est pas là le cas du docteur Double, il exigera seulement autant de faits que sa prudence en demande. Tant mieux; le public, l'école et les médecins qui sont en dehors y gagneront. Nous travaillerons, nous nous instruirons, et au lieu des plaisanteries qu'on fait sur nos discussions, nous finirons par recevoir des applaudissemens, pour les preuves que nous donnerons de nos soins à consulter la nature, et des bonnes directions que nous prenons dans les recherches. Et si nous parvenons à découvrir les lésions qui justifient les douleurs, les mouvemens, tous les

symptômes enfin, qui ont lieu sous le diaphragme, par des lésions abdominales, nous finirons par rendre justice à la nature, de ce qu'elle nous a indiqué la région où s'opèrent les grands mouvemens qui signalent le Cholera-morbus : et de son côté, le public, bien convaincu du succès de nos recherches, surtout s'il sait que nous proclamons l'opposition des troubles de la peau avec ceux qui ont lieu dans le ventre, ne pourra plus douter de notre habileté. Espérons même que quelques diplômes d'académiciens seront le prix d'un aveu si positif, d'un tact si précieux, si personne surtout ne peut contester le fait.

Nous nous mettrons dans le cas d'éviter qu'on dise de nous, ce que dit, des recherches faites jusqu'à ce jour sur le Cholera, le livre que j'analyse, celui de M. Double.

« Rien n'est plus variable, au contraire, que les relations transmises sur les caractères nécroscopiques de la maladie. La méditation approfondie d'un très grand nombre de cas particuliers d'ouvertures cadavériques que nous avons eus sous les yeux, mène aux résultats qui suivent:

» 1° Les lésions pathologiques constatées à la suite de la mort causée par le Cholera, dans l'Inde aussi bien qu'en Russie et en Pologne, sont légères, variables, diverses et même opposées.

» 2° Dans un système d'organes donné, dans le cerveau et ses dépendances, dans le tube digestif et ses annexes, dans le cœur et les gros vaisseaux qui en partent, ces lésions n'ont point de siége fixe, encore moins ont-elles un caractère arrêté. »

Faut-il donc accuser la nature de notre négligence, quand nous manquons de patience, de courage, d'une attention suffisante, et de connaissances assez étendues, en Anatomie pathologique, pour distinguer et apprécier les altérations qui proviennent des maladies !

De ce qu'on n'aura découvert aucune lésion, par exemple, sur la très grande partie des muqueuses digestives, qui est presque toujours saine en apparence, tandis qu'une autre partie, qui est si souvent altérée, n'aura pas été examinée; de ce qu'on aura jugé la surface intérieure par la surface péritonéale, la première si souvent, la seconde si rarement altérée, en conclura-t-on que les lésions n'ont point *de siége fixe, encore moins un caractère arrêté?* N'est-ce pas là un jugement accablant par sa légèreté!

Et qu'entend-on par le mot *catarrhe*, sinon une sur-excitation moindre que l'inflammation aiguë, avec beaucoup de vaisseaux rouges ?

N'est-ce pas une phlogose réduite et prolongée? une phlegmasie chronique? Où aurait-on vu le contraire ?

Dolœus et Bartholin parlent de la gangrène des petits intestins, et surtout du duodénum, dans le Cholera. Riolan a vu la vésicule du fiel très engagée et enflammée, en même temps que le duodénum et l'ouverture pylorique de l'estomac. Ch. Bonnet a remarqué la distension considérable de la vésicule du fiel et des conduits biliaires. Sauvage et Lieutaud, sans montrer qu'ils ont donné à ce sujet toute l'attention qu'il mérite, ont cependant parlé de ces diverses altérations, ainsi que de l'inflammation et de la gangrène partielle des intestins grêles, dans leur surface muqueuse; et si Margagny garde le silence sur ce sujet, c'est par suite de la prévention de son temps, que les muqueuses digestives étaient d'une faible importance dans les phénomènes des maladies. Aussi, faut-il trouver, dans cette prévention, les mauvais jugemens que certains auteurs ont portés des altérations des membranes muqueuses digestives, dans les maladies pestilentielles et le Cholera en particulier. M. Guillemau, néanmoins, constata en 1819, la phlogose de ces membranes dans le typhus. M. Scontetten en rapporte un assez grand nombre d'exemples dans son histoire du Cholera.

M. Boisseau, dans ses recherches sur le Cholera, émet une opinion favorable à ce genre de désordres anatomiques. Il cite un grand nombre

d'auteurs qui partagent cette connaissance des lésions abdominales dans le même cas. MM. Christie et Annesley sont tout particulièrement indiqués, et avec d'autant plus de justice, que ces observateurs ont interrogé la nature, sans prévention, mais avec l'amour bien prononcé de la vérité, et avec cette persévérance qu'exige l'Anatomie, pour quiconque l'interroge.

Je ne peux mieux terminer cet article que par la citation du résumé de M. Boisseau, sur cette matière. Ce morceau, pour quiconque n'a pas lu encore cet ouvrage, lui montrera l'intérêt qu'il inspire. M. Boisseau dit :

« Résumons donc les phénomènes du Choleramorbus après la mort, dans l'ordre suivant lequel nous avons résumé ses phénomènes pendant la vie.

» *Organes digestifs.* A l'ouverture de l'abdomen, il s'exhale parfois une odeur désagréable et particulière. Cette cavité conserve assez longtemps de la chaleur; ordinairement elle n'est pas contractée, comme elle l'était pendant la vie.

» L'œsophage est quelquefois rouge à sa surface interne.

» L'estomac est ordinairement flasque, affaissé, et quelquefois rétréci ; ses parois, épaissies quelquefois, ordinairement friables, rarement perforées ; sa surface externe, couverte

d'un lacis vasculaire rempli d'un sang dont la couleur noire lui communique une teinte brune; ses vaisseaux, injectés, très dilatés par du sang noir; ses orifices, quelquefois rétrécis; sa membrane muqueuse, tantôt, et le plus rarement, d'une blancheur remarquable, tantôt d'un rouge piqueté, rarement général, tantôt, et le plus ordinairement, offrant des ramifications vasculaires nombreuses, très marquées, noires, et quelquefois des taches cramoisies, des plaques d'un rouge tirant sur le brun, notamment vers le pylore; ordinairement ridée, molle, pulpeuse, friable, facile à déchirer, à isoler de la membrane sous-jacente, rarement ulcérée, moins encore gangrénée; sa cavité, rarement vide, renfermant pour l'ordinaire une matière blanchâtre, grise, visqueuse, opaque, adhérente à la membrane muqueuse, ou flottante dans la cavité, et la remplissant quelquefois; souvent une sérosité transparente ou rendue trouble par la présence de la matière visqueuse, dissoute en elle ou disséminée en grumeaux ou flocons.

» Les intestins sont rétrécis ou dilatés, ou rétrécis sur certains points et dilatés sur d'autres.

» Les intestins grêles sont extérieurement injectés, d'un rouge offrant toutes les nuances, depuis la rose jusqu'au pourpre bleuâtre, noirâtre, de plus en plus foncé, en un mot, à me-

sure qu'on avance du duodénum vers le cœcum; leurs parois, épaissies, flasques et friables; leur surface interne pâle dans la partie supérieure du canal, rouge et brune dans la partie inférieure, couverte d'une matière épaisse, visqueuse, grise, jaunâtre, crémeuse, parfois détachée, flottante dans une abondante sérosité, rendue trouble et grumeuse par la présence de cette matière; les follicules agminés très développés.

» Les gros intestins, épaissis dans leurs parois, sont injectés, bruns à leur surface externe, couverts de ramifications vasculaires, et quelquefois d'un rouge-brunâtre à leur surface interne; leur membrane muqueuse molle, friable, très rarement ulcérée, gangrénée; sans matières fécales, ou n'en contenant que très peu; renfermant la matière visqueuse et la sérosité contenues dans les intestins grêles et l'estomac; l'arc du colon est parfois notablement contracté, au point d'admettre à peine le bout du doigt.

» Le mésentère est rouge, injecté; les ganglions mésentériques parfois très développés.

» L'épiploon est injecté, rouge, adhérent ou recroquevillé, rejeté dans un coin de l'abdomen.

» Le foie est ordinairement gorgé de sang noir et épais, parfois au point d'en être augmenté de volume, flasque, mou, pourpre, bleu, brun, marbré.

» La vésicule presque toujours remplie d'une bile abondante, verte, brune, noirâtre, épaisse, visqueuse, est très rarement vide.

» Les conduits biliaires, notamment le canal cholédoque, sont rétrécis, au moins en apparence; l'orifice de ce canal est rétréci, dit-on, assez fréquemment.

» La rate gorgée de sang est volumineuse, molle, friable.

» *Organes respiratoires.* Les plèvres sont pâles, parfois offrant d'anciennes adhérences.

» Les poumons flétris, affaissés, foncés en couleur, gorgés de sang noir et poisseux, plus pesans que de coutume, et pourtant renfermant de l'air.

» La membrane muqueuse bronchique quelquefois ramollie, pulpeuse et couverte de matière visqueuse comme celle des voies digestives.

» *Organes circulatoires.* Peu de sérosité dans le péricarde, quelquefois rouge, dit-on.

» Le cœur quelquefois mou et friable, parfois agrandi par le sang qu'il contient; cavités droites ordinairement remplies, dilatées par du sang noir, épais, liquide ou coagulé sous forme d'une gelée noire; cavités gauches vides de sang, ou peu s'en faut; vaisseaux coronaires remplis de sang noir et coagulé.

» Le système veineux généralement plein de

sang noir, liquide ou épais, onctueux, notamment dans les cavités splanchniques; vide dans les membres.

» Le système artériel dépourvu de sang; le peu qui en existe parfois dans l'aorte est semblable à celui des cavités droites du cœur.

» Les reins, sains dans la très grande majorité des cas, contiennent d'ailleurs une quantité notable de sang.

» La vessie contractée, réduite au volume d'un œuf de poule, ou même de la matrice à l'état de vacuité, profondément cachée derrière le pubis, intérieurement injectée, rouge, couverte d'un enduit de matière blanche, opaque, visqueuse, est sans vestige d'urine, et ne contient qu'une petite quantité de liquide glaireux.

» *Organes des sens.* Les traits sont horriblement convulsés.

» La face grise, bleue, noire.

» Les lèvres pourpres, noirâtres.

» La peau molle et ridée, d'un bleu foncé livide sur les extrémités.

» *Organes du mouvement.* Les cadavres conservent de la flexibilité dans les membres pendant assez long-temps pour l'ordinaire; cependant les muscles sont encore parfois contractés, et le corps est courbé en avant, comme il l'était pendant la vie.

» Le tissu cellulaire intermusculaire, comme celui de tout le corps, est affaissé.

» *Système nerveux*. La moelle épinière gorgée de sang, ses membranes rouges et injectées.

» Le trisplanchnique, disséqué avec soin, n'a offert aucune altération appréciable.

» Les sinus et les vaisseaux des méninges encéphaliques sont ordinairement gorgés de sang noir et visqueux.

» Du sang est quelquefois épanché à la surface du cerveau.

» Parfois il existe un épanchement séreux ou gélatineux, généralement peu abondant, dans les ventricules et entre les méninges.

» L'arachnoïde est souvent opaque, épaissie, adhérente.

» La substance cérébrale est parfois ramollie, pulpeuse.

» Que l'on ne dise donc plus que l'Anatomie pathologique n'a rien révélé de positif sur le Cholera-morbus, et que cette maladie ne laisse pas de traces constantes à sa suite. Certes, voilà des désordres profonds, et, ne craignons pas de le dire, bien caractéristiques. Ce n'est pas qu'ils soient tous particuliers à cette maladie, mais leur ensemble ne permet pas de la méconnaître. C'en est donc assez pour que l'on puisse dire que, sous le point de vue de l'Anatomie pathologique,

le Cholera-morbus est bien connu pour quiconque l'a étudié aux bonnes sources.

» Toutefois nous ferons sur ce tableau, des altérations observées dans les cadavres après le Cholera-morbus, les mêmes remarques que nous avons faites sur le tableau des symptômes; c'est que ces altérations ne se trouvent pas toujours ainsi réunies au grand complet, mais qu'il en est qui manquent rarement. Les plus constantes sont d'abord la présence des matières visqueuse et séreuse dans les voies digestives, ensuite l'injection notable du système veineux. L'état de ramollissement de la membrane muqueuse gastro-intestinale n'est guère moins fréquent. »

Après avoir consulté les cadavres des pestiférés et ceux des cholériques; après avoir entendu d'autres témoignages encore; après avoir interrogé la santé la plus forte, chez un homme que la mort a surpris, venant de bien déjeûner, au milieu de son travail; continuons nos recherches; multiplions les preuves sur tous les états possibles de la maladie.

Rose Amelin, âgée de 26 ans, constitution graisseuse, tempérament sanguin, fut conduite à l'hospice de la Salpétrière, au commencement de vendémiaire an XII, et placée dans une salle d'épileptiques. Elle éprouvait de violens et fréquens accès d'épilepsie. On était dans le besoin

de la contenir avec la camisolle, tant elle cherchait à faire du mal à ses voisines. Ne pouvant plus agir, elle disait des injures, menaçait, se mettait en colère sans sujet. Ses propos n'avaient aucune suite, mais le désir de faire du mal perçait dans toutes ses actions. On fut dans le besoin de la renfermer comme folle. La figure s'anima plus encore; la soif s'accrut avec l'agitation et l'insomnie. On vit qu'elle rendait souvent, là, où elle se trouvait, des matières liquides et vertes; elle eut des vomissemens de même couleur. Au commencement de nivôse, la peau se couvrit de boutons qui ressemblaient beaucoup à la gale. Cette éruption disparut, mais l'épilepsie et la folie allaient en augmentant, la soif et l'insomnie surtout. Le 3 germinal suivant, elle mourut dans un état de faiblesse considérable, ayant cependant conservé assez d'embonpoint.

Son cadavre fut examiné. Les jambes étaient fort infiltrées; la peau généralement molle, décolorée, infiltrée aussi. On ne put distinguer aucune lésion du côté de la tête, soit pour sa forme, soit dans ses parties intégrantes. La substance du cerveau était molle, la sérosité abondait de toute part; dans les ventricules et à la base du crâne, les méninges elles-mêmes semblaient infiltrées, molles, un peu empâtées Le sang, qui abondait, était fort liquide; il con-

tenait peu d'albumine et de fibrine. Le cœur et les gros vaisseaux n'avaient rien de particulier ; le sang était, là, comme dans la tête, altéré, sans pouvoir dire en quoi, sinon qu'il différait du sang en santé, par sa couleur et sa consistance, par toutes ses dispositions apparentes. Jugement qu'on est souvent dans le cas de répéter. Le poumon gauche était assez sain, mais la moitié supérieure du lobe droit était phlogosée, surtout dans ses parties extérieures, sans adhérence néanmoins.

Le péricarde était parcouru par un nombre de vaisseaux plus considérable que d'ordinaire, sans qu'il y eût phlogose ni adhérences, ni épanchement d'aucun fluide dans sa cavité. Les organes abdominaux, mis à découvert, on ne voyait rien qu'on pût noter comme *état morbifique sensible*. Cependant ce n'était pas là la fraîcheur, les expressions de santé des organes, chez un individu mort d'un accident. L'estomac était fort dilaté, rempli de matières glaireuses, presque transparentes, vertes et bien *filantes*. On ne signalait ni phlogoses, ni simples rougeurs, mais une sorte d'atonie générale, telle, qu'on voyait peu de vaisseaux sanguins. Les matières contenues dans le duodénum avaient l'aspect de celles que contenait l'estomac ; elles étaient aussi fort abondantes. La muqueuse de

cet intestin était épaissie là, amincie ici, molle partout ; sans rougeur, seulement on voyait beaucoup de vaisseaux à l'insertion et dans le voisinage du cholédoque. Le jejunum, dilaté, flasque, épaissi ou infiltré, plein de matières glaireuses. L'iléon, tout aussi mollasse que les précédens, contenait beaucoup de matières glaireuses et des matières vertes, bilieuses en certains endroits; et sur ces points qui étaient en général des fonds d'anses, on voyait des taches rouges. Près du cœcum il y avait des sillons rougeâtres, couleur déterminée par l'abondance des vaisseaux sanguins. Le mucus, qui était dans cette extrémité, offrait des flocons sanguinolens et bilieux. Pas un ver d'aucune espèce, même après une recherche sévère. Le cœcum avait le même aspect : et l'on ne trouva ensuite de rougeurs que dans le rectum ; partout ailleurs on ne remarquait qu'amincissement ici, épaississement là ; mais une dilatation générale. Tout le tube intestinal indiquant un grand affaissement ; les mésentères contenaient une assez grande quantité de vaisseaux rouges ; leurs glandes gonflées et molles dans toute leur étendue, un peu rouges près du cœcum ; il y avait beaucoup de graisse dans le tissu cellulaire de cette cavité.

Le foie très volumineux, adhérent par des brides, qui, annonçant de l'ancienneté, l'unis-

saient à la paroi pectorale. Sa substance ferme, un peu rougeâtre; la vésicule assez volumineuse, n'ayant rien de particulier à ses deux faces. La bile verte, claire et abondante. La rate avait plus de deux fois son volume naturel; son tissu était ferme, difficile à déchirer, *rouge-violet*. Les reins entourés de beaucoup de graisse, plus volumineux qu'à l'état naturel, sans altérations apparentes; seulement je remarquai que le tissu cellulaire, qui les liait aux parties adjacentes, était aussi ferme qu'après les phlegmasies anciennes de cette région, et qu'il contenait beaucoup de vaisseaux sanguins. Les bassinets étaient violets par places, les vaisseaux qu'ils recouvraient ou qui les parcouraient étaient fort multipliés; la vessie petite, un peu excoriée vers l'urètre, malade dans toute sa surface interne. La matrice et ses dépendances en bon état.

Jean Isidor Métayer, âgé de 7 ans, d'un tempérament robuste et bien portant, fut pris, au mois de février 1818, de violens maux de tête : il ne se plaignait pas d'autre chose; il mangeait assez; mais son sommeil était agité, souvent interrompu par des rêves épouvantables. Éveillé, il sentait des douleurs par tout le corps. Dans cet état, il éprouva une faim extraordinaire, et son caractère changea entièrement; la tristesse s'en empara et la céphalalgie ne discontinuait plus.

Le 26 de ce mois, cet enfant ne put se lever; la fièvre le poursuivait; sa langue était aride, sa peau sèche et chaude; les urines rares; la bouche pâteuse, sèche, amère. J'avais employé les tempérans aqueux, mucilagineux, acidulés, mais presque sans succès. Je fis passer un laxatif léger, qui produisit peu d'effet. Tout à coup ce malade fut pris d'un *coma vigil;* je l'examinai dans cet état. Son corps était raide, immobile; il ne montrait aucune sensibilité; je lui parlais inutilement, il ne paraissait pas entendre. Je frottais impunément le globe de l'œil, et la paupière ne s'abaissait qu'au tiers de l'orbite, puis elle restait là; la lumière, promenée devant les yeux, ne les excitait qu'avec lenteur. De temps en temps on entendait des grincemens de dents ; la respiration, parfois fort élevée, était ensuite presque éteinte. Le ventre était enfoncé, serré; les muscles dans un spasme continuel; le pouls singulièrement changeant. La pression des hypochondres était suivie de soupirs plaintifs et profonds; les sangsues, la saignée ne furent pas plus épargnées que tous les autres moyens indiqués en pareil cas, tout cela sans succès. Le malade se plaignait beaucoup le 1er mars, et alors le spasme, le serrement des dents, l'état comateux avaient peu changé, seulement la peau s'humecta ; on voyait quelques filets de salive entre les dents et les

parois de la bouche. Les vésicatoires appliqués aux jambes semblaient douloureux, vu le mouvement de ces extrémités : d'ailleurs, aucun autre signe de l'action du cerveau, seulement le pouls se releva ; on ne put douter du réveil de l'excitabilité organique.

Le 3, cette amélioration s'arrêta ; les plaies des vésicatoires, qui étaient un peu rosées et humides, se séchèrent et devinrent blanches. Plus de salive dans la bouche ; la peau était un peu aride ; les grincemens de dents fatiguaient les personnes présentes, tant ils étaient violens. Le corps était raide, et de profonds soupirs se faisaient entendre par intervalles ; la respiration semblait extrêmement difficile ; le râle se manifesta, il devint tumultueux, puis, tout à coup, on ne découvrit plus de signes de vie.

L'ouverture du cadavre fut faite avec beaucoup d'attention et longuement, suivant mon usage. La première remarque fut faite à l'occasion du cuir chevelu qui était sec, serré, comme je l'avais déjà noté dans des cas semblables par ces mots, *il crie sous le scalpel;* le tissu qui le liait au crâne ne présentait aucune sérosité ; quelques gouttelettes d'un sang glutineux s'échappaient de temps en temps des parois faites par sa section et son isolement, ce qui a lieu pour les deux tiers antérieurs de la tête, d'une ma-

nière remarquable, dans cette espèce de maladie. La rareté du sang se soutenait jusque sous les méninges, qui étaient bien tendues et presque *sèches*, quoique les vaisseaux ainsi que les sinus fussent bien gorgés de sang. La section du cerveau offrait des surfaces assez fermes, parsemées de gouttelettes d'un sang albumineux. Ce sang *poissait* entre les doigts; il était abondant et un peu noir; on pouvait dire même que tout ce que contenait le crâne en tissus avait, ainsi que les muscles en général, un aspect de *fermeté* et de *compacité* qu'on ne remarque que dans les affections éminemment nerveuses, fermeté qui est un des signes caractéristiques de cet état. Les ventricules étaient fort distendus par la sérosité, qui était jaunâtre.

Le cœur et les gros vaisseaux, assez remplis de sang; partout les molécules rouges étaient fort abondantes dans la comparaison des blanches.

La partie inférieure du poumon gauche annonçait, par son empâtement et sa rougeur, par tout ce qui distingue la phlogose de ces viscères, une affection de ce genre, cependant sans adhérence avec les parois de la poitrine. Cette partie était couverte d'une granulation de globules blancs inhérens à la plèvre qui recouvre ce viscère, ce qui semblait dire que là il y aurait eu

de la suppuration, si la vie eût persisté. Je remarquerai à ce sujet ce que j'ai plusieurs fois vu dans ce genre d'altération, une rougeur violette qui se terminait par un cercle violet supérieurement. Après avoir fait plusieurs incisions dans cet endroit, j'ai reconnu que la phlogose était plus forte en dehors qu'en dedans, et je remarquai des tubercules plus ou moins avancés dans les phases que parcourent ces corps morbifiques depuis leur formation jusqu'à leur suppuration.

Le ventre incisé et observé avant de rien déranger, on voyait les circonvolutions des intestins serrées les unes contre les autres, et ces viscères généralement rétrécis, montrant un grand nombre de vaisseaux sanguins. Deux inflammations très vives étaient remarquées sur les intestins grêles ; l'une paraissait plus intense et plus étendue que l'autre. Les parties voisines du péritoine participaient à ce mode de lésion par une rougeur qui, partant de ces points, allait en diminuant.

Je soulevais successivement ces viscères, pour les examiner mieux, lorsque j'aperçus quelques fluides muqueux sur lesquels surnageaient quelques gouttelettes d'une liqueur huileuse. Cette observation avait lieu au-devant de la rate, à gauche et en arrière de l'estomac. Ce viscère était rougeâtre, et bientôt je vis qu'il était per-

foré et je reconnus que je venais de déchirer une adhérence qu'avait contractée ce viscère avec le diaphragme, vers le pilier gauche, la rate, le rebord du foie correspondant à ce lieu, et les tissus adjacens. L'ouverture de l'estomac provenant de cette déchirure, était bordée d'un cercle inflammatoire assez vif, lequel comprenait toute l'épaisseur de ce viscère; l'œsophage, à sa partie inférieure, et le cardia, étaient enveloppés dans ce foyer inflammatoire.

J'examinai bien le diaphragme, et reconnus que ce foyer inflammatoire correspondait à la partie du poumon que j'avais trouvée enflammée.

La vésicule contenait peu de bile, dont la couleur était *or-cuivre*, couleur que je ne me rappelle pas d'avoir vue exactement la même dans aucun cas. Je passai à l'examen des intestins, procédant d'abord par les points enflammés; le moins malade était le plus éloigné du cœcum. La phlogose, vue sur le péritoine, pouvait avoir 4 pouces de longueur; je l'incisai dans cette étendue, et vis un gros ver lombric, qui la dépassait de chaque côté, où l'intestin était plus resserré encore, mais, au lieu de phlogose, montrait beaucoup de vaisseaux sanguins bien pleins, disposition qui se prolongeait assez loin dans le mésentère et la membrane muqueuse, surtout du côté de la deuxième inflammation, qui était

à 6 pouces de distance environ de celle-ci, du côté du cœcum : je l'incisai, et il en sortit des matières glaireuses, avec trois grands vers de même espèce, morts comme le précédent. Toutes les tuniques et le mésentère adjacent partageaient cette lésion, qui allait en diminuant du côté des reins et du cœcum. Cet intestin contenait des vers tricurides, mais il n'était pas fort malade. Les gros intestins présentaient un resserrement extraordinaire ; ils logeaient des crottins, petits, durs et enchatonnés, ayant plusieurs facettes ; disposition ordinaire à un certain âge et dans les maladies nerveuses, frappante chez un grand nombre d'apoplectiques, parmi les vieillards et les gens secs et nerveux : le jejunum, malgré tout cela, était fort peu altéré. Le mucus qui enduit naturellement cet intestin était assez ordinaire. Le duodénum, qui contenait beaucoup de matières glaireuses, jaunes, mêlées à des flocons blanchâtres, n'était pas très malade. La vessie petite ; sa tunique muqueuse pâle et bien ridée. Les reins ne fournissant aucun sujet de remarque autre que leur couleur d'un rouge-violet très foncé ; tandis que, dans l'état naturel, la couleur de ces viscères est *violet-rouge pâle;* leur consistance et leur volume n'avaient éprouvé que de faibles changemens, si toutefois il y en avait eu. Les glandes du mésentère près des points

phlogosés participaient évidemment à cette espèce de lésion.

Une telle observation parle assez haut, pour résoudre seule le grand problème de ce que peut le ventre sur le reste du corps. Mais poursuivons les faits, qui seuls doivent parler ici.

Une famille belge, venue à Montmartre pour y travailler à une fabrique de cristaux, avait perdu deux enfans vers l'âge de 10 à 12 ans; un troisième fils ayant atteint cet âge, fut pris, comme ses frères, d'une fièvre nerveuse. On m'appela pour le traiter, ce que j'acceptai d'autant plus volontiers, que je reconnaissais d'honnêtes gens, pauvres et très affectés de la perte de leurs enfans. Je fis tous mes efforts pour sauver celui-ci, mais inutilement. J'ouvris son cadavre en présence du père, qui, comme moi, désirait savoir à quoi tenait son malheur. Pour ne pas retenir long-temps ce père infortuné auprès des débris sanglans, qu'il arrosait de larmes, je commençai par le ventre. A peine ouvert, nous fûmes frappés d'une large inflammation d'une portion des intestins grêles, correspondant au niveau de l'ombilic, et fort près de là; j'ouvris de suite ce viscère, que je trouvai plus enflammé encore en dedans qu'en dehors: un paquet de 5 vers lombrics s'échappa de cette ouverture; ils étaient entortillés. Une per-

quisition rapide du reste des organes de la digestion ne m'ayant pas fourni de sujet important à constater, je congédiai le malheureux père, pour savoir si j'avais, dans la tête et la poitrine, quelque lésion à connaître ; mais je ne vis rien.

Il faut remarquer que j'avais employé les vermifuges, sans qu'aucun ver ait été rendu ; mais aussi il importe de savoir que les symptômes de la maladie étaient si violens, que je ne pouvais administrer des médicamens qu'avec difficulté ; d'abord par celle de la déglutition, puis parce qu'il y avait urgence pour les anti-spasmodiques. Les vermifuges arrivaient à peine au lieu où je trouvai le paquet de vers, le seul point vraiment enflammé. Au voisinage du cœcum, ces animaux étaient difficiles à combattre, et l'irritation que causent les vermifuges devenait un grand écueil pour la médication.

Au mois de novembre 1818, Sylvain Divert, maçon, âgé de 48 ans, fut frappé dans les reins par l'essieu d'un cabriolet qui allait vivement, et qui le jeta contre le mur de la maison voisine. On fut obligé de le porter chez lui, à Montmartre ; c'est là que je le vis et que je lui donnai mes soins jusqu'à son décès. Divert souffrait horriblement des lombes, et bientôt la fièvre et le délire compliquèrent le mal. Dans ce trouble, le malade cherchait toujours à quitter son lit, pour

se jeter par la fenêtre ; il parlait peu de son mal, mais on voyait que la souffrance, dont il ne se rendait plus compte, le poussait à se détruire.

La fièvre avait le caractère inflammatoire nerveux ; la peau brûlante, la figure enluminée, les yeux extrêmement mobiles, le pouls fort variable. Le neuvième jour depuis l'accident fut celui de la mort.

La tête et la poitrine n'offrirent rien de remarquable pour des yeux exercés à tous les états de la vie. L'incision du ventre ne montra même d'abord rien de fort intéressant ; le foie seulement paraissait volumineux et rouge. Je poursuivis son examen d'avant en arrière et en place ; car j'avais pour usage d'observer, tant que je le pouvais, les organes dans l'attitude où ils s'offraient à mes regards. Ce viscère était compris dans un foyer inflammatoire, dont le rein de ce côté formait le centre ; le pancréas y prenait aussi part, ainsi que le mésentère et tous les tissus adjacens. L'inflammation avait aggloméré ces parties, par une adhérence dans laquelle le tissu cellulaire phlogosé jouait un grand rôle.

Le sang coulait en abondance à chaque coup de scalpel (il faut remarquer que nous n'étions éloignés du moment de la mort que par le laps commandé par nos usages, et que le sujet, qui était jeune, très vigoureux, conservait long-

temps de la chaleur dans ce foyer). L'estomac était généralement enflammé, mais surtout vers le grand foyer auquel il tenait, et spécialement près du pylore et dans cette ouverture. Le duodénum était particulièrement rouge, et les conduits biliaires participaient fortement à cette lésion. La vésicule, excessivement contractée et petite, était presque vide; les parties du tube intestinal les plus affectées ensuite étaient celles qui avoisinaient le plus le foyer inflammatoire. Le mésentère n'offrait qu'un lacis de vaisseaux sanguins, tant ils étaient abondans et gorgés.

Bientôt après je fis l'ouverture du cadavre de Barbe Brénon, âgée de 46 ans, morte dans le cours d'une fièvre lente nerveuse et bilieuse, suite de la vive impression que fit sur elle l'évènement terrible dont nous venons de parler, et par suite du profond attachement de cette femme à la personne de Divert, qu'elle avait soigné avec l'affection la plus manifeste. A peine le corps de celui-ci avait-il disparu de la chambre qu'il occupait, qu'on vint me prévenir que Barbe avait été trouvée raide sur son lit. Je courus à elle, plein d'un triste effroi; car j'avais été témoin de ses soins à son ami, et ce spectacle m'avait fait autant de mal que de bien !... Je l'avais vue déjà dans cet état, après que Divert eût rendu le dernier soupir, et cela me rendait malade. Ce-

pendant je cours et arrive auprès de l'intéressante Barbe, qui était sans mouvement, dans un état convulsif des plus violens. Elle revint à elle, mais elle ne parlait presque pas, tant son chagrin l'absorbait. Quelques jours se passèrent dans cet état; et comme je ne voulus pas donner des médicamens au gré d'une voisine, qui prétendait qu'il en fallait, on amena un chirurgien, qui en prescrivit. Ils furent sans succès, mais le commérage fut satisfait; et je continuai mes visites et mes soins. Cet état empirait cependant, et je vis l'effet de la douleur dans des symptômes fébriles et nerveux, auxquels j'opposai les antispasmodiques que je crus appropriés à cette situation; vainement : Barbe voulait mourir, et au bout de 9 jours son corps fut joint à celui de Divert, toutefois après avoir été ouvert.

La tête m'offrit les indications d'un grand spasme; le tissu péricranien serré, les méninges fort tendues; le sang abondant dans les vaisseaux et les sinus; quelque peu de sérosité dans les ventricules.

Le cœur était ferme, peu volumineux; le péricarde pouvait contenir une cuillerée de sérosité. Le sang, assez abondant, formait partout des caillots serrés; il était noirâtre. Les poumons, assez pleins de ce fluide, avaient cependant un air de flétrissure; ils n'avaient point l'aspect natu-

rel : le droit semblait atteint, à sa partie inférieure, d'une demi-phlogose ; il était même frappé d'une adhérence récente, disposition bien différente, à l'œil et au doigt, d'une adhérence ancienne. Le lobe gauche était moins gorgé de sang, et un peu adhérent à la poitrine par quelques filets albumineux (dispositions qui caractérisent le premier degré des *pleurésies*, surtout de celles qu'on découvre sur les cadavres des personnes mortes, comme Barbe, dans des symptômes éminemment nerveux ; ce que j'ai vu bien des fois).

Les viscères abdominaux, mis à découvert et vus en place, étaient *secs*, mot dont je me sers pour exprimer l'état où ces viscères sont le moins enduits de l'humeur qui les arrose pendant la vie. Les intestins et l'estomac resserrés, flétris, un peu livides même ; aspect que j'ai cru remarquer chez les personnes qui meurent dans le chagrin, circonstances que j'ai trop souvent été à portée de distinguer. Il y avait beaucoup de sang dans tous les petits vaisseaux, dont la couleur était le rouge-brun. Je fus frappé de trouver près du rebord inférieur du foie des taches rondes, en forme de disque, violettes, blanchâtres, blafardes, toutes bordées d'un cercle plus violet encore ; disposition qui était plus frappante dans le voisinage de la vésicule et sur cette poche, où ces ta-

ches étaient mieux exprimées, depuis la grandeur d'une lentille jusqu'à celle d'un centime. La vésicule était assez gonflée; l'ayant incisée dans toute son étendue, je fus très surpris d'en voir couler une bile verte et épaisse, avec une nappe d'une liqueur blanchâtre, presque puriforme, chose que je n'ai vue que cette fois. Cette humeur paraissait envelopper la bile en sortant avec elle.

L'examen de la surface interne de cette poche me découvrit des excoriations rouges et vives, en forme de taches, qui étaient recouvertes de l'humeur blanchâtre dont je viens de parler. Je peux comparer ces surfaces au vésicatoire qui produit une bonne suppuration, et dont on le trouve couvert.

La partie postérieure du foie était bien plus rouge encore que le surplus de ce viscère; elle tenait à un foyer inflammatoire semblable à celui que j'avais découvert sur le corps de Divert, mais beaucoup plus léger. Toutes les adhérences semblaient commencer par des filamens liquides. La cavité péritonéale pouvait contenir en cet endroit une cuiller de liquide, que j'avais vu avant qu'aucune déchirure eût été faite.

L'estomac, de grandeur naturelle, contenait peu de fluides glaireux mêlés à un peu de loock qu'avait pris la malade, et qui était presque dans le

même état. La tunique muqueuse présentait deux sillons noirâtres, suivant sa longueur; on y remarquait un grand nombre de vaisseaux sanguins, surtout vers le pylore, où l'on voyait une inflammation qui s'identifiait avec une lésion de ce genre, qui se portait du côté opposé de cette ouverture, pour s'étendre dans le duodénum, où l'on trouvait des matières glaireuses et bilieuses en assez grande quantité, lesquelles matières ne ressemblaient aucunement à celles de l'estomac. A mesure qu'on s'éloignait du pylore, la muqueuse était moins enflammée; et dans le jejunum elle l'était si peu, qu'elle était recouverte d'un enduit, tel qu'on le trouve dans la santé. A mesure qu'on s'éloignait de là pour se rapprocher du cœcum, on voyait l'état inflammatoire se réveiller; il était considérable près de la valvule: et tandis que de ce côté on voyait des matières glaireuses et liquides, jaunâtres, le cœcum en offrait de sèches et même dures. Ces matières s'étaient introduites jusque dans l'appendice, qui est ordinairement vide. Aussi cet intérieur était-il fort malade, de même que le cœcum, dont l'inflammation était remarquable; sa membrane était recouverte d'une sorte d'éruption, que je reconnus pour être l'inflammation des cryptes muqueux de cet intestin. Le colon transverse était affecté de la même ma-

nière; ce qui allait en diminuant ensuite jusqu'au rectum. A mesure qu'on examinait la muqueuse de ce côté, on ne voyait plus ces granulations que de distance en distance, jusqu'à la première partie du rectum, où il n'y en avait plus.

Les glandes du mésentère et tout ce qui est dans le ventre participaient plus ou moins à ce mode de lésion inflammatoire.

Si j'eusse trouvé une seconde Barbe, peut-être pourrais-je dire que de semblables lésions ont lieu dans les mêmes cas; mais j'attends de pouvoir en apprendre davantage pour le dire.

Madame V...., âgée de 40 ans, d'une constitution robuste, s'était toujours bien portée, lorsqu'en 1816 elle éprouva tout à coup des douleurs assez vives dans les extrémités inférieures, et bientôt après de grandes difficultés de marcher, puis des douleurs au côté droit de l'estomac. Elle maigrit, s'inquiéta, fit un traitement et prit des bains de mer; elle alla mieux, plus mal ensuite. Le mal d'estomac la tourmentait un jour, le dévoiement ensuite, puis la constipation. Enfin, ce dernier état persévéra plusieurs fois, du commencement d'octobre jusque vers le 15 décembre de la même année. A cette époque, le dévoiement fut plus opiniâtre encore; il se compliqua

d'infiltration de tout le corps, avec ardeur, rareté des urines et ténesmes.

Madame V.... s'affaiblissait; elle perdait son embonpoint, et s'inquiétait de plus en plus. Le 24 au matin, en prenant son café, elle s'évanouit; revenue de cet état, elle dit, Je suis perdue, je n'en reviendrai pas. Une tristesse profonde se mêla aux traits de son visage; elle se coucha, et expira dans la journée.

Son corps examiné, on ne découvrit rien de particulier dans la tête ni la poitrine. Les viscères abdominaux mis au jour, on reconnut une adhérence ancienne entre l'estomac et le foie, et là un point coloré qui semblait indiquer une fistule ou une phlogose chronique. Le péritoine contenait environ une chopine de sérosité jaunâtre. La vésicule biliaire faisait une saillie considérable; on l'ouvrit, et l'on en retira un fort calcul biliaire enkysté dans cette poche; la bile se plaçait et coulait autour de ce calcul. Les conduits biliaires, l'hépatique surtout, étaient fort dilatés. Le foie ferme, atteint peut-être d'une sur-excitation ancienne, car sa couleur était un rouge de brique foncé. Sur plusieurs points, les muqueuses digestives présentaient des cicatrisations anciennes, de l'empâtement, une injection peu considérable, mais d'aspect chronique. Nulle part, depuis le duodénum jusqu'au rectum, on

ne pouvait dire que les parties de ces membranes étaient en bon état; nulle part on ne pouvait dire que ces tuniques étaient fort altérées. Le mal n'était sensible que depuis la fin de l'iléon jusqu'à l'S du colon. Les glandes du mésentère étaient assez grosses et fermes; les vaisseaux sanguins assez développés, sans phlogoses manifestes. La vessie était peu considérable, son aspect intérieur pâle et crispé.

Cette observation offre un point intermédiaire entre l'état naturel et la sur-excitation inflammatoire des muqueuses digestives. Ce n'est pas la santé, ce n'est pas une maladie positive; c'est l'état intermédiaire, dans lequel une secousse a suffi pour éteindre la vie, longuement affaiblie sur des organes qui ne se montraient ni bien portans ni fort malades.

César Deschamps, âgé de 16 ans, d'une forte constitution, reçut un coup de bâton sur la tête, qui l'abasourdit; il tomba, se releva par lui-même, mais il se plaignit depuis ce moment d'un violent mal de tête. Croyant trouver un remède à ce mal dans le froid, il resta une nuit les jambes à découvert, exposées à l'humidité et à une grande fraîcheur; bientôt au mal de tête se joignirent une soif assez vive, des nausées, des frissons, l'amertume de la bouche, l'ardeur de la peau et des urines. Il éprouva une grande lassi-

tude dans tous les membres; l'épigastre devint douloureux. Insomnie, agitation, rêves avec frayeur, idées en désordre, délire complet.

Le mal s'accroît rapidement; on lui donne de l'opium, parce qu'on trouve à la maladie tout le caractère d'un *typhus:* mais au lieu de calme, on éprouve plus d'agitation encore. L'œil s'injecte, la figure est vultueuse, la bouche brûlante, la soif continuelle; il faut fixer le malade à son lit. Pas ou peu d'urines, point de selles, ou déjections bilieuses et brûlantes; ventre tendu, sonore; pouls agité, irrégulier, petit, serré, ou prompt et élevé, sans aucune régularité. Les forces diminuent, l'abattement fait des progrès, et ce malade s'éteint dans une agitation continuelle.

A l'ouverture de son corps, on ne distingue, dans la tête, qu'un peu d'infiltration dans les méninges, rien dans la poitrine. L'estomac paraît sain; mais, malgré le peu d'importance qu'on attache aux altérations des voies digestives, en les parcourant, par quelques incisions, un des médecins présens fait reconnaître que la muqueuse des intestins est fortement phlogosée, et surtout par places, principalement auprès du cœcum. Tous les organes voisins offraient des vaisseaux gorgés de sang, qui étaient extrêmement multipliés.

Pautre, âgé de 23 ans, d'une constitution athlétique, teint fort coloré, cheveux noirs, tempérament sanguin-bilieux, fut conduit à l'hôpital de Bicêtre au commencement de l'an XI, pour cause de folie furieuse, avec de fréquens accès d'épilepsie.

Sa fureur augmentait pendant 15 jours, puis elle était moindre pendant un temps égal. Les infirmiers qui en étaient chargés remarquèrent, les premiers, que le temps de la violence coïncidait avec les premières périodes de la lune; et ils se réglaient là-dessus pour prévenir les dangers que ce malade faisait courir, puisqu'il cherchait à mordre, dans ces momens, les personnes dont il pouvait se saisir, et ne voulait que faire du mal.

Je remarquai que, pendant les 8 premiers jours de l'époque d'agitation, les accès épileptiques étaient plus violens et plus fréquens, puis ils étaient moindres et plus rares; mais alors ce malade devenait plus furieux, plus méchant. L'appétit était toujours considérable.

Le 17 floréal an XII, les mouvemens épileptiques se renouvelaient à chaque moment, et ce malheureux éprouvait un besoin forcené de mordre. On l'entendait pousser des soupirs plaintifs, qui redoublaient dès qu'on touchait son ventre qui était enfoncé et très chaud habituel-

lement. Vers quatre heures du soir, ces soupirs augmentèrent; le pouls s'affaiblit, devint extrêmement irrégulier; la figure s'altéra considérablement, et l'autre expira.

La tête n'avait aucun vice de configuration; je crus remarquer que les vaisseaux qui traversaient le crâne étaient fort nombreux et bien pleins; la dure-mère me parut fort adhérente au crâne; *c'est ce que j'appelle crier*, quand on sépare cette membrane de l'os. Les vaisseaux étaient généralement pleins de sang, aussi le cerveau était fort serré par les méninges; sa substance ferme. Il en découlait beaucoup de sang quand on incisait ce viscère; les sinus en étaient bien pleins. Rien autre n'a pu frapper mon attention dans cette région.

La langue était blanchâtre, ferme, rouge à sa base et à sa pointe; le pharynx très rouge; beaucoup de sang dans le cœur et les gros vaisseaux. Rien de particulier du côté des poumons, qui étaient libres et bien crépitans.

Les viscères abdominaux, mis à découvert, avaient une coloration un peu rougeâtre, par la quantité de sang que contenaient les petits vaisseaux. L'estomac offrait des matières bilieuses (chose très rare); sa membrane interne était excoriée près du pylore, dans une forme triangulaire; elle avait, en cet endroit, l'aspect d'un

érysipèle ; elle était parsemée de points blanchâtres et d'une granulation très vive. D'ailleurs on voyait beaucoup de vaisseaux sanguins rouges dans tout ce viscère, en dedans comme en dehors. Le duodénum était singulièrement resserré; la tunique muqueuse parcourue par un lacis vasculaire rouge, contenant peu de matières; et le mucus qui enduisait cette surface, fort épais et abondant.

Le jejunum très serré; beaucoup de vaisseaux sanguins dans toute son épaisseur; quelques taches rouges, même comme excoriées, par-ci, par-là; quelques flocons de matières vertes, bilieuses; ce qui est rare pour cet intestin. L'iléon, un peu rougeâtre d'abord, l'était de plus en plus, vers le cœcum. On y trouvait des excoriations d'un rouge assez vif, d'autres grisâtres; celles-ci avaient un aspect de cicatrices récentes ou anciennes. Cet intestin, resserré ici, dilaté ailleurs, contenait des matières muqueuses, les unes vertes, d'autres glaireuses et muqueuses; la tunique intérieure, mince en général, partout laissait voir beaucoup de vaisseaux; sur quelques points, on trouvait des matières ayant un aspect purulent. La portion attenant au cœcum était la plus enflammée : celle-là était fort épaisse; on y remarquait des sillons plus rouges encore que les autres points.

Le cœcum contenait des matières en crottins secs et un petit nombre de vers ascarides. Le colon transverse offrait encore cette espèce de vers, dont plusieurs se trouvaient en contact avec des points phlogosés ; ils étaient mêlés à des matières sèches et en crottins, disposition qui se soutenait dans le rectum, tant pour les vers que pour les matières *sèches*, ainsi configurées.

On peut dire du mésentère, du pancréas, des reins, et de tout l'appareil abdominal, que les vaisseaux sanguins s'y faisaient remarquer par leur grand développement, sans phlogose.

Le foie était volumineux, rouge, bien plein de sang; la bile abondante, noirâtre, glutineuse. La rate, d'un rouge-violet, était considérable. La vessie grande ; l'urine rougeâtre ; tous les muscles fermes; toutes les fibres serrées, fortes et sèches. Partout le sang paraissait contenir plus de molécules rouges que de blanches ; il était fort albumineux, très fibrineux.

M. Charopin, âgé de 30 ans, d'une taille moyenne, cheveux noirs, d'un tempérament fort bilieux, avait été très irritable depuis son jeune âge; il avait des frayeurs considérables, sans pouvoir s'en rendre compte. Né dans des climats méridionaux, il vint à Paris pour y trouver du calme, *pour ses nerfs;* c'étaient ses expressions. Cela ne lui réussit guère. Paris, offrant

trop de plaisirs pour un homme qui ne sait, ni se contenir, ni se méfier, il y éprouva des pertes, des contrariétés, et fut atteint d'un nouvel accès de folie. C'est dans cet état que je le connus.

M. Charopin menait, dans ma maison de Montmartre, une vie douce; mais il s'en lassa, et la ville lui donna de nouvelles preuves, qu'il est difficile de se soustraire à ces écueils. Enfin, le bon Charopin, ennuyé de son existence, de retour dans ma maison, atteint d'un désordre mental, continuel et considérable, en proie à une fièvre bilieuse et nerveuse, rémittente, fut pris d'un zona qu'on ne put contenir, car il gagna le visage et passa dans la bouche, où il s'étendit sur les membranes muqueuses, aériennes et digestives. Situation dans laquelle il cessa de vivre.

Son corps fut ouvert, en commençant par la tête qui n'offrait rien de remarquable. On étudia les progrès de l'affection érisypélateuse. Ils avaient gagné le larynx et l'œsophage, et fait périr le malade de suffocation. Le poumon droit était enflammé dans sa moitié supérieure, le surplus n'était pas sensiblement malade; le poumon gauche ne semblait pas l'être du tout; le cœur et les gros vaisseaux dans un état assez naturel.

Le ventre incisé, on crut bien distinguer une turgescence sanguine, avant de rien déranger.

Puis on examina les viscères extérieurement, chacun à leur tour; l'opinion de turgescence fut constatée, puisque, de toute part, les vaisseaux sanguins étaient abondans et bien remplis, puisque le foie, la rate, le pancréas, les reins, les épiploons, le mésentère et la surface péritonéale confirmaient cette disposition par l'abondance des vaisseaux sanguins.

La surface interne de l'estomac offrait des rougeurs très remarquables vers les deux ouvertures, surtout près du pylore; d'ailleurs ce viscère, qui avait assez d'étendue, qui contenait des matières glaireuses, offrait dans sa longueur deux sillons comme veineux, bruns, noirâtres même.

Le duodénum, assez dilaté, contenait des mucosités bilieuses et muqueuses, et sans qu'on pût dire que sa membrane était enflammée, on y voyait beaucoup de vaisseaux sanguins, bien plus qu'à l'état sain. Le jejunum n'avait rien de bien remarquable, tandis que plus on avançait dans l'iléon, et plus l'altération phlogistique était sensible, surtout dans la partie déclive de chaque anse, où se ramassent ordinairement les matières muqueuses et bilieuses. Les gros intestins n'étaient ni fort malades, ni bien portans; ils ne contenaient que des mucosités bilieuses, fort claires; leur tunique interne, épaissie et peu colorée; la bile peu abondante; le foie et la

rate bien remplis de sang, liqueur qui était assez épaisse sans être très fibrineuse; sa couleur rouge, noirâtre, ou lie de vin.

La femme Colombe, âgée de 74 ans, était affectée d'épilepsie, lorsqu'au commencement du mois de pluviôse an XII, elle fut prise de violens maux de tête avec soif; elle se plaignit bientôt d'un grand mal-aise; elle eut des vomissemens de matières bilieuses. La peau était chaude, sèche, la bouche mauvaise, pâteuse; la langue rouge et encroûtée. Le sommeil devint agité. Quelques selles liquides. Il se manifesta un écoulement puriforme par les oreilles, et la malade parut soulagée. Ce mieux ne dura pas long-temps; les accès épileptiques devinrent plus fréquens et plus violens. La constipation compliquait cet état; elle était très forte, les urines assez rares, baveuses. Cet ensemble de symptômes se soutint long-temps, et quoique la malade prît peu d'alimens, elle conservait assez d'embonpoint, ne se plaignant toujours que de la tête. Le dévoiement survint, et elle ne put plus se lever pour ses besoins. Tous les symptômes devinrent plus intenses; l'épigastre était douloureux; la bouche sèche, la figure abattue. La mort suivit de près un accès d'épilepsie. On procéda à l'autopsie.

La tête n'avait rien de particulier; beaucoup de sérosités dans les ventricules et à la base du

crâne; beaucoup de sang dans les vaisseaux et les sinus; cependant les méninges ne s'étaient pas montrées fort tendues. Je n'ai rien su remarquer dans la substance du cerveau, qui était peu ferme, un peu ramollie peut-être.

La poitrine n'avait rien de remarquable du côté des poumons. Le cœur très dilaté; le ventricule gauche, presque seul, contenait du sang. Les gros vaisseaux offraient quelques points ossifiés; on trouvait peu de fibrine dans cette humeur.

Le ventre était souple et affaissé. Les viscères mis à découvert, n'offraient d'abord rien de particulier, même du côté des vaisseaux sanguins. Le foie seulement était volumineux; sa consistance beaucoup plus forte qu'à l'état naturel. La vésicule considérable, épaissie; la bile abondante, verte et fort visqueuse; beaucoup de graisse dans le mésentère, dont les glandes étaient fort développées, sans dureté. Les vaisseaux sanguins étaient abondans; cependant cela n'était pas extrêmement remarquable. L'estomac, de grandeur naturelle, offrait quelques taches violettes, sans excoriation. Telles pourraient être des inflammations éteintes ou chroniques. Rien autre de sensible.

Le duodénum contenait beaucoup de matières bilieuses, muqueuses, glaireuses, sans inflam-

mation, quoique les vaisseaux sanguins fussent abondans et la tunique interne épaissie, surtout à l'insertion du conduit biliaire, où les vaisseaux sanguins abondaient davantage.

La surface interne du jejunum était épaisse, comme infiltrée, contenant peu de vaisseaux sanguins. Cet intestin, contre son habitude, offrait une grande quantité de matières glaireuses et de flocons de bile. Tout cet aspect indiquait une sur-excitation ancienne, un état catarrhal, un grand relâchement de toutes les fibres; on trouvait une pareille altération jusqu'au cœcum, avec l'aspect plutôt de l'affaissement que de la contractibilité : aussi les matières bilieuses, glaireuses et muqueuses étaient fort abondantes dans tout ce trajet.

Le cœcum était dans un état de fluxion chronique éteinte, le nombre des vaisseaux sanguins assez rapproché de l'état naturel; mais toutes les parois semblaient engorgées depuis longtemps. Les matières contenues dans ce viscère étaient glaireuses, muqueuses, mêlées de bile, contenant beaucoup de vers tricurides. Tout le colon transverse offrait le même aspect; tandis que de là jusqu'à l'anus on ne voyait pas un ver, et que cette surface ne semblait pas altérée. La rate était fort volumineuse et recouverte d'une sorte de croûte squammeuse; le sang qu'elle con-

tenait fort clair : on avait peine à la déchirer. Les glandes du mésentère étaient grisâtres et fort gonflées, mais molles. La couleur intérieure du foie était le rouge pâle; ses vaisseaux contenaient assez de sang, mais très fluide.

Les reins, surtout le gauche, avaient un volume considérable; ils étaient tout bosselés, ce qui provenait d'une quantité considérable de kystes qui étaient unis à leur substance. Ces kystes contenaient différens fluides aqueux, sanguinolens, puriformes; ils étaient épais ou minces, transparens ou opaques. Toute la substance de ces organes était altérée; cependant les mamelons étaient intacts dans leur forme; en les exprimant, on en retirait cette humeur blanchâtre, qu'un tel procédé en fait ordinairement couler : mais elle était plus fluide que d'habitude, moins blanchâtre. Les bassinets étaient sensiblement affectés sur quelques points; ces corps glanduleux fortement adhérens aux parties adjacentes par le tissu cellulaire, genre d'altération qui indique d'anciennes inflammations.

La vessie était petite, remplie de taches violettes et excoriées; sa tunique était toute altérée, épaissie et ridée; elle contenait deux cuillers environ d'un liquide puriforme : les uretères fort engorgés.

La matrice avait un peu plus de son volume

naturel, d'une consistance plus ferme aussi. Après l'avoir fendue en deux, et remarqué qu'elle contenait une cuiller à café d'une liqueur purulente, je trouvai vers son col quelques vésicules pleines d'une humeur roussâtre, épaisse; la face intérieure était ecchymosée ou excoriée, comme la plaie d'un vésicatoire.

Le baron Larrey (*Considérations sur la fièvre jaune*, page 12):

« A l'autopsie cadavérique, ainsi que je l'ai observé en Égypte, dit l'auteur de ce mémoire, l'on trouve, 1° une plus ou moins grande quantité de sérosité roussâtre épanchée dans les cavités abdominale et thorachique; 2° les épiploons et les viscères contenus dans l'abdomen sont enflammés et parsemés de taches gangréneuses, et c'est principalement sur la membrane péritonéale que se concentrent les effets de cette phlegmasie; 3° la fièvre participe constamment à cette affection morbide, et il n'est pas rare de rencontrer dans sa propre substance des foyers purulens; les viscères des autres cavités n'offrent ordinairement rien de particulier. »

Cette observation prouve que M. Larrey a vu la surface péritonéale, mais rien n'indique qu'il ait examiné le côté muqueux des viscères de la digestion; s'il l'eût fait, il est trop empressé de répandre l'instruction, pour, en cette occasion,

avoir dérogé à une noble habitude; et comme dans toutes les observations dans lesquelles les deux surfaces ont été vues, on a reconnu que l'inflammation se porte de dedans en dehors, de la muqueuse à la séreuse, rien ne constate qu'en cette circonstance le contraire ait eu lieu. Rien aussi ne justifie la pensée de ce médecin, qu'on va lire.

C'est même pour s'être borné à cet examen, que l'auteur de cet écrit dit : « Les membranes séreuses du bas-ventre sont les parties les plus accessibles à l'action de ces causes (*celles de la peste*). C'est dans leur tissu serré que le principe morbide paraît s'arrêter et y produire graduellement, ou tout à coup, l'irritation et l'inflammation dont j'ai parlé. »

En parlant des liqueurs irritantes, cet écrivain dit : « Ces substances portent moins leurs effets sur les membranes muqueuses qu'elles touchent immédiatement que sur celles d'un tissu serré et nerveux dans lesquelles l'irritation se concentre facilement, ou vers lesquelles les vapeurs alcooliques se portent complaisamment, sans doute par une sorte d'affinité qu'on ne saurait expliquer. »

J'ai trop ouvert de cadavres, trop de fois vu les muqueuses digestives enflammées et non enflammées, trop rarement le péritoine m'a présenté

ce mode de lésion, pour que je puisse croire à la complaisance des liqueurs alcooliques, d'autant plus que jamais elles ne se sont montrées ainsi complaisantes à mes yeux, quoique je les eusse si souvent et si sérieusement interrogées. Je ne connais, au surplus, aucun observateur autre que le baron Larrey, qu'elles aient mis dans le cas de les juger ainsi susceptibles d'inflammation. Mais si jamais j'acquiers de telles preuves, je serai exact et prompt à les publier.

Il n'en résulte pas moins de cette observation, que le docteur Larrey atteste que cette phlogose est propre aux maladies pestilentielles; ce en quoi il est parfaitement d'accord avec tous les observateurs. Quant aux jugemens, on sait que chacun, en Médecine, les porte comme il l'entend.

De Coin, âgé de 46 ans, d'un tempérament sanguin bilieux, cheveux noirs, était à l'hospice de Bicêtre, au nombre des aliénés, depuis l'an IV. En l'an XII, je l'examinai à l'occasion d'un vomissement de matières bilieuses, qui était considérable. Ce malade déraisonnait habituellement, mais il était calme; il commença à se plaindre de douleurs de tête, puis de douleurs dans la poitrine, qu'il rapportait toujours au même endroit, vers le téton gauche. Le sang se mêla aux crachats; la figure devint vultueuse; la peau chaude et sèche; la bouche offrait la même disposition;

constipation, puis selles liquides jaunes; cessation du vomissement; la fièvre prit le caractère qu'on nomme *bilieux* ou *gastrique*. Il fallait fixer ce malade dans son lit, parce qu'il se levait sans cesse pour prendre ce qui était près de lui, qu'il serrait bien dans ses bras, et portait dans son lit.

La bouche devint fuligineuse; la fièvre toujours la même, cependant le pouls s'affaiblissait; l'œil morne, chassieux; la respiration difficile, sans toux; peu de crachats, qui étaient jaunâtres, parfois striés de sang, écumeux et petits.

De Coin expira dans cet état.

La tête contenait beaucoup de sang dans les vaisseaux et les ventricules; le cerveau ferme; peu de sérosité dans tout le crâne.

Nous trouvâmes le poumon gauche complètement carnifié, rouge, bien plein de sang, ayant contracté des adhérences récentes vers l'endroit où le malade portait souvent la main et où il souffrait. Le poumon droit était assez sain; cependant, au départ des bronches supérieures, on apercevait un peu de rougeur; le sang abondant dans le cœur et les gros vaisseaux, assez fibrineux; les caillots fermes et rougeâtres, même après les avoir essuyés, disposition assez rare.

L'estomac avait une grandeur ordinaire; il contenait des matières plutôt muqueuses que verdâtres glaireuses; près du cardia était une

rougeur grande comme un petit écu; les vaisseaux sanguins assez multipliés.

Le duodénum offrait encore mieux cette abondance des vaisseaux; point de phlogose marquée; rien de remarquable dans le jejunum. L'iléon, resserré par places, contenait beaucoup de matières liquides, peu glaireuses, mais muqueuses, c'est-à-dire que ces matières n'étaient pas filantes. On voyait, par distance, des taches d'un rouge assez vif, quelques excoriations, même comme des points érysipélateux, ne comprenant que la muqueuse. Le cœcum était le point le plus malade; tout était sec dans les gros intestins, jusqu'à 6 pouces de l'anus; les matières, dans le colon transverse, étaient appliquées sur la muqueuse, sans être moulées, mais par lames bien desséchées. Cette membrane était assez généralement rougie sous ces matières qui étaient appliquées, adhérentes même à cette surface. Les glandes mésentériques, plus volumineuses, rougeâtres, molles; beaucoup de sang dans les capillaires du mésentère et du tissu cellulaire adjacent; rien de particulier dans l'appareil urinaire, la vessie, seulement, fort contractée.

Le foie rougeâtre; la bile abondante, d'un vert un peu jaune; la rate, fort volumineuse, les muscles assez fermes, ainsi que le tissu cellulaire des extrémités.

Ocmulin, âgé de 25 ans, constitution frêle et délicate, était sujet aux rhumes, et toussait continuellement. Ses facultés mentales se dérangèrent, et en l'an x, il fut placé au nombre des aliénés, à l'hôpital de Bicêtre.

Le dévoiement survint, et compliqua une expectoration de matières puriformes très abondantes. La sueur du front, de la poitrine et des mains augmentait en même temps, et la maigreur fit des progrès tels, que ce malheureux, qui ne pouvait plus se tenir debout, eut des déjections involontaires de matières glaireuses jaunes et puriformes. J'allais pour le voir, quand j'appris qu'on venait de retirer son cadavre, dont je fis l'ouverture, en présence de M. Hebreard.

Nous ne remarquâmes, dans la tête, qu'une grande quantité de sérosité, et peut-être quelques traces d'une phlegmasie ancienne des méninges, qui étaient intimement unies par d'anciennes adhérences en face de l'enfoncement du pariétal gauche.

L'estomac était fort distendu et contenait beaucoup de matières glaireuses; sa tunique était molle, un peu épaissie et comme infiltrée. Les vaisseaux sanguins peu abondans, excepté vers le pylore.

Le duodénum dilaté, fort mollasse, rempli de matières glaireuses d'un jaune citrin.

L'iléon seul présentait, près du cœcum, quelques altérations grisâtres qui paraissaient anciennes; mais depuis le cœcum jusqu'au commencement du rectum environ, nous découvrîmes une trentaine d'excoriations de forme ronde, ayant différens diamètres, depuis un centime à une lentille. Le pourtour de ces ulcères était dur et grisâtre, comme squirrheux; les plus petits ne comprenaient que la tunique muqueuse, et pour celle-là, le bourrelet était peu dur; les plus considérables intéressaient toute l'épaisseur de ces viscères; on les apercevait même à travers le péritoine, où ils s'étendaient dans le tissu cellulaire sous-jacent; leur couleur était plus brune que celle des moindres altérations; et leur surface, molle comme du velours, était recouverte d'une matière puriforme pareille à celle qu'on trouvait dans ces viscères, mêlée avec des glaires jaunâtres; matières qui composaient les déjections avant la mort.

Les glandes du mésentère étaient généralement grosses, dures et grisâtres; les vaisseaux sanguins fort développés dans le mésocolon, surtout dans l'endroit où les ulcérations dont il vient d'être parlé étaient plus abondantes. Le foie et la rate parurent plus volumineux et plus consistans qu'à l'état naturel; la vésicule était fort dilatée; la bile glaireuse abondante, d'un jaune citrin.

Nous examinâmes ensuite les poumons, et les trouvâmes remplis de tubercules en suppuration; deux étaient presque vides; leurs cavités étaient grandes comme une petite noix; leur intérieur bourgeonneux, comme l'ulcération d'un vésicatoire; d'autres en partie vides, en partie remplis par une substance grise concrète, et ayant un aspect rougeâtre du côté de la cavité, surface dont découlait une matière semblable aux crachats que rendait le malade. Les poumons, en partie détruits, adhéraient sur plusieurs points avec la surface costale, par des brides difficiles à déchirer. Par tout le corps, le tissu cellulaire était un peu infiltré; les fibres charnues, pâles et mollasses; le sang peu fibrineux, les caillots même qu'il formait étaient comme infiltrés.

L....., poète sentimental, chéri des dames, aimé de tous ceux qui le connaissaient, fatigué par le travail, reçut, pour ainsi dire, l'ordre de faire un poëme sur un sujet avec lequel sa verve n'avait point de rapport. Cela le contraria et le fatigua beaucoup; ses facultés en furent altérées au point qu'il déraisonnait. On consulta, suivant l'usage, les hommes à grosses réputations; tant pis pour la tête du pauvre malade, car il fallut bien la trouver chargée d'un vice de conformation. Enfin, confié à mes soins, l'excellent homme me parut avoir gagné encore du côté du cœur en

raison de ce qu'il avait perdu du côté de la tête. C'était un enfant, plein de caprices, emporté, volontaire, orgueilleux, ne raisonnant plus, qui conservait la pensée de ce qu'il avait fait, et qui se croyait capable de le faire encore !...

Après 15 mois environ d'une situation mentale aussi altérée, L..... fut pris d'une attaque d'apoplexie plus violente encore que celles qu'il avait déjà éprouvées; et, malgré tous les soins de la Médecine, il expira dans cet état. Son corps, ouvert en présence des docteurs Gall et Spurzem, nous présenta les dispositions suivantes, qui prouvent que long-temps on ne voulut rien voir dans le ventre, mais tout dans la tête; car, quel que soit le trouble de cette région, il ne s'exprime pas, par des lésions souvent sensibles à l'œil, sur le cerveau.

L'extérieur du corps ne présentait rien de particulier; l'action des vésicatoires était peu marquée.

La tête, dont les formes étaient très naturelles, n'offrait aucune disposition à laquelle on puisse attribuer les symptômes de la maladie.

Tous les vaisseaux qui rampent le long des méninges, ceux qui se ramifient dans le cerveau, étaient gorgés de sang; et cette dilatation était telle pour les plexus, qu'ils avaient un volume extraordinaire et une couleur brune.

La sérosité contenue dans les ventricules n'était ni fort abondante ni de couleur différente.

La substance du cerveau avait une teinte rougeâtre, résultat de la grande quantité de sang contenu dans les capillaires. Aucun épanchement n'avait lieu ; mais les méninges, surtout l'arachnoïde, paraissaient sur quelques points, notamment vis-à-vis la bosse pariétale droite, altérées; celle-ci offrait des points un peu blanchâtres, qu'on pourrait comparer à des gouttelettes de pus ou d'albumine un peu coagulée.

La poitrine ne montrait aucune lésion.

Le ventre était un peu tendu par les gaz contenus dans les intestins; les organes de cette région étaient dans leurs situation et état naturels; les intestins, les grêles surtout, présentaient des vaisseaux sanguins plus distendus, plus apparens que dans l'état naturel.

L'estomac, de capacité ordinaire, contenait des matières liquides; le mucus qui enduisait sa surface était abondant, un peu brun : la même disposition se remarquait dans tout le tube intestinal; cependant on ne distinguait sur les points ouverts aucune altération bien sensible.

Le foie, la rate et les conduits biliaires ne montraient rien de remarquable.

La vessie, d'un volume très ordinaire, conte-

nait peu d'urine ; sa membrane muqueuse avait l'aspect naturel ; son col était fort resserré.

De tous ces faits, les médecins présens à l'ouverture ont été d'avis que la mort a eu pour cause l'engorgement considérable de tout le système cérébral ; ce qui a donné lieu aux symptômes apoplectiques très graves qui ont précédé le moment fatal. Ils pensent que l'apoplexie est une conséquence des altérations survenues, dès l'invasion de la maladie, dans les propriétés et les fonctions de l'organe cérébral. Leur opinion est encore que si les évacuations qu'on a provoquées n'ont pas eu un résultat satisfaisant, et même ont été sans effet, c'est par suite de l'affaissement survenu dans tout le système sensitif et particulièrement dans le cerveau, disposition fatale, qui ne permettait pas à l'art d'agir avec avantage, et qui annonçait la destruction des derniers moyens par lesquels la vie organique se soutenait.

M. Keraudren, dans son mémoire sur le Cholera-morbus de l'Inde, s'exprime ainsi, en parlant des cholériques : « L'état de l'estomac et des intestins variait selon que la mort avait été plus ou moins prompte. Dans le premier cas, le changement était peu marqué. La membrane muqueuse était comme injectée par la dilatation de ses vaisseaux ; et s'il se trouvait quelques taches

à sa surface, elles étaient superficielles, et on les faisait disparaître facilement. Lorsque la maladie avait été plus longue, la phlegmasie était plus caractérisée. Les taches brunes ou rouges ne pouvaient plus être effacées ; elles parsemaient intérieurement l'épaisseur des tuniques. »

A l'île Maurice, M. Guillemau rapporte que l'estomac des cholériques a présenté diverses altérations ; ses vaisseaux étaient injectés, ou il était phlogosé. La membrane muqueuse était parfois lésée dans divers points, et notamment près de ses orifices. Les intestins grêles étaient en général sains (les avait-on bien examinés) ; tandis que les tuniques des gros intestins étaient épaissies.

Le docteur Labrousse, qui exerçait la Médecine à l'île Bourbon, a vu l'épiploon gastro-colique, les intestins et le mésentère offrir une légère inflammation et une grande réplétion de leurs vaisseaux. La vessie extrêmement contractée. La membrane muqueuse gastro-intestinale, qui paraissait saine sur quelques individus, présentait une phlogose intense sur un grand nombre d'autres.

M. Vos, qui a ouvert un grand nombre de cadavres à Batavia, dit avoir vu la tunique muqueuse de l'estomac et des intestins blanche dans sa plus grande partie, dans les cadavres des personnes qui étaient mortes presque à l'invasion

du Cholera; tandis que celles qui avaient passé les premiers momens de l'invasion, pour mourir ensuite, avaient toujours le canal intestinal flasque, plus ou moins injecté, surtout à leur face interne.

Il est évident, d'après tous ces faits, que la phlogose des intestins, l'un des phénomènes essentiels du Cholera, prend part à cette maladie comme lésion générale, qu'on retrouve presque dans tous les cas; qu'elle vient avec les troubles de la peau, et tient à des causes communes.

Je terminerai ce chapitre par quelques observations sur l'Anatomie pathologique. C'est une étude presque neuve, par la manière dont on juge les phénomènes cadavériques et vitaux, par l'erreur de penser que le sang coule dans les capillaires après la mort, tandis que toute injection résulte du pouvoir dans lequel réside la vie, et que c'est avoir une idée bien fausse de ce pouvoir, que d'attribuer à la mort une circulation qui devient nulle dès qu'il cesse de lui donner lieu. Ce ne sont pas des gens instruits que ceux qui confondent l'épanchement passif du sang dans le tissu cellulaire avec son injection dans des vaisseaux. Le phénomène de la circulation des capillaires dans des tubes ouverts, en Physique, n'a plus de motif dans les vaisseaux d'un cadavre, immédiatement fermés

par le contact de leurs parois : il n'y a plus de comparaison à faire.

Ce n'est pas seulement le vulgaire qui confond, sur les cadavres, les changemens survenus après la mort avec ceux qui ont lieu avant; des hommes, qui ont tenu souvent et long-temps le scalpel en main, ont commis ou commettent des erreurs de ce genre, tantôt en prenant pour des traces d'inflammation de simples extravasations entre les vaisseaux, tantôt en prétendant qu'on a confondu des injections avec ces épanchemens cadavériques. Celui qui a une idée exacte des organes vivans, et qui sait que l'état de phlogose consiste dans le développement des vaisseaux par le sang, ne se laisse pas égarer par le premier de ces changemens. J'ai souvent entendu des observations de ce genre, faites par des hommes instruits, mais sans expérience dans l'étude de l'Anatomie pathologique, et qui, poussés par la crainte de se laisser induire en erreur, montraient une inexpérience dont il faut se méfier quand on veut juger la nature dans ces lésions.

C'est un apprentissage à faire que de se mettre dans le cas d'apprécier le trouble d'un organe sur un cadavre; et malheureusement les recherches de cette espèce occupent si peu les praticiens, que très peu sont assez exercés dans ces recherches pour devenir juges compétens.

CHAPITRE IV.

TRAITEMENT DU CHOLERA

DEPUIS HIPPOCRATE JUSQU'A CETTE ÉPOQUE ; SA THÉORIE NOUVELLE D'APRÈS LES LÉSIONS RECONNUES SUR LES CADAVRES.

Le traitement d'une maladie est toujours la conséquence du jugement qu'on en porte ; celui du Cholera en est un exemple, puisque de tout temps il a varié suivant l'opinion qu'on s'en est faite. Hippocrate et les médecins de son temps, voyant dans cette affection des matières indigestes qui irritaient l'estomac et les intestins, non-seulement furent d'avis que la nature cherchait à se débarrasser de ces matières, mais qu'il fallait la seconder par les vomitifs et les purgatifs ; et cette médication fut mise en pratique : mais comme les symptômes annoncent une grande faiblesse, en même temps qu'une grande irritation, on allia les fortifians aux évacuans.

Alexandre de Trolles et Arétée professent de tels principes. Le vin, les astringens et les amers sont les moyens qu'on associa d'abord aux évacuans ; et ceux-ci étaient généralement drasti-

ques. L'ellébore ne fut pas négligé. On adjoignit à ces remèdes les terres absorbantes, les calmans, les acides, unis à l'opium, à l'huile de menthe; les épithèmes, les vésicatoires, les rubéfians, le fer rouge, le chaud, le froid, tout cela administré ensemble ou tour à tour. *Sérapion, Paul d'Égine, Héraclite* de Tarente, proclament et pratiquent ce traitement, qui éprouva peu de changemens tant qu'on vit dans le Cholera des corpuscules que le ventre rejetait par haut et par bas, comme étant indigestes, ou des suites de l'indigestion.

Un laps de temps fort long s'écoule, et les opinions restant les mêmes sur la nature des matières auxquelles on attribuait l'irritation de l'estomac et des intestins, la médication n'éprouva que des modifications de peu d'importance dans ce traitement; il dura jusqu'au temps où vivaient Vanhelmont, Sydenham et Boerhaave. Alors on s'occupa des esprits vitaux, de l'irritation, des souffrances, des effets, enfin, plutôt que des causes. C'est à cette époque que les calmans, l'opium surtout, furent adjoints aux évacuans. Les préparations mercurielles, l'ipécacuanha furent mis en usage. Les principes des *Sérapion, Héraclide, Paul d'Égine* se réveillèrent. Sydenham, Staal, Ophmann, Botat, Tissot, modifièrent ce traitement. Les boissons adoucis-

santes, l'eau de poulet, les infusions aqueuses, les lavemens, les bains tièdes, chauds et froids, furent employés suivant les vues que chacun se proposait, vues qui se ralliaient généralement à l'intention de calmer, même en évacuant, avec plus de circonspection qu'on ne l'avait fait jusqu'alors.

Quarin et plusieurs autres praticiens rejettent la saignée, pour s'en tenir aux calmans introduits dans l'estomac, et cette méthode eut de nombreux partisans.

Au milieu de ces variations perce toujours l'intention de combattre les causes suivant leur nature. Si le Cholera était rapporté à l'indigestion, on insistait sur les évacuans; s'il se rattachait à l'irritation, c'étaient les calmans. Toujours est-il que la médication reposait sur cette double intention, évacuer, calmer, calmer en évacuant.

Nous arrivons au Cholera indien, toujours dans le même système, et nous n'en changeons pas; car les médecins anglais étant restés en possession du traitement de cette maladie, n'ont fait qu'un changement léger à la méthode généralement adoptée du temps de Sydenham : c'est de substituer les purgatifs mercuriels aux autres évacuans employés d'abord. L'opium est d'ailleurs resté sur la scène comme l'arme commune à tous les combattans.

Chez les Indiens, le Cholera est un sujet d'effroi, pour lequel les méthodes dont nous venons de parler semblent peu efficaces; mais aussi n'est-ce plus la même maladie que celle connue depuis Hippocrate jusqu'à Sydenham. Le nouveau Cholera est un mal si meurtrier, qu'il donne la mort au moment où il frappe. Ce n'est plus la maladie épidémique qui désola l'Angleterre sous les yeux du grand médecin; c'est un mal plus insidieux, plus aigu, plus vif: on le prendrait pour l'œuvre du plus violent des poisons; et c'est dans l'histoire de ces substances qu'on semble devoir aller chercher ses analogues. C'est au milieu des peuples peu éclairés des Indes qu'il exerce ses ravages, chez des peuples abandonnés à des médecins qui suivent une méthode empirique, qui ne raisonnent ni ne discutent, et qui ne peuvent pas s'éclairer par l'ouverture des corps : et comment ce flambeau luirait-il parmi des hommes qui, généralement, n'ont de connaissances que ce qu'il en faut pour s'expatrier et courir au loin les chances les plus multipliées, pour y trouver la fortune, le seul objet qui puisse justifier tant de sacrifices, lorsque chez des peuples éclairés cette maladie n'est qu'une source de conjectures !

C'est dans une telle situation que le Cholera quitta un pays où il est endémique, pour venir

désoler des contrées au nord de l'Europe; et quand? au milieu d'un hiver!... Il part précédé de l'épouvante, suivi de l'ignorance, pour arriver chez des peuples effrayés, qui n'avaient jamais cru au besoin de le connaître, à la possibilité d'avoir à le combattre. Il saisit, à son début, des populations consternées, qui lui opposent tout ce qui vient à l'imagination, sans jugement, sans discernement, sans Physiologie, sans Pathologie, sans même faire usage du gros bon sens. Cependant chacun fait ou veut faire quelque chose; le médecin prescrit, au hasard, le chaud, le froid, les excitans, les calmans, le régime, les excès mêmes, pour essayer de tout; et, dans toutes les suppositions possibles, quelques guérisons ont lieu, mais toujours et partout la mort fait largement ses affaires.

Bientôt l'Europe civilisée a réuni ses enfans au milieu des contrées que désole le Cholera, et de nobles sentimens, familiers à la Médecine, portent de sympathiques assistances aux amis de l'indépendance sociale. Les neveux des Sydenham, des Haller, des Tissot, des Boerhaave, y serrent la main des enfans des Guillaume-Tell, des Francklin, des Newton, des Bolivard, des nobles guerriers dont la France tient ses diplômes de gloire. Mais, hélas! la philosophie de la science médicale n'égale pas en savoir la va-

leur, qui, semblable au feu électrique, s'échappe des pôles de notre terre refroidie. Lorsque le Cholera exerçait sur l'imagination un pouvoir despotique, les hommes du temps d'Isis, l'esprit qui dominait à l'époque où Esculape et Apollon rendaient des décrets prononcés sous des voûtes mystérieuses, ne faisaient plus rien sur l'esprit humain. Ce temps n'est pas même celui des Sydenham et des Vanhelmont; c'est le ridicule de ces dernières époques; c'est un vitalisme inintelligible, c'est une inervation bizarre qui président aux oracles de la Médecine. Disons plus, cette science, confiée à certains mots, tout en se parant d'une grande prudence, tout en voulant prouver qu'elle redoute les explications à perte de vue, se resserre à un tel point, dans certains cas, qu'elle peut à peine s'étendre jusqu'aux sources de nos désordres.

C'est ainsi que, pour le Cholera, dans la crainte de faire jouer aux organes abdominaux un rôle trop étendu sur ses symptômes, on préfère rester dans un vague épouvantable: on aime mieux laisser la pratique faire des victimes que de permettre à la théorie de se hasarder un peu. Les dangers, disons mieux, les maux journaliers qui résultent de ce mésaccord des praticiens, ne sont-ils pas plus grands que le mal qu'il y a à rapporter à un organe plus que sa part dans les désordres

auxquels il concourt? Ce que je vais dire de l'état où en est la pratique dans le traitement du Cholera, démontrera le besoin de suivre une autre marche, celui surtout de donner aux organes de la digestion une part assez large dans les phénomènes de ce désordre, si l'on veut arriver bien vite à un mode de traitement qui se rattache assez aux principes de cette maladie, pour nous autoriser à dire qu'il repose sur quelques lésions anatomiques.

Je vais passer en revue ce qui a été fait, sous ce rapport, dans les lieux que ravage le Cholera, en commençant par les Indes et par les médecins de ces contrées qui sont connus pour avoir traité et traiter encore cette cruelle affection, en commençant par le docteur Searle.

Ce médecin, après avoir donné le calomel à la dose de 6 grains de demi-heure en demi-heure, et dans l'intervalle, du rhum dans de l'eau chaude, changea de méthode, et substitua à cette médication le sel de cuisine par cuillerée, dissous dans l'eau froide. Ce traitement fut de nouveau remplacé par le calomel, mais à des doses bien plus fortes. Le docteur Searle fut-il plus content de ce nouveau procédé? On ne sait qu'en penser, car il l'a remplacé, et par l'acupuncture et par le retour au sel marin. Le grand nombre des autres médecins anglais qui ont traité cette ma-

ladie dans les Indes, a partagé le traitement au moyen du calomel, l'opium, l'éther, le camphre, et les différens extraits alcooliques huileux ou aqueux de menthe. M. *Leo* donne le sous-nitrate de bismuth avec l'ammoniaque liquide étendue dans l'eau; il emploie le musc, le camphre, le castoréum.

Le bureau médical de Madras prescrit la saignée, les stimulans et les anti-spasmodiques. La poudre de James a été vantée par quelques praticiens. L'huile de térébenthine, celle de ricin, ont tour à tour été préférées par d'autres. La saignée, préconisée ici, défendue là, est conseillée par M. Scot, qui cherche en même temps à réveiller la peau par des frictions légères. M. Vos fait usage de la saignée, des bains, des vésicatoires ; et toujours le calomel. A Madras, dit ce praticien, on n'a pas de traitement fixe : pour l'un, ce sont les purgatifs et les toniques; un autre emploie les délayans, les émolliens; l'opium est d'un usage fréquent; on recherche la transpiration par les bains de sable, de son et par des embrocations spiritueuses. Ces moyens, secondés par tout ce qui peut entretenir la chaleur sur les extrémités, ont des partisans. M. Deville est fort pour l'opium et l'éther; les médecins de Vanille unissent l'opium et le camphre.

Nous savons que l'eau froide a été préconisée

chez les Persans, comme remède propre à exciter la surface du corps. Telle fut la méthode de M. Morando, qui employait la saignée fréquemment, et par-dessus tout autre moyen, tirait avantage de l'excitation de la peau frottée avec de la laine chaude.

A Bagdad, les infusions aqueuses de menthe, les délayans, la saignée eurent des succès; mais l'opium était toujours de la partie, même dans les lavemens, qui étaient tempérans.

A Téflis, c'est le calomel et l'opium, employés par le docteur Makertienne. Cependant cette pratique est rejetée par M. Martinengo, qui adopte la méthode tempérante mucilagineuse, les délayans aqueux et gommeux; et si ce praticien fait usage du calomel, ce n'est qu'à la fin du traitement, encore avec la plus grande circonspection, car il regarde le Cholera comme étant une grande irritation.

A Bassora, M. Morundo, médecin italien, emploie les réfrigérans et la saignée, au début de la maladie, dans les vues de ranimer promptement, persuadé qu'il faut agir subitement si l'on veut sauver le malade. M. Meunier, médecin français, préconisa, en Mésopotamie, le traitement anti-phlogistique, adopté par M. Gravier, aux Indes, et recommandé par M. Keraudren qui, en 1824, a publié un fort bon mémoire sur

cette maladie, ouvrage nouvellement réimprimé.

En Syrie, on a admis assez généralement la méthode anti-phlogistique, et on en tira un grand avantage dans l'épidémie de 1822 et 1823. Ce traitement, qu'on peut nommer *français*, tendait à provoquer la sueur, aussi la secondait-on par le *qouba*, sorte de bourrache. En Mésopotamie, c'est la saignée et les bains de jambes. Le docteur Salinas, qui pratiquait à Alep, faisait usage des acides végétaux et de l'infusion de menthe. Un religieux, qui exerçait à Moussol la Médecine avec une grande considération, adjoignit le laudanum à ces moyens, et prétendit s'en bien trouver. Ce qui le prouverait, c'est que cette médication fit beaucoup de partisans dans la Mésopotamie, avantage que n'avait pas obtenu la méthode de M. Martinengo, dont les principes cependant étaient tout aussi judicieux, mais qui eurent pour contradicteurs, le préjugé et l'habitude, terribles adversaires chez des populations peu éclairées, et partout ailleurs.

Si nous suivons le Cholera transfuge, pour voir comment il a été traité au nord de l'Europe, nous retrouvons toujours à peu près les mêmes opinions, la même manière de juger et de combattre cette insidieuse affection, qui, de son côté, conserve tout son caractère. Les docteurs Searle

et Christie se mettent à la tête, pour ainsi dire, d'un traitement que leur expérience et la considération dont ils jouissent les appellent à diriger. Or, c'est le même mode de médication, la même manière de juger la maladie que nous allons retrouver. M. Brierre, dans son intéressant ouvrage, nous apprend que le calomel conserva en Pologne l'influence dont il avait joui aux Indes. On saignait d'abord, à Varsovie, les sujets forts, puis venait le calomel, dont on donnait des pillules de 2 à 4 grains de deux en deux heures; l'opium entrait pour le quart, le cinquième, à peu près, dans cette médication. Quelques praticiens donnaient le laudanum à la dose de 15 gouttes environ, sur du sucre. L'infusion de mélisse ou de menthe était la boisson ordinaire, pendant qu'on cherchait à tenir les extrémités chaudes; les sinapismes étaient mis en usage sur les extrémités, et même sur le tronc, sur l'épigastre principalement; les frictions avec la flanelle imprégnée d'alcool n'étaient pas négligées; les bains de vapeur leur furent même adjoints, et ce sage praticien nous informe que toutes les fois qu'on parvenait à rappeler la chaleur à la peau, les malades allaient mieux: aussi les bouteilles d'eau chaude, les briques et tous les corps propres à entretenir ou à donner de la chaleur, étaient-ils d'un grand secours. La saignée, qui

d'abord avait été employée assez généralement, fut restreinte ensuite aux gens les plus vigoureux; on substitua l'ammoniaque liquide au calomel, dans la pensée où l'on était que cette dernière substance rendait la convalescence plus difficile et plus longue. On donnait une goutte d'ammoniaque dans une cuiller d'eau aux enfans, et de 4 à 5 aux grandes personnes, d'heure en heure. « Cette méthode, dit M. Brierre, qui eut des succès à Opatow, n'eut pas ailleurs un résultat *tranché*, et cependant nous lui avons vu quelquefois arrêter les vomissemens et les déjections alvines; c'est seulement lorsque les doses d'ammoniaque avaient produit cet effet, qu'elles étaient diminuées de moitié environ; on faisait avaler, au malade, un verre d'eau chaude toutes les demi-heures; au sixième verre, on ajoutait 4 ou 6 gouttes de laudanum, et l'on s'arrêtait là. Dans le traitement, on n'avait pas recours à la saignée. »

M. Brierre dit que l'évènement de la bataille d'*Ostrolenka*, à la fin de mai, produisit un ébranlement moral qui imprima au Cholera une marche funeste. Les malades furent pris si vivement qu'ils succombaient au bout de quelques heures; ils étaient livides, terreux et mouraient sans avoir même éprouvé de déjections. On eut recours, dans ces momens de désespoir, à toutes sortes de remèdes, mais sans succès; de ce nom-

bre furent la noix vomique, le magistère de bismuth, qui n'eurent aucun succès avéré, mais qui développèrent des phlogoses dans les voies digestives, et hâtèrent la mort. M. Searle remit en usage l'hydro-chlorate de soude (*sel marin*), qu'il avait employé dans les Indes, sans pouvoir fournir sujet d'admettre ce médicament, dont l'objet serait de provoquer le vomissement, et consécutivement la sueur, que ce médecin rechercha au moyen des frictions faites avec de la laine chauffée. Ce mode de traitement fut employé à Saint-Pétersbourg, par MM. Isenbeck et Brailow, qui ont dit, qu'aidé de la saignée, il leur avait procuré de grands avantages; mais on sait qu'il n'y a pas de traitement que ne vante son auteur, et celui-ci n'a rien de rationnel.

M. Brierre dit : « Si la maladie était bénigne, et que nous aperçussions, dans le principe, des signes d'une congestion inflammatoire à l'estomac, nous commencions par faire appliquer des ventouses scarifiées ou un bon nombre de sangsues à l'estomac, et même par la saignée, si le sujet était fort; ensuite nous nous bornions à des boissons chaudes, adoucissantes ou aromatiques, suivant le cas. »

L'ammoniaque et les frictions sur la peau, dont faisaient usage ces médecins, prouvent qu'ils s'étaient pénétrés de la véritable situation

de la maladie, et qu'ils n'ont plus qu'un pas à faire pour la juger dans toutes ses dispositions. M. Brierre avait confiance aux frictions sur la peau; il ne négligeait pas les rubéfians, les vésicatoires et certain épithème de M. Ranque, composé d'un amalgame d'emplâtre de ciguë, de soufre et de tartre émétique, emplâtre dont on couvre le ventre, et qui procure une forte éruption sur les parties qu'il touche.

Telle est la situation de la Pathologie, telle est la confusion des idées en Médecine, que MM. Brierre et Ranque, tout en manifestant des vues exactes sur le Cholera, égarés par la *faiblesse* apparente ou relative qui caractérise cette maladie, reviennent toujours à une médication irritante pour l'estomac et les intestins; mais le desir que j'ai de voir le médecin français jouir au milieu de ses compatriotes de la plus haute considération comme médecin et de toute manière, fait que je vois avec grand plaisir mon cher confrère doué des qualités du jugement, qui mènent bien plus loin que celles de l'esprit qui ne lui manquent pas. M. Brierre est, à mon avis, le médecin français qui a le mieux entendu Hippocrate sur le concours et l'unité de nos mouvemens; il apprécie l'équilibration des forces vitales et il entrevoit que le défaut de réciprocité de la peau constitue le Cholera; aussi le voit-on in-

quiet du sort de cette pauvre peau, tout occupé de l'améliorer. M. Brierre tient donc le nœud gordien du Cholera, celui de tous les typhus; il tient en main une balance, et il saura mettre ses plateaux d'accord : et comment l'homme qui a secouru le malheur, qui honore son pays, manquerait-il de justesse !

M. Ranque fait des Cholera aussi! Heureusement que le nombre n'augmente pas pour cela; mais dans cette famille, il y a un Cholera névralgique, un névro-adynamique, un simplement adynamique, un névro-phlegmasique; et tout cela va avec le sporadique, quand le destin le permet.

M. Janikowski, médecin d'un hôpital de Varsovie, donne le calomel uni à l'opium, tout en faisant chauffer et frotter la peau avec de la flanelle imprégnée d'eau-de-vie; il prescrivait des infusions tempérantes. Cependant quand le succès n'était pas assez prompt, il essayait un grain de noix vomique dans une cuillerée de tisane, de quatre en quatre heures; mais ce moyen était souvent suivi de symptômes fâcheux.

Un autre médecin de Varsovie, M. Koehler, voyant que le sang abandonnait les extrémités pour se porter au centre, eut d'abord recours à la saignée et bientôt aux infusions diaphorétiques ammoniacées, moyen qui arrête souvent les éva-

cuations, et qu'on doit ménager lorsque les déjections sont modérées et bilieuses, puisque de telles déjections, en annonçant la rémission des symptômes sthéniques ou spasmodiques du foie, annoncent que la maladie va à la guérison. Ce praticien donnait de l'eau chaude pour favoriser le vomissement et la sueur : il y joignait quelques gouttes de laudanum, quand les symptômes nerveux se maintenaient; il y a joint le *sous-carbonate de potasse,* etc., l'eau de menthe avec avantage. Mais il avait bien de la peine à tenir captif le calomel; cependant il le retenait au moyen d'un remplaçant, c'est-à-dire de quelques grains de rhubarbe.

M. Lebrun, autre médecin de Varsovie, sans égard à l'époque de la maladie, à l'âge et au tempérament, insistait sur la saignée, et il vit succomber une grande partie de ses malades.

M. Enoch, médecin d'un hôpital, saigne ses malades, et l'on remarque que les jeunes gens guérissent, que les gens âgés meurent. A cela, il joint le calomel et l'opium, puis il remplace cette dernière substance par la rhubarbe, quand il trouve que l'indication est d'évacuer. Ce praticien remarque que la chaleur de la peau ne suffit pas pour constater le retour de la santé, tant que la figure n'a pas repris ses dispositions naturelles. Cela comprend nécessairement la sueur

chaude et constante, signe certain d'une équilibration régulière.

M. Kaczkowski fait trois espèces de Cholera : l'une qui consiste dans une violente phlogose de l'estomac et des intestins ; la saignée est employée d'abord, c'est fort bien ; mais faut-il livrer ce calomel chéri, cet opium privilégié à l'oubli ! Les délaisser, ce serait être infidèle. Ils entrent donc en concours, et avec eux les vésicatoires, les rubéfians, le moxa même. Qu'on voie si l'habitude permet quelque raisonnement ! Il n'y a pas de doute, c'est une inflammation violente, c'est là le caractère essentiel de la maladie : à voir la saignée, on croirait à une saine théorie, mais on revient bien vite de cette consolante pensée en voyant jeter de l'huile sur un brasier ardent.

Vient la seconde espèce du Cholera Kaczkowski ; celle-ci est rhumatique ; elle résulte du froid, elle n'exige pas des moyens aussi *héroïques ;* il lui suffit de recevoir la poudre de Dower, le vésicatoire au creux de l'estomac, la décoction de salep, le carbonate de magnésie et la teinture d'opium. La poudre de Dower reçoit l'adjonction d'une décoction de salep pour rétablir la transpiration : si le mal résiste, l'extrait de noix vomique vient parler *clairement,* et au besoin l'hydro-cyanate de zinc, le calomel à hautes doses, l'eau oxigénée et le gaz oxigène. Voilà de quoi

bien recevoir une maladie aussi aiguë que celle-ci. M. Brierre, dans le livre duquel j'ai pris ce récit, ne parle pas de la troisième espèce du Cholera Kaczkowski.

Après cet aperçu des moyens de traitement qu'on a employés en Pologne contre le Cholera, nous voyons cette maladie à Moscou, livrée d'abord à une médication tout aussi confuse, puis à des moyens simples, dont le but essentiel était de ramener la peau à son état naturel, c'est-à-dire à une sueur douce, à une chaleur modérée et constante. Mais tout annonce que ce traitement n'a eu que le succès qu'on peut attendre d'une médication qui ne comporte pas l'ensemble des secours qui conviennent à la généralité des désordres de nos fonctions, qui sont toutes troublées en même temps dans le Cholera. La maladie s'arrêta dans cette ville à l'époque surtout où l'on cessa de la craindre, c'est-à-dire à celle où les gens timorés reconnurent que le Cholera choisissait ses victimes parmi eux, en respectant les personnes qui, constamment retenues près des malades par le desir de leur être utiles, les approchaient et les touchaient impunément. Chacun expliquait à sa manière cette étrange protection, mais chacun reconnaissait qu'un dévouement humain, que le desir de faire le bien était payé comptant par celui dont dépen-

dent les rois et les plus simples citoyens; et le monarque qui mettait dans son histoire une conduite qui le fera long-temps admirer, ne laissait qu'une page à remplir pour éterniser son souvenir. Veuille donc le ciel que ce même souverain soit deux fois au-dessus de la nature de l'homme; et si Nicolas, après avoir rendu la Pologne indépendante, eût été atteint du Cholera, tous les médecins *français* eussent quitté leur pays pour aller secourir le grand prince, et par conséquent tous les médecins du monde se fussent mis en route.

M. Searle, dont nous avons déjà parlé, pense que le Cholera résulte de ce qu'une vapeur méphytique, ou miasme, ou mauvais air en un mot, qui, reçu par l'appareil respiratoire, contamine le sang par une influence vénéneuse, à la manière des poisons sédatifs, agit sur les vaisseaux capillaires, déprime ou arrête les fonctions, et par suite celles de toutes les parties du corps. M. Fodéré, dans l'ouvrage duquel ces phrases sont inscrites, ajoute : « Cette explication est appuyée sur ce que l'on observe une diminution dans les actions digestive, circulatoire, respiratoire et nerveuse; d'où cet auteur se croit autorisé à conclure que le sang s'accumule par simple injection dans les organes où, plus tard, on le trouve à l'ouverture des cadavres. »

M. Christie fait consister le traitement du Cholera dans le changement du mode vicieux d'action des membranes muqueuses, et dans le rétablissement de la circulation du sang vers la surface du corps. La première de ces intentions se remplit par l'opium et le calomel ; la seconde par le calomel, la saignée et les épispastiques. A la faiblesse, il oppose l'infusion de poivre noir, la teinture de cardamome ; à la soif, il oppose l'eau de riz ; aux spasmes et aux douleurs locales, les embrocations calmantes, les lavemens anodins, etc. ; au froid des membres, l'application du sable chaud. L'auteur redoute l'opium quand la phlegmasie franche complique le catarrhe, car il regarde l'opium comme stimulant.

M. Boisseau : « Le Cholera-morbus est une irritation d'abord nerveuse, puis sécrétoire, parfois inflammatoire, de l'estomac et des intestins, notamment du gros, caractérisée par des évacuations abondantes ; par un sentiment de pesanteur à l'estomac, de chaleur, de douleur à l'épigastre et à l'ombilic, de dégoût, de diarrhée, de nausées, soif, déjections, vomissemens et autres symptômes nerveux, déjà décrits. » Le traitement que propose cet auteur comprend sept points différens, correspondant à autant d'états de la maladie. « 1° Chauffer le ventre avec des linges ; infusion aqueuse, acidulée ou aromatisée,

chaude, par cuillerée ; lavemens mucilagineux; 2° continuer ces moyens sans boisson ; 3° ajouter aux lavemens, l'huile, la manne, le sel ; 4° ne donner que les lavemens mucilagineux ; 5° favoriser le vomissement des alimens avec de l'eau tiède; 6° insister sur les topiques chauds, fomentations, cataplasmes; 7° boissons gommeuses à petites doses, cataplasmes, fomentations, repos, diète sévère. »

M. Fodéré : « L'essence du Cholera est d'une nature nerveuse et spasmodique; ce qui est d'ailleurs reconnu par tous les médecins, dont l'opinion diffère le plus sur tous les autres points; et l'absence de toute inflammation dans le corps des cholériques, dont la mort a été prompte, ainsi que les bons effets des calmans et des antispasmodiques, ne prouvent pas moins que la fièvre qui l'accompagne dans sa course meurtrière, est une fièvre nerveuse.

» Quant au traitement, il y a fort peu d'exemples que le Cholera ait été guéri par les seuls efforts de la nature, et qu'ainsi la médecine expectante puisse lui convenir ; mais lui conviennent moins encore, les purgatifs et les moyens incendiaires produisant dans les entrailles ces inflammations qu'on croit ensuite avoir été la cause de la maladie ; et le calomel, pour lequel les médecins anglais ont autant de vénération que les Indous

pour leurs pagodes, et que les médecins russes ont aussi employé par imitation, est tout au moins inutile, s'il n'est pas dangereux.

» Si des médecins, entraînés par une fausse théorie, ou par une vieille habitude de saigner dans toutes les maladies, voulaient persister à regarder cette pratique comme une ancre de salut, je les inviterais à lire un Mémoire de M. Dance. »

Le traitement proposé par ce savant professeur est calqué sur les méthodes déduites des principes des *Sydenham, Van-Helmont, Ettmuller, Hortius, Lieutaud* et *Van-Swieten;* c'est l'opium sous ses différentes formes, et surtout en nature.

M. Moreau de Jonnès, brillant et savant historien du Cholera-morbus, borne ses conseils pathologiques, physiologiques et thérapeutiques au paragraphe suivant.

« Les moyens curatifs qu'on oppose à son invasion, pour tâcher d'en arrêter l'action meurtrière, sont prodigieusement multipliés; mais ils sont empiriques, incertains, et le plus souvent inefficaces. On obtient, au contraire, constamment le plus heureux succès des précautions sanitaires qui en préviennent l'irruption, ou qui en empêchent les progrès. »

M. Brierre de Boismont (ouvrage cité): « Si

la maladie était bénigne, et que nous aperçussions dans le principe les signes d'une congestion inflammatoire de l'estomac, nous commencerions par des ventouses scarifiées, ou un bon nombre de sangsues à l'estomac; la saignée même, le sujet étant fort. Boissons chaudes, adoucissantes, aromatiques, suivant le cas; comme mélisse et menthe poivrée; mieux le thé. M. Brierre joint ensuite à ces boissons l'ammoniaque. Frictions sur la région précordiale, les jambes et les cuisses, avec la flanelle imprégnée d'alcoolat de lavande et de romarin. Sinapismes aux pieds, aux mains, sur le ventre. Frictions, même sur l'abdomen, avec l'essence de térébenthine, suivant le cas. Si le vomissement, si la contraction nerveuse se continuent, M. Brierre conseille d'enlever l'épiderme avec la pommade ammoniacale, sur un point *indéterminé*, pour employer ensuite, suivant la gravité de la maladie, l'*acétate de morphine*, et en même temps intérieurement la liqueur de Rousseau, associée au camphre, à l'éther et à l'ammoniaque, suivant le cas. Le calomel, enfin, à petites doses. Ainsi, comme base de traitement, ajoute ce praticien, tout ce qui peut porter l'énergie vitale au dehors, calmer les accidens nerveux, diminuer la congestion inflammatoire de l'estomac et du canal intestinal; sangsues, saignées, opiacés,

diaphorétiques, frictions et irritans externes, et même le moyen recommandé à Moscou, de placer le malade dans un sac de *balles* d'avoine échauffé. Cet auteur ajoute : Si la maladie revêt un caractère plus grave, joindre à ce traitement des moyens plus énergiques, comme l'épithème du docteur Ranque, ou des sinapismes à l'épigastre.» On voit que M. Brierre fait, toujours et partout, preuve de bon esprit et d'instruction. Une fois bien campé sur la véritable lésion de nos organes, quand leurs vaisseaux sont gorgés et ne peuvent plus se contracter à leur aise, M. Brierre sera le Sydenham français !

M. Comet a publié la méthode de traitement que voici :

« *Premier degré du Cholera-morbus.* — Plonger le malade, plusieurs fois par jour et pendant dix minutes seulement, dans un bain chauffé à 30 degrés, dans lequel on versera une bouteille d'eau-de-vie camphrée. Aussitôt qu'on le sortira de l'eau, il faut promptement l'essuyer et le frictionner avec des flanelles chaudes, puis l'envelopper nu dans une couverture de laine bien pelucheuse. Voilà le meilleur moyen de rappeler le sang de l'intérieur à l'extérieur, de combattre le spasme général et de faciliter l'action des autres moyens qu'il faut se hâter d'administrer dans l'intervalle des bains. Ces moyens consis-

tent à imbiber de petites éponges d'huile de camomille camphrée (un gros de camphre par once d'huile), et à les maintenir sous les aisselles et à la plante des pieds; on les renouvellera trois fois par jour au moins. On frictionnera, soir et matin, les aines avec un demi-gros d'onguent mercuriel double. On fera boire au malade, de quart d'heure en quart d'heure, une petite tasse de décoction blanche de Sydenham, et l'on donnera, d'heure en heure, une cuillerée à café de sirop de morphine. Au début des douleurs d'entrailles, *mais seulement à cette époque*, on pourra appliquer sur le ventre, en une seule fois, de vingt à soixante sangsues, selon la constitution plus ou moins forte du sujet. Il est rare que les évacuations sanguines soient autrement indiquées, et qu'il soit nécessaire de les renouveler.

» *Deuxième degré.* — Lorsque, malgré l'emploi des remèdes ci-dessus indiqués, la maladie entrera dans la seconde période, c'est-à-dire lorsque la plupart des symptômes qui caractérisent le Cholera-morbus se manifesteront à un haut degré, il faut, outre les moyens déjà prescrits, mettre en usage les suivans :

» Frictionner la partie interne des bras, des avant-bras, des cuisses, des jambes, et l'épine du dos, jusqu'à rubéfaction, avec un liniment fait avec deux onces d'huile de camomille, un

gros de camphre, vingt gouttes d'ammoniaque liquide et un demi-gros de laudanum.

» On fera prendre, le matin, à midi et le soir, un lavement ainsi composé :

» Faites bouillir un gros de racine de valériane dans deux pintes d'eau ; passez et ajoutez assafœtida dissoute dans un jaune d'œuf, dix grains ; laudanum, vingt-cinq gouttes : pour trois lavemens. »

Le rapport fait à l'Académie de Médecine de Paris, les 28 et 30 juillet dernier, dont nous avons extrait plusieurs passages, renferme la méthode de traitement de la commission qui fut chargée de ce travail. La voici :

« La logique des faits se réunit à la logique des doctrines, pour indiquer qu'on ne saurait assigner un traitement uniforme et encore moins un remède spécifique applicables à tous les cas de Cholera.

» Les individualités qui modifient d'une manière marquée les états morbides, exigent que l'on modifie aussi en conséquence les agens thérapeutiques.

» Les seuls conseils généraux que l'on puisse exprimer sur ce point doivent se résumer en indications cliniques.

» Ranimer l'innervation générale, l'augmenter et en rendre la distribution plus uniforme, plus

régulière; exciter, réchauffer les surfaces refroidies de la peau, relever les forces : telles sont les indications capitales dominantes du Cholera épidémique.

» Attaquer ensuite l'état catarrhal à l'aide des moyens dont l'expérience a consacré les heureux résultats, constitue une autre indication analytique qui n'a guère moins d'importance.

» Combattre enfin les symptômes, en raison de leur urgence, de leur prédominance relative, voilà l'indication secondaire, symptomatique; celle-ci ne veut pas être plus négligée que les autres.

» Les moyens capables d'atteindre ce triple but varient suivant les individus, suivant les périodes de l'épidémie, etc. Il n'est donné qu'à la lumineuse pénétration et au tact exercé du médecin de s'élever aux applications qui appellent le succès. »

Le traitement du Cholera nous ramène à une grande question, celle de l'excitation et de l'équilibration. Les faits en tous genres sont assez simples pour que leur jugement soit à la portée d'un grand nombre de personnes, auxquelles le bon sens suffit même pour dire quelles doivent être les indications à remplir.

Nous avons mis sous les yeux de nos lecteurs, non-seulement un grand nombre de

faits anatomiques dans cette maladie, et encore dans presque toutes celles qui ont certaine importance, pour démontrer que si l'inflammation de la muqueuse digestive complique, au moins dans la plupart des cas, le Cholera, elle n'en est pas la cause spéciale, mais une des circonstances et l'une des lésions les plus expressives, pour indiquer la marche que suit la nature dans tous nos désordres. Trop long-temps on s'est attaché au siége d'une maladie, comme si chacune en avait un particulier. J'ai suivi une méthode bien plus naturelle dans le langage et dans l'exposé des faits ; j'ai dit : La nature est constante dans sa marche concentrique et excentrique, et la phlegmasie des organes de la digestion, dans tous les troubles qui ont certaine importance et quelque durée, en est la suite et la preuve; pour en convaincre mes lecteurs, je leur ai mis sous les yeux les faits qui ont présidé à mon instruction ; c'est un amphithéâtre de dissection que j'ai ouvert devant eux, à la suite d'un hôpital. Qu'ils voient si je me suis trompé ; ils sont à portée de le dire, car il n'y a là aucune disposition qui tende à former une opinion pour une doctrine favorite. Garantir la véracité des faits, voilà, pour ainsi dire, ma seule obligation, et je la prends en public. D'ailleurs, voilà vingt-huit ans que je publiai des observations de ce genre, en grand

nombre, et loin d'avoir été accusées d'inexactitude, elles sont devenues le pivot de la théorie nouvelle. Je me borne aujourd'hui à répéter ce que j'ai dit à cette époque. Si, au lieu de m'occuper du traitement des malades depuis vingt-huit ans, je me fusse livré à l'enseignement, la théorie du Cholera n'en serait pas où on la trouve; j'aurais procuré tant de témoignages, que je serais parvenu au but que je crois avoir atteint, à la démonstration de la tendance constante de la nature à la concentration sur le ventre. Voilà le point essentiel qui m'occupe aujourd'hui : je ne recherche pas une victoire particulière, je combats pour un principe; aussi me voit-on autant occupé de la fièvre jaune que du Cholera, et des fièvres que de ces maladies. C'est le pas que je veux faire sauter, c'est la citadelle que je veux emporter, c'est la grande question, c'est le principe que je poursuis; sans cela on trouverait déplacées une foule d'observations qui sont consignées dans ces pages. J'ai commencé par une théorie, et je finis par dire : au surplus, voilà une partie de mes pièces de conviction; prenez-en connaissance; et si je m'étais trompé, voyez si je ne suis pas excusable; comme tout cela parle, en voilà de toutes sortes, organes sains, organes un peu malades, d'autres qui le sont beaucoup, les uns d'une manière, les autres de l'autre; il ne

manque à tout cela qu'un bout d'explication à la suite de chaque observation ; et certainement il y a matière à faire un cours complet de Médecine et surtout de Pathologie ; car dans toutes les observations que je joins ici, il y a une immensité de nuances qui échapperont au lecteur et à toute personne qui n'a pas exercé ses yeux sur les cadavres, genre de recherches qui en est à son début pour étudier les altérations des membranes muqueuses, tout particulièrement. L'autopsie de *Lacave* vient mettre la santé au milieu des maladies, afin d'avoir un point de départ, un sujet de comparaison, pour juger d'un état par un autre. N'est-ce pas là une école où j'appelle le jugement à se prononcer entre le Cholera, la fièvre jaune et tous les typhus, toutes les fièvres? Si je me fusse borné à la maladie qui est l'objet essentiel de ce livre, on n'eût vu qu'elle, et comment pouvoir décider du rôle que joue, pendant son cours, la phlegmasie abdominale, et toutes les nuances qu'elle partage avec tant d'autres maladies? Ne faut-il pas les voir comparativement, ces variations, pour se faire une idée de chacune, et acquérir la conviction que ce n'est point le fait d'une ou de quelques maladies, mais celui du très grand nombre d'elles ?

Au surplus, ce livre ne peut ressembler à aucun autre; il est tout entier lui, lui-même, lui,

fort distinct, fort original, sortant d'une plume qui n'eût jamais rien tracé, si elle n'eût dû que surcharger les yeux des médecins de répétitions déjà beaucoup trop nombreuses pour les sujets qu'elles contiennent, et ce qu'elles font sur les malheureux humains.

Qu'on ne s'y trompe pas, c'est la nature qui m'occupe : ma manière d'étudier la Médecine, d'en parler et de la faire est *moi ;* elle est à moi. Je veux toujours juger une maladie dans ses lésions anatomiques ; jamais je ne fais autrement au lit du malade. Je me transporte, de pensée, dans tout son corps, et je ne le quitte que lorsque j'ai passé en revue fluides et tissus, sans beaucoup m'occuper des noms que les auteurs ont donnés à la maladie, parce que je trouve dans ces dénominations de fréquens contre-sens, et que jamais elles ne m'apprennent rien sur les lésions, qui sont mon objet essentiel.

Je me suis attaché aux observations dont résulte la preuve que les lésions des muqueuses digestives provoquent les symptômes nerveux les plus considérables et les plus variés, parce que ce sujet est un des plus importans à examiner avant d'arriver à la solution des questions suivantes. La lésion des muqueuses digestives peut-elle donner lieu aux symptômes qu'on rapporte ordinairement au cerveau et aux nerfs ? Ces

symptômes varient-ils en raison de la différence des excitations, des causes dont elles proviennent, et des irritations que déterminent ces causes? Sous ce rapport, je crois avoir mis sous les yeux du lecteur des faits d'une expression non équivoque, et tant de troubles qu'on rapporte au cerveau, et dont la source est ostensiblement différente, que de telles pièces ne peuvent manquer de faire impression sur les gens qui en veulent à la vérité. L'absence de la douleur dans tant de désordres graves n'échappera pas, je pense, au lecteur attentif, puisque c'est ce défaut qui est cause de la généralité des erreurs qu'on a commises, en attribuant à la tête ce qui provenait du ventre sans douleur ; et comme on ne se donnait pas la peine d'examiner la muqueuse digestive avec une attention suffisante pour découvrir une piqûre de ver, on se tirait promptement d'embarras par une supposition sur le compte du cerveau, de la moelle épinière et des nerfs. Personne ne disant, ne prouvant le contraire, le mensonge, disons mieux, le fruit de la paresse était réputé vérité, et vérité ayant force de loi.

Il est si facile de laisser inaperçues les altérations des muqueuses dont il s'agit, vu la nature de toutes les matières qui les recouvrent, que fort souvent, malgré la plus grande attention, cela arrive ; et comment pourrait-on affirmer,

dans la plupart des cas où l'on n'a pas mis à découvert le quart de ces tuniques, qu'elles sont saines, quand fréquemment les phlogoses y sont dispersées comme des taches larges comme un décime? Ainsi, je me suis vu souvent dans le cas de remarquer de ces lésions très fortes sur des sujets qui avaient été examinés, et où l'on avait prétendu que tout était sain.

Le Cholera est un véritable empoisonnement; mais qu'est-ce que c'est qu'un empoisonnement? c'est une sur-excitation des organes de la digestion, telle que la vie en est toute troublée, et si vivement troublée sur ce point, qu'elle se concentre là, et de là réagit sur tous les nerfs, sur les ganglions et sur le cerveau, avec une pétulance telle, que tout à coup ces organes n'agissent plus, ils ne font rien qu'avec violence; c'est comme s'ils étaient ivres; ils sont incapables de remplir leurs fonctions. C'est vraiment ce qui se passe dans le Cholera; c'est tout le contraire de ce qui convient à la vie : des matières qui font comme les poisons se mêlent à nos humeurs fort sourdement; ces matières troublent toutes les humeurs, toujours fort insidieusement, elles occupent tous les postes; puis, tout à coup, par le fait d'une mauvaise nouvelle, d'un chagrin, d'un froid sur quelque point de la peau, ou de mainte autre cause, il part une étincelle qui va

allumer de toute part ces matières incendiaires que le ventre attire, comme la flamme d'une bougie attire la cire. Ainsi le feu est allumé sur l'estomac, pendant que la peau est glacée et que le sang s'en éloigne de plus en plus pour entretenir l'incendie du ventre. La peau est malheureuse et le sang l'abandonne, comme pour se mettre à l'abri : il engorge tous les organes profonds; il se précipite de là sur le foyer qu'il entretient; et au lieu de faire du bien en maintenant l'ordre, l'équilibre, l'harmonie, il fait du mal, en coopérant à des excès, par un abandon de la peau, qu'il n'a commis, il faut bien le dire, que parce qu'il en a été chassé par une violence à laquelle il n'a pu résister; par la commotion qui, en désélectrisant les extrémités, a rendu le centre tellement électrique, qu'il est devenu un centre volcanique.

Le traitement du Cholera est fort simple; son objet essentiel, c'est de remettre la peau dans son état naturel, en lui rendant la chaleur et la vie qui lui sont nécessaires. C'est une électrisation éteinte qu'il faut rétablir par tout ce qui est propre à ramener le sang dans les extrémités. Le meilleur moyen pour cela, ce sont des frictions faites avec une main chaude, bien portante et amie, une main propre à transmettre un feu vital, un feu animalisé qui répare une

perte du même genre, dont proviennent les désordres qui se manifestent dans toutes les parties du corps. Je dis bien portante, parce qu'il y a une grande différence entre l'influence d'un individu fort et sain, et celle d'une personne qui est affaiblie ou mal portante. D'une main *amie*, parce qu'aucune circonstance ne découvre mieux que celle-ci le pouvoir du moral sur les phénomènes vitaux ; et je considère que l'influence d'une mère sur son enfant, de l'amant sur sa maîtresse, exercent un pouvoir tout différent de celui d'un être étranger, dans les transmissions de ce genre. Je n'entends point borner à cette influence vitale et morale, le pouvoir des frictions, mais j'attache une grande importance à ce qu'elles soient faites avec un tel concours, secondées par des étoffes de laine fine, dont on frottera le malade, et avec lesquelles étoffes on le tiendra enveloppé très chaudement, en continuant les frictions par-dessus ce lainage, de manière qu'il concoure au frottement, et que la chaleur de la main le traverse. Ces étoffes devront même flotter entre le corps du malade et les mains qui frictionnent, pour provoquer le dégagement du calorique, d'un côté et de l'autre, en multipliant les frottemens.

On devra tirer avantage d'une mixture de poudre de soufre et de poix de Bourgogne, ré-

pandue sur un morceau de flanelle, pour frotter les extrémités inférieures surtout ; ces substances ne peuvent que concourir au dégagement du fluide dont la peau est privée. Cet organe est, ou désélectrisé, ou dans un état équivalent. Que pourrait l'agent électrique, en bain, en commotion, tiré en étincelles? Je l'ignore. Mais, si j'étais dans le cas d'essayer ces diverses influences, je le ferais. Il faut rendre la peau électrique par elle-même, et j'y mettrais une grande attention. C'est la chaleur qui donne cette faculté, et c'est par elle que revient la vie; il n'y a donc rien à craindre de combiner tout ce qui se rattache à l'électricité à un pareil traitement, à multiplier des procédés incapables de faire du mal, et qui peuvent ajouter aux autres remèdes, car ils ne sont en opposition avec aucun de ceux qui émanent du raisonnement. Toujours enfin on trouvera avantage à faire le contraire de ce que fait la maladie.

Une saignée débarrasserait bien les parties subjuguées; mais ce sang qu'on retirerait, c'est le bien de la peau, elle en a besoin! Est-ce qu'un voyageur jette son argent parce qu'il pèse trop dans son gousset? Non sans doute; il le divise et le conserve : faites cela ici; divisez le sang, il ne nuit que parce qu'il est tout d'un côté, nul de l'autre. Étendez-le; ramenez la sueur, échauffez

bien les pieds et les mains, et vous verrez que le fameux transfuge indien n'est qu'un fantôme : il se sauvera inaperçu, quand il verra qu'il est bien connu et que la terreur qu'il inspire fait toute sa puissance.

Pendant que je passais ma vie au milieu des cadavres, j'ai été pris par six cents Cholera au moins. Vite je chauffais mes pieds, mes mains et mon ventre; je prenais deux, trois, quatre lavemens d'eau tiède; je buvais de la limonade, de l'eau d'orge, quelque chose comme cela, et adieu le Cholera. Que de tours comme cela n'ai-je pas faits dans ma pratique! Aussi je suis l'ami de l'égalité dans la répartition de ce qui vient de la nature; j'ai appris la justice à l'école de cette sublime nature, et coûte que coûte, je ne changerais pas ma pratique pour mille empires : et bien je ferais, car j'ai lu dans un fort bon écrit qu'a répandu l'ambassade de France à Saint-Pétersbourg sur le Cholera, que le bon moyen de ne pas le craindre ou d'en guérir, c'est d'avoir la conscience nette. Cet ouvrage renferme un ensemble d'idées toutes aussi exactes; et comme médecin qui a pris connaissance de tout ce qui a été écrit d'à peu près bon sur le Cholera, je recommande la lecture de cette brochure; elle est pleine de bon sens et écrite d'un style très approprié au temps présent. Venant de Saint-Pétersbourg, de-

vant être répandue dans les cours d'Europe, c'est une production qui donne de l'espérance. Oui; la conscience dégagée, c'est un vrai remède contre le Cholera : il faut répandre cette brochure, à Saint-Pétersbourg, d'abord, puis dans toutes les cours possibles, car il faut étouffer le Cholera.

Cependant il devient un remède contre la misère et la servitude, car il en dégage; c'est un fléau venant d'en haut, qui diminue l'orgueil des grands, dont il diminue le nombre des esclaves sans les épargner eux-mêmes !..... C'est vraiment un magister, que ce Cholera; gare s'il nous arrive !

L'étude du Cholera pièce par pièce, et son traitement, ont donné lieu aux questions les plus bizarres en Médecine; ainsi, les médecins français, anglais et allemands se sont demandé ce que font le principe nerveux, les nerfs, le sang, la bile, sur ce mal cruel. M. Boisseau fait intervenir le docteur Franck pour agiter la question de la bile, prenant l'innervation pour son sujet. MM. Searle et Christie ont traité les questions des vapeurs sous différens noms, comme nous venons de le voir; et le professeur Fodéré a pris sa part de ces grandes recherches dans les essentialités. Cependant M. Keraudren est celui dont l'investigation me paraît plus *technique; l'irritation,* voilà ce qu'on peut dire aller au fait, et je

vais entrer en matière avec un praticien qui préfère les mots qui expriment à ceux qui ne disent rien.

Certainement on peut demander comment il se ferait qu'une maladie inflammatoire fût combattue par les narcotiques, qui sont des excitans particuliers. Mais qu'avant d'entrer en matière, mon savant collègue me permette de lui faire remarquer que la nature accumule le sang sur les organes profonds, pour traiter et guérir la peau, frappée du principe de la maladie que nous nommons *Cholera*. C'est pour venir au secours des extrémités que cette nature rassemble autant de forces au centre du corps. Dessault, qui connaissait bien l'irritation, employait la sur-excitation avec le plus grand succès, dans les maladies qui consistaient dans une excitation chronique pour produire une inflammation nouvelle, vive et aiguë, par conséquent. J'ai étudié la Chirurgie pendant cinq ans environ sous ce grand maître, et je vais causer irritation d'après ses principes, avec le praticien qui sait que nous touchons à une époque où bientôt on ne parlera Médecine que dans le langage de la Physiologie.

On a pu employer les narcotiques, les fortifians même, et les malades guérir. Ce n'est point une raison pour prescrire cette médication, car à chaque instant il arrive que les malades guéris-

sent malgré de mauvais traitemens. Les toniques peuvent favoriser ou ne pas empêcher, au moins, la guérison, si l'excitabilité des membranes qui en éprouvent l'action n'est pas assez élevée pour ne plus pouvoir monter encore, et si ce que ces moyens ajoutent à cette attribution ne la porte pas au-dessus de son apogée. L'inflammation va plus loin par le moyen de ces médicamens, mais pas assez loin pour passer à l'état de gangrène; ou bien, si cette terminaison a lieu, ce n'est que partiellement et à des degrés moyens, comme l'annoncent tous ceux qui ont beaucoup vu de muqueuses digestives enflammées. Si l'inflammation s'élève plus encore, elle change de place, dans ce traitement, qui ne fait que fatiguer le malade, et ne le tue pas; tandis qu'un tel résultat a lieu, si pareille médication, employée pour des sujets forts, s'exerce sur des phlogoses plus intenses, et détermine des dispositions si vives, qu'elles sont mortelles. Ainsi, ce qui se bornera à fatiguer plus ou moins un sujet faible, en fera succomber un qui sera fort, et favorisera la guérison d'un individu à peu près faible, dans lequel la phlogose des voies digestives, ancienne, ou chronique même, revenant à un état aigu par ces moyens, réveillera le mal, et, par l'action nouvelle qu'il acquerra, il deviendra plus facile à guérir. C'est dans des cas semblables que les

excitans conviennent, soit pour en faire, d'une lésion chronique, une aiguë, soit pour exalter la tonicité des organes affaiblis, et, par ce moyen, aider la nature à sortir d'embarras.

Vingt degrés différens d'une même altération réclament vingt médications différentes, et le remède qui convient le matin ou avant quelque évènement excitateur, comme les passions vives, ne conviendra plus après cette circonstance ou dans un autre moment. Les excitans sont des condensateurs, et tant que la condensation peut s'élever encore, ils produisent cet effet. L'excitabilité est-elle à son apogée, ils changent toutes les dispositions existantes, et la mort touche souvent à l'action la plus forte.

Chaque degré d'une maladie a donc un degré de médication qui lui convient; et appliquer une médication sans distinction d'âge, de tempérament, de circonstances, de périodes de la maladie, et sans appréciation de la susceptibilité des organes divers, parce qu'elle a eu de bons résultats, c'est exercer un fatal empirisme. Ce n'est pas seulement par ce qu'éprouve un organe de la part d'un médicament que celui-ci est favorable ou contraire, mais bien par ce que ce moyen l'a mis dans le cas de faire sympathiquement sur un ou plusieurs autres organes. Voilà comment il arrive que les moyens les plus oppo-

sés tendent aux mêmes résultats dans certains cas. Ainsi, un tonique agissant sur un organe déjà trop excité, s'il le porte à réagir sympathiquement sur un autre, qui tire assez bon parti de cette action pour ramener les mouvemens à l'ordre, procure la guérison qu'on aurait obtenue par une médication tout-à-fait contraire, et cela, en produisant des phénomènes directs et indirects qui vont au même but, mais par des routes différentes; ce qui n'est pas une raison pour dire qu'une lésion est sthénique ou asthénique, inflammatoire ou non.

Employer, par exemple, les toniques sur des muqueuses sur-excitées, c'est agir en sens contraire à leurs besoins; cependant, si l'effet de cette médication est de produire des réactions sympathiques qui, par d'autres voies, mènent au même but, on l'atteindra encore; on guérira. Ce sont ces ressources énormes des réactions sympathiques qui égarent le plus les praticiens quand ils veulent décider de la nature d'une maladie par les remèdes qui en favorisent la guérison : cela a surtout lieu pour les viscères de la digestion, qui vont au même but par deux routes opposées. L'une c'est de modérer la concentricité, l'autre de favoriser l'excentricité; c'est-à-dire de calmer l'excitation dans un cas, de pousser à la réaction dans l'autre.

Ce jeu sympathique est si puissant, qu'il donne aux moyens les plus opposés par leur nature une même fin. Voilà pourquoi le remède tonique, qui porte l'estomac à réagir sur la peau, peut produire la guérison par une réaction favorable de cet organe, lors même que, sur-excité déjà, il éprouve l'influence d'un nouvel excitateur. Ce résultat vient alors d'une action éloignée, opposée à celle d'un médicament qui calmerait par une action immédiate.

La confusion qui règne dans la théorie et dans le traitement du Cholera est la suite de cette disposition de nos organes à réagir les uns sur les autres, et provient de notre grande ignorance sur ces réactions, sur la centralisation et sur l'excentricité, si puissantes, des organes envers eux-mêmes. Les questions, les observations de M. Keraudren, me démontrent qu'il entrevoit cette coaction, cette réaction; tandis que la très grande partie des médecins ne s'occupe presque pas de cet enchaînement sympathique, qui favorise tant le bien et le mal, soit dans la pratique, soit dans les explications, puisque, par les remèdes les plus opposés entre eux, on obtient les mêmes résultats, et que les théories les plus contradictoires sont également préconisées et justifiées.

En modérant l'excitabilité, les extractions du

sang contiennent la centralisation, affaiblissent l'excentricité; elles arrêtent l'excitation : mais si ces moyens conviennent à la nature, ils lui enlèvent de précieuses ressources. Voilà l'idée dont la Médecine ancienne était fortement pénétrée, et dont la nouvelle ne s'occupe pas assez. Pourquoi cela? C'est qu'autrefois on réfléchissait, on observait, on voulait imiter la nature; tandis qu'aujourd'hui on ne pense qu'à la contenir, à l'arrêter. Chaque méthode, bien entendue, a ses avantages. Les anciens voulaient guérir les maladies à leur terme naturel; les modernes cherchent à les prévenir, à les arrêter. C'est l'intelligente alliance de ces méthodes qui fait le praticien habile, qui caractérise l'homme qui raisonne, qu'il soit plus ou qu'il soit moins savant.

Le Cholera, ainsi que toute autre maladie un peu importante, se présente sous un double aspect : le mal essentiel d'un côté, les mouvemens réparateurs de ce mal de l'autre. Le principe du mal, c'est le trouble des extrémités et de la peau; la conséquence de ce premier trouble, c'est ce qui se passe dans les viscères. Cette seconde période est le point médical de la première. L'une est épouvantable, c'est la grêle qui ravage, qui détruit tout; l'autre, c'est un vent impétueux qui tend à tout ravager ou à tout remettre en place : et, dans ce vacarme, les rouages de la vie

se brisent aisément; la foudre éclate sous le diaphragme, tandis que le froid des extrémités arrête tous les mouvemens éloignés du centre. La tempête souffle là; tout est consternation ici.

Il n'y a pas de maladie plus facile à découvrir et à juger que le Cholera; il n'y en a pas de moins connue, et sur laquelle l'esprit humain ait mieux mis à découvert sa faiblesse et sa bizarrerie, soit pour la théorie, soit pour la pratique. Ne pouvant arriver aux faits, on s'est attaché aux mots, et d'hypothèses en hypothèses, on s'est jeté dans la confusion la plus grande.

Cette maladie commence, comme toutes les autres sans doute, par des troubles inaperçus, par des moyens qui s'emparent de toutes les parties du corps, des fluides comme des tissus. Ces moyens restent silencieux jusqu'à ce qu'une secousse physique ou morale vienne tout ébranler. C'est alors que chaque agent malfaiteur se manifeste, parce qu'ils sont tous développés simultanément par une sorte d'effervescence, par un feu nouveau, par le fait d'une espèce de commotion qui les a attirés sur la région centrale; circonstance par laquelle commencent les sur-excitations qui donnent lieu aux phlogoses des voies digestives, phlegmasies dont on ne peut plus douter, d'après les faits que je rassemble dans cet écrit.

Comment commencent ces lésions, et quelle en est la cause? Voilà ce qu'il faut étudier, puisque les observateurs s'accordent à dire qu'on ne les remarque pas aux premiers momens de la maladie.

La théorie que j'ai donnée du mécanisme de la vie rend compte de tout cela, par le fait de la centralisation sur le ventre des agens délétères et du sang, en raison de ce que l'excitabilité de cette région devient plus considérable. C'est dans cette proportion que le ventre attire les fluides : aussi est-ce à l'occasion des circonstances plus ou moins violentes qui ajoutent à cette excitation que commencent les maladies en général.

La nature, constante dans sa marche, accumule en nous, comme elle le fait dans l'atmosphère, pour les nuages, les causes délétères sur les organes abdominaux, et quand elles y sont en suffisante quantité, elle produit des commotions qui donnent lieu aux scènes dont se composent les typhus et les fièvres en général. Ces affluences sont des torrens d'eau dans le Cholera; mais ces torrens sont ordinairement relatifs aux causes de ces grands désordres : je l'ai dit ailleurs, ce sont les molécules rouges du sang qui se jettent sur les exhalans gastriques, dans la fièvre jaune; les molécules blanches, dans le Cholera. Tout

cela s'opère dans de grandes vues, et s'il y a tant d'ardeur, tant de mouvement, tant de choses du côté du ventre, c'est qu'il y a de fortes raisons pour que les choses se passent ainsi. Tout est organisé ou bâti pour cela dans cette région. Cette intention est celle que s'est proposée le grand architecte; et ce qu'il nous importe de répéter ici, c'est qu'il y a une grande sur-excitation dans cet endroit, pendant le Cholera. C'est donc à nous de bien entendre cette sur-excitation, à nous servir de ce sens commun dont la nature nous permet quelquefois de faire usage, si nous voulons arriver à un langage exact, à une médication salutaire dans cette grave affection. Une décomposition considérable de nos humeurs donne lieu à ces torrens de pluie dont nous parlons, et dont les voies digestives sont comme l'égout. Tout cela a lieu, parce qu'il se forme tout à coup, et instantanément, un pouvoir destructeur et recompositeur des humeurs en général. Pourquoi cela? c'est parce que ce moyen est devenu nécessaire à une sorte de réorganisation de ces fluides. Pour atteindre ce but, le souverain maître a concentré là les forces vitales; elles y sont tumultueuses ou impétueuses, parce que c'est la marche par laquelle la nature s'est proposé de changer cet état. Or, si nous voulons parler traitement, et agir avec le bon sens et uti-

lement, il faut bien voir les choses telles qu'elles sont ; cela est indispensable, si l'on veut remédier, autant qu'il est en nous, à cette violente catastrophe, qui est tout entière dans la marche et dans les lois de la nature. Disons donc d'abord que s'il y a autant de tapage à l'épigastre, c'est parce que tous les acteurs de la vie sont rassemblés là. Nous ne nommerons personne, pour ne pas créer de nouveaux sujets de discussion ; mais enfin, tout est là, fluides légers, fluides condensés, et tous sont mal disposés; chacun combat pour recouvrer les qualités qu'il avait autrefois et qui lui permettraient de retourner à son poste, s'il les avait obtenues. Une sorte d'épuration, une épuration véritable se fait donc dans ce grand laboratoire. Il y a fort à faire au-dessous du diaphragme, et pendant tout ce vacarme abdominal, les extrémités et la peau, dépourvues des acteurs ordinaires qui jouent en eux les rôles de la vie, deviennent cadavres, c'est le mot; ils passent sous le pouvoir physico-chimique, qui déjà les traite comme s'ils étaient morts ; ils sont presque morts : il faut bien en convenir, et sans de prompts secours, c'en est fait d'eux, ils vont mourir. Que faire en pareil cas ? Le bon sens le dit, vite, ranimer, réchauffer, vivifier ces êtres expirans, ces pauvres mourans; il faut leur donner une vie d'emprunt et de communication

d'abord, au moyen de frictions par des gens bien portans ; il faut enfin développer ce qui leur reste de vie, par le calorique qu'on insinuera dans leurs tissus, avec une chaleur généralement répandue.

Tels sont les premiers secours, par lesquels on ramène la vie, on rappelle le sang à la surface du corps, où il viendra se rafraîchir, se pourvoir de ce que l'air lui donne de salutaire : l'exhalation et l'absorption se rouvriront par ce moyen, et bientôt les organes profonds, dégagés de l'oppression qu'ils subissaient, reprendront de la force ; et cette faiblesse, qui dupe, qui trompe la Médecine, cessera progressivement ; le pouls se relèvera, et la *faiblesse* se dissipera. Les vues de la nature s'accompliront, chacun aura repris son poste et ses fonctions, chacun sera à l'ouvrage ; les uns rejetteront au dehors, ce qui allait irriter l'estomac et les intestins ; les autres introduiront les corpuscules qui sont propres à nos humeurs, celles-ci s'épureront ; tout enfin, exhalans, absorbans, excréteurs et sécréteurs, tous les agens de la vie reprenant leurs fonctions, le sang se restaurera, la bile aura de bonnes dispositions, elle sera sécrétée en quantité suffisante ; l'urine reprendra son cours ; la fibre, le vaisseau, tout, jusqu'à l'épiderme et aux cheveux, reprendra ses droits de vie, se remettra

à l'unisson, et la plus affreuse des maladies se dissipera, parce que tout ce qui tient à la vie aura concouru à sa destruction. Il n'y a pas une molécule qui n'y ait pris part.

Mais si le mal est porté assez loin pour que ces moyens ne soient pas suffisans, et si promptement on ne répand la vie sur les extrémités, si elle ne prend pas bientôt possession de tout son domaine, il faut en venir à des excitations plus puissantes encore. Déjà il faut que la vie soit restée assez active, pour que ces premiers moyens suffisent; ce qui n'a lieu que dans les cas où les organes extérieurs conservent assez de force pour tirer avantage de cette médication qui ne suffit que lorsque les organes sont restés partout assez forts pour se réveiller par de tels secours; car il n'appartient à personne de rendre la vie à des organes qu'elle a abandonnés. Tout l'art du médecin, c'est de la régulariser; c'est de l'étendre, de la fortifier ici, de l'affaiblir là; c'est, en un mot, d'aider la nature à rendre la vie régulière, à faire qu'elle se suffise, et que par trop de forces elle ne se nuise pas elle-même.

Voilà ce qu'il y a de vrai, de positif, d'incontestable dans le Cholera et dans la nature de son traitement, d'après la généralité des troubles qui le constituent. Qu'on apprécie sur ce résumé si simple, tant à la portée du sens commun et

de tout observateur exact et judicieux, ce qu'on a dit, écrit et fait pour ce sujet! Si l'on fût parti de quelques idées simples, prises dans les faits, dégagées du verbiage des livres, on n'en serait pas où on en est sur un sujet aussi grave. Son explication ne demandait que quelques phrases; son traitement que de simples procédés! Mais on s'est jeté dans un fleuve d'hypothèses, et la science a bientôt subjugué la raison.

Cent mille questions, cent mille contradictions ont tellement déplacé le Cholera, qu'en cherchant un mode de traitement, on ne le trouve que dans la nature, et surtout dans les lésions observées sur les cadavres, et dans les troubles qui ont précédé la mort. Aussi ne parlons-nous de son traitement que d'après ce double examen.

Le but que doit se proposer le médecin est simple et clair, mais la manière de le remplir exige beaucoup de jugement. Les organes profonds doivent être traités par les calmans; les extrémités et la peau par des excitans. C'est bien là que se résument et que tendent toutes les méthodes de traitement que nous allons proposer et conseiller, en examinant successivement les procédés qui ont été mis en usage et ceux auxquels nous devons donner plus d'attention, en commençant par la saignée.

Pourquoi tirer du sang dans une maladie où

l'on découvre tant d'abattement ? Y en a-t-il trop par tout le corps ? Non, sans doute; la peau et les membres en sont dépourvus. Ce n'est donc pas dans l'intérêt de ces régions que la saignée serait prescrite. Le sang surabonde dans les régions intérieures, cela est vrai; mais faut-il en être étonné ? Où serait donc celui qui a abandonné la peau, si on ne le trouvait au dedans du corps ? Ce sang appartient-il aux régions qui en sont dépouillées, leur convient-il qu'il coule au dehors, ou dans leurs vaisseaux ? Il ne faut ni esprit, ni science, il ne faut pas même être médecin pour résoudre cette question. On ne doit retirer de la circulation de cette humeur que la quantité qui excède les besoins de tout le corps, mais il faut la répandre sur tous les points. Cette distribution une fois opérée, c'est au médecin à juger si la quantité qui reste excède ce qui convient aux besoins de la vie, dans lequel cas la saignée doit-être prescrite : encore faut-il qu'elle soit proportionnée à cette quantité excédante.

Les *purgatifs* sont des irritans, et il ne faut jeter de l'huile dans le feu que quand on veut le rendre plus ardent; et comme les organes qui reçoivent les purgatifs sont enflammés, il faut bien se garder d'ajouter à ce désordre des causes d'un désordre plus considérable : alors, point de

purgatifs, point de vomitifs, car ce sont des excitans dont il faut bien s'abstenir.

Les *fortifians* m'ont causé certain mécontentement, en ce qu'ils ont été proposés à l'occasion de la prétendue *faiblesse*, mot dont on se sert pour indiquer l'état d'excitation ordinairement le plus considérable. C'est pour cela que je n'ai pu contenir mon indignation de voir la théorie de la Médecine parfois livrée aux définitions les plus ridicules et les plus absurdes; il semble qu'un esprit de controverse poursuit ces définitions, tant elles sont, la plupart du temps, opposées aux faits. Est-ce que Stoll n'a pas dit qu'il y a un pouls insidieux, que ce pouls est abdominal.

Hippocrate a-t-il oublié de parler de cette circonstance où le cœur est tellement opprimé par l'action sympathique du ventre, qu'il est prêt à succomber? En de telles circonstances, ce pouls indique l'oppression, l'excès d'excitation des viscères abdominaux. Le cœur, le cerveau, les ganglions, tout le système nerveux, sont ensemble dans le même cas que l'homme ivre. C'est par l'excès des excitations que les organes, comme celui-ci, ne peuvent plus agir; et si l'on va ajouter les excitans à un pareil désordre, quel mal ne doit-on pas faire? Cependant, il y a des circonstances de cette nature dans les-

quelles il faut recourir à cette médication, et où elle convient.

Faisons bien attention qu'il ne s'agit ici que des organes profonds, et que ces organes sont en relation avec les membres et la peau. Ne perdons pas de vue leur action excentrique et leur influence pour le rétablissement de l'ordre à l'égard de ces premiers organes. Nous tenons en main la théorie des crises, nous touchons à la terminaison des maladies, aux moyens sympathiques ou excentriques par lesquels elles se résolvent: et c'est dans cette théorie que se confond celle des fortifians pris intérieurement. Raisonnons donc avec justesse, sinon tout est désordre, hasard, confusion, dans cet ordre de phénomènes livrés au pouvoir des médicamens.

Nous convenons d'abord que la faiblesse du pouls, loin de dépendre d'une faiblesse générale, dans le cas de sur-excitation du ventre, indique au contraire une oppression des forces, laquelle oppression résulte de la trop grande excitabilité des viscères de cette région et de l'engorgement de leurs vaisseaux ! or, la saignée, en diminuant cette oppression, doit relever le pouls, et, en produisant cet effet, confirmer que la faiblesse dépendait de cet état d'oppression; désordre qui reconnaît ces deux causes, trop d'excitation, trop de sang.

Toute médication ayant pour objet d'augmenter la tonicité du ventre tend donc à en accroître le trouble, puisqu'elle consiste dans la surexcitation ; mais toute action dont le but est d'accroître la réaction de cette région, ou son excentricité, ayant pour objet de ranimer la peau, devient un remède sympathique contre ce premier trouble ; et si, soit par le talent du médecin dans le traitement, soit par d'heureuses circonstances, le remède contre-indiqué, je veux dire les fortifians, font plus sur l'excentricité des organes abdominaux que sur leur centralisation, la peau réveillée, attirant à elle les causes qui excitent trop les muqueuses digestives, les soulagera, et enfin leur guérison sera le résultat de cette excitation.

Toute la Physiologie et toute la Médecine consistent dans la connaissance de ce jeu sympathique et dans l'appréciation des circonstances qui prescrivent une pratique, ou une autre pratique. C'est la concentricité, c'est l'excentricité, c'est le pouvoir d'une région sur une autre, c'est l'influence réciproque des organes du dehors et de ceux du dedans qu'il faut bien connaître et bien juger, si l'on veut employer les toniques utilement, et non contre l'intérêt de tous les organes. Mais cette question est si neuve parmi les praticiens en général, qu'il faut la trai-

ter à part et comme il convient à un sujet aussi important, si l'on veut espérer de donner à cette médication des bases grandes, solides et lumineuses. Ce sont ces immenses ressources de la nature qui ont causé les disputes qui ont constamment partagé les médecins, qui ont confondu les raisonnemens justes avec les raisonnemens faux, pour répandre, presque indistinctement, les succès et les revers, faire bien et faire mal, toujours sous l'empire du hasard.

L'extraction du sang, par la saignée ou par les sangsues, équivaut donc à un tonique dans le cas de sur-excitation du ventre, parce que cette déplétion favorise le mouvement des vaisseaux et l'expansion du sang dans les extrémités, où il n'arrivait qu'avec peine avant cette extraction. Or, la saignée, dans le Cholera, prendra place parmi les fortifians, lorsque le sang sera tellement abondant dans les cavités, que sa circulation sera de plus en plus difficile. Cette médication conviendra à l'invasion de la maladie, chez les sujets forts, jeunes, vigoureux, et dans cet esprit qu'on saigne pour rendre aux vaisseaux assez de liberté et de force pour remplir leurs fonctions ensuite, de manière à se déployer à leur aise ou à peu près.

Dans les cas ordinaires, on ne tirera du sang que pour enlever à la circulation la portion dont

aucune région, aucun organe n'a besoin; et dès lors, on ne saignera qu'après avoir réchauffé, ranimé les membres et toute la surface du corps; circonstance qui dispensera ordinairement de cette évacuation.

Je ne parle pas ici des excitations extérieures qui proviennent de la réaction des organes profonds; dès qu'une fois ils ont pu reprendre leur action provocatrice sur la peau, je ne m'occupe que de celles qui réveillent la sensibilité et la circulation du dehors, administrées sur la peau directement.. Telles sont les frictions chaudes, simples ou secondées par les eaux alcooliques ou aromatiques; la chaleur, répandue au moyen des étoffes de laine ou de coton, chauffées et entretenues chaudes; et enfin, lorsque ces agens ne suffisent pas, la cire fondue versée par gouttes, l'huile, l'eau chaude, toujours répandues de la même manière; le vinaigre, l'eau-de-vie, aussi chauds; des bandelettes de coton trempées dans l'ammoniaque, mais d'une petite étendue; la moutarde, les autres rubéfians, les vésicatoires, des boutons de feu, et toujours en insistant sur la laine et le coton chaudement étendus sur le ventre, les pieds et les mains.

Tant qu'on pourra, il faudra éviter l'excoriation de la peau, et ne se permettre d'en venir là que dans les circonstances les plus

graves, quand les autres procédés n'auront pas suffi ou sembleraient insuffisans.

Les *calmans*. Il faut diviser cette médication en deux genres de remèdes : les narcotiques et les tempérans aqueux et mucilagineux. Les premiers, tout en s'alliant aux calmans volatils, se présentent sous un aspect différent; les sédatifs excitent, peut-être comme s'ils enivraient, l'appareil nerveux ; ils augmentent sourdement la tonicité des vaisseaux ; ils concentrent le principe de la vie sur le cerveau et les ganglions ; ils frappent d'abord de stupeur l'appareil fibreux ; puis, si leur dose est plus élevée, ils provoquent un spasme général et des contractions tellement multipliées, que chaque fibre s'en ressent. De tels moyens, de tels effets, demandent une grande circonspection. Le sujet n'est-il pas trop sanguin, mais dans cet état qu'on nomme *nerveux*, cette médication, comme auxiliaire de toute autre appliquée aux circonstances, peut être d'un grand secours ; elle stupéfait jusqu'aux molécules ; chacun est comme retenu dans sa situation fixe ; tout s'arrête pour un moment. C'est un mal, c'est un bien, mais c'est quelque chose ; et quand la mort en est à ce degré, quand une effroyable tyrannie peut d'un moment à l'autre rompre le fil de la vie, une suspension d'armes est un grand avantage.

C'est ainsi que j'envisage les narcotiques ; mais

je ne leur demande qu'une suspension d'action pour les agens de la vie et non pour ce que peut tenter d'ailleurs la Médecine. Je desire qu'on n'en fasse usage que comme auxiliaires du moment et dans des circonstances opportunes, dont l'essentielle est que le sang ne soit pas trop abondant. Ainsi, les sangsues ou la saignée seront immédiatement mises en usage, et toujours avec une grande réserve, les sujets même étant forts et vigoureux. Si la peau a déjà à peu près ce qu'il lui faut de sang, je conseille de faire passer l'opium, lentement, avec des fluides un peu aromatiques, bien chauds, pour réveiller la salivation d'abord, la langue et toute la bouche ensuite. Je serais fort prudent dans l'emploi des narcotiques dans tous les cas possibles.

Je mêlerais à l'opium, toujours par faibles quantités, l'éther, les alcools aromatiques, comme l'esprit de menthe, de mélisse et l'eau de Cologne, dans des infusions très chaudes, versées, par conséquent, dans la cuiller au moment d'arroser la langue avec ces gouttes. Ces remèdes doivent être employés pendant qu'on chauffe, qu'on excite, qu'on ranime la peau en raison de sa situation. Jamais il ne faut renoncer à ce procédé.

Les *tempérans aqueux*, tels que les infusions de menthe poivrée, de mélisse, de tilleul, de feuilles

et de fleurs d'orangers, conviennent toujours, légères et fort chaudes; on peut, au moment de les faire prendre, y joindre les liqueurs volatiles et l'opium muqueux. Il faut arroser la bouche presque constamment avec ces fluides, tenus chaudement par le bain-marie, en mouiller même la barbe d'une plume, qu'on promènera dans son intérieur, sans toutefois provoquer le vomissement, seulement pour exciter la sensibilité de cette cavité.

Il ne faut pas surcharger l'estomac, seulement l'humecter et satisfaire à la soif. Les boissons seront d'autant plus légères que le malade boira plus, toujours édulcorées avec les sirops de gomme, de capillaire, d'althéa, d'oranges; celui-ci uni aux autres.

Fomentations, embrocations. Il y a une telle irritation dans le ventre, en pareil cas, que toujours on gagnera à la calmer par tous les moyens possibles. De légères embrocations avec l'huile, peu de camphre, mais ce fluide étendu avec une délicatesse du toucher extrême, et apposé chaud par une main chaude, qui sera à peine sentie par le malade, puis des flanelles entretenues chaudes; voilà de puissans remèdes. Les fomentations conviennent bien; mais leur poids, le froid qui les surprend, sont de grands obstacles pour qui ne sait pas, ou ne peut pas vaincre ces difficultés;

ce qui est presque impossible tant que les déjections sont fréquentes.

Lavemens. Puissans moyens, pris en petite quantité et chaudement; ils doivent être composés avec des décoctions de têtes de pavots blancs, de gomme, de guimauve, de graines de lin, de son de froment, de tripes de veau même, d'eau de poulet et d'huile d'olives ou d'amandes douces. Le suif de chandelle fondu est souvent entré dans ma pratique, à la dose de demie, ou d'une once. Demi-lavemens, de deux à quatre fois par jour.

Bains. Ils conviennent tièdes ou fort chauds, suivant le cas : fort chauds, pour ranimer promptement la peau; tièdes, pour en faciliter la circulation, et calmer, par ce moyen, tout le système nerveux. Le grand inconvénient de ce procédé, c'est de déplacer le malade, de tenir le tronc plié; et le ventre est si douloureux, qu'il faut le froisser le moins possible. Les bains chauds devront durer peu de temps; tièdes, on pourra les prolonger; et comme ils n'agissent qu'en excitant, qu'on les donne chauds ou froids, il est à propos d'expliquer comment agissent la chaleur et le froid. La première suppose la présence et le mouvement d'une matière essentielle à la vie, et dont la rareté donne le signe le moins équivoque de cette maladie. Le

froid resserre les fibres, il tend à les mettre en mouvement; et comme le mouvement est un des caractères essentiels de la vie, ce moyen offre une des conditions qu'il importe de remplir. Ainsi, chacune de ces influences paraît convenir au but qu'on se propose : la première donne tout de suite la chose qui est en défaut, le calorique; la seconde le procure, par suite de la contractilité qu'elle détermine et du dégagement de chaleur qui accompagne les mouvemens organiques. Mais le froid a l'inconvénient extrême de faire disparaître encore une portion du calorique resté dans la peau, et si cette nouvelle dissipation va assez loin pour enlever tout-à-fait ce reste de chaleur, son influence tonique n'a plus d'objet, puisque la mort va être consommée. Il est donc préférable de ne jamais s'exposer à une chance aussi grande, lors même qu'elle peut avoir des suites avantageuses; suites qui ont été remarquées, et qu'on a attribuées à une propriété du froid sur cette maladie, lorsqu'il lui est essentiellement contraire. La transmission du calorique aux parties malades est toujours favorable; c'est là l'agent auquel il faut recourir; c'est celui dont l'absence est le plus grand des maux, et dont la présence, par conséquent, sera le plus grand des avantages.

L'action physiologique du froid se confond

avec celle de la chaleur sous ce rapport, que chacune de ces influences, instantanément employée, exalte la tonicité et l'excitabilité des tissus organiques. Le froid néanmoins ne convient que lorsque les parties qui l'éprouvent peuvent perdre encore de leur calorique sans compromettre leur droit de vie; en cas contraire, on doit regarder le froid comme une action nouvelle qui tend à augmenter le mal qu'il faut faire cesser : souvent même ce qui reste de chaleur vitale est si faible, qu'un froid léger peut l'anéantir. Il ne faut donc faire usage de ce procédé que rarement, fort rarement même, et comme d'un excitant. Alors, c'est la sensation du froid qu'on recherche, ce qui impose de ne l'employer que comme application passagère, comme procédé qui demande trop de discernement, de connaissance et d'habitude, pour se servir d'une action si douteuse dans des cas graves. Le chaud, au contraire, n'offre que des avantages, à moins qu'on n'en abuse de manière à le rendre fatigant et trop relâchant, ce qui est fort rare.

Première époque du Cholera. — Il faut penser qu'on court à un incendie d'un côté, au secours d'un pays ravagé par la grêle près de là. Toujours il faut échauffer, ranimer la peau, les extrémités et calmer le ventre; et comme cette région règle la tête, on a peu à s'occuper de

cette extrémité : le ventre, la peau, voilà la grande affaire. Pour peu que les malades soient forts, il sera à propos d'appliquer quelques sangsues dans la direction des reins; le sang qu'on retire de cet endroit dégorge immédiatement les parties les plus malades : il faut préférer le côté droit, c'est là le voisinage des phlogoses les plus redoutables. Rarement, jamais peut-être, vingt sangsues manqueront de produire un bon effet sur ce point : on peut augmenter ce nombre si le sujet est fort, arrêter le sang au bout de quelques heures, s'il donne beaucoup, le laisser couler s'il donne peu. Cette évacuation retire un grand nombre de molécules séreuses, et cette déplétion des capillaires circonvoisins est toujours bienfaisante, si le sujet n'est décrépit et dévoué à la mort.

Seconde époque. — La peau réchauffée, la transpiration rétablie, le ventre calme, les déjections suspendues; la maladie est à sa fin, les équilibrations sont régulières alors, et l'on peut donner quelques cuillerées de bouillon. Les remèdes sont suspendus, excepté les lavemens qu'il est à propos de prescrire par intervalles. Il faut continuer la laine sur les pieds et sur le ventre.

Troisième époque. — On pourra reprendre doucement les habitudes de la santé; des potages,

légers d'abord, puis quelques autres alimens; le vin, par gouttes, par cuillerées; revenir petit à petit aux usages qu'on a contractés; éviter soigneusement le froid et l'humidité; ne pas sortir après le soleil couché.

Quiconque a vu le Cholera dans ce livre, l'aura étudié dans la nature; il le connaîtra assez bien pour ne pas avoir besoin qu'on fasse pour lui un long chapitre des mesures propres à en préserver : tout cela se trouve dans l'histoire du mal, et dans la nature de son traitement. Maintenir la régularité dans nos mouvemens, tenir les forces de la peau toujours assez élevées pour balancer celles des organes profonds, voilà ce chapitre; il comporte la liberté du ventre, l'aisance de la digestion, l'abstinence, par conséquent, de toute boisson, de tout aliment trop excitant par sa nature ou par sa quantité. L'alimentation sera relative à la consommation que font les organes, par les exercices du corps; car il faut que tout soit d'accord dans la vie : l'harmonie pour toutes les fonctions, voilà la loi suprême, et c'est la proportion qui satisfait à cette loi; elle en est la condition essentielle. Il ne faut ni privations, ni excès, pour tout ce dont on a l'habitude, puisque la peine allonge le temps, tandis que le plaisir l'abrège.

FIN.